



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





Zah. III B. 7



Sig

Amulet
T. 39

1000s.
1000

Pott's E 12

Fare Thunkel

Oeuvres 5 vols.

Melanges 2 vols.

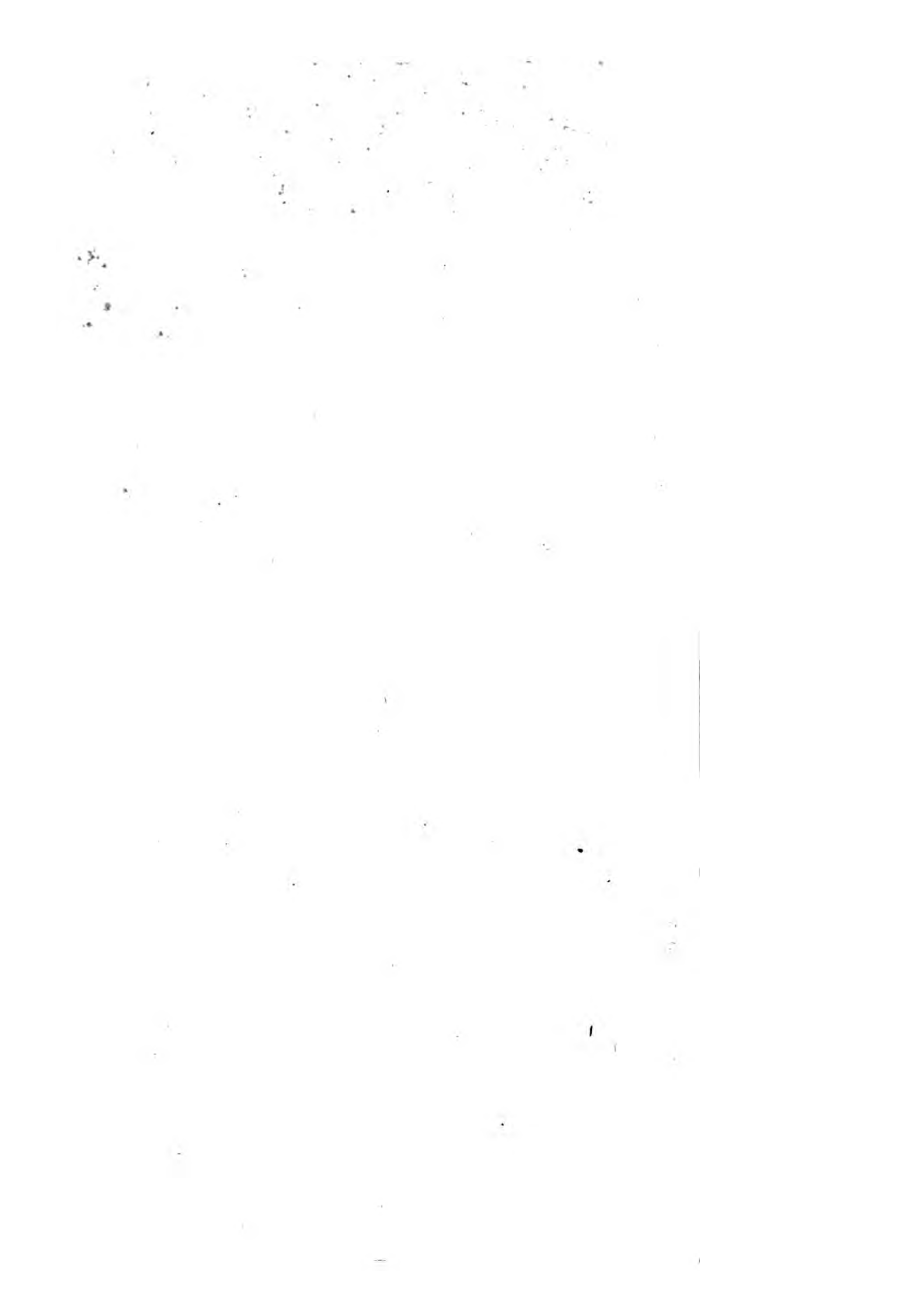
Vie dest. E. 2 vols.

Memoirs de

Madame 1:st.

10 vols.

1770-1771
1772-1773
1774-1775
1776-1777
1778-1779
1780-1781
1782-1783
1784-1785
1786-1787
1788-1789
1790-1791
1792-1793
1794-1795
1796-1797
1798-1799
1800-1801
1802-1803
1804-1805
1806-1807
1808-1809
1810-1811
1812-1813
1814-1815
1816-1817
1818-1819
1820-1821
1822-1823
1824-1825
1826-1827
1828-1829
1830-1831
1832-1833
1834-1835
1836-1837
1838-1839
1840-1841
1842-1843
1844-1845
1846-1847
1848-1849
1850-1851
1852-1853
1854-1855
1856-1857
1858-1859
1860-1861
1862-1863
1864-1865
1866-1867
1868-1869
1870-1871
1872-1873
1874-1875
1876-1877
1878-1879
1880-1881
1882-1883
1884-1885
1886-1887
1888-1889
1890-1891
1892-1893
1894-1895
1896-1897
1898-1899
1900-1901
1902-1903
1904-1905
1906-1907
1908-1909
1910-1911
1912-1913
1914-1915
1916-1917
1918-1919
1920-1921
1922-1923
1924-1925
1926-1927
1928-1929
1930-1931
1932-1933
1934-1935
1936-1937
1938-1939
1940-1941
1942-1943
1944-1945
1946-1947
1948-1949
1950-1951
1952-1953
1954-1955
1956-1957
1958-1959
1960-1961
1962-1963
1964-1965
1966-1967
1968-1969
1970-1971
1972-1973
1974-1975
1976-1977
1978-1979
1980-1981
1982-1983
1984-1985
1986-1987
1988-1989
1990-1991
1992-1993
1994-1995
1996-1997
1998-1999
2000-2001
2002-2003
2004-2005
2006-2007
2008-2009
2010-2011
2012-2013
2014-2015
2016-2017
2018-2019
2020-2021
2022-2023
2024-2025

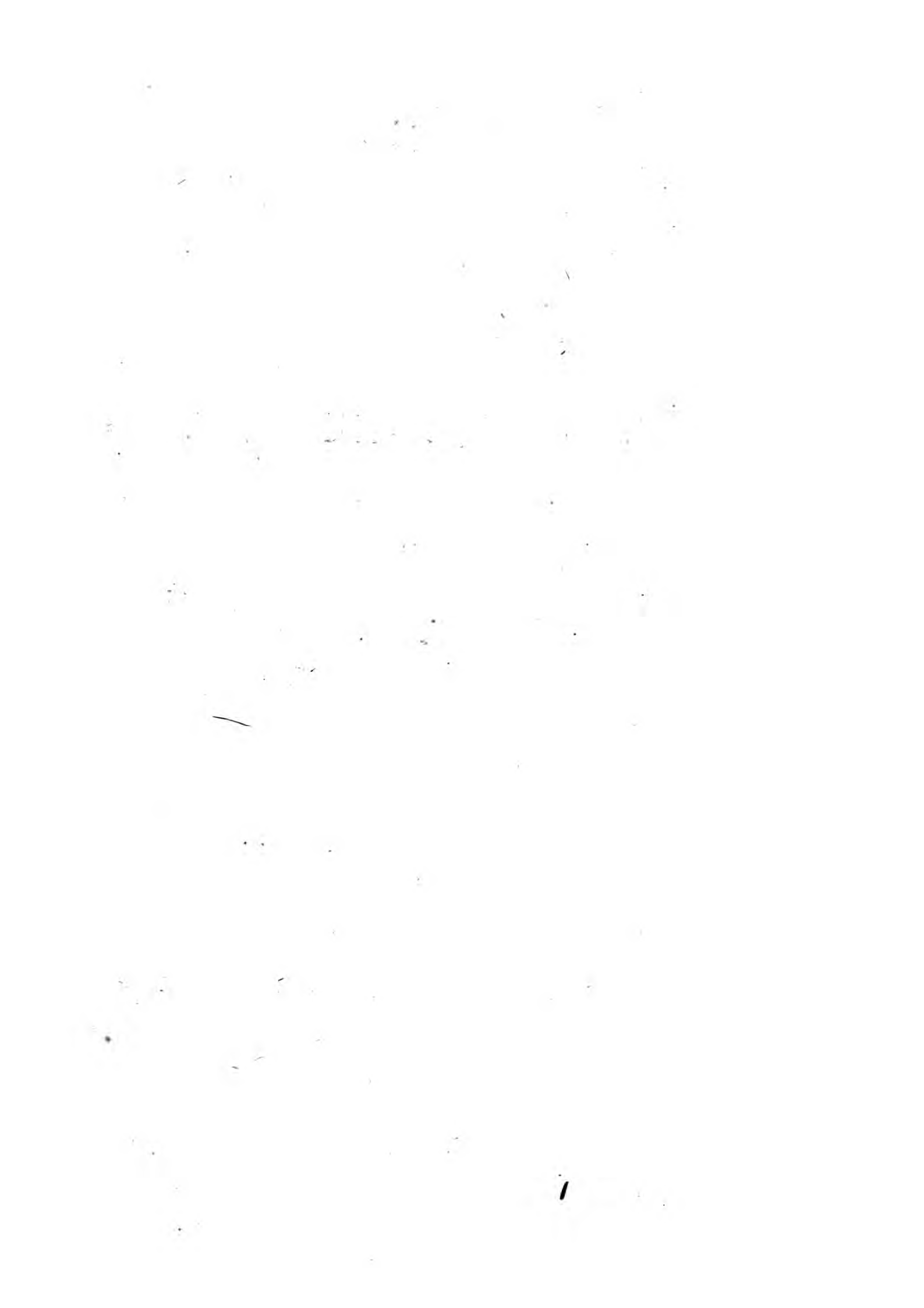


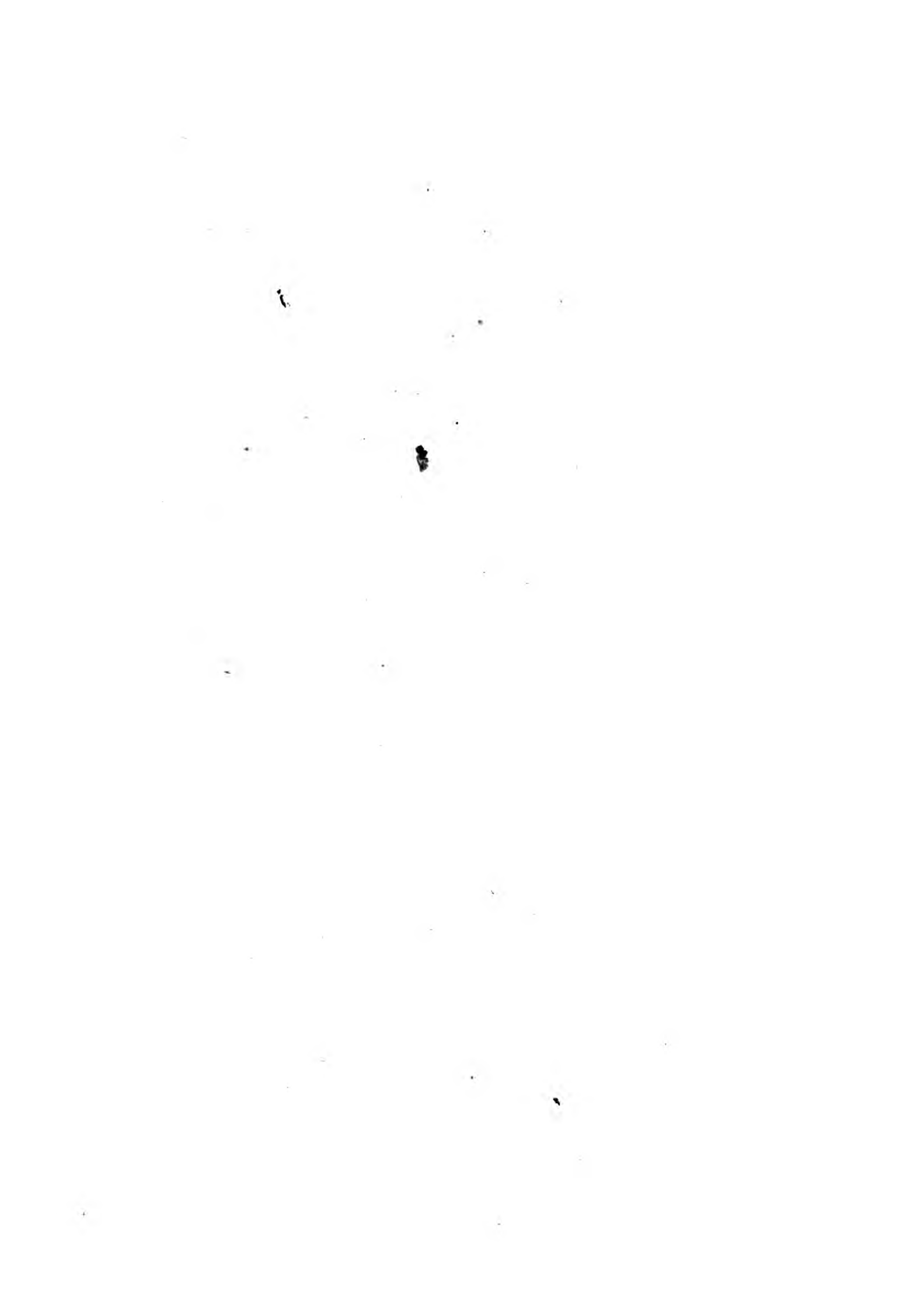
ŒUVRES

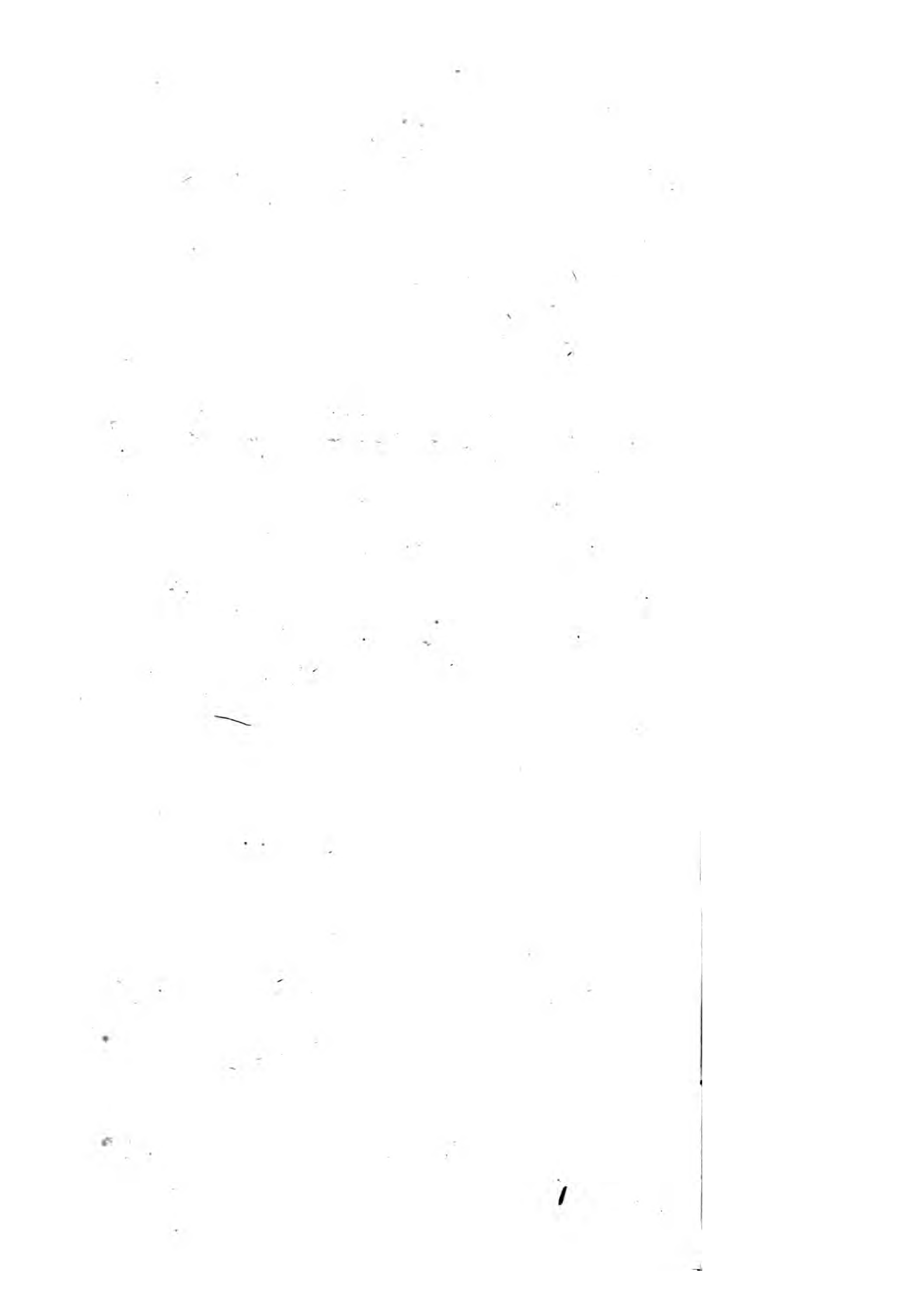
DE MONSIEUR

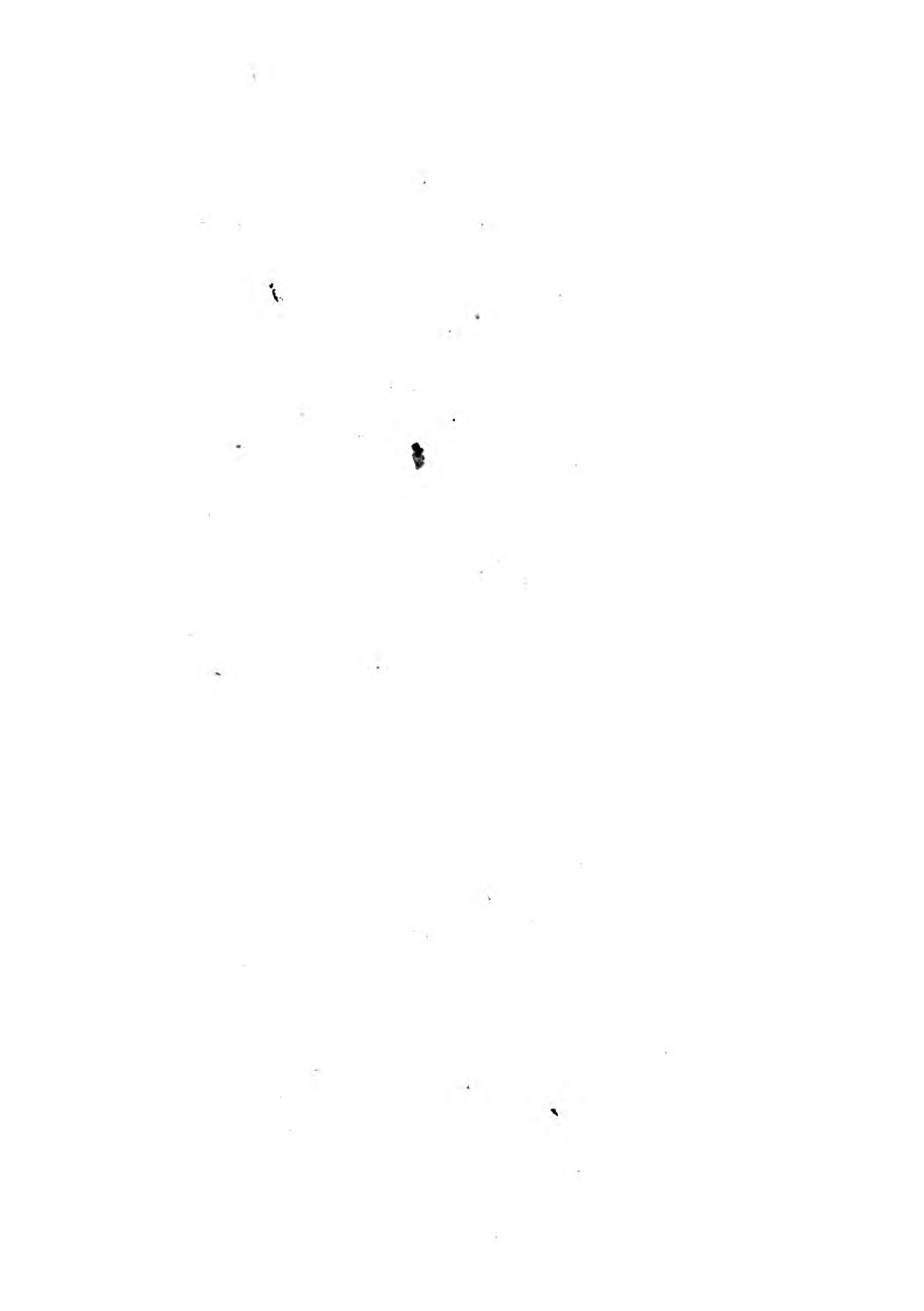
DE SAINT EVREMOND.

TOME PREMIER.











Je suis peu severe, mais sage, | Mon Art est de me rendre heureux
 Philosophe, mais Amoureux | J'y raisis en fait il davantage ?
 CH. de S' DENIS, seigneur de S'EURÉMOND. apres avoir abandonné le métier de la guerre,
 ses attaché a la Philosophie, et a joui de tous les plaisirs d'une honnête VOLEPTE, c'est ce que repre-
 sentent les Figures qui accompagne son BUSTE, savoir MARS dans le repos, la PHILOSOPHIE
 la VOLEPTE et BACCUS, Connoissables a leurs attributs, les JEUX et les autres amusemens
 designes par des enfans qui jouent aux echecs et qui enchainent le Temps avec des fleurs. &c.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE SAINT EVREMOND,

AVEC

LA VIE DE L'AUTEUR.

Par Monsieur DES MAIZEAUX, *Membre
de la Société Royale.*

NOUVELLE EDITION

Ornée de Figures & Vignettes en taille-douce.

TOME PREMIER.



M. DCC, XL,





A M Y L O R D
C O M T E
DE MACCLESFIELD;
V I C O M T E
PARKER DE EWELME;
Baron de Macclesfield.

M Y L O R D ;

La bienveillance dont vous m'honorez depuis si long-temps, m'engage à
Tome I. a

vous donner une marque de ma reconnaissance , en vous offrant cette nouvelle édition des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond. Elle est plus ample & plus exacte que toutes celles qui ont paru jusqu'à présent. Cet avantage, & le prix des Ouvrages qu'elle renferme , m'ont fait croire qu'elle n'étoit pas indigne de vous être présentée.

Tout le monde sait , MYLORD , qu'à une étude qui demande un grand homme tout entier , je veux dire l'étude immense & épineuse des Loix , vous avez joint la connoissance de l'Antiquité sacrée & profane ; & que les Mathématiques n'ont rien d'utile ni d'abstrait , que vous n'ayiez approfondi. Mais on sait aussi que vous associez à la sévérité de ces Sciences , les graces & l'agrément des Belles-Lettres. Ainsi , j'ai lieu d'espérer , MYLORD , que vous recevrez favorablement les Ouvrages d'un des plus beaux esprits que la France ait produit.

Monsieur de Saint-Evremond n'a pas

E P I T R E. iiij

été seulement distingué dans le monde par des Ecrits où la délicatesse du goût se trouve soutenue de la justesse du raisonnement : il l'a encore été par le rang qu'il a tenu à la Cour & à l'Armée. Il est vrai que son sort n'en a pas été plus heureux. Souvent le mérite à trop d'éclat : au lieu d'exciter l'admiration & l'estime, il devient l'objet de l'envie & de la jalousie. Monsieur de Saint-Evremond eut le malheur de déplaire aux Ministres de Louis XIV. Il avoit pénétré les motifs qui portèrent le Cardinal Mazarin à faire une Paix honteuse à la France : cette pénétration leur déplut ; & lorsqu'il se croyoit en sûreté par la droiture de ses intentions, ses intentions, pour me servir de ses termes, furent trompées, & il se trouva dans un danger éminent. Tous les services qu'il avoit rendus à sa Patrie ne purent le sauver : la considération du bien de l'Etat ceda au ressentiment de ses ennemis. Pour conserver sa liberté, ce bien si cher & si précieux,

il fut obligé de s'exiler. L'Angleterre lui fournit un azyle heureux ; & c'est ici qu'il a composé la plus grande partie des Ouvrages , que j'ai l'honneur de vous présenter.

Je vous supplie , MYLORD , de recevoir avec cette bonté qui vous est si naturelle , ce témoignage de ma gratitude , & du profond respect avec lequel je serai toute ma vie ,

MYLORD,

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur ,

DES MAIZEAUX,

AVERTISSEMENT (1)

Sur l'Édition précédente.

VOici une quatrième édition des OEUVRÉS de Monsieur de Saint-Evremond, plus exacte & plus complete que toutes celles qui ont paru jusqu'ici. Je l'appelle *quatrième édition*, parce que c'est, en effet, la quatrième où j'ai eu quelque part. Toutes les autres ont été faites à mon insçu, ou sans ma participation.

La première édition des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond fut imprimée à Londres en 1705. en deux tomes *in-quarto*, sous ce titre: *Oeuvres mêlées de Monsieur de Saint-Evremond, publiées sur les Manuscrits de l'Auteur.* (2) Monsieur Silvestre,

(1) On l'a imprimé tel qu'il est dans l'édition d'Amsterdam de 1739. afin de n'en rien omettre.

(2) A Londres, chez Jacob Tonson.

vj **AVERTISSEMENT.**
qui y avoit travaillé avec moi , se chargea d'en faire la Préface.

La seconde édition parut en Hollande l'an 1706. en cinq tomes *in douze*. Le Libraire d'Amsterdam , (1) qui avoit imprimé plus d'une fois ce qu'on appelloit les *Oeuvres mêlées de Monsieur de Saint - Evremond*, me pria de diriger cette édition ; & je relus avec soin les feuilles de celle de Londres , avant que de les lui envoyer. Je fis plusieurs changemens dans les Notes : je remis à leur place quelques Pièces qui n'avoient pas été rangées selon l'ordre de leur composition ; & j'insérai dans le corps de l'Ouvrage les additions qui étoient à la fin du second tome de l'édition de Londres , sous le titre de *Fragments*.

La même année , on en fit une édition en France , en cinq tomes *in-douze* ; sur celle de Londres ; & on

(1) Le Sieur Pierre Mortier.

AVERTISSEMENT. vij
 l'intitula , *Les véritables Oeuvres de*
Monsieur de Saint-Evremond , publiés
sur les Manuscrits de l'Auteur. Se-
conde édition revue & corrigée. A Lon-
dre chez Jacob Tonson. Je remarque-
 rai , en passant , que toutes les édi-
 tions de France , ayant été faites se-
 cretement ou par connivence , por-
 tent le nom de *Londre*. Le Libraire
 de France ayant eu avis de l'édition
 de Hollande , & craignant qu'elle
 ne fût préférée à la sienne , tâcha
 de prévenir le Public par cet Aver-
 tissement : „ On a jugé à propos
 „ d'avertir que ce n'est pas sans rai-
 „ son que cette seconde édition des
 „ *Oeuvres mêlées de Monsieur de Saint-*
 „ *Evremond* , a pour titre , **LES VE-**
 „ **RITABLES O E U V R E S D E**
 „ **M O N S I E U R D E S A I N T - E V R E -**
 „ **M O N D .** Dans la première en deux
 „ volumes *in-quarto* , imprimée à
 „ *Londre chez Jacob Tonson* en 1705.
 „ il s'étoit glissé quantité de fautes ,
 „ même dans les noms propres.

vii] AVERTISSEMENT.

„ *Pierre Mortier* Libraire d'Amster-
„ dam , qui a contrefait à la hâte
„ cette édition , loin d'en corriger
„ les fautes , les a imitées scrupuleu-
„ sement , & y en a ajouté d'autres
„ de sa façon ; c'est ce qui a engagé
„ les amis de Monsieur de *Saint-*
„ *Evremond* qui avoient pris soin de
„ la première édition de Londres ,
„ de revoir de nouveau ses Ouvra-
„ ges , & d'en donner une seconde
„ édition plus exacte , qu'ils ont fait
„ imprimer chez ledit *Tonson* en cinq
„ volumes *in-douze* ; & pour la di-
„ stinguier des éditions précédentes ,
„ toutes defectueuses , on y a mis
„ pour titre , LES VÉRITABLES
„ OEUVRES DE MONSIEUR
„ DE SAINT-EVREMOND. “
Tout cela est un pur Roman. Le ti-
tre de *véritables Oeuvres de Monsieur*
de Saint-Evremond , ne peut être vrai
que par opposition aux impressions
faites en France & en Hollande ,
avant l'édition de Londres.

AVERTISSEMENT. ix

En 1708. on contrefit à Utrecht, sous le nom de *Cologne*, l'édition d'Amsterdam, en cinq volumes *indouze*, petit caractère.

Le Libraire de Londre qui avoit imprimé la premiere édition en 1705. en donna une nouvelle en 1709. en trois tomes *in quarto*. Nous n'y eûmes aucune part Monsieur Silvestre & moi; & de-là vient qu'elle est si peu correcte. D'ailleurs, elle n'est recommandable, ni par la beauté du papier, ni par celle de l'impression.

Les Libraires de Paris en firent une édition en 1711. sur celle d'Amsterdam de 1706. en cinq tomes *indouze*. J'ai eu quelque part à cette édition, qui est très-belle, & très-correcte. On lui donna le titre d'*Oeuvres* de Monsieur de Saint-Evremond, & non pas celui d'*Oeuvres mêlées*, qui se trouvoit dans les fausses éditions, & qui avoit passé, je ne sai comment, dans la premiere

x AVERTISSEMENT.

édition de Londre. Au reste, il y a plusieurs choses dans l'*Avertissement* sur cette édition qui ne sont point de moi, quoiqu'on les ait publiées sous mon nom.

Cette édition fut contrefaite à Rouen en 1714. *in-douze*, sous ce titre : *Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, publiées sur les manuscrits de l'Auteur, avec sa vie. Nouvelle édition revue, corrigée & augmentée avec des notes, & redigée par Monsieur des Maizeaux.* Je n'ai eu aucune part à cette édition, qui n'est ni belle, ni correcte.

Quelques Libraires de France ont entrepris d'en faire une, où entr'autres singularités, il se font avisés de retoucher le style de Monsieur de Saint-Evremond. S'ils ont voulu la distinguer par-là de toutes les autres, ils y ont très-bien réussi. Il ne reste qu'un inconvénient, c'est que ce ne sont plus les Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond. Ce n'est plus

AVERTISSEMENT. xj

son stile, mais le stile du Reviseur, qui a substitué ses expressions à celles de Monsieur de Saint-Evremond, qu'il n'a pas même toujours bien entendues.

On a fait en France quelques autres éditions des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond; mais je ne parle ici que de celles qui me sont tombées entre les mains.

Il paroît par ce que je viens de dire, qu'il n'y a que l'édition de Londres de 1705. celle de Hollande de 1706. & celle de Paris de 1711. qui ayent été dignes de l'attention du Public. Mais cette quatrième édition est préférable à divers égards.

Je l'ai revûe sur les manuscrits de Monsieur de Saint-Evremond, & sur les corrections qu'il avoit faites à diverses reprises dans mon exemplaire d'une vieille impression. Cette révision m'a donné lieu de rétablir quelques passages qui avoient été omis. On y trouvera aussi quatre ou

xij **AVERTISSEMENT.**

cinq petits Ouvrages qui n'étoient pas dans les éditions précédentes. Le plus considérable, c'est une Lettre à Mylord Galway. J'ai déplacé quelques Pièces pour leur donner un ordre plus conforme au temps qu'elles ont été composées. Enfin, j'ai corrigé les Notes, & y ai fait entrer plusieurs nouveaux éclaircissements.

On trouvera à la tête du premier Tome, la *Vie de Monsieur de Saint-Evremond*. Elle contient toutes les particularités de sa Vie qu'il m'a dites lui-même, ou que j'ai apprises de ses amis. J'y fais aussi l'histoire de ses Ouvrages. Je marque le temps où il les a composés, & ce qui lui a donné occasion de les écrire: Je donne même le précis des plus considérables. J'y rends compte de la première édition de ses Oeuvres, des manuscrits que nous avons eu entre les mains, &c.

Lorsque je formai le dessein d'é-

AVERTISSEMENT. xiiij
crire cette **VIE**, je n'avois en vûe que de satisfaire la curiosité de Monsieur Bayle. Mais le Libraire d'Amsterdam, qui imprimoit les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, me l'ayant demandée, je ne pûs résister à ses sollicitations. Je la lui envoyai : & comme elle arriva trop tard pour être mise au-devant des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, on la joignit au *Mélange curieux des meilleures Pièces attribuées à Monsieur de Saint-Evremond.*

Cet Ecrit portoit des marques assez visibles de la précipitation avec laquelle il avoit été composé. L'édition qui s'en fit à *Cologne*, ou plutôt à *Utrecht* en 1708. ne remédia point aux défauts de celle d'Amsterdam.

L'année suivante, ayant appris que le Libraire de *Londre*, qui réimprimoit les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, vouloit y ajouter cet Ouvrage, je crûs devoir profiter de cette occasion pour le revoir.

xiv AVERTISSEMENT.

J'avois jetté confusément sur le papier un assez grand nombre d'additions & de corrections, lorsque je fus obligé d'aller aux Eaux de Bath. Un de mes amis se chargea de les placer; mais il n'y apporta pas toute l'exactitude nécessaire. Il se prévalut même un peu trop de la liberté que je lui avois laissée d'y changer ce qu'il jugeroit à propos; & il s'en remit pour la correction des épreuves, à une personne qui y laissa passer une infinité de fautes.

On réimprima cette Vie séparément en France, *in-douze*, en 1711. sous le nom de *la Haye*; mais on fit une addition frauduleuse au titre de l'édition de Londres. On l'intitula, *La Vie de Monsieur Charles de Saint Denis, Sieur de Saint-Evremond, Maréchal de Camp des Armées du Roi Très-Chrétien. Avec sa Lettre sur la Paix des Pyrenées, qui fut le sujet de sa disgrâce en France. Par Monsieur Des Maizeaux. Nouvelle*

AVERTISSEMENT. xv
édition, revue, corrigée, & augmentée de plusieurs Pièces qui n'ont pas encore paru. Cependant il n'y a aucune *Pièce* dans cette édition, qui n'eût *paru* dans celle de Londres, où l'on trouve la *Lettre* de M. de Saint-Evremond sur la Paix des Pyrenées, & deux ou trois autres de ses *Lettres* qui y ont du rapport. Le Lecteur ne fauroit être au fait de la disgrâce de Monsieur de Saint-Evremond, sans avoir ces *Lettres* sous les yeux. J'ai voulu lui sauver le dégoût d'interrompre sa lecture, pour les aller chercher dans les autres volumes,

Cette Vie fut aussi imprimée en 1711. à Paris sur l'édition de Londres, mais plus correcte, à la tête des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond. Il s'en est fait plusieurs autres éditions en France d'après celle de Londres, & où il y avoit par conséquent bien des choses à réformer.

Je l'ai remaniée d'un bout à l'autre dans cette nouvelle édition ; &

xvj **AVERTISSEMENT,**

je me flatte de l'avoir rendue beaucoup plus supportable qu'elle n'étoit. La *Lettre sur la Paix des Pyrenées*, contient plusieurs traits qu'on ne sauroit entendre, sans être instruit de la situation des affaires de ce temps-là. J'ai éclairci tous ces endroits par des remarques.

Au reste, il ne fera peut-être pas inutile d'avertir ceux qui voudront citer ou critiquer Monsieur de Saint-Evremond, de ne pas prendre pour fondement de leurs citations ou de leur critique, des Ecrits ou des expressions qui ne sont point de lui. Cette méprise étoit, en quelque manière, excusable avant qu'on eût publiés ses véritables Ouvrages; mais à présent qu'on en a fait un si grand nombre d'éditions, il seroit honteux de s'y tromper.

Cependant j'ai remarqué que dans la dernière édition du Dictionnaire de Furetiere, faite à Trevoux en 1721. il y a plusieurs citations sous
le

AVERTISSEMENT. xvij
le nom de Monsieur de Saint-Evremond , qui sont tirées des Pièces qu'on lui avoit fauffement attribuées.

Dans l'édition de ce Dictionnaire, qui vient d'être publiée en Hollande, on critique Monsieur de Saint-Evremond sur une expression qui n'est point de lui. On remarque, après les éditions précédentes, qu'il y a des gens qui font suivre *auparavant* d'un *que*, & qui disent, *il faut auparavant que de faire cela, auparavant que de dîner, &c.* & on ajoûte comme un exemple de cette mauvaise façon de parler : *Auparavant que Néron se fût laissé aller à cet abandonnement, &c.* ST. EV. Mais cette expression n'est pas de Monsieur de Saint-Evremond. Il a dit, *Avant que Néron, &c.* ainsi qu'on le peut voir dans toutes les éditions de ses Oeuvres, publiées sur ses manuscrits. On l'aura donc prise dans quelque-une des impressions faites avant l'année 1705. Cependant, elle ne se

xviiij AVERTISSEMENT.

trouve point dans celles d'Amsterdam de 1689. & de 1699. où il y a fort bien, *Avant que Néron, &c.* (1)

Le Pere de Courbeville, qui vient de nous donner une traduction du *Heros*, de Gracien, avec des remarques, me fournit un troisiéme exemple. Dans ses remarques sur le premier Chapitre, il dit que „ Monsieur „ de Saint-Evremond employe heureusement tout ce Chapitre de „ Gracien, dans sa Réponse au Comte de Saint-Albans, lequel lui demandoit *en peu de mots tout ce qui est nécessaire à un jeune homme de grande espérance pour entrer avec avantage dans le monde, & pour s'y soutenir avec honneur.* “ Il rapporte ensuite quelques morceaux de cette Pièce, & remarque „ qu'au „ même endroit on trouve comme „ en racourci, toutes les règles, tous

(1) Jugement sur Sénèque, Plutarque, & Pétrone, page 245. de l'édition de 1689. & Tome I. page 251. de celle de 1699.

AVERTISSEMENT. xix
„ les préceptes , toutes les maximes
„ qui se voyent dans l'*Homme uni-*
„ *versel* de cet Auteur Espagnol.
„ Mais , au reste , *dit-il* , je n'accuse
„ point ici d'ingratitude Monsieur
„ de Saint-Evremond, quoiqu'il n'ait
„ pas cité même le nom de son bien-
„ faicteur : je ne prétends qu'hono-
„ rer encore davantage le mérite de
„ Gracien , par l'approbation de l'un
„ de nos plus judicieux & de nos
„ plus forts Ecrivains. “ Cette cri-
tique est à pure perte. M. de Saint-
Evremond n'est pas l'Auteur de la
Réponse au Comte de Saint-Albans ,
& on ne la trouvera point parmi ses
Ouvrages. D'ailleurs ceux qui ont
un peu étudié son génie , ne le soup-
çonneront jamais d'être plagiaire. Il
n'avoit pas besoin d'emprunter les
pensées d'autrui : il étoit assez riche
de son propre fonds.

Dans les Remarques sur le Chapi-
tre douzième , le Pere de Courbe-
ville attribue à Monsieur de Saint-

xx AVERTISSEMENT.

Evremond une autre petite Pièce ;
intitulée *Portrait de l'honnête Homme* ;
& après l'avoir comparé avec quel-
ques endroits des *Conversations* du
Chevalier de Méré, où l'on trouve
à peu près les mêmes pensées , il
ajoute : „ N'auroit-on point l'atten-
„ tion de croire que le Chevalier de
„ Méré s'est exprimé de la sorte
„ après un entretien avec Monsieur
„ de S. Evremond ; plutôt qu'après
„ une *conversation* avec le Maréchal
„ de Clairambaut ? Pour moi , je le
„ soupçonnerois, fans que la distan-
„ ce des lieux ne permettoit pas aux
„ deux Auteurs de s'entendre l'un
„ l'autre. Monsieur de Saint-Evre-
„ mond étoit à Londres , & le Che-
„ valier de Méré à Paris. Quoiqu'il
„ en soit , j'aime mieux dire qu'ils
„ ont puisé tous deux dans la même
„ source , (*c'est-à-dire , dans Gracien*)
„ que d'accuser l'un d'avoir été pla-
„ giaire de l'autre. “ Les voilà donc,
au jugement du Pere de Courbevil-

AVERTISSEMENT. xxj
le, tous deux plagiaires en chef; & n'est-ce pas bien de l'honneur à Gracien, d'avoir deux plagiaires si illustres? Je ne prendrai point ici les intérêts du Chevalier de Méré; mais il est aisé de répondre pour Monsieur de Saint-Evremond. Il a désavoué ce *Portrait de l'honnête-Homme*, parce qu'en effet il n'est pas de lui. On ne le trouvera pas même dans la nouvelle édition du *Mélange curieux des meilleures Pièces attribuées à Monsieur de Saint-Evremond*, &c. non plus que la *Réponse au Comte de Saint-Albans*, dont on vient de parler. J'ai marqué dans la Préface de ce Recueil, les raisons qui m'ont fait retrancher ces sortes de Pièces.

La part que Monsieur Silvestre a eue à l'édition des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, ne me permet pas de finir, sans donner quelques particularités de sa Vie.

Monsieur Silvestre naquit à Tonneins sur la Garonne, en 1662. d'u-

xxij AVERTISSEMENT.

ne famille Protestante. Après qu'il eut fait sa Philosophie, son pere, qui étoit Procureur au Parlement de Bourdeaux, & très-distingué dans sa profession, l'envoya à Montpellier, pour y étudier en Médecine. Il n'avoit alors que dix-huit ans. Monsieur Barbeyrac, fameux Médecin de cette Ville, voulut bien le diriger dans ses études. Il s'attacha particulièrement à l'Anatomie sous Monsieur Vieussens, & y fit de grands progrès. Il alla ensuite à Paris se perfectionner dans la Médecine. Mais la révocation de l'Edit de Nantes l'obligea de se retirer dans les pays étrangers.

Il passa d'abord en Hollande, & fit quelques démonstrations anatomiques à Amsterdam, qui le firent connoître, & lui donnerent entrée dans la Maison de Monsieur le Prince d'Orange.

Il suivit ce Prince en Angleterre en 1688. & l'année suivante Monsieur le Duc de Schombert allant

AVERTISSEMENT. xxiiij

commander l'Armée d'Irlande , le prit avec lui. Mais n'ayant pas eu la précaution de se faire coucher sur l'Etat, comme Médecin de l'Armée, il se trouva sans emploi après la mort de Monsieur de Schombert, & repassa en Angleterre.

Le Roi vouloit l'envoyer en Flandres, pour être Médecin de l'Armée, mais il aima mieux demeurer à Londres, où il avoit beaucoup d'amis.

Quelque temps après, Monsieur le Duc de Montaignu, qui l'avoit connu à Paris, l'engagea à faire le voyage d'Italie avec Mylord Menthermer son fils. Il le prit ensuite dans sa maison, & se l'attacha par des bienfaits dignes de son rang & de sa générosité.

Lorsque nous publiâmes de concert les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond, il souhaita de dédier cette édition à Mylord Montaignu, pour lui témoigner sa reconnoissance.

xxiv AVERTISSEMENT.

Ce Seigneur mourut en 1709. & laissa Monsieur Silvestre dans la liberté de se donner tout entier à sa profession. Il étoit au rang des plus célèbres Médecins de Londres, lorsque la mort nous l'enleva le 16 d'Avril 1718.

Ses manières libres & aisées rendoient son commerce très-agréable. Il favoit se servir à propos de ce qu'il avoit lu. Son visage gai, riant, & plein de santé, faisoit une heureuse impression sur l'esprit des malades. C'est ce qui a donné occasion à Monsieur de Saint-Evremond de l'appeler *Docteur aux regards salutaires.* (1) Il avoit du goût pour la Musique, pour la Peinture, & pour les beaux Arts. Il favoit à fond l'Anatomie, la pratique de la Médecine, & la Chimie. Sa mort fut certainement une perte pour le Public.

A Londres, le 23. de Décembre 1725.

(1) Tom. V. page 414.

LA

T. I. P. I. Vie de M. de St Evremond.





LA VIE
DE MONSIEUR
DE
SAINTE-EVREMOND:
A
M^{R.} BAYLE.

MONSIEUR,

JLy a un an que j'eus l'honneur de vous envoyer la VIE de Mr. de Saint-Eyremond, que vous m'aviez demandée. Le Jugement favorable que vous en avez bien voulu faire, m'a engagé à la revoir, & à tâcher de la rendre

Tome I.

A

plus digne de votre approbation. Vous aurez donc aujourd'hui tout ce que j'ai pû recueillir de plus important & de plus curieux sur le sujet de ce célèbre Ecrivain. J'y joindrai l'Histoire de ses Ouvrages ; & j'en donnerai le précis, autant que cela se pourra, sans trop grossir ces Mémoires. Vous vous apercevrez bien-tôt, Monsieur, que le Public a une idée assez imparfaite de Mr. de St. Evremond. On se le représente, il est vrai, comme une personne qui avoit l'esprit juste, le goût fin, le discernement délicat ; mais on ne fait pas qu'il a eu des emplois considérables à l'Armée, & qu'il a mérité l'estime des plus grands Capitaines de son siècle. Il faut donc joindre l'Homme de Guerre au Bel-Esprit. Il faut regarder Mr. de St. Evremond comme un Officier de distinction qui a toujours aimé les Belles Lettres, comme un Courtisan délicat, qui n'a jamais écrit que pour s'amuser lui-même, ou pour plaire à ses amis.

MR. de St. EVREMOND étoit d'une des meilleures Familles de Normandie, & des mieux alliées, tant par les Filles qui en sont sorties, que par les Femmes qui y sont entrées. GILLES DE MARGUETEL, Châtelain ou Baron de St. Denis le Guast, prit alliance avec *Magdeleine Martel*, sœur d'Etienne Martel, Evêque de Coutances,



LES ACADEMICIENS.
Comedie.

DE SAINT-EVREMOND. 3

de la Branche de Basqueville-Martel. JEAN, son fils, qui prit le nom & les Armes de St. Denis (1), épousa *Catherine Martel*, de la Branche de Fontaine-Martel. Il en eut six filles (2), & deux fils; *Henry* mort sans alliance, & *Charles*. CHARLES DE ST. DENIS épousa *Charlotte de Rouville* (3), issue de Jacques de Rouville, Seigneur de Grainville, & de Diane le Veneur, fille de Taneguy le Veneur, Comte de Tillieres. Elle étoit sœur de Marie le Veneur, femme de Paul Comte de Salms, Grand Chambellan de Lorraine; & mere de Chrétienne de Salms, mariée à François de Lorraine, Comte de Vaudemont. CHARLES eut sept Enfants: une fille, qui mourut jeune; & six fils, *Fran-*

(1) La Terre de St Denis le Guast, à trois lieues de Coutances dans la Basse Normandie, étoit entrée dans la famille, par sa mere, qui en étoit héritiere.

(2) Les cinq aînées épousèrent les Sieurs de Vierville, de Savigny - Gambieres, de Tauville, du Mesnil-Poisson, & de Fontenay-Haubert. Vierville, du Mesnil-Poisson, & Fontenay, étoient Protestans.

(3) Charlotte de Rouville alliée avec Charles de Margastel, Seigneur de Saint Denis du Guast. HISTOIRE Généalogique & Chronologique de la Maison Royale de France, & des Grands Officiers de la Couronne, par le P. Anselme, Tom. II. p. 1445. de l'édit. de Paris 1712.

4 LA VIE DE MR.
çois, dit de HELLANDE; *Jean*, dit de
 LA BELOUTIERE, Abbé; *Charles*, dit
 de ST. EVREMOND; *Pierre*, dit de
 GRIMESNIL; *Henry*, dit de LA NEUVILLE;
 & *Philippe*, dit LE TANUS. Outre cette
 distinction fondée sur des Terres qui re-
 levoient de la Châtellenie ou Baronnie de
 St. Denis, on donna encore à ces six freres
 une espece de surnom dans la famille,
 tiré de leur caractère particulier. On ap-
 pelloit l'aîné, St. Denis, l'HONNESTE-
 HOMME; l'Abbé, LE FIN; St. Evre-
 mond, L'ESPRIT; Grimesnil, LE SOLDAT;
 la Neuville, LE DAMERET; & le Ta-
 nus, LE CHASSEUR.

1613. CHARLES DE ST. DENIS, SIEUR
 DE ST. EVREMOND (1), nâquit à St.
 Denis le Guast, le premier jour d'Avril
 1613. Comme il étoit un des Cadets (2),

(1) *Saint Evremond* ou, comme on parle
 en Normandie, *Saint Ebremond*, est une Ter-
 re dans l'Electiion de Coutances. On l'appelle
St. Ebremond-sur-l'Oson, pour le distinguer de
St. Ebremond de Semilli; & de *St. Ebremond*
de Bonfossé, qui sont dans l'Electiion de St.
 Lo. Ce nom vient originairement de St.
 EVREMOND, *Sanctus Evermundus*, qui
 vivoit dans le septième ou huitième siècle, &
 qui étoit Abbé de Fontenay-sur-Orne en Bes-
 fin. Ses Reliques sont à Creil, à dix lieues de
 Paris.

(2) Sa legitime fut de dix mille francs, en

On le destina à la Robe ; & dès qu'il eut atteint l'âge de neuf ans , on l'envoya à Paris , pour y faire ses Etudes. Il entra en Cinquième dans le Collège de Clermont ; & en quatre ans qu'il y demeura , il fit ses Humanités & sa Rhétorique (1). Il alla ensuite dans l'Université de Caen , pour y faire sa Philosophie ; mais il n'y demeura qu'un an. Il retourna à Paris , où il l'étudia encore pendant une année au Collège de Harcourt. Il ne se distingua pas moins dans ses Exercices que dans ses Etudes , & particulièrement dans celui de faire des Armes , de sorte qu'on parloit de *la Botte de St. Evremond*.

Dès qu'il eut achevé sa Philosophie , & fait ses Exercices , il commença l'Etude du Droit : mais soit que ses Parens eussent alors d'autres vûes , ou que son inclination le portât du côté des Armes , il quitta cette étude , après s'y être appliqué un peu plus d'un an ; & fut fait Enseigne , ayant à peine seize ans accomplis. Après avoir servi deux ou trois campagnes , il obtint une Lieutenance ; & on lui donna une Compagnie après le Siege de Landrecy.

argent , & une pension de deux cens écus ; ce qui est beaucoup pour un Cadet de Normandie.

(1) Il fit sa Rhétorique sous le Pere Canaye , dont on parlera dans la suite.

6 LA VIE DE MR.

1638. Les Armes n'empêcherent pas Mr. de
 1639. St. Evremond , de cultiver la Philosophie
 & les Belles-Lettres : & il lui arriva bien-
 tôt , à l'égard de la Philosophie , ce qui ar-
 rive ordinairement aux personnes , qui dans
 un âge plus avancé , s'avisent de faire usage
 de leur raison. Il examina s'il étoit bien
 vrai que ses maîtres lui eussent fait connoi-
 tre la nature des choses ; mais plus il pouf-
 foit ses recherches , plus il reconnoissoit la
 vanité de leurs prétentions. Ce qu'ils lui
 avoient souvent fait recevoir comme évi-
 dent , lui paroissoit à peine vraisemblable.
 » Dans ce tems , dit-il (1) , où l'entende-
 » ment s'ouvre aux connoissances , j'eus
 » un desir curieux de comprendre la nature
 » des choses ; & la présomption me per-
 » suada bien-tôt que je l'avois connue : la
 » moindre preuve me sembloit une certi-
 » tude ; une vraisemblance m'étoit une vé-
 » rité ; & je ne vous saurois dire avec quel
 » mépris je regardois ceux , que je croyois
 » ignorer ce que je pensois bien savoir. A
 » la fin , ajoute-t-il , quand l'âge , & l'expé-
 » rience , qui malheureusement ne vient
 » qu'avec lui , m'eurent fait faire de sé-
 » rieuses réflexions , je commençai à me

(1) JUGEMENT sur les Sciences où pens
 s'appliquer un honnête homme , Tom. I. pag.
 164. 165.

» défaire d'une science toujours contestée , 1639.
 » & sur laquelle les plus grands hommes
 » avoient eu de différens sentimens. Je fa-
 » vois , par le consentement universel des
 » nations , que Platon , Aristote , Zenon ,
 » Epicure , avoient été les lumières de leur
 » siècle ; cependant on ne voyoit rien de si
 » contraire que leurs opinions. Trois mille
 » ans après , je les trouvois également dif-
 » putées ; des partisans de tous les côtés ;
 » de certitude & de sûreté nulle part. Au
 » milieu de ces méditations , qui me désa-
 » busoient insensiblement , j'eus la curio-
 » sité de voir Gassendi , le plus éclairé des
 » Philosophes , & le moins présomptueux.
 » Après de longs entretiens où il me fit
 » voir tout ce que peut inspirer la raison ,
 » il se plaignit *que la nature eût donné tant*
 » *d'étendue à la curiosité , & des bornes si*
 » *étroites à la connoissance : qu'il ne le di-*
 » *soit point pour mortifier la présomption des*
 » *autres , ou par une fausse humilité de soi-*
 » *même , qui sent tout-à-fait l'hypocrisie ; que*
 » *peut-être il n'ignoroit pas ce que l'on pou-*
 » *voit penser sur beaucoup de choses : mais*
 » *de bien connoître les moindres , qu'il n'o-*
 » *soit s'en assurer.* Alors , continue Mr. de
 » St. Evremond , une Science qui m'étoit
 » déjà suspecte , me parut trop vaine pour
 » m'y assujettir plus long temps : je rompis

1639. » tout commerce avec elle , & commençai
 » d'admirer comme il étoit possible à un
 » homme sage de passer sa vie à des re-
 » cherches inutiles.

Voilà ce que pensoit Mr. de St. Evremond sur les speculations creuses & steriles de la Philosophie. Il avoit une idée bien différente de l'étude du Droit : il la jugeoit non seulement utile , mais même nécessaire à un honnête homme , & il se fit toujours un plaisir de la cultiver (1).

Mr. de St. Evremond ne se distingua pas moins à l'armée par sa politesse & par son esprit , que par sa bravoure ; & ces qualités , qui ne se trouvent pas toujours réunies dans les gens de guerre , lui attirerent l'estime des Maréchaux d'Estrées & de Grammont , du Vicomte de Turenne , &c. Mais il s'acquit particulièrement la bienveillance du Comte de Miollens , connu depuis sous le nom de *Maréchal d'Albret* ; du Comte de Palluau , qui fut ensuite *Maréchal de Clerambaut* ; & du Marquis de Crequi , qui devint aussi *Maréchal de France*. Il entra dans leur confiance ; & tant qu'ils ont vécu , ils lui ont donné des marques d'une amitié sincère ; & que rien n'a été capable d'alterer.

(1) Voyez le DISCOURS à M. le Maréchal de Crequi , &c. Tom. III. pag. 102 & suiv.

Il se trouva au Siège d'Arras en 1640. & 1640.
 l'année suivante, il entra dans la Cavalerie, 1641.
 ce qui lui fournit de nouvelles occasions
 de se distinguer. M. le Duc d'Enguien fut
 si charmé de sa conversation, qu'il lui donna
 la Lieutenance de ses Gardes, afin de 1642.
 l'avoir toujours auprès de lui. Ce jeune
 Prince avoit une grande pénétration, &
 beaucoup de justesse d'esprit. Il aimoit les
 Belles-Lettres, & vous savez qu'après la
 mort du Cardinal de Richelieu, plusieurs
 membres de l'Académie Françoisse avoient
 dessein de le choisir pour leur Protecteur (1).
 La lecture faisoit un de ses plus agréables
 amusemens. Il souhaita que Mr. de St. Evre-
 mond assistât à ses lectures; & Mr. de St.
 Evremond n'oublia rien pour les rendre

(1) La chose la plus importante pour l'Académie, dit Mr. Pellisson, étoit de choisir un Protecteur en la place de celui qu'elle venoit de perdre : plusieurs penchoient vers le Cardinal Mazarin D'autres pensoient à Monsieur le Duc d'Enguien, maintenant Prince de Condé, qui n'avoit pas encore gagné des batailles, ni fait les choses qu'on a admirées depuis, dans les premières années de la Regence; mais en qui on voyoit déjà briller, en une grande jeunesse, beaucoup d'esprit, & beaucoup d'inclination aux Belles-Lettres. HISTOIRE de l'Académie Françoisse, pag. 189. & 190. de l'édition de Paris 1672.

1642.

agréables & instructives. Persuadé que les Princes ne doivent pas étudier à la manière des autres hommes, & que le temps leur est précieux; lorsqu'il lisoit quelque chose des anciens Historiens, il laissoit aux Grammairiens l'explication scrupuleuse des mots & des phrases, & s'attachoit à développer le sens des Auteurs, à faire des observations sur la justesse & la beauté de leurs pensées, à remarquer l'habileté avec laquelle ils dépeignent les grands hommes, & les différences délicates qu'ils marquent dans leurs caractères. Enfin, il s'appliquoit à faire connoître la situation des affaires, & à pénétrer dans les différentes vûes des grands personnages de ces temps-là.

C'est-là, en effet, la manière dont non-seulement les Princes, mais toutes les personnes de qualité qui sont parvenues à l'âge de discernement & de réflexion, devroient lire ces anciens Auteurs. J'avoue qu'il est difficile de trouver des gens capables de leur bien développer toutes ces choses. Les Commentateurs y suppléeroient, en quelque sorte, s'ils avoient tourné leurs vûes de ce côté-là: mais on ne trouve rien de semblable dans leurs Ecrits; soit que cette entreprise ait été au-dessus de leurs forces, ou qu'ils se soient imaginés qu'elle n'étoit pas de leur ressort. Mr. de St. Evremond a

DE SAINT-EVREMOND. 11
très-bien marqué leurs défauts, dans un de 16411
ses Ouvrages. » J'ai vû depuis quelques
» années, dit-il (1), un grand nombre de
» critiques & peu de bons juges. Or je
» n'aime pas ces gens doctes qui emploient
» toute leur étude à restituer un passage,
» dont la restitution ne nous plaît en rien.
» Ils font un mystere de savoir ce qu'on
» pourroit bien ignorer, & n'entendent
» pas ce qui mérite véritablement d'être en-
» tendu. Pour ne rien sentir, pour ne rien
» penser délicatement, ils ne peuvent en-
» trer dans la délicatesse du sentiment, ni
» dans la finesse de la pensée. Ils réussiront
» à expliquer un Grammairien; ce Gram-
» mairien s'appliquoit à leur même étude, &
» avoit leur même esprit: mais ils ne pren-
» dront jamais celui d'un honnête-homme
» des Anciens; car le leur y est tout-à-fait
» contraire. Dans les Histoires, ils ne con-
» noissent ni les hommes, ni les affaires:
» ils rapportent tout à la Chronologie; &
» pour nous pouvoir dire quelle année est
» mort un Consul, ils négligeront de con-
» noître son génie, & d'apprendre ce qui
» s'est fait sous son Consulat. Cicéron ne
» sera jamais pour eux qu'un faiseur d'O-
» RAISONS, Cesar qu'un faiseur de COM-

(1) DISCOURS à M. le Maréchal de Cro-
qui, &c. Tom. III. pag, 100, 101.

1642. » MENTAIRES. Le Consul , le Général
 » leur échapent : le génie qui anime leurs
 » Ouvrages n'est point aperçu , & les
 » choses essentielles qu'on y traite ne sont
 » point connues.

Mr. de St. Evremond prenoit une route bien différente : & l'on peut juger de ce qu'il étoit capable de faire sur ce sujet , par quelques Ouvrages qu'il nous a laissés ; sur tout par ses R E' F L E X I O N S *sur les divers Génies du Peuple Romain* ; par son JUGEMENT *sur Pétrone , sur Saluste , & sur Tacite* ; son DISCOURS *sur les Historiens François* ; ses R E' F L E X I O N S *sur les Poèmes des Anciens.* , &c.

Après la Campagne de Rocroi , Mr. de St. Evremond fit une espece de Satire contre l'Académie Française , qu'on publia en 1650. sous le titre de COMEDIE DES ACADEMISTES, POUR LA REFORMATION DE LA LANGUE FRANÇOISE. Elle avoit couru longtemps manuscrite ; & , comme il arrive dans ces occasions , on s'étoit donné la liberté d'y ajoûter ou d'en retrancher ce qu'on avoit jugé à propos ; de sorte que quand elle fut imprimée , Mr. de St. Evremond ne s'y reconnoissoit plus. Mr. Pellisson n'a pas laissé de témoigner quelque estime pour cette Piece , dans son HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

Après avoir remarqué (1) que l'Abbé de 1641
 St. Germain fut le premier qui attaqua pu-
 bliquement l'Académie, il ajoute que
 » de toutes les autres choses qui ont été
 » faites contre cette Compagnie, il n'en
 » a vû que trois qui méritent qu'on en
 » parle. *La premiere*, dit-il, *est cette Co-*
médie de l'Académie, qui après avoir couru
longtemps manuscrite, a été enfin imprimée en
l'année 1650. mais avec beaucoup de fautes,
& sans nom, ni de l'Auteur, ni de l'Impri-
meur. Quelques-uns ont voulu l'attribuer à un
des Académiciens même, parce que cet Ouvrage
ne se rapporte peut-être pas mal à son stile, à son
esprit & à son humeur, & qu'il y est parlé
de lui comme d'un homme qui ne fait guère
d'état de ces Conférences (2); mais quelques
autres m'ont assuré qu'elle étoit d'un Gentil-
homme Normand, nommé Monsieur de St.
Evremond. Cette Piece, quoique sans
art & sans regles, & plutôt digne du nom
de Farce, que de celui de Comédie, n'est pas
sans esprit, & a des endroits fort plaisans.

Si Mr. Pellisson a parlé avantageusement

(1) HISTOIRE de l'Académie Française,
 p. m. 69. 70.

(2) Mr. Pellisson veut marquer par là St.
 l'Amant. On attribua aussi cette Comédie au
 Comte d'Etlan, comme cela paroît par le
 CHEVRÉANA, Tom. I. p. m. 309,

1643. de cet Ouvrage , tout défiguré qu'il étoit ; que n'en e  t-il pas dit , s'il l'avoit v   dans sa forme véritable & naturelle , ou même tel que nous venons de le donner au public ? L'édition de 1650.   toit devenue si rare , que je ne l'aurois , peut-être jamais v  e , si vous ne m'aviez fait la grace de me l'envoyer , Mr. de St. Evremond lui-même ne l'avoit plus. Lorsque je la lui demandai , il m'apprit qu'en 1680. Madame la Duchesse Mazarin souhaita de voir cette Piece telle qu'il l'avoit écrite , & que son Manuscrit s'étant perdu en France , il se trouva obligé de retoucher l'Imprimé , ou plûtôt de le refondre ; mais qu'il ne savoit ce que cela étoit devenu. J'eus le bonheur de déterrer cet Ouvrage chez la veuve du Copiste de Madame Mazarin. Mr. de St. Evremond voulut bien le relire avec moi , & m'en expliquer quelques endroits ; & c'est d'après cette derniere révision que nous l'avons publié à la tête de ses O E U V R E S.

Vous le trouverez bien différent de ce qu'il étoit dans votre édition ; cependant , je ne fai s'il aura le même succès , qu'il auroit eu il y a soixante ans. Personne n'ignore aujourd'hui les occupations de l'Académie Françoise : dans la nouveauté de son établissement , on n'en avoit que des idées confuses , qui donnoient lieu à des

suppositions burlesques , ou à des railleries malignes. Tous les *Ecrits qu'on faisoit alors contre l'Académie* , dit Mr. Pellisson (1) , prenoient pour fondement une chose qui n'étoit pas , & dépeignoient les Académiciens comme des gens qui ne travailloient nuit & jour qu'à forger bizarrement des Mots , ou bien à en supprimer d'autres & comme il arrive que chaque particulier a quelquefois des aversions , desquelles il ne sauroit rendre raison , pour certains mots , & certaines phrases , dont il n'aime pas à se servir , si quelqu'un de ce Corps témoignoit une de ces aversions , en riant , ou autrement , l'envie & la médisance faisoit d'abord passer cela pour une décision Académique. Il ne faudroit donc pas être surpris que la Comédie des **ACADEMICIENS** , fondée sur les préjugés de ce temps-là , fût moins goûtée aujourd'hui que les autres Ouvrages de Mr. de St. Evremond. D'ailleurs , les personnes que l'on y raille sont mortes , & à peine reste-t-il quelqu'un qui les ait connues. Nous ne sentons plus la justesse des Caractères ; la finesse du ridicule nous échappe ; & tous les éclaircissemens qu'on peut tirer de l'Histoire Littéraire de ce temps - là , ne sont pas capables d'y suppléer. Mais c'est là le sort

(1) HISTOIRE de l'Académie Française ,
p. m. 73. 74.

1643. de tous les Ouvrages , qui roulent sur des circonstances trop particulieres , ou sur des faits où l'on ne s'intéresse plus.

Mr. de St. Evremond fit la Campagne de Fribourg en 1644. & l'année suivante il se trouva à la Bataille de Nortlingue , où il fut très - dangereusement blessé. Ayant eu ordre de se mettre à la tête d'un Escadron , & de se poster au-dessous d'une petite hauteur occupée par les ennemis , il y essuya pendant trois heures tout le feu de leur mousqueterie , & d'une batterie de quatre pieces de campagne. Il perdit presque tout son monde , & fut blessé lui-même au genou gauche d'un coup de fauconneau. Pendant près de six semaines, son sort fut douteux ; & la bonté de son tempérament ne contribua pas moins à sa guérison , que l'habileté des Chirurgiens. Trente ans après sa playe se rouvrit à Londres ; mais elle fut si bien traitée , qu'il ne lui en est jamais resté d'autre incommodité , que celle d'avoir cette jambe plus foible que l'autre.

Il n'y avoit pas longtemps que Mr. de St. Evremond étoit guéri , lorsque le Duc d'Enguien tomba dangereusement malade. Dès qu'il commença de se mieux porter , Mr. de St. Evremond chercha à le divertir par quelque lecture agréable & amusante.

Il choisit d'abord RABELAIS : mais il s'aperçut bien-tôt que ce Prince ne goûtoit point cet Auteur ; ce qui l'obligea à lui lire Pétrone , où il prit beaucoup de plaisir. Je ne rapporte cette particularité , que pour faire voir , que toutes les personnes d'esprit n'ont pas du goût pour RABELAIS ; quoiqu'il y ait dans ce Roman fatirique une infinité d'endroits inimitables , & qui semblent avoir droit de plaire aux esprits les plus délicats. 1645.

Mr. de St. Evremond fut si bien gagner l'estime & l'amitié du Duc d'Enguien , que ce Prince lui communiquoit souvent ses desseins , & lui confioit des affaires très-importantes. Après la prise de Furnes , il le choisit pour en porter la nouvelle à la Cour (1) ; & comme il souhaitoit de faire le Siège de Dunkerque , il le chargea d'en faire la proposition au Cardinal , & de regler avec lui tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si grand projet. Mr. de St. Evremond fut si bien ménager l'esprit de ce Ministre , qu'il le fit consentir à tout ce que Mr. le Duc d'Enguien souhaitoit. 1646.

Quelque temps après Mr. de St. Evremond composa deux ou trois petits Ouvrages , à l'occasion de quelques conversa- 1647.

(1) Voyez les MEMOIRES du Comte de Bussy Rabutin , Tom. I. p. m. 131.
Tome I. B

1647. tions qu'il avoit eûes avec ses amis. C'é-
 toient des Réflexions sur les Maximes sui-
 vantes : Que l'Homme qui veut connoître tou-
 tes choses , ne se connoît pas lui-même ; Qu'il
 faut mépriser la Fortune , & ne pas se soucier
 de la Cour ; Qu'il ne faut jamais manquer à
 ses Amis. On imprima ces trois Pieces à
 Paris en 1668. mais toutes changées. Mr.
 de St. Evremond a rétabli les deux premie-
 res , & vous les trouverez dans le premier
 Tome de ses O E U V R E S (1). Dans la pre-
 miere , il remarque , que l'Auteur de la Na-
 ture n'a pas voulu que nous pûssions bien con-
 noître ce que nous sommes , & que parmi des
 desirs de savoir tout , il nous a réduits à la
 nécessité de nous ignorer nous-mêmes. Il sou-
 tient que jamais homme n'a été bien persuadé
 par la Raison , ou que l'Ame fût certainement
 immortelle , ou qu'elle s'anéantît effectivement
 avec le Corps. Il fait voir que les Philoso-
 phes les plus éclairés , Socrate , Platon , Epi-
 cure , Aristote , Sénèque , Salomon même ,
 le plus grand des Rois & le plus sage des hom-
 mes , n'ont jamais bien pû se satisfaire sur ce
 sujet : & il conclut de la contrariété de leurs
 opinions » qu'à moins que la Foi n'affujet-
 » tisse notre Raison , nous passons la vie à
 » croire & à ne croire point , à nous vou-
 » loir persuader , & à ne pouvoir nous con-
 (1) , Page 107. & 114.

vaincre. » *Il n'appartient qu'à Dieu, dit-il, 1647. de faire des Martyrs, & de nous obliger, sur sa parole, à quitter la vie dont nous jouissons, pour en trouver une que nous ne connoissons point. Vouloir se persuader l'Immortalité de l'Âme par la raison, c'est entrer en défiance de la parole que Dieu nous en a donnée, & renoncer, en quelque façon, à la seule chose ; par qui nous pouvons en être assuré. (1).* Dans l'autre Piece, il fait plusieurs réflexions sur le génie des Courtisans, sur la manière dont il en faut user avec les Favoris, & sur la conduite qu'un honnête homme doit tenir à la Cour. *Il n'est pas défendu à un honnête-homme, dit-il, d'avoir son ambition & son intérêt : mais il ne lui est permis de les suivre que par des voyes légitimes. Il peut avoir de l'habileté sans finesse, de la dextérité sans fourbe, & de la complaisance sans flatterie.*

Mr. de St Evremond perdit en 1648. 1643. la charge qu'il avoit auprès du Prince de Condé : car c'est ainsi, que se nommoit le Duc d'Enguien, depuis la mort de son Pere. Monsieur le Prince se plaisoit à chercher le

(1) M. Locke a très-bien su faire valoir cette pensée, dans sa dernière Réponse à Monsieur Stillingfleet, Evêque de Worcester. On trouvera l'Histoire de leur dispute dans les NOUVELLES de la République des Lettres, des mois d'Octobre & de Novembre 1692.

1648. ridicule des Hommes ; & il s'enfermoit souvent avec le Comte de Mioffens & Mr. de St. Evremond , pour partager avec eux ce plaisir. Un jour , ces Messieurs sortant d'une de ces conversations satiriques , il échapa à Mr. de St. Evremond , de demander à Mr. de Mioffens , s'il croyoit que Son Altesse , qui aimoit si fort à découvrir le ridicule des autres , n'eût pas elle-même son ridicule , & ils convinrent que cette passion de chercher le ridicicule des autres , lui donnoit un ridicule d'une espece toute nouvelle. Cette idée leur parut si plaisante , qu'ils ne pûrent résister à la tentation de s'en divertir avec leurs amis. Mr. le Prince en fut informé , & donna bientôt des marques de son ressentiment. Il ôta à Mr. de St. Evremond la Lieutenance de ses Gardes ; & ne voulut plus avoir de liaison avec le Comte de Mioffens. Cependant il y a apparence qu'il les auroit rétablis dans sa faveur , si la situation des affaires n'avoit pas changé. La Guerre de Paris avoit déjà commencé , & Monsieur le Prince s'étant déclaré contre la Cour , se retira enfin dans les Pais-bas , où il fut fait Généralissime des Armées du Roi d'Espagne. Lorsqu'il revint en France , après la Paix des Pyrenées , Mr. de St. Evremond l'alla saluer , & il le reçut très-gracieusement. Il lui offrit même sa

protection ; & dans la fuite , il lui fit donner en plusieurs rencontres , des assurances de son affection & de son estime. 1648.

Mr. de St. Evremond alla en Normandie en 1649. pour voir sa famille. Le Parlement de Paris s'étoit déclaré contre le Cardinal Mazarin , & le Duc de Beaufort , le Prince de Conti , & le Duc de Longueville suivirent son exemple. Ce dernier se retira dans son Gouvernement de Normandie , où il étoit presque absolu. Il assembla toute la Noblesse , & n'oublia rien pour engager Mr. de St. Evremond dans son parti. On lui offrit le Commandement de l'Artillerie : mais il le refusa , comme il nous l'apprend lui-même dans la Piece satirique intitulée , *RETRAITE de Mr. le Duc de Longueville dans son Gouvernement de Normandie* (1) *On voulut , dit-il assez plaisamment , donner le Commandement de l'Artillerie à Saint Evremond , & à dire vrai , dans l'inclination qu'il avoit pour S. Germain* (2) , *il eût bien souhaité de servir la Cour ; en prenant une charge considerable , où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi , il tint sa promesse , tant par honneur , que pour ne ressembler pas aux Nor-*

(1) Tom .I. p. 44.

(2) Le Roi y étoit alors.

1649. mands , qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations , ajoute-t-il ; lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offroit , & qu'on ne lui eût pas donné. Cette Satire plut si fort au Cardinal Mazarin ; que dans sa dernière maladie , il engagea plusieurs fois Mr. de St. Evremond à lui en faire la lecture. Après que Mr de St. Evremond eut demeuré quelque-tems à Saint Denis , il alla à Rouen , & ayant rencontré sur sa route le Duc de Longueville avec sa petite Armée (1) , il lui apprit que le Comte d'Harcourt , qui commandoit les troupes du Roi , s'avançoit avec toute la diligence possible pour l'attaquer , & qu'il arriveroit dans moins de trois heures. Le Duc de Longueville , voyant bien qu'il n'étoit pas en état de tenir la campagne , se crut perdu , & fit faire une si prompte marche à ses troupes , qu'elles arrivèrent à Rouen presque aussitôt que Mr. de St. Evremond.

L'année suivante le Prince de Condé , le Prince de Conti , & le Duc de Longueville ; furent arrêtés , & conduits prisonniers à Vincennes , par le Comte de Miossens Lieutenant des Gendarmes. La Duchesse de Longueville se retira d'abord en Normandie pour tâcher de mettre le Parlement de Rouen , &

(1) Il le rencontra à la Bouille petit Bourg à trois lieues de Rouen

oute la Province , dans le parti des Princes , 1649
 & pour s'assurer des places du Duc son mari , & surtout du Havre de Grace . Cela obligea la Cour d'y aller avec des troupes , afin d'en chasser cette Duchesse , & d'ôter aux créatures de sa maison les Gouvernemens qui étoient entre leur, mains. Mr. de St. Evremond suivit la Cour ; & dans ce voyage il eut avec le Duc de Candale (1) , cette longue CONVERSATION qu'il a écrite dans la suite , & où il a mêlé aux conseils judicieux qu'il donnoit à son ami , le Portrait des Courtisans avec qui il avoit le plus de liaison : comme du Duc d'Epéron , du Duc de la Rochefoucault , des Comtes de Palluau & de Miollens ; des Marquis de Crequi & de Ruvigny ; à quoi il a aussi joint le portrait du Duc de Candale. Cette piece fait voir la connoissance que Mr. de St. Evremond avoit de la Cour ; son habileté à peindre les hommes , & la maniere fine & délicate dont il savoit s'insinuer dans leur esprit.

Le Duc de Beaufort , quoique d'un génie peu élevé , avoit gagné l'amour des Parisiens par une conduite assez adroite ; mais

(1) Louis - Charles - Gaston de Candale , de Foix , fils de Bernard Duc d'Epéron , & de Gabrielle - Angélique légitimée de France , fille naturelle d'Henri IV.

1651. encore plus par son langage grossier, & par ses manières populaires (1). Il se réconcilia ensuite avec la Cour : mais les Courtisans ne laissoient pas de le tourner en ridicule. Un jour que le Duc de Candale, le Comte de Palluau, le Comte de Moret, Mr. de St. Evremond, & cinq ou six autres avoient soupé ensemble & se trouvoient de bonne humeur, ils firent le plan d'une Satire contre ce Duc, qu'ils appellerent l'APOLOGIE de Mr. le Duc de Beaufort contre la Cour, la Noblesse, & le Peuple. Chacun fournit ce qu'il croyoit le plus capable de le rendre ridicule ; & on chargea Mr. Girard, qui nous a donné la VIE du Duc d'Epéron, de rédiger par écrit ce qu'ils avoient dit. Cette APOLOGIE ironique n'est pas dans les OEVRES de Mr. de St. Evremond : mais vous la trouverez dans le Recueil des meilleures Pieces qu'on lui avoit attribuées. (2)

1652. La Guerre civile commença peu de tems après. Le Roi connoissant le mérite & la bravoure de Mr. de St. Evremond, & sa-

(1) Comme ce Duc ne s'exprimoit qu'en des termes bas & populaires, ou toujours mal placés, & qu'avec cela il n'avoit pas laissé de se rendre maître de Paris, on l'appelloit *le Roi des Halles*.

(2) ME'LANGE curieux des meilleures Pieces attribuées à Mr. de St. Evremond, T. I. pag. 1. chant

chant d'ailleurs qu'il avoit toujours refusé 1652.
de prendre parti contre la Cour, le fit Ma-
rêchal de Camp. Voici la copie de son Bre-
vet, dont j'ai l'original entre les mains :

AUJOURD'HUI 16. Septembre mil six
cens cinquante deux, LE ROY étant à Com-
piègne, mettant en considération les fideles &
agréables services qui lui ont été rendus par le
Sieur de Saint Evremond, & se confiant par-
ticulierement en sa valeur, experience en la
Guerre, vigilance & bonne conduite, & en sa
fidelité & affection singuliere à son service pour
les diverses preuves qu'il en a rendues en tou-
tes les Charges & Emplois qu'il a eus, dont
il s'est dignement acquitté, & sa Majesté vou-
lant lui témoigner la satisfaction qui lui en de-
meure, & lui donner moyen de la servir de
plus en plus utilement, en l'élevant dans les
Charges de la Guerre, SA MAJESTÉ l'a
retenu, ordonné, & établi en la Charge de
Mareschal de Camp en ses Armées; pour do-
resnavant en faire les fonctions, en jouir &
user aux Honneurs, Autoritez, Prérogati-
ves, Prééminences, Droits & Appointemens
qui y appartiennent, tels & semblables dont
jouissent ceux qui sont retenus en pareilles
Charges; Mayant Sa Majesté, pour témoi-
gnage de sa Volonté, commandé d'en expédier
audit sieur de saint Evremond le présent Bre-
vet, qu'elle a signé de sa main, & fait con-

1652. *tresigner par moi son Conseiller Secretaire d'Etat & de ses Commandemens & Finances.*

Signé, LOUIS.

Et plus bas, LE TELLIER.

Le lendemain le Roi lui donna une Pension de trois mille livres. En voici le Brevet, dont j'ai aussi l'original entre les mains :

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE & DE NAVARRE ;
A nos amez & feaux Conseillers les gens de nos Comptes à Paris ; SALUT. Voulant reconnoître les bons & fideles services qui nous ont été rendus en nos Armées en plusieurs & diverses occasions par notre cher & bien amé le Sieur de Saint Evremond, & lui donner d'autant plus de moyen de les continuer à l'avenir : A CES CAUSES & autres à ce nous mouvant, nous lui avons accordé & fait don, accordons & faisons don, par ces Presentes signées de notre main, de la somme de trois mille livres de Pension par chacun an, à prendre sur les deniers tant ordinaires qu'extraordinaires de notre Epargne, que nous voulons lui être dorenavant payée, par les Trésoriers d'icelui, présens & à venir, chacun en l'année de son exercice, suivant les Estats qui en se-

font par nous signez & arrêtez, à commencer 1652. du premier jour de la présente année. Si vous mandons & ordonnons que ces Presentes vous ayez à faire enregister, & du contenu en icelles faire jouir & user pleinement & paisiblement ledit Sieur de Saint Evremond. Mandons aussi à nos amez & feaux Conseillers en nos Conseils, & Trésoriers de notre Epargne, présens & à venir, chacun en l'année de son exercice, de payer audit Sieur de Saint Evremond ladite somme de trois mille liv. par chacun an, aux termes & en la maniere accoutumée, en vertu de nosdits Etats & des Présentes. Qu'apportant lesquelles, ou Copie d'icelles dûement collationnée, pour une fois seulement, avec quittance dudit Sieur de Saint Evremond sur ce suffisante, nous voulons ladite somme de trois mille livres être passée & allouée en la dépense de leurs Comptes, déduire & rabattue de la Recette d'iceux, par vous gens de nosdits Comptes; Vous mandant ainsi le faire sans difficulté. CAR TEL EST NOSTRE PLAISIR. Donné à Compiègne le 17. jour de Septembre l'an de grace mil six cens cinquante deux, & de notre Regne le dix. Signé, LOUIS.

Et plus bas; Par le Roy LE TELLIER:

Monfieur de Saint Evremond servit ensui-

1652. te sous le Duc de Candale, dans la Guerre de Guienne; & si on eût fait le Siege de Bergerac avant celui de Bourdeaux, comme c'étoit l'avis de plusieurs officiers, il devoit en être Gouverneur, à la place du Marquis de Bougi, à qui on destinoit cette charge, mais qui ayant donné dans une embuscade des troupes de Monsieur le Prince, avoit été fait prisonnier.

Après la réduction de la Guienne, Monsieur de Saint Evremond fut mis à la Bastille, où il demeura deux ou trois mois. Quelques railleries contre le Cardinal Mazarin, faites dans une compagnie où il s'étoit trouvé & où il n'avoit pas eu plus de part que les autres, en fournirent le prétexte: mais en voici la véritable raison. Lorsqu'on parla d'un accommodement avec la Guienne, le Cardinal vouloit qu'on s'adressât aux créatures qu'il avoit dans le parti des Princes: mais le Duc de Candale crut devoir traiter avec les amis de l'Evêque d'Agen, qui avoient chassé le Duc d'Epernon. Il prévint bien qu'étant les plus forts, leur suffrage entraîneroit celui des autres; ce qui arriva effectivement. Le Cardinal piqué au vif de ce manque de déférence, s'imagina que Monsieur de Saint-Evremond avoit donné ce conseil au Duc de Candale, & rétolut de l'en punir. Cependant, lorsque Monsieur de Saint-Evremond

Palla remercier après son élargissement, il 1653.
 lui dit fort obligeamment, *qu'il étoit persuadé de son innocence, mais que dans le poste qu'il occupoit, on se trouvoit obligé d'écouter tant de choses, qu'il étoit bien difficile de distinguer le vrai du faux, & de ne pas mal-traiter quelquefois un honnête homme.*

165
 Monsieur de Saint-Evremond servit en Flandres l'année d'après : & ce fut dans ce tems-là que dînant chez le Maréchal d'Hocquincourt, il fut témoin de la CONVERSATION, que ce Général eut avec le Pere Canaye, qui avoit alors la direction de l'Hôpital de l'Armée du Roi. Monsieur de Saint-Evremond trouva cette Conversation si plaisante qu'il l'écrivit quelque tems après (1). Il ajoûte à la fin de cette Piece, qu'ayant demandé au Pere Canaye, *d'où venoit la grande animosité qu'on voyoit entre les Jansenistes & les Jesuites*, ce Pere lui avoua de bonne foi, que ce n'étoit ni la diversité de leurs sentimens sur la Grace, ni les cinq Propositions, qui les avoient mis mal ensemble. *La jalousie de gouverner les Consciences*, dit-il, *a tout fait. Les Jansenistes nous ont trouvé en possession du Gouvernement & ils ont voulu nous en tirer. Pour parvenir à leurs fins, ils se sont servis de moyens tout contrai-*

(1) Tom. II. pag. 156.

1654. *res aux nôtres. Nous employons la douceur & l'indulgence ; ils affectent l'austerité & la rigueur : nous consolons les ames par des exemples de la Misericorde de Dieu ; ils les effrayent par ceux de sa Justice. Ils portent la crainte où nous portons l'esperance ; & veulent s'assujettir ceux que nous voulons nous attirer. Ce n'est pas que les uns & les autres n'ayent dessein de sauver les hommes , mais chacun se veut donner du crédit en les sauvant , & à vous parler franchement , l'intérêt du Directeur va presque toujours devant le salut de celui qui est sous la direction.*

On se piquoit alors à la Cour d'un luxe ingénieux & délicat (1). l'Amour & la bonne chere y régnoient également.

Une politique indulgente

De notre nature innocente

Favorisoit tous les desirs ;

Tout goût paroissoit légitime.

La douce erreur ne s'appelloit point crime ,

Les vices délicats se nommoient des plaisirs. (2)

(1) Voyez les MEMOIRES du Cardinal de Retz. Tom. I. pag. 68. & suiv. de l'édition d'Amsterdam 1719.

(2) M. de Saint-Evremond dans les STANCES

1654.
 Monsieur de Saint Evremond n'eut pas un fort grand attachement pour les femmes. Parmi celles qu'il aima , Mademoiselle de l'Enclos doit tenir le premier rang. Elle ne brilloit pas moins par la beauté de son génie, que par tous les agrémens de son sexe. L'éloge que Monsieur de saint-Evremond en fait dans ses Ouvrages , & les Lettres qu'elle lui écrit , la feront mieux connoître que tout ce que je pourrois en dire. Je remarquerai seulement , qu'elle avoit cultivé son esprit par la lecture , qu'elle se distinguoit par une amitié desintéressée , constante , & inviolable ; & que sa maison étoit l'assemblée de tout ce qu'il y avoit de plus galant & de plus spirituel à la Cour (1).

Monsieur de Saint-Evremond étoit très-sensible à la joie & au plaisir de la table , & il se rendit fameux par son raffinement sur la bonne chere. Mais dans la bonne chere , on recherchoit moins la somptuosité & la magnificence , que la délicatesse & la propreté. Tels étoient les repas du Commandeur de Souvré , du Comte d'Olonne , & de quelques autres Seigneurs qui tenoient table. Il y avoit entr'eux une espece d'émulation à

*sur les premières années de la Regence, Tom. III.
 pag. 145.*

(1) Mademoiselle de l'Enclos est morte à Paris le 17. d'Octobre 1705.

1654. qui feroit paroître un goût plus fin & plus délicat. Monsieur de Lavardin, Evêque du Mans & Cordonbleu, s'étoit aussi mis sur les rangs. Un jour que Monsieur de Saint-Evremond mangeoit chez lui, cet Evêque se prit à le railler sur sa délicatesse, & sur celle du Comte d'Olonne, & du Marquis de Bois-dauphin. *Ces Messieurs*, dit ce Prélat, *ontrent tout à force de vouloir raffiner sur tout. Ils ne sauroient manger que du Veau de riviere : il faut que leurs Perdrix viennent d'Auvergne : que leurs Lapins soient de la Roche-Guyon ou de Versine. Ils ne sont pas moins difficiles sur le Fruit : & pour le Vin, ils n'en sauroient boire que des trois Côteaux d'Ay ; d'Haut-Villiers, & d'Avenay.* Monsieur de Saint-Evremond ne manqua pas de faire part à ses amis de cette conversation ; & ils furent ravis de trouver une si belle occasion, de tourner en ridicule un Prélat, dont ils n'estimoient pas beaucoup la délicatesse. Enfin ils répéterent si souvent ce qu'il avoit dit des Côteaux, & ils en plaisanterent en tant d'occasions, qu'on les appella LES TROIS CÔTEAUX.

Voilà, Monsieur, la véritable origine des CÔTEAUX, qui a été connue, de peu de personnes (1), & que nous n'aurions peut-être jamais bien sûe, si Monsieur de Saint-

(1) Le Pere Bouhours, M. Ménage & M. Des-

Evremond lui-même ne me l'eût apprise. Il 1694
 me dit aussi que l'Abbé de Bois-robot avoit
 entrepris la défense du Prélat, & fait une
espece de Satire, intitulée *LES CÔTEAUX*.
 Au reste, vous savez que cet Evêque a été
 fort décrié; mais ce n'étoit pas par rapport
 à ses mœurs. De la façon que l'on vit aujourd'hui,
 on ne lui auroit pas fait un crime d'aimer
 les plaisirs & la bonne-chère. On y eût
 plutôt trouvé un sujet de louange que de blâme.
 C'est parce qu'il avoit témoigné assez
 ouvertement qu'il n'étoit pas persuadé des
 vérités de la Religion. Le crédit qu'il avoit,
 empêcha qu'on ne lui en fit des affaires pendant
 sa vie; mais après sa mort (1), Monsieur de Gondrin,
 Archevêque de Sens, qui avoit été dans sa confiance,
 & quelques autres personnes qui avoient eu des liaisons
 particulieres avec lui, le dénoncerent; & sur leur
 témoignage, on réordonna, sous condition,
 quelques Prêtres qui avoient reçu les Ordres de lui
 & entr'autres le Pere Mascaron, ce célèbre Prédicateur (2). On

préaux s'y sont trompés. Voyez les *NOUVELLES de la République des Lettres*, Août 1704. pages 167, 168. & les Remarques sur le Vers 107. de la III. *SATIRE* de M. Despréaux, dans la dernière édition de Hollande.

(1) Il mourut en 1671.

(2) Il venoit d'être nommé à l'Evêché de *Tulles*, & il est mort Evêque d'Agen en 1703.

1654. avoit dessein de pousser plus loin cette affaire, & on consulta là-dessus le fameux Mr. Pavillon Evêque d'Alet, lequel répondit qu'il falloit premièrement assembler un Concile Provincial, & que sur la déposition de ces mêmes personnes qui l'avoient déferé, on procederoit contre sa mémoire; qu'ensuite on en écriroit au Pape, afin qu'il autorisât les procédures qu'on auroit faites. Mais comme cela eût fait trop d'éclat, & qu'il y avoit des personnes d'un grand mérite qui appartenoient à la maison de cet Evêque, on prit le parti d'en demeurer là (1).

(1) Je tiens ces particularités de M. le Vaffor: qui avoit été confrere du Pere Mascaron chez les Peres de l'Oratoire. M. de la Croze, Bibliothecaire du Roi de Prusse, parle de cette affaire d'une maniere un peu différente. *Philibert Emmanuel de Lavardin, Evêque du Mans, qu'on pourroit, dit-il, faire passer pour Athée, sur ce qu'en a dit M. des Maizeaux dans la Vie de M. de Saint-Evremond, se reconnut à la mort, & détesta sa vie & ses impiétés passées. Ce fut même sur la déposition qu'il fit alors, qu'il n'avoit jamais eu l'intention en administrant les Sacremens de son Eglise, que plusieurs Prêtres qui avoient reçu les Ordres de lui, se firent réordonner. Monsieur Des Maizeaux raconte la chose un peu autrement: mais il est certain qu'elle est telle que je viens de l'écrire. C'est un fait dont je suis très-bien informé: j'ai même connu un homme fort savant qui se fit réordonner secretement, après la mort de M. de Lavardin. ENTRE*

La Reine Christine vint a Paris en 1656. 1656.
 Elle faisoit le sujet de toutes les conversations. On ne parloit que de son abdication, de son savoir & de ses manières, & l'on en portoit des jugemens fort différens. Ces conversations produisoient quelquefois des scènes assez plaisantes. Telle fut la dispute qu'il y eut un jour entre le Comte de Beauvau, le Commandeur de Jars, & l'Evêque du Mans, trois grands originaux. M. de Saint-Evremond, qui y étoit présent, la trouva si singulière, qu'il en fit une relation, & l'envoya au Comte d'Olonne (1).

Dans ce temps-là, qui étoit, pour ainsi dire, le règne des Précieuses, il fit une pièce de Satire, intitulée LE CERCLE (2); où il donne le caractère d'une *Prude*, d'une *Coquette*, d'une *Précieuse*, &c. A la fin de cette Pièce, il explique plus particulièrement ce que c'est qu'une Précieuse, & il n'oublie pas la définition que Mademoiselle de l'Enclos en donna à la Reine de Suède, que *les Précieuses étoient les Jansénistes de l'Amour*.

Peu de temps après, il se battit en duel contre le Marquis de Fore. Je ne saurois

TIENS sur divers sujets d'Histoire, de Littérature, de Religion, & de Critique. pag. 399. & 400.

(1) Tom. I. pag. 120. & suiv.

(2) Ibid. pag. 125.

1656 vous donner le détail de cette affaire. Tout ce que je puis vous dire, c'est que quoiqu'on eût pris toutes les précautions possibles pour la tenir secrète, elle ne laissa pas d'être sùe à la Cour, de sorte que M. de Saint-Evremond fut obligé de se retirer à la campagne, jusques à ce que ses amis eussent obtenu son pardon. Il fit apparemment dans ce temps-là le Discours *sur les Plaisirs*, qu'il adressa au Comte d'Olonne (1). Il dit d'abord, que *pour vivre heureux, il faut faire peu de réflexions sur la vie, mais sortir souvent comme hors de soi; & parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères, se dérober la connoissance de ses propres maux.* Il ajoute, qu'il ne faut pas trop penser à la mort: ce n'est pas qu'il veuille qu'on n'y fasse jamais attention; il croit qu'il est comme impossible de ne pas faire réflexion sur une chose si naturelle; qu'il y auroit même de la mollesse à n'oser jamais y penser: il prétend seulement qu'on n'en doit pas faire une étude particulière, & il foutient qu'une telle occupation est trop contraire à l'usage de la vie. De là, il passe à des considérations sur la manière dont il faut ménager ses plaisirs pour les rendre plus vifs & plus durables; & finit, en marquant l'avantage qu'ont les véritables Chrétiens sur

(1) Tom. I. pag. 139.

les Sectateurs d'Epicure & d'Aristippe.

1657

Le Duc de Candale mourut en 1651. Monsieur de Saint - Evremond fut sensiblement touché de la perte d'un si bon ami. Ce Seigneur étoit dans la faveur du Cardinal : il avoit des emplois considérables ; & il seroit , sans doute , parvenu aux premières Charges de l'Etat , si la mort ne l'avoit pas enlevé à la fleur de son âge ; car il n'avoit que vingt-sept ans quand il mourut , & il étoit Général de l'Infanterie Françoisé , Gouverneur d'Auvergne , &c. Une galanterie qu'il eut à Avignon avec Madame de Castelane, depuis Marquise de Ganges , si fameuse par sa mort tragique (1) lui causa la fièvre , dont il mourut à Lyon. M. de Saint-Evremond fit une ELEGIE sur la mort de ce Duc (2) , où il fait parler la Comtesse d'Olonne , qui étoit inconsolable de la perte de son amant.

Monsieur de Saint-Evremond servit en Flandres jusqu'à la Suspension d'Armes , entre la France & l'Espagne (3) Après qu'on

(1) Voyez les HISTOIRES *Tragiques de notre temps* , compilées par François de Rosset , pag. 513. de l'édition de Lyon , en 1685.

(2) Tom. I. pag. 154.

(3) La Suspension d'Armes commença le 8. de Mai 1659. & elle fut continuée jusqu'à la conclusion de la Paix , le 7. de Novembre suivant.

1659. eut réglé les principaux articles de la Paix; le Cardinal Mazarin partit de Paris avec un superbe Equipage, pour l'aller conclure avec Don Louis de Haro, premier Ministre du Roi d'Espagne. Plusieurs Courtisans accompagnerent le Cardinal, & Monsieur de Saint-Evremond fut du nombre. Lorsqu'il quitta la Cour, Monsieur le Marquis de Créqui (1) le pria de l'informer de ce qui se passeroit aux Conférences, & de tâcher de découvrir les véritables motifs de la Paix. Il ne voyoit aucune raison qui pût obliger la France à finir la Guerre: elle étoit également victorieuse en Flandres & en Espagne. Il soupçonnoit qu'il y avoit du mystère dans la conduite du Cardinal. D'ailleurs, il ne souhaitoit pas la Paix; il eût mieux aimé la continuation de la Guerre. Les Généraux s'accommodent mal aisément de la Paix. Monsieur de Saint-Evremond n'oublia pas son ami. D'abord que la Paix eut été signée, il lui écrivit une longue Lettre, où il faisoit voir que le Cardinal avoit sacrifié l'honneur & l'intérêt de la France à ses intérêts particuliers; qu'il ne s'étoit pressé de faire la Paix; que pour s'approprier les sommes immenses

(1) François de Crequi, Marquis de Marines Il fut fait Lieutenant Général des Armées du Roi en 1655. & Maréchal de France en 1668. Il est mort le 14. de Février 1678.

qui se consommoient dans la continuation de la Guerre; & que c'étoit-là le motif secret qui l'avoit porté à accorder toutes les demandes de Dom Louis, lorsqu'il en pouvoit obtenir tout ce qu'il auroit voulu. Il y joignoit d'autres considérations, qui renfermoient une raillerie fine & piquante, ou plutôt, une ironie ingénieuse & maligne contre le Cardinal. Mais afin que vous puissiez mieux juger de cette Lettre, je la mettrai ici toute entière.

» Je voudrois bien, dit Mr. de St. Evre-
 » mond, pouvoir satisfaire votre curiosité,
 » tant sur les véritables motifs de la Paix,
 » que sur tout ce qui s'est passé à la Con-
 » fERENCE, mais à vous dire la vérité, vous
 » deviez vous adresser aux confidens par-
 » ticuliers de Son Eminence, qu'une lon-
 » gue & familiere conversation avoit plei-
 » nement instruits de ses secrets. Pour
 » moi, qui n'ai été qu'un simple specta-
 » teur, je ne vous puis donner que des
 » conjectures & des lumieres incertaines,
 » que je dois à ma seule pénétration. Tel-
 » les qu'elles sont, je vous les expose vo-
 » lontiers; & vous demande pour toute
 » grace, que les louanges de Mr. le Car-
 » dinal Mazarin ne vous soient pas suspec-
 » tes d'adulation. Le bien que j'en dis, est
 » un bien sincère, qui n'est point attiré par

[1659. » l'espérance des graces , ni produit par la
» gratitude des bienfaits.

» Comme le plus grand mérite du Chré-
» tien , est de pardonner à ses ennemis ;
» & que le châtiment de ceux qu'on aime ,
» est l'effet de l'amitié la plus tendre , Mr.
» le Cardinal a pardonné aux Espagnols
» pour châtier les François. En effet , les
» Espagnols humiliés par tant de disgrá-
» ces , abattus par tant de pertes , de-
» voient attirer sa compassion & sa chari-
» té ; & les François , devenus insolens
» par les avantages de la Guerre , méri-
» toient d'éprouver les rigueurs salutaires
» de la Paix. Il souvenoit à son Eminence
» du beau mot de ce Castillan , qui étran-
» gla Don Carlos par l'ordre de Philippe
» II : *Calla , calla , Senor Don Carlos ,*
» *todo lo que se haze es por su bien : &*
» touché d'une si amoureuse punition ;
» quand elle a pris le bien des particuliers ,
» après avoir épuisé les sources publiques ,
» elle a étouffé nos gémissemens , & ré-
» primé nos murmures , en nous disant
» paternellement , *Calla , calla , Senor*
» *Frances , todo lo que se haze es por su bien.*

» Je croirois assez que des considéra-
» tions politiques , ont été mêlées avec
» une conduite Chrétienne , dans la dou-
» ceur , & la bonté qu'a eu Mr. le Car-

» dinal pour les Espagnols. Auguste qui 1659.
 » voulut donner des bornes à l'Empire ,
 » & lui laisser en mourant une grandeur
 » juste & mesurée , pourroit bien lui avoir
 » servi d'exemple dans la modération de
 » sa Paix.

» Il a jugé que la France se conserveroit
 » mieux unie comme elle est , & ramas-
 » sée , pour ainsi dire , en elle-même ,
 » que dans une vaste étendue ; & ce fut
 » une prudence dont peu de Ministres sont
 » capables , de songer à couvrir notre fron-
 » tière quand la Conquête des Païs-bas
 » étoit pleinement entre ses mains.

» Qui ne fait que la destruction de
 » Cartage fut celle de la République Ro-
 » maine ? Tant que Rome eut l'opposi-
 » tion de sa rivale , ce ne fut chez elle
 » que vertu , obéissance : Si-tôt qu'elle
 » n'eut plus d'ennemis au dehors , elle s'en
 » fit au dedans ; & eut tout à craindre
 » d'elle-même , quand elle n'eut rien à
 » apprehender des étrangers.

» Son Eminence plus sage que les Sci-
 » pions , n'a eu garde de nous laisser
 » tomber dans cet inconvénient-là ; &
 » profitant de la faute de ses peres , elle
 » a conservé l'Espagne à la France pour
 » l'exercice de ses vertus , & le maintien
 » éternel de son empire.

1659. » Quelle difference , Monsieur , d'une
 » sagesse si profonde au dérèglement du
 » Cardinal de Richelieu ! Il me semble
 » que je vois cette ame immodérée , ne
 » se contenter ni de la Flandre , ni du
 » Milanez ; mais dans une conjoncture ,
 » qu'on n'avoit pas eüe depuis Charles-
 » Quint , envoyer sept ou huit millions
 » à Francfort , & faire marcher une gran-
 » de Armée sur les bords du Rhin , pour
 » venger notre Nation en la personne de
 » Louis X I V. de l'affront qu'elle reçut
 » autrefois en celle de François I (1). Je
 » lui vois prendre de nouvelles liaisons
 » avec le Portugal après la défaite de Don
 » Louis ; je lui vois joindre nos forces à
 » celles de ce Royaume , pour chasser le
 » Roi Catholique de Madrid , sans aucun

(1) L'Empereur Ferdinand III. mourut le 2.
 d'Avril 1657. & Leopold son fils fut élu Empereur
 le 18. de Juillet 1658. quoiqu'il ne fût pas Roi
 des Romains. M. de Saint - Evremond raille ici
 le Cardinal de sa précipitation à faire la Paix, &
 infinue que le Cardinal de Richelieu n'auroit pas
 manqué une si belle occasion d'ôter l'Empire à la
 Maison d'Autriche ; & que par des présens, ou
 par des menaces, gagnant les suffrages des Ele-
 ctéurs ennuyés de le voir durer si long-temps
 dans une même Maison, il les auroit facilement
 portés à prendre un autre que Leopold.

» respect d'une personne sacrée & invio- 1659
 » lable (1).

» Cependant il étoit d'un Chrétien de
 » pardonner à ses ennemis ; il étoit géné-

(1) Après la mort de Jean IV. Roi de Portugal en 1656. les Espagnols crurent devoir profiter de la minorité d'Alphonse IV. pour reconquérir ce Royaume ; & l'année suivante ils se rendirent maîtres d'Olivenza. Les Portugais de leur côté tâchèrent de surprendre Badajos : mais ce projet fut si mal concerté , qu'il ne réussit point. Ils ne laisserent pas en 1658. de retourner devant cette Ville ; & après l'avoir assiégée inutilement pendant quatre mois , ils formerent le dessein de se retirer. Dom Louis en ayant été averti , & sachant d'ailleurs que leur armée étoit presqu'entièrement ruinée , résolut de s'aller mettre à la tête des Troupes Espagnoles , afin de s'acquérir , sans beaucoup de risque , la gloire d'avoir secouru une Place si importante : mais quand il arriva sur la frontière , il trouva que les Portugais , qui manquoient de tout , s'étoient déjà retirés. Enflé d'un si grand succès , il médita la prise d'Elvas , & voulut lui-même assiéger cette Place , qui se défendit vigoureusement durant quatre mois. Cependant les Portugais ayant rassemblé un petit corps de Troupes , marcherent tout droit à Dom Louis : & ayant surpris les Espagnols dans leur Camp , les battirent ; ce qui jetta toute l'Espagne dans une grande consternation. M. de Saint-Evremond veut dire , que Richelieu n'eût pas manqué de se joindre au Portugal , & de profiter de cet incident , pour achever de ruiner l'Espagne.

1659. » reux de ne pousser pas sa victoire jus-
 » qu'à la ruine d'une si belle Monarchie ;
 » il étoit politique de n'étendre pas tant
 » nos frontieres , que le soin des choses
 » éloignées , nous fît négliger celles qui
 » sont naturellement à nous.

» J'entens les envieux de son Eminence ;
 » qui n'osant se prendre directement à la paix,
 » condamnent la manière dont on l'a faite ;
 » attaquent la suspension , & cet engagement
 » trop facile des Conférences, où tous les ar-
 » ticles d'une paix ratifiée ont été changés.

» Il est bien vrai , que Monsieur de Tu-
 » renne n'oublia rien pour dissuader cette
 » Suspension ; mais il ne consideroit pas
 » le véritable motif d'un abouchement si
 » glorieux ; & tandis que ce grand Génér-
 » ral rouloit dans sa tête le triomphe de
 » la Flandre , il ignoroit celui que s'étoit
 » proposé Monsieur le Cardinal , dans un
 » combat d'intelligence & de raison.

» En effet , il n'a rien désiré plus for-
 » tement , que de faire voir à toute l'Eu-
 » rope la supériorité de son génie ; & il
 » n'a point été trompé dans son opinion.
 » Car il s'est toujours rendu maître de
 » l'entendement de Don Louis , qui re-
 » connoissoit de bonne-foi l'ascendant de
 » son esprit , & l'avantage de ses lumières :
 » mais il arrivoit par malheur , que

» la volonté trop opiniâtre de celui-ci , 1659
 » devenoit maîtresse à la fin des résolu-
 » tions de celui-là. Ainsi, l'Espagnol em-
 » portoit grossièrement & sans raison, des
 » choses que l'Italien disputoit spirituelle-
 » ment & avec justice. Ce n'est pas que
 » l'opiniâtreté de Don Louis, lui ait tou-
 » jours réussi ; & quand il se vante de l'a-
 » bandonnement du Portugal, & du ré-
 » tablissement de Monsieur le Prince ;
 » nous pouvons lui alléguer sa simplicité,
 » dans les munitions qu'il nous a laissées,
 » & l'ignorance du calcul, dans l'évalua-
 » tion des cinq cens mille écus, que l'on
 » a donnés à la Reine.

» En tout cas, son Eminence peut se
 » flatter secrètement, de n'avoir pas fait
 » des pas inutiles ; l'Alsace, les biens d'I-
 » talie, l'Abbaye de Saint Waaft, peu-
 » vent le consoler de la peine qu'il a pri-
 » se (1) ; au lieu que le chimérique Don
 » Louis, qui s'est amusé à l'intérêt géné-
 » ral, a tiré toute la dépense qu'il a faite
 » de son propre fonds.

» En vain, il a paru fier dans le plus

(1) Le Cardinal Mazarin s'étoit fait donner des Terres en Alsace, en Italie, & la riche Abbaye de S. Waaft d'Arras. M. de Saint-Evremond fait entendre qu'il conclut la Paix, pour s'assurer de la jouissance de ces biens & du Bénéfice.

1659. » mauvais état de leurs affaires , pour en
 » avouer la foiblesse , si-tôt que la Paix
 » fut signée ; *Allons* , dit-il , *Messieurs* ;
 » *allons rendre graces à Dieu ; nous étions*
 » *perdus , l'Espagne est sauvée.*

» Son Eminence ne fait pas grand cas
 » de ce beau Dit , qui sent le vieux Ci-
 » toyen de Lacédemone ; tenant ces exal-
 » tations du salut de la Patrie , pour un
 » véritable sentiment de Républicain. Elle
 » pense judicieusement que toute Paix est
 » bonne , quand par elle on met à cou-
 » vert des millions , qui se consom-
 » moient de nécessité dans la continua-
 » tion de la Guerre. Que le bon-homme
 » Don Louis n'ait eu pour but , que le
 » service de son maître & l'utilité du pu-
 » blic ; la Maxime de Monsieur le Car-
 » dinal est , que *le Ministre doit être moins*
 » *à l'Etat , que l'Etat au Ministre : &*
 » dans cette pensée , pour peu que Dieu
 » lui donne de jours , il fera son propre
 » bien de celui de tout le Royaume.

» J'ai pitié de ces discoureurs , qui
 » lui reprochent d'avoir fait la Paix ,
 » quand nous allions tout conquérir. Il
 » me semble avoir appuyé suffisamment
 » sa modération ; je puis encore alléguer
 » pour sa justification , des raisons qu'il
 » nous a souvent données.

» Les François , dit-il , portent toujours 1659
 » leurs vûes au dehors , sans regarder ja-
 » mais an dedans : dissipés sur les affaires
 » d'autrui , ils ne font point de réflexions
 » sur les leurs.

» Ils allégueront , qu'après la bataille
 » de Dunkerque , & la défaite du Prince
 » de Ligne ; qu'après la reddition d'une
 » partie des villes , dans l'étonnement des
 » autres , la Flandre ne pouvoit plus sub-
 » sister (1) : que les affaires des Espagnols
 » n'alloient guère mieux dans le Mila-
 » nez (2) ; que la défaite de Don Louis
 » avoit rempli de consternation toutes les
 » Espagnes , épuisées d'hommes & d'argent ;
 » & pour parler en termes de Médecin ,
 » que le siège de la chaleur n'étoit pas
 » moins attaqué que les parties.

(1) M. de Turenne ayant assiégé Dunkerque en 1658. Dom Juan d'Autriche , le Prince de Condé , & le Maréchal d'Hocquincourt , qui commandoient l'Armée d'Espagne , l'attaquerent près de cette Place le 14. de Juin ; mais ils furent battus. Peu de temps après , M. de Turenne défit aussi le Prince de Ligne : & cette campagne là , outre Dunkerque , les François prirent Link , Furnes , Bergues , Dixmude , Oudenarde , Menin , Ipres & Gravelines.

(2) Le Duc de Modène , assisté par la France , avoit passé l'Adda en 1658. & pris quelques Places du Milanez.

1659. » Mais ils ne diront pas , que le Cardinal de Retz avoit fait un voyage en Flandre , d'où il étoit sorti si secrettement , qu'on n'avoit jamais pû découvrir le lieu de sa Rétraite (1).
 » Ils tairont malicieusement qu'Annery ; ce premier mobile des Assemblées , alloit & venoit de nuit chez les Gentilshommes du Vexin ; qu'on avoit rencontré proche de Hedin , Crequi - Bernieulle ; que

(1) Jean-François-Paul de Gondi , Cardinal de Retz , s'étant rendu redoutable à Mazarin , fut arrêté au Louvre le 19. de Décembre 1652. & conduit au Bois de Vincennes. Le 12. d'Avril 1654. il fut transféré au Château de Nantes , d'où il s'échapa le 8. d'Août de la même année. Il alla en Italie , & arriva à Rome le premier de Décembre. L'Archevêque de Paris , son Oncle , étant mort pendant sa détention ; dès qu'il se trouva libre , il fit tous ses efforts pour être mis en possession de cet Archevêché , dont il étoit Coadjuteur. Mais ne pouvant surmonter les oppositions de la Cour de France , il quitta l'Italie & devint comme errant , sans qu'on sût jamais bien où il étoit. Cependant le Cardinal Mazarin ne laissoit pas d'avoir peur de lui ; & comme il apprit qu'il avoit été secrètement en Flandre & près des frontieres de Picardie , M. de Saint-Evremond insinue que Mazarin s'étoit imaginé que c'étoit pour fomenter certains mécontentemens en Normandie & dans le Vexin , & pour causer une révolte ; & qu'ainsi il se hâta de faire la Paix sur une terreur panique.

Gratot ,

» *Gratot*, le *Montresor des Provinces*, 1659.

» avoit tenu à *Coutances* force discours politiques sur le bien public (1).

» Ils tairont, que *Bonneson* armoit les *Sabottiers de Sologne*, & donnoit de la chaleur à ce dangereux parti, qui se formoit contre l'Etat (2).

» Il y avoit quelque chose de plus pressant encore, dont la seule conscien-

(1) M. de Saint-Evremond raille ici le Cardinal Mazarin d'avoir redouté trois Gentilshommes de Normandie qui erroient par les Provinces, & qui étoient absolument hors d'état de lui faire aucun mal. Montresor, dont nous avons les *Memoires*, fut un des plus grands ennemis du Cardinal de Richelieu. C'étoit un homme d'esprit, que ce Cardinal craignoit, à cause de son crédit auprès du Duc d'Orleans & du Comte de Soissons. M. de Saint-Evremond appelle ici *Gratot*, le *Montresor des Provinces*, pour se moquer de Mazarin, à qui ce *Gratot* faisoit autant de peur, que *Montresor* en avoit fait à Richelieu.

(2) Un peu avant la Paix des Pyrenées, les Payfans de la Sologne, petit pays entre l'Orleannois & le Berry, se révolterent & s'attrouperent. On appella ce mouvement *la Guerre des Sabottiers*; parce qu'en Sologne, pays pauvre & plein d'eaux, on ne porte presque que des sabots. *Bonneson*, Gentilhomme Protestant, qui étoit un de leurs Chefs, fut pris & mené à Paris, où il eut la tête tranchée. M. de Saint-Evremond raille le Cardinal d'avoir eu peur de ces misérables Payfans attroupés.

1659. » ce de Monsieur le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle gêne à un grand
 » Ministre, maître absolu de la Cour, de
 » voir trois Gouverneurs qu'il avoit faits,
 » tirer des sommes prodigieuses de la Flandre,
 » sans compter avec lui ! Du tempéramment
 » généreux qu'est son Eminence, elle eût
 » mieux aimé donner Corbie, Péronne & Saint-
 » Quentin aux ennemis, que de souffrir plus
 » long-tems les contributions d'Arras, de Béthune,
 » & de la Bassée (1).

» Il faudroit entrer dans son ame, pour
 » bien connoître le déplaisir qu'elle a eu
 » de s'être trompée sur Saint Venant, quand
 » le dessein d'en tirer un million est venu
 » à rien entre les mains de la Haye
 » (2).

(1) Avant la Paix des Pyrenées, les Gouverneurs des Places frontieres avoient les contributions. Les Gouverneurs d'Arras, de la Bassée & de Bethune, avoient, disoit-on, amassé par-là des biens immenses. On voit bien que M. de Saint-Evremond raille Mazarin, comme s'il n'eût conclu la Paix, que pour se venger de ces Gouverneurs, qui ne vouloient pas lui faire part de ce qu'ils gaignoient par les contributions.

(2) Le Cardinal Mazarin avoit donné le Gouvernement de Saint Venant au Sieur la Haye, dans l'espérance que celui-ci seroit plus honnête que les autres à son égard : mais la Haye prit

» Oudenarde, Ypres, & Menin, entre- 1659.
 » tenoient véritablement un grand corps ;
 » mais à peine y avoit-il au-delà, de quoi
 » enrichir le Seigneur Lange. Je passe
 » outre, & pose que la Flandre se fût ren-
 » due tout-à-fait à nous ; il eût fallu con-
 » server ses Priviléges, & se contenter d'un
 » misérable centième.

» Non, non, Monsieur; des Titres, des
 » Seigneuries, ne satisfont pas un Ministre
 » si solide. Ce qui s'appelle une véritable
 » Conquête pour lui, c'est l'acquisition réelle
 » de nouveaux derniers; &, à son avis, ré-
 » duire les Gouverneurs, casser des Trou-
 » pes, retrancher toutes les dépenses, &
 » ne diminuer aucunes levées, c'est pro-
 » prement *conquérir*; c'est gagner en effet
 » un nouveau Royaume. Avec cela j'ose
 » dire qu'il laissera volontiers à l'Espagne
 » tous les Etats, & promettra religieuse-
 » ment de ne la point troubler dans la
 » guerre de Portugal. De toutes les posses-
 » sions du Roi d'Espagne, les seules Indes
 » lui font quelque envie; mais il se conso-
 » le, de ce que les Espagnols en ont les

tout pour lui & se moqua du Cardinal. Dans ce temps-là, il n'étoit pas si facile de rappeler les Gouverneurs des Places frontières. On craignoit de les irriter, & de les réduire à la nécessité de livrer leurs Places aux ennemis.

1659. » soins , & qu'il aura toujours la meilleure
» partie de leur flotte.

» Voilà , Monsieur , le mystère de nos
» Conférences ; & voilà ce qui s'est passé
» de plus secret dans le cœur de M. le Car-
» dinal.

» Si vous voulez que je vous dise sérieu-
» sement les mêmes vérités sous un autre
» tour , vous saurez qu'il n'y avoit plus de
» Monarchie Espagnole dans la continuation
» de la Guerre ; encore l'eussions-nous fort
» affoiblie par la Paix , si M. le Cardinal
» ne l'eût pas voulu traiter lui-même , sans
» la participation de personne. Il est cer-
» tain qu'il n'a jamais compris la foiblesse
» & la nécessité des ennemis , au point
» qu'elles étoient : & la conversation que
» M. de Turenne eut avec lui sur ce sujet ,
» lui parut le discours d'un Général intéressé ,
» qui vouloit éloigner la Paix , pour se main-
» tenir dans la Guerre.

» L'ancienne réputation des Espagnols
» lui couvroit leur misère présente ; ne pou-
» vant s'imaginer qu'une Nation si redou-
» table autrefois , pût être si proche de sa
» ruine. L'Espagne , l'Italie , l'Allemagne ,
» les Pays-bas , qui n'étoient presque plus
» que des noms , lui donnoient toujours
» une grande idée de leur vieille puissance ;
» il ne considéra pas assez l'état où nous

» étions, pour considérer trop celui où nos 1659.
 » ennemis avoient été.

» La vertu de Monsieur le Prince dénuée
 » des moyens nécessaires pour agir ; l'image
 » du Cardinal de Retz caché misérablement
 » pour la sûreté de sa vie, rappelloient dans
 » son esprit les désordres passés, & lui fai-
 » soient appréhender des révolutions nou-
 » velles. Il concevoit en trois Gentils-hom-
 » mes de Normandie vagabonds ; en de
 » pauvres Paysans de Sologne désespérés,
 » toute la Noblesse soulevée, & la révolte
 » de tous les peuples. Tout le monde, à
 » son avis, l'attaquoit, parce qu'il se sen-
 » toit odieux à tout le monde.

» Comme il y avoit en lui un mé-
 » lange de sentimens différens, il faut con-
 » sidérer le motif d'intérêt, après celui de
 » la crainte. Rien ne le gênoit si fort, que
 » la dépense inévitable de la Guerre ; & il
 » aspirait à se voir maître de tous les de-
 » niers, sans être nécessité de les employer
 » à aucun usage. Alors il croyoit les finan-
 » ces purement siennes ; ce qui a été véri-
 » tablement un des principaux sujets de la
 » Paix. L'indépendance des Gouverneurs a
 » paru l'une de ses plus fortes raisons ; &
 » il comptoit toujours avec les villes que
 » nous laissoient les Espagnols, celles qui
 » rentreroient au pouvoir du Roi. Mais à

1559. » parler saine-ment, les grandes contribu-
 » tions irritoient son avidité ; & comme il
 » ne lui étoit pas possible de les partager
 » avec les Gouverneurs, il se faisoit un plai-
 » sir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvoit
 » pas avoir.

» Il y a apparence que la dernière Cam-
 » pagne de Monsieur de Turenne lui a don-
 » né quelque secrète jalousie (1) ; particu-
 » lièrement ces heureux succès, où sa va-
 » nité ne pouvoit s'intéresser, comme elle
 » avoit fait ridiculement à la bataille de
 » Dunkerque : un si grand bonheur lui
 » donna, sans doute, la pensée de négocier,
 » l'ayant toujours eue dans les évé-
 » nemens favorables, pour faire connoître
 » aux Généraux l'incertitude de leur condi-
 » tion, & les tenir au milieu de tous leurs
 » progrès, dans la même dépendance.

» Il craignoit de plus, qu'incommodé

(1) M. de Turenne, naturellement fier, ambitieux, étoit redoutable aux Ministres, quand il avoit de bons succès. Ils craignoient qu'il ne se voulût rendre maître des affaires. Le Cardinal Mazarin ne voulut pas le faire trop puissant. Messieurs le Tellier & Colbert le craignirent aussi après les Conquêtes de Louis XIV. dans les Pays-Bas en 1667. & on croit que cela les porta, autant que la Triple Alliance, à conclure le Traité d'Aix-la-Chapelle l'année suivante.

» de goutte, de gravelle, & par conséquent, 1659.
 » moins en état de suivre le Roi, on ne
 » vint à se passer aisément de lui dans la
 » campagne. Le souvenir des derniers ex-
 » ploits lui en faisoit appréhender de nou-
 » veaux; & pour se délivrer d'inquiétude,
 » il aimoit mieux finir la Guerre par une Paix
 » toute de lui, que de voir faire conquête
 » sur conquête, où il n'auroit point de
 » part.

» D'ailleurs, il commençoit à se lasser
 » de tous les maux qu'il avoit fait souffrir
 » à Monsieur le Prince : la haine s'étant
 » enfin épuisée, il s'appriivoisoit à l'imagi-
 » nation de son retour, & se flattoit mê-
 » me quelquefois du plaisir qu'il auroit de
 » le voir abandonné des Espagnols, &
 » humilié devant lui. Il pensoit trouver à
 » la Conférence une soumission générale,
 » & faire là, comme bon lui sembleroit,
 » le destin de tous les peuples : mais Don
 » Louis, qui fut souple pour l'attirer, de-
 » vint fier si-tôt qu'il le vit entre ses mains,
 » & voulut regagner dans la hauteur du
 » Traité, la réputation qu'il avoit per-
 » due dans la foiblesse de la Guerre. Et cer-
 » tes, c'est une chose assez remarquable,
 » que les Grands d'Espagne qu'on nous dé-
 » peignoit si fiers, ayent reconnu la supério-
 » rité de notre Nation, par des déférences

1659. » aux François, qui sentoient moins la civi-
 » lité, que l'affujettissement; & que Monsieur
 » le Cardinal, qui seul avoit l'honneur &
 » les droits de la France à soutenir, ait trou-
 » vé moyen, avec la force & la raison, de
 » se faire un maître. Il pouvoit tout ce qu'il
 » auroit voulu fortement; mais pour avoir
 » pris le parti de la persuasion, & avoir laissé
 » prendre à Don Louis celui de l'autorité, les
 » Espagnols ont fait la Paix comme s'ils
 » avoient été en notre place; & nous avons
 » reçu les conditions, comme si nous avions
 » été en la leur. Je fûs de quelqu'un d'eux
 » que Monsieur de Lionne leur eût été d'u-
 » ne humeur fort épineuse, si son supérieur
 » n'eût levé tous les obstacles qui traversoient
 » la conclusion (1).

» Cette grande facilité m'a fait faire réflé-
 » xion sur le différent procédé des deux

(1) Le Marquis de Lionne & Dom Antonio Pimentel, ébauchèrent le Traité des Pyrénées; l'un pour le Cardinal Mazarin, & l'autre pour Dom Louis de Haro. Ils eurent des conférences à Paris avant l'entrevue des deux Ministres: & pendant la conclusion du Traité, ils concertoient entr'eux les choses que Mazarin & Dom Louis devoient déterminer. M. de Saint - Evremond veut dire que M. de Lionne étoit rigide & bon François; mais que Mazarin, entêté de conclure la Paix, relâchoit ce que Lionne vouloit qu'on obtint.

■ Ministres ; & j'ai trouvé qu'aux affaires 1655
 » particulières , Monsieur le Cardinal étoit
 » plein de difficultés, de dissimulations, d'ar-
 » tifices , avec ses meilleurs amis , dans les
 » Traités publics , avec nos ennemis mê-
 » me , confiant , sincère , homme de parole ;
 » comme s'il eût voulu se justifier aux Etran-
 » gers de la réputation où il étoit parmi nous,
 » & rejeter les vices de son naturel sur les
 » défauts de notre nation. Pour Don Louis ,
 » de l'honnêteté avec les particuliers ; de
 » la franchise avec ses amis , de la bonté
 » pour ses créatures : dans les affaires géné-
 » rales , un dessein de tromper assez profond
 » sous des apparences grossières , & peu de
 » bonne foi en effet sous l'opinion d'une
 » probité établie.

Je ne m'arrêterai pas à justifier Monsieur
 de Saint-Evremond sur l'idée qu'il avoit de
 cette Paix : vous avez observé vous-même ,
 Monsieur, que le Cardinal *la conclut si avanta-
 geusement pour l'Espagne, & si désavanta-
 geusement pour la France, que les plus éclairés
 ont crû qu'il n'en usa de la sorte que par les
 prières ou par les commandemens de la Reine-
 Mere, en qui le Roi son mari avoit toujours
 remarqué un cœur Espagnol* (1). Cependant

(1) DICTIONNAIRE Historique & Critique
 Article de LOUIS XIII. Remarque V. page 1905,
 de la seconde édition. Après la mort du Cardi-

1659. cette Lettre étant tombée entre les mains des créatures du Cardinal, quelque temps après sa mort, on voulut en faire un crime d'Etat à M. de Saint-Evremond, & c'est ce qui l'obligea de s'exiler de sa Patrie. Voici comment cela arriva. Le Roi alla en Bretagne quelques jours avant qu'on arrêtât Monsieur Fouquet. Monsieur de Saint-Evremond fut nommé pour être du voyage. Avant que de partir, il laissa à Madame du Plessis-Belliere, mere de la Marquise de Créqui, une

nal de Richelieu, l'Abbé Montaigu, l'un des confidens d'Anne d'Autriche, la détermina au choix de Mazarin pour premier Ministre, en lui remontrant que c'étoit l'homme le plus propre à faire la Paix d'une maniere qui ne fût pas préjudiciable à la Maison d'Autriche. Voyez l'HISTOIRE du Règne de Louis XIII. par M. le Vassor, Tom. X. 2. Partie, pag. 790. 791. L'Esprit dans lequel étoit la Reine, dit M. de Riencourt, de donner quelques marques du souvenir qu'elle avoit pour la Maison d'Autriche dont elle descendoit, & les tendres inclinations que cette Princesse avoit conservées pour le Royaume qui lui avoit donné la naissance, furent cause qu'au milieu de nos victoires & de nos triomphes on proposa la Paix; & non seulement cette Reine souhaita que l'on en fit des propositions, mais même elle voulut, par une suspension d'Armes qui fut accordée, arrêter le cours de nos Conquêtes, & donner des bornes aux grands desseins de nos Généraux. HISTOIRE de la Monarchie Françoise, &c. Tom. I. p. m. 303.

cassette où il y avoit de l'argent , des billets, 1661:
 & plusieurs Lettres. Aussi-tôt que Monsieur
 Fouquet fut arrêté (1), on ne se contenta pas
 d'enlever tous ses Papiers , on mit encore
 le scellé chez toutes les personnes qu'on
 croyoit avoir été dans sa confiance. Ma-
 dame du Plessis-Belliere , qui étoit amie du
 Surintendant , ne fut pas oubliée. On trou-
 va chez elle la cassette de Monsieur de Saint-
 Evremond , & la Lettre sur la Paix des Py-
 renées , qui n'avoit été communiquée qu'au
 Maréchal de Clérembaur , & à deux ou trois
 autres personnes. Messieurs le Tellier & Col-
 bert , élèves de Mazarin , affectant une pieu-
 se reconnoissance pour la mémoire de leur
 bienfaiteur , lurent cette Lettre au Roi , &
 n'oublièrent rien pour l'indisposer contre
 Monsieur de Saint-Evremond. Ils lui rap-
 pellèrent l'attachement que le Cardinal avoit
 toujours eu pour les intérêts de Sa Majesté ,
 & les services qu'il avoit rendus à l'Etat dans
 des temps fâcheux : ils ajouterent que les in-
 vectives de Monsieur de Saint-Evremond
 retomboient sur la Régence de la Reine-
 Mere , & portoient même jusques sur le
 Règne du Roi , puisqu'il avoit trouvé à pro-
 pos de suivre le plan & les maximes du Car-

(1) M. Fouquet fut arrêté le 5. de Septembre
 1661. & mené au Château d'Angers.

1661. dinal : enfin , ils lui représenterent le danger qu'il y avoit de permettre à des particuliers de juger des affaires d'Etat selon leur caprice , & de censurer impunément les Ministres. On ne manqua pas aussi de se prévaloir des liaisons que Monsieur de Saint-Evremond avoit eûes avec le Surintendant , dont on avoit résolu la perte. Ces insinuations firent impression sur l'esprit du Roi , & il ordonna qu'on mît Monsieur de Saint-Evremond à la Bastille.

Il étoit allé voir Monsieur le Maréchal de Clérembault à la campagne , sans avoir aucun soupçon de ce qui se passoit ; Mais Monsieur de Gourville ayant appris qu'on avoit donné ordre de l'arrêter , & sachant qu'il revenoit à Paris avec Monsieur de Clérembault , il lui envoya un homme en poste pour l'en avertir. Cet homme le joignit dans la Forêt d'Orléans ; & sur l'avis de Monsieur de Gourville , il se retira en Normandie (1). Après s'y être tenu caché pendant quelque temps , il s'approcha secrètement des Frontières , & résolut enfin de passer en Hollande , où il arriva sur la fin de l'année 1661.

Voilà , Monsieur , ce qui causa la disgrâce

(1) Voyez les MEMOIRES de M. de Gourville , Tom. I. p. 319. 320.

ce de Monsieur de Saint-Evremond, dont on n'avoit parlé que confusément. On le traita assurément avec trop de rigueur. Lorsqu'il écrivit cette Lettre, il y entretenoit librement son ami, comme il auroit pû faire dans un tête à tête : il n'avoit garde de croire qu'elle dût devenir publique. D'ailleurs, ayant conservé du ressentiment contre le Cardinal, depuis qu'il l'avoit fait mettre à la Bastille, il ne faut pas être surpris s'il ne l'épargna point dans cette occasion. Si on ajoute à ces considérations, que cet Ecrit étoit, dans le fond, solide & judicieux, on conviendra, sans doute, que l'on ne devoit pas en user ainsi avec un homme de distinction, qui avoit toujours bien servi son Prince, & dont le seul crime étoit d'avoir eu trop de zèle pour la gloire de sa Patrie, & trop de lumière sur ses véritables intérêts. Ce qu'il y a de certain, c'est que Monsieur de Saint-Evremond n'a jamais reconnu qu'il eût fait une faute, ni qu'il se fût trompé dans l'idée qu'il avoit de cette Paix, comme on le verra dans la suite de ces Mémoires.

Monsieur de Saint-Evremond avoit trop d'amis en Angleterre, pour faire un long séjour en Hollande. Il passa la mer, & ne fut pas moins bien reçu à la Cour d'Angleterre, qu'il l'avoit été un an auparavant. Car j'a-

1661. vous oublié de vous dire, Monsieur, qu'aussitôt que Charles II. eut été rétabli sur le Trône de ses Ancêtres, le Roi de France envoya le Comte de Soissons en Angleterre, pour l'en féliciter. Plusieurs personnes de qualité, qui avoient eu l'honneur d'être connues du Roi Charles pendant qu'il étoit en France, profitèrent de cette occasion pour aller voir l'Angleterre, & rendirent cette Ambassade une des plus magnifiques qu'on ait jamais vûes. Monsieur de Saint-Evremond étoit un de ceux-là; & pendant un séjour de six mois qu'il fit à Londres, il renoua les liaisons qu'il avoit eu France avec plusieurs Seigneurs Anglois, & en forma de nouvelles; de sorte que quand il y vint une seconde fois, il se trouva dans une Cour où il étoit déjà connu.

Les Ducs de Buckingham & d'Ormond, les Comtes de Saint-Albans & d'Arlington, Monsieur d'Aubigny, Mylord Crofts, étoient ses meilleurs amis. Mais il s'attacha plus particulièrement au Duc de Buckingham & à M. d'Aubigny. Le premier étoit galant, affable, généreux, mais d'une indolence outrée, & qui donna lieu à la dissipation des grands biens qu'il possédoit. Il avoit l'esprit vif, enjoué, délicat, & porté à la raillerie. Il lui arrivoit souvent, dans le Parlement, de déconcerter, par un trait de plai-

fanterie, les projets du parti opposé. Il étoit grand Partisan des Libertés du Peuple & de la tolérance des Religions. Il recherchoit la commerce des gens de Lettres, & se servoit du crédit qu'il avoit à la Cour, pour leur faire obtenir des graces ou des récompenses. Il a fait quelques ouvrages d'esprit, qui ont été l'admiration de toute l'Angleterre. Sa Comédie intitulée *THE REHEARSAL*, ou *la Répétition des Rolles* (1), est une critique fine des Pièces de Théâtre de Dryden, & de quelques autres Poètes de ce temps-là.

Monfieur d'Aubigny (2) avoit été envoyé en France dès l'âge de cinq ans, & élevé à Port-Royal. Il entra jeune dans la Cléricature, & fut fait Chanoine de Notre-

(1) Dans cette Comédie, on introduit un Poète assistant à la répétition d'une de ses Pièces, qui n'est qu'un tissu d'extravagances & d'absurdités : absurdités qui sont néanmoins prises des Comédies de ce temps-là, que le mauvais goût faisoit recevoir avec applaudissement. Deux Cavaliers, gens d'esprit & de bon sens, se trouvent par hazard à cette répétition : & par les questions qu'ils font au Poète, l'engagent à découvrir tout le ridicule de sa manière de décrire.

(2) Louis Stuart d'Aubigny, fils d'Edme, Comte de Marck, & Duc de Richemond, mort le 9. d'Avril 1655. & Oncle de Charles Stuart, Comte de Lichfield & Duc de Richemond, mort sans lignée le 22. de Décembre 1672.

1662. Dame de Paris. Il vint en Angleterre après le rétablissement de Charles II. & ce Prince ayant épousé l'Infante de Portugal, il fut fait Grand Aumônier de la Reine. Il avoit beaucoup d'esprit, & encore plus de franchise. C'est par là qu'il plut infiniment à Monsieur de Saint-Evremond. Le Duc de Buckingham, Monsieur d'Aubigny, & lui, se voyoient presque tous les jours, & leur conversation rouloit souvent sur les Pièces de Théâtre. Monsieur de Saint-Evremond n'entendoit pas l'Anglois, mais ils lui expliquoient les meilleures Pièces Dramatiques composées dans cette Langue; & il s'en formoit une idée si nette, que quarante ans après il s'en souvenoit encore fort distinctement. Cette lecture lui fournit les Réflexions qu'il a faites sur les Tragédies & sur les Comédies Angloises, dans quelques-uns de ses Ouvrages (1). Ce fut aussi cette espèce d'amusement qui leur donna occasion de travailler ensemble à la Comédie de SIR POLITICK WOULD BE, c'est-à-dire, *le prétendu Politique* (2). Chacun fournissoit sa part des caractères, & Monsieur de Saint-Evremond leur donnoit la forme.

Monsieur de Saint-Evremond rechercha aussi le commerce des gens de Lettres les

(1) Tom. III. p. 223 & 238.

(2) Tom. II. p. 215.

plus distingués en Angleterre. Il s'entretenoit souvent avec le Chevalier Digby, & avec le fameux Hobbes, mais plus particulièrement avec Messieurs Cowley & Waller, qui avoient infiniment de l'esprit, comme cela paroît par leurs Poësies. Un jour que Monsieur Digby & lui parloient de Philosophie, ce Chevalier lui dit, qu'ayant lû les Ecrits de Monsieur Des Cartes, il résolut de passer en Hollande pour le voir. Il l'alla trouver dans sa solitude d' Egmond; & après avoir long-temps raisonné avec lui sans se faire connoître, M. Des Cartes, qui avoit vû quelques-uns de ses ouvrages, lui dit qu'il ne doutoit point qu'il ne fût le célèbre Monsieur Digby (1); *Et vous, Monsieur, répliqua Monsieur Digby, si vous n'étiez pas l'illustre Monsieur Des Cartes; vous ne me verriez pas venir exprès d'Angleterre pour avoir le plaisir de vous voir.* M. Digby dit ensuite

(1) M. Digby, zélé Catholique Romain, a écrit quelques Ouvrages de Controverse & de Philosophie. Son Discours sur la *Poudre Symphonique* a fait beaucoup de bruit. M. Baillet s'est trompé dans la *VIE de M. Des Cartes* lorsqu'il a dit, *Tom. II. p. 244.* que M. Digby étoit Comte & Chevalier de la Jarretiere. Il l'a confondu avec le Lord Digby, Comte de Bristol, mort en 1677. Il a aussi ignoré que le Chevalier Digby alla en Hollande pour voir M. Des Cartes.

1662. à ce Philosophe, » que nos connoissances
 » spéculatives, étoient à la vérité, belles &
 » agréables; mais qu'après tout, elles étoient
 » trop incertaines & trop inutiles, pour
 » faire l'occupation de l'homme; que la vie
 » étoit si courte, qu'à peine avoit-on le temps
 » de bien connoître les choses nécessaires,
 » & qu'il seroit beaucoup plus digne de
 » lui, qui connoissoit si bien la construction
 » du corps humain, de s'appliquer à recher-
 » cher les moyens d'en prolonger la durée,
 » que de s'attacher aux simples spéculations
 » de la Philosophie ». Monsieur Des Cartes
 l'assura, qu'il *avoit déjà médité sur cette ma-
 rière; & que de rendre l'homme immortel,
 c'est ce qu'il n'osoit se promettre; mais qu'il
 étoit bien sûr de pouvoir rendre sa vie égale
 à celle des Patriarches.* Lorsque M. de Saint-
 Evremond m'apprit cette particularité, il
 ajouta qu'on n'ignoroit pas en Hollande que
 Des Cartes se flattoit d'avoir fait cette dé-
 couverte, & qu'il en avoit ouï parler à plu-
 sieurs personnes qui avoient connu ce Phi-
 losophe; que les amis que Des Cartes avoit
 en France, le favoient aussi; & que l'Abbé
 Picot, son disciple & son martyr, persuadé
 qu'il avoit trouvé ce grand secret, ne vou-
 loit point croire la nouvelle de sa mort, &
 que lorsqu'il ne lui fut plus permis d'en
 douter, il s'écria: *C'en est fait, la fin du
 Genre humain va venir!*

Il est certain que Des Cartes croyoit avoir 1662.
trouvé le moyen de prolonger la vie de
l'homme. *Je n'ai jamais eu tant de soin*, di-
soit-il, à Monsieur de Zuytlichem qui lui
avoit demandé à quoi il s'occupoit, *je n'ai
jamais eu tant de soin de me conserver que
maintenant : & au lieu que je pensois que la
mort ne me pût ôter que TRENTE ou QUAR-
RANTE ANS tout au plus, elle ne sauroit
déformais me surprendre qu'elle ne m'ôte l'es-
perance de PLUS D'UN SIECLE (1). Car
il me semble voir très-évidemment que si nous
nous gardions seulement de certaine fautes que
nous avons coûtume de commettre au régime
de notre vie, nous pourrions sans autre inven-
tion parvenir à une vieillesse beaucoup plus
longue & plus heureuse que nous ne faisons.
Mais parce que j'ai besoin de beaucoup de tems
& d'experiences pour examiner tout ce qui
sert à ce sujet, je travaille maintenant à com-
poser un ABREGÉ DE MEDECINE, que
je tire en partie des livres, & en partie de mes
raisonnemens. J'espere pouvoir me servir par
provision de ce travail pour obtenir quelque
delai de la nature, & par ce moyen poursui-
vre mieux mon dessein dans la suite des tems*

(1) Des Cartes écrivoit cela d'Égmond en
1638. à l'âge de quarante-deux ans. Il mourut
douze ans après.

1662.

(1). Monsieur Baillet nous apprend dans la VIE de Monsieur Des Cartes, que l'Abbé Picot l'ayant accompagné en Hollande en 1647, se conforma à son régime de vivre pendant trois mois qu'il demeura avec lui à Egmond, & » qu'il en fut si content, qu'à » son retour en France, il renonça sérieusement à la grande chere, dont il n'avoit pas » été ennemi jusques alors, & voulut se réduire à l'institut de Monsieur Des Cartes, » croyant que ce seroit l'unique moyen de » faire réussir le secret qu'il prétendoit avoir » été trouvé par notre Philosophe, pour faire » vivre les hommes QUATRE OU CINQ CENS » ANS (2). Cet Abbé, dit encore Monsieur Baillet, étoit si persuadé de la certitude des connoissances de Monsieur Des Cartes sur ce point, qu'il auroit juré qu'il lui auroit été impossible de mourir comme il fit à cinquante-quatre ans : & que sans une cause étrangere & violente (comme celle qui déregla sa machine en Suede) il auroit vécu CINQ CENS ANS, après avoir trouvé l'art de vivre plusieurs siècles (3).

Il étoit pourtant bien éloigné de ce rare

(1) LETTRES de M. Des Cartes. Tom. II. p. m. 374.

(2) VIE de M. Des Cartes, Tom. II. pag. 448.

(3) Baillet; *ubi supra*, pag. 452, & 453.

secret, s'il est vrai, comme le prétend Monsieur Goris, qu'il se soit tué en voulant se traiter lui-même selon les Principes de la Médecine. « Ce Philosophe, dit-il (1), s'étoit mis si fort en tête que les semblables se guérissent par les semblables, qu'étant malade de la fièvre dont il est mort, il se fit apporter de l'eau-de-vie qu'il but avec impatience, dans le dessein de guérir le semblable par le semblable. Le Médecin voulant l'empêcher de boire cette eau-de-vie, le malade répondit, *Monsieur, les semblables se guérissent par les semblables; ainsi laissez-moi, je vous prie, gouverner ma petite machine.* En même tems il but ce prétendu remède, qui aussitôt lui causa des hoquets furieux, & le déroba à tous les secours. Mais c'est-là un conte fait à plaisir. Ce qu'il y a de vrai, c'est que Des Cartes dans le fort de la fièvre qui le consumoit, ne voulut jamais souffrir qu'on le saignât, & qu'il n'y consentit que lorsqu'il étoit trop tard (2).

(2) Voyez le JOURNAL des Savans du 10. Décembre 1703. pag. 1094. de l'édition de Hollande.

(2) Voyez la VIE de M. Des Cartes, Tom. II. pag. 416. & suiv. Consultez aussi la Lettre de M. Weulles, Médecin de la Reine de Suède, que M. Crénius a publiée dans le premier Tome.

1661. La Dispute entre les Jésuites & les Jansenistes, lui ayant un jour donné occasion de raconter à Monsieur d'Aubigny la Conversation qu'il avoit eüe avec le Pere Canaye, sur l'animosité qui regnoit entre ces deux partis, Monsieur d'Aubigny fut charmé de la franchise du Jésuite; & pour faire voir qu'il n'y avoit pas moins de candeur parmi les Jansenistes que parmi les Peres de la Société, il lui fit le caractere des Jansenistes, & lui expliqua tout le secret de leur Cabale. Monsieur de Saint-Evremond a écrit cette CONVERSATION, & elle est imprimée à la suite de celle du Maréchal d'Hocquincourt avec le Pere Canaye (1)

Dans ce tems-là, un de ses Amis lui ayant demandé, à quelles Sciences il croyoit qu'un Honnête-homme pût s'appliquer, il lui envoya un petit Discours, où il les réduit à la Morale, à la Politique, & aux Belles-Lettres (2).

de son Recueil, intitulé, *Animadversiones philologicae & historicae*, &c. pag. 136. & suiv.

(1) Tom. II. pag. 198.

(2) Cette Pièce fut d'abord imprimée avec quelques Satires de M. Despréaux sous ce titre: *Recueil contenant plusieurs Discours libres & moraux en Vers, & un Jugement en prose sur les Sciences où un honnête homme peut s'occuper*. Mon édition est de 1666. M. Despréaux, chagrin de ce qu'on avoit publié ces Satires sans sa participation, les donna lui-même plus correctes en

La première, dit-il, (1) *regarde la Raison.* 1662
La seconde, la Société. La troisième la Con-
versation. L'une, vous apprend à gouverner
vos passions : par l'autre, vous vous instruisez
des affaires de l'Etat, & reglez votre con-
duite dans la fortune : la dernière polit l'es-
prit, inspire la délicatesse & l'agrément.

Les REFLEXIONS sur les divers génies du Peuple Romain (2), que Monsieur de S. Evremond écrivit ensuite, lui ont mérité l'applaudissement du Public, & ont même obtenu une espèce de préférence sur tous les autres Ouvrages. Il les commence par des Remarques sur l'Origine fabuleuse des Romains, sur le Génie de ce Peuple sous les premiers Rois. Il parle ensuite du Génie des

1666. & dans l'Avertissement, il déchargea sa mauvaise humeur sur cette Pièce en Prose, qu'on avoit, dit-il, cousue si peu judicieusement à la fin de son Livre. Cependant, comme il ne la désigna que sous le nom général de Jugement sur les Sciences, on ne pouvoit pas savoir de quel Ecrit il vouloit parler, à moins que d'avoir vû cette première édition. M. de Saint-Evremond n'a jamais sù que cette faillie le regardât. Il l'auroit facilement pardonnée à un jeune Poète Satirique qui faisoit main basse sur tout ce qui n'étoit pas de son goût, & qui ne pensoit pas assez pour goûter ce petit Ouvrage.

(1) Tom. I. pag. 162.

(2) Tom. II. pag. 1.

17662. anciens Romains dans les Commencemens de la République , & de leurs premières Guerres. Il réfute Tite-Live , qui a crû que les Romains auroient vaincu Alexandre le Grand , s'il leur avoit fait la guerre ; & fait voir qu'il s'en falloit beaucoup que les Consuls n'eussent alors d'aussi bonnes troupes , & autant de capacité dans l'Art militaire , que ce Conquerant. Il décrie le génie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la guerre ; il parle de la première & de la seconde Guerre Punique ; du génie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage ; & enfin du Gouvernement d'Auguste , & de Tibere , de leur génie , & de celui des Romains qui vivoient sous l'Empire de ces deux Princes. Monsieur de Saint-Evremond a traité ces matieres en homme consommé dans la Science du monde , & dans la connoissance des affaires civiles & militaires. Il est si bien entré dans le génie de ces anciens Romains , il a démêlé avec tant d'art leurs différens intérêts , & les vûes particulieres de leurs Chefs , que je ne croi pas hazarder beaucoup , en disant qu'il ne s'est encore rien fait de meilleur sur l'Histoire Romaine. Malheureusement , il s'est perdu presque la moitié de cet Ouvrage , comme on le peut voir par l'idée générale que je viens d'en donner. Le vuide qu'on y apperçoit

apperçoit étoit rempli par la révolte de Gracchus contre le Sénat : par des réflexions fut le génie du Peuple Romain, lorsque Jugurta s'empara du Royaume de Numidie ; sur l'infamie des premiers Romains qui furent employés dans cette affaire. On y trouvoit le Portrait de Scourus ; la Guerre conduite par Metellus ; le Caractère de ce Général ; celui de Jugurta , & des traits de l'orgueil de la Noblesse. Ces considérations étoient suivies du Caractère de Marius , & de quelques Réflexions sur l'arrogance de ce Consul. On y marquoit le génie du Peuple, qui s'étoit acquis une supériorité tyrannique sur le Sénat , laquelle pensa devenir funeste à la République. Monsieur de Saint-Evremond y donnoit ensuite le Caractère de Sylla : il montrait comment il avoit affranchi le Sénat , & jetté le Peuple dans l'oppression ; & il parloit de Pompée , & de Sertorius. Après cela , il représentoit l'état de Rome , & le génie des Romains dans la conspiration de Catilina , dont il donnoit le Caractère aussi bien que celui de Claudius. Il faisoit le Portrait de Cicéron , parloit de son bannissement , & de l'état où se trouva Rome dans le partage du Gouvernement entre Pompée , César & Crassus. Enfin, il dévelopoit les motifs de la Guerre Civile entre Pompée & César. Il donnoit le Caractère de ces grands

1663. hommes ; faisoit voir ce que le Sénat étoit à César : découvroit les sentimens du premier touchant la République , & l'établissement de son pouvoir au préjudice de la Liberté ; & représentoit l'esprit de César allant par degrés au dessein d'une Domination absolue. Monsieur de Saint-Evremond avoit traité tous ces grands sujets ; mais cela s'est perdu ; & il n'a jamais voulu se donner la peine de rappeler ses idées , & d'y travailler de nouveau , comme je le dirai plus particulièrement dans la suite.

Il écrivit aussi le J U G E M E N T *sur César & sur Alexandre* (1) , où il compare ces deux Héros , par rapport à leur naissance , à leurs mœurs , aux qualités de leur esprit , à leurs actions , & à leur conduite , *C'est une Pièce* , dit Monsieur le Clerc (2) , *pleine de bons sens & de pénétration.*

1664. Peu de temps après, il composa le J U G E M E N T *sur Sénèque , Plutarque , & Pétrone* (3) . Il remarque d'abord qu'il n'est point touché du stile de Sénèque ; que *sa Latinité n'a rien de celle du temps d'Auguste ; rien de facile & de naturel , qu'elle est pleine de pointes & d'imaginations qui sentent plus la*

(1) Tom. II. pag. 103.

(2) BIBLIOTHEQUE choisie , Tom. IX. page 326.

(3) Tom. II. pag. 127.

shaleur d'Afrique ou d'Espagne, que la lumiere de Grece ou d'Italie. Vous y voyez, ajoute-t-il, des choses coupées qui ont l'air & le tour des Sentences : mais qui n'en ont ni la solidité ni le bon sens ; qui piquent & poussent l'esprit, sans gagner le jugement. Ce qu'il trouve de plus beau dans les Ouvrages de ce Philosophe, ce sont les Exemples & les Citations qu'il y mêle. Il reconnoît qu'il avoit infiniment de l'esprit, & un sçavoir assez étendu : mais ses opinions lui paroissent trop dures & trop austeres ; & il trouve fort ridicule qu'un homme qui vivoit dans l'abondance & se conservoit avec tant de soin, ne prêchât que la pauvreté & la mort. Il le compare ensuite avec Plutarque, & remarque que celui-ci a des maximes beaucoup plus douces & plus accommodées à la Société que l'autre ; qu'il insinue doucement la sagesse, & tâche de rendre la vertu familiere dans les plaisirs mêmes. Il est charmé des VIES des Hommes illustres de cet Auteur, & les regarde comme son chef-d'œuvre. Monsieur de Saint-Evremond passe ensuite à Petrone, & observe que l'amour qu'il avoit pour les plaisirs ne l'avoit pas rendu ennemi des occupations ; qu'il eut le mérite d'un Gouverneur dans son Gouvernement de Bithynie ; & la vertu d'un Consul dans son Consulat. Il n'oublie pas la mort de Pétrone : il croit que c'est la plus belle de l'An-

1664. *tiquité*, & fait voir qu'elle a quelque chose de plus grand & de plus noble que celle de Caton & de Socrate. *Pétrone*, dit-il, ne nous laisse à sa mort qu'une image de la vie : nulle action, nulle parole, nulle circonstance, qui marque l'embarras d'un mourant. C'est pour lui proprement, que mourir est cesser de vivre. Il parle, après cela, de la SATIRE que nous avons sous le nom de *Pétrone*, & il pense que *Pétrone*, chagrin de voir que *Néron* quittoit la délicatesse des plaisirs, pour se jeter dans le désordre de la débauche, & dans l'extravagance de tous les goûts, composa dans le temps de ses mécontentemens cachés, cette Satire ingénieuse, que nous n'avons malheureusement que défigurée (1). Il en

(1) M. de Saint-Evremond croit que cette Satire a été composée par le *Pétrone* dont parle Tacite. La plupart des Savans vont encore plus loin. Ils prétendent que c'est l'Ouvrage même que *Pétrone* envoya à *Néron*, pour lui reprocher ses débauches. Voici sur quoi ils se fondent. Tacite nous apprend que *Pétrone* se distinguoit par une volupté ingénieuse & délicate. Il étoit devenu par-là l'arbitre des plaisirs de *Néron*. Mais *Tigillin*, qui travailloit à jeter cet Empereur dans une débauche grossière, jaloux des agrémens de *Pétrone*, & des avantages qu'il avoit sur lui dans la Science des Voluptés, entreprit de le perdre. Il l'accusa d'avoir trempé dans la Conjuración de *Pison*, corrompit un de ses Esclaves

développe les principales beautés. Il admire 1664.
la pureté du stile , la délicatesse des sentimens ;

pour déposer contre lui , & fit mettre aux fers la plus grande partie de ses Domestiques , afin de lui ôter les moyens de se justifier. Pétrone , qui favoit que la cruauté étoit la passion dominante de Néron , ne balançoit point entre la crainte & l'espérance : il se résolut à mourir ; mais de telle manière qu'il ne parût rien de contraint ni de forcé dans sa mort. Il se fit plusieurs fois ouvrir & refermer les veines ; & pendant ce temps-là , il prenoit les soins ordinaires de son Domestique ; il s'entretenoit avec ses amis sur des sujets plaisans & agréables , & se faisoit réciter des Vers enjoués & galans. Tacite ajoûte , qu'au lieu d'imiter la bassesse de ceux qui mourant dans ce temps-là par les ordres de Néron , le faisoient leur héritier , il fit une relation des débauches de cet Empereur , où il nommoit les prostitués & les femmes qui y avoient eu part , & marquoit la nouveauté des infamies qui s'y commettoient ; & qu'après avoir cacheté cet Ecrit , il l'envoya à Néron. *Ne codicillis quidem (quod plerique pereuntium) Neronem aut Tigillinum , aut quem alium potentium adulatus est , sed flagitia Principis sub nominibus exoletorum feminarumque , & novitate cujusque stupri perscripsit , atque obsignata misit Neroni.* On prétend que c'est-là cette même Satire qui porte le nom de Pétrone , & dont il ne nous reste que quelques fragmens. Mais il est visible que ce sont deux Ouvrages très-différens. 1. Suivant le narré de Tacite , Pétrone ne décrit les débauches de Néron qu'après s'être résolu à mourir , ou même qu'après avoir commen-

1664. & sur-tout , *la grande facilité qu'à ce bel esprit à nous donner ingenieusement toute sorte*

cé de se faire ouvrir les veines , c'est-à-dire , très-peu de temps avant sa mort ; & par conséquent l'Écrit qu'il envoya à Néron devoit être fort court. Mais il paroît par les Fragmens que nous avons aujourd'hui sous le nom de Pétrone , que l'Ouvrage entier étoit un Roman fort étendu. Le Manuscrit de Traw , qui est présentement dans la Bibliothèque du Roi de France , marque que ce sont des fragmens du XV. & du XVI. Livre de la Satire de Pétrone. 2. Dans l'Écrit que Pétrone envoya à Néron , il nommoit les personnes que ce tyran avoit associées à ses débauches : dans l'Ouvrage dont il s'agit , tous les personnages ont des noms feints & inventés. 3. Pétrone avoit borné son Écrit aux débauches secrètes de Néron : l'Auteur des fragmens qui nous restent , donne une description générale des vices de son temps. Il y fait même entrer des épisodes. Il plaisante sur l'inconstance des femmes. Il déclame contre la fausse éloquence du Barreau. Il se plaint de la décadence des beaux Arts. Il donne des règles pour le Poëme épique , & propose l'exemple d'un Poëme sur la Guerre civile , &c. 4. Enfin , les aventures qu'il raconte ne désignent ni la Cour de Néron , ni les débauches secrètes de cet Empereur. Les personnages sont des gens du commun , ou même de la lie du peuple , des affranchis , des esclaves , des vagabonds , des filoux , &c. Ces considérations suffisent , ce me semble , pour montrer que la Satire qui paroît sous le nom de Pétrone , est un Ouvrage fort différent de l'Écrit que Pétrone envoya à Néron.

de Caractères. Il ne doute point qu'il n'ait eu en vûe de décrire les *Débauches de Néron*, & que ce Prince ne soit le principal objet de son ridicule : mais, ajoute-t-il, de sçavoir s'il nous donne des *Caractères* à sa fantaisie, ou le propre naturel de certaines gens, la chose est fort difficile, & on ne peut raisonnablement s'en assurer. Il croit néanmoins qu'il n'y a aucun personnage dans *Pétrone* qui ne puisse convenir à *Néron*. Du reste, il ne lui semble pas qu'il ait composé cette *Satire* avec le même esprit qu'*Horace* écrivoit les *siennes*. C'est plutôt un *Courtisan délicat* qui trouve le ridicule, qu'un *censeur public* qui s'attache à blâmer la corruption. S'il avoit voulu nous laisser une *Morale ingénieuse* dans la description des *Voluptés*, il auroit tâché de nous en donner quelque dégoût. Il n'auroit pas représenté le vice avec tant d'agrément ; il nous auroit au moins donné quelque exemple de la *Justice divine ou humaine* sur ses débauches.

Monsieur de Saint-Evremond reçut dans ce temps-là une Lettre du Maréchal de Grammont. Ce Seigneur lui reprochoit qu'il négligeoit trop ses propres affaires, & qu'il ne sollicitoit pas assez vivement ses Amis de fai-

Ceux qui voudront, après cela, soutenir que ces deux Pièces viennent néanmoins de la même main, seront obligés d'en donner des preuves qu'on n'a point produites jusqu'ici.

1664. re sa paix avec la Cour. Voici la Réponse qu'il fit à ce généreux Ami :

» Vous me reprochez de ne point donner
 » de mes nouvelles à mes Amis, & je vous
 » répons qu'il faut les connoître avant que
 » de leur écrire. On se méprend dans la mau-
 » vaise fortune, si on compte sur de vieilles
 » habitudes, qu'on nomme assez légèrement
 » Amitiés. Bien souvent nous voulons faire
 » souvenir de nous des gens qui veulent
 » nous oublier, & dont nous excitons plutôt
 » le chagrin que les offices. En effet, ceux
 » qui veulent bien nous servir dans nos dif-
 » ficultés, sont impatiens de faire connoître
 » l'envie qu'ils en ont, & leur générosité é-
 » pargne à un honnête-homme la peine se-
 » crette qu'on sent toujours à expliquer ses
 » besoins. Pour ceux qui se laissent recher-
 » cher, ils ont déjà comme un dessein formé
 » de nous fuir : nos prières les plus raisonna-
 » bles sont pour eux des importunités assez
 » fâcheuses. Je ferai une application particu-
 » lière de ce sentiment général, & vous dirai
 » que je pense avoir reçu des nouvelles de
 » toutes les personnes qui voudroient s'em-
 » ployer en ma faveur : je fatiguerois inuti-
 » lement des miennes, ceux qui ne m'ont
 » pas donné des leurs jusques ici.

» Parmi les amis que la mauvaise fortune
 » m'a fait éprouver, j'en ai vû qui étoient

» tout pleins de chaleur & de tendresse : 1664
 » j'en ai vû d'autres qui ne manquoient pas
 » d'amitié , mais qui avoient une lumière
 » fort présente à connoître leur inutilité à
 » me servir ; qui peu touchés de se voir sans
 » crédit en cette occasion , ont remis aisé-
 » ment tous mes malheurs à ma patience.
 » Je leur suis bien obligé de la bonne opi-
 » nion qu'ils en ont ; c'est une qualité dont
 » on s'accommode le mieux qu'il est possi-
 » ble , & dont on laisseroit pourtant volon-
 » tiers l'usage à ses ennemis. Cependant , il
 » faut nous louer du service qu'on nous
 » rend , sans nous plaindre de celui qu'on
 » ne nous rend pas ; & rejeter , autant qu'on
 » peut , certains sentimens d'amour-propre,
 » qui nous représentent les personnes plus
 » obligées à nous servir , qu'elles ne le sont.
 » La mauvaise fortune ne se contente pas
 » de nous apporter les malheurs , elle nous
 » rend plus délicats à être blessés de toutes
 » choses ; & la nature , qui devoit lui résister,
 » est d'intelligence avec elle , nous prêtant un
 » sentiment plus tendre pour souffrir tous les
 » maux qu'elle fait.

» Dans la condition où je suis , mon plus
 » grand soin est de me défendre de ces
 » sortes d'attendrissemens. Quoique je mon-
 » tre un air assez douloureux , je me suis
 » rendu en effet presque insensible : mon

1664. » ame indifférente aux plus fâcheux acci-
 » dens , ne se laisse toucher aujourd'hui
 » qu'aux offices de quelques amis , & à la
 » bonté qu'ils m'ont conservée. Depuis qua-
 » tre ans que je suis sorti du Royaume , j'ai
 » éprouvé , de six mois en six mois , de nou-
 » velles rigueurs , que je rends aussi légères
 » que je puis , par la facilité de la patience.
 » Je n'aime point ces résistances inutiles ;
 » qui , au lieu de nous garantir du mal , re-
 » tardent l'habitude que nous avons à faire
 » avec lui.

» D'ailleurs , ceux qui peuvent tout , ne
 » nous rendent pas aussi malheureux qu'ils
 » le pourroient , quand ils rencontrent de la
 » docilité à leurs ordres. L'opposition ai-
 » grit leur volonté , & ne diminue rien de
 » leur pouvoir. Cette soumission pour les
 » maîtres , me dispose insensiblement à souf-
 » frir de ceux qui ne le sont pas. Je m'en-
 » tends blâmer souvent mal à propos ; & après
 » une justification légère , pour ne pas aigrir
 » le monde par trop de raison , j'attens pa-
 » tiemment qu'il se détrompe de lui-même ;
 » & véritablement , il faut plus attendre du
 » temps , que de ses raisons. Dans la chaleur
 » d'une méchante affaire , les uns ont de la
 » peine à les dire , & les autres à les écouter ;
 » mais dans quelque retour , ou d'humeur ;
 » ou d'intérêt , l'on fait notre mérite de ce

» qui avoit fait notre disgrâce. Il y a peu de 1664
 » personnes à la Cour dont je n'aye vû chan-
 » ger la réputation deux fois l'année, soit
 » par la légéreté de nos jugemens, soit par
 » la diversité de leur conduite. J'ose espérer
 » que la même chose arrivera sur mon su-
 » jet ; mais plus par les réflexions d'autrui,
 » que par aucun changement de mon côté.
 » Un jour on me louera d'être bon Fran-
 » çois, par ce même Ecrit qui m'attire des
 » reproches : & si M. le Cardinal vivoit en-
 » core, j'aurois le plaisir de me favoir justifié
 » dans sa conscience; car je n'ai rien dit de lui,
 » qu'il ne se soit dit intérieurement cent fois
 » lui-même. Jaloux de l'honneur du Roi &
 » de la gloire de son Règne, je voulus lais-
 » ser une image de l'état où nous étions
 » avant la Paix, afin que toutes les Nations
 » connussent la supériorité de la nôtre ; &
 » rejettant le mauvais succès de la négocia-
 » tion sur un Etranger, ne s'attachassent qu'à
 » considérer les avantages que nous avions
 » eus dans la Guerre.

» Je finis un si fâcheux entretien ; c'est
 » un ridicule ordinaire aux disgraciés, d'in-
 » fecter toutes choses de leurs disgrâces ; &
 » possédés qu'ils en sont, d'en vouloir tou-
 » jours infecter les autres. La conversation
 » de Monsieur d'Aubigny, que je vais avoir
 » présentement, me sauve d'une plus lon-

1664. » gue impertinence; & vous, de la fatigue
 » que vous en auriez. Avec lui, la joye est
 » de tous les pays & de toutes les condi-
 » tions, jusques là qu'un malheureux y de-
 » vient trop gai, & perd, sans y penser, la
 » bienfiance d'un sérieux que l'on doit,
 » pour le moins, aux infortunés.

Monsieur de Saint-Evremond adoucissoit ainsi les chagrins de sa disgrâce, lorsqu'il lui survint des vapeurs, qui le jetterent dans une espèce de mélancolie, & qui l'affoiblirent beaucoup. Les Médecins lui dirent qu'il n'y avoit que le changement d'air qui pût le guérir; & que s'il ne pouvoit pas aller à Montpellier, il feroit bien au moins de passer la mer, & d'aller faire quelque séjour en Hollande. Il eut d'autant moins de peine à prendre ce dernier parti, que l'on commençoit déjà à se ressentir à Londre de l'infection de l'air, qui causa bien-tôt la plus furieuse peste qu'on ait jamais vûe en Angleterre.

Dès qu'il fut arrivé à la Haye, il écrivit une Lettre au Marquis de Créquy (1) où il lui dit: *Qu'après avoir vécu dans la contrainte des Cours, il se console d'achever sa vie dans la liberté d'une République, où, s'il n'y a rien à espérer, il n'y a pour le moins rien à*

(1) Tom. II. pag. 344.

evaindre. Il fait l'éloge du Gouvernement de Hollande, & celui de Monsieur le Pensionnaire de Wit: il donne le caractère des Dames Hollandoises, & y joint une courte description de la Haye. Il n'oublie pas le Prince d'Orange, qui n'avoit alors que quinze ans. *De temps en temps*, dit-il, *nous allons faire notre cour au jeune Prince, à qui je laisserai sujet de se plaindre, si je dis seulement que jamais personne de sa qualité n'a eu l'esprit si bien fait que lui à son âge.*

Monsieur d'Aubigny étoit alors à Paris, & il avoit écrit à Monsieur de Saint-Evremond, qu'à son retour il passeroit en Hollande, & qu'ils visiteroient ensemble les principales Cours d'Allemagne. Cependant, comme il n'avoit pas moins de crédit en France qu'en Angleterre, on sollicita si fortement pour lui à la Cour de Rome, qu'il fut nommé au Cardinalat préférablement à l'Abbé de Montaigu (1), qui avoit aussi de puissantes recommandations. Mais il ne jouit pas long-temps de sa nouvelle Dignité: il mourut au mois de Novembre de l'année 1665. (2) quelques heures après l'arrivée du

(1) Gautier Montaigu, fils de Henry Montaigu, Comte de Manchester, qui mourut en 1642.

(2) Voyez la GAZETTE D'OXFORD, N^o. 1.

1665. Courrier qui lui apportoit la Calote. Monsieur de Saint-Evremond fut extrêmement touché de la mort de Monsieur d'Aubigny; & pour faire quelque diversion à sa douleur, il écrivit la conversation qu'il avoit eue en 1650. avec Monsieur le Duc de Candale (1). *Je ne prétens pas, dit-il au commencement de cette pièce, entretenir le Public de ce qui me regarde. Il importe peu aux hommes de savoir mes affaires & mes disgraces; mais on ne savroit trouver mauvais, sans chagrin, que je fasse réflexion sur ma vie passée, & que je détourne mon esprit de quelques fâcheuses considérations sur des pensées un peu moins desagréables. Cependant, comme il est ridicule de parler toujours de soi, fût-ce à soi-même, plusieurs personnes seront mêlées dans ce discours,*

à l'Article de Paris du 14. de Novembre 1665: La Gazette de Londre n'est qu'une continuation de celle-là. La Cour s'étant retirée à Oxford à cause de la peste de Londre, on commença d'y publier cette Gazette le 24. de Novembre 1665. & cela dura jusqu'à ce que la peste ayant cessé, & la Cour étant retournée à Whitehall, on donna la vingt-quatrième Gazette du 15. de Février 1666. sous le titre de GAZETTE DE LONDRE. La Gazette de Paris commença en 1631. Voyez la REPOSE aux Questions d'un Provincial, Tom. V. Chap. xxix. pag. 379. & suiv.

(1) Tom. III. pag. 1.

qui me fera trouver plus de douceur, qu'aucune conversation ne m'en peut fournir, depuis que j'ai perdu celle de Monsieur d'Angbigny. 1665.

M. de Saint-Evremond fut bien-tôt connu des personnes les plus distinguées de la Hollande. Il avoit commerce avec les Ministres étrangers qui résidoient à la Haye; avec le Baron de Lisola, Ambassadeur de l'Empereur; le Comte d'Estrades, qu'il avoit connu dans la Guerre de Guyenne, & qui étoit alors Ambassadeur de France; le Comte de Mélos, Ambassadeur de Portugal, &c. Monsieur le Comte de Lionne, premier Ecuyer de la Grande Ecurie, & neveu de Monsieur le Marquis de Lionne, Secrétaire d'Etat pour les Affaires étrangères, étoit alors à la Haye. Il se fit un mérite d'avoir des liaisons particulières avec Monsieur de Saint-Evremond, & il l'assura que dès qu'il seroit de retour en France, il lui rendroit tous les bons offices dont il étoit capable.

Monsieur de Saint-Evremond se fit aussi un plaisir de voir quelques Savans & quelques Philosophes célèbres qui étoient alors à la Haye, & particulièrement Messieurs Heinsius, Vossius & Spinoza (1). » Ce der-

(1) Voyez la VIE de Spinoza, par M. Coleus, Ministre Luthérien de la Haye.

1665, » nier, *me dit-il un jour*, avoit la taille mé-
 » diocre & la physionomie agréable. Son sa-
 » voir, sa modestie & son désintéressement
 » le faisoient estimer & rechercher de toutes
 » les personnes d'esprit qui se trouvoient à
 » la Haye. Il ne paroissoit point dans ses
 » conversations ordinaires, qu'il eût les sen-
 » timens qu'on a ensuite trouvés dans ses
 » OEUVRES POSTHUMES. Il admettoit
 » un Etre distinct de la matière, qui avoit
 » opéré les miracles par des voyes naturelles,
 » & qui avoit ordonné la Religion, pour fai-
 » re observer la justice & la charité, & pour
 » exiger l'obéissance. C'est aussi, *ajouta M.*
 » *de Saint-Evremond*, ce qu'il a tâché de
 » prouver ensuite dans sa THEOLOGIE POLI-
 » TIQUE. « Il semble, en effet, que c'est là le
 principal but de ce Livre : mais si on l'exa-
 mine de près, on verra bien-tôt que l'Au-
 teur en veut à la Religion même. Spinoza
 ne s'est pas découvert tout d'un coup. Il gar-
 doit encore des ménagemens lorsque Mon-
 sieur de Saint-Evremond étoit en Hollande ;
 mais, s'il en faut croire Monsieur Stoupp,
 quelques années après il disoit hautement
 dans ses discours : *Que Dieu n'est pas un Etre*
doné d'intelligence, infiniment parfait & heu-
reux, comme nous l'imaginons ; mais que ce
n'est autre chose que cette vertu de la Nature
qui

qui est répandue dans toutes les créatures (1). 1666.

On remarque la même conduite dans ses Ouvrages. Sa THEOLOGIE POLITIQUE contient les semences de son Athéisme, mais d'une manière enveloppée, & ce n'est que dans ses OEUVRES POSTHUMES qu'il a fait connoître ses véritables sentimens.

Dans ce temps-là, il y avoit à Londres un Irlandois nommé Greatrak's, lequel faisoit des guérisons surprenantes, & qui sembloient tenir du miracle. Il étoit né en 1628. dans le Comté de Waterford. Il paroissoit fort dévot : sa contenance étoit grave, mais simple, & qui n'avoit rien de composé à l'imposture. Il nous a appris lui-même que dès l'année 1662. il se sentit porté à croire qu'il avoit le don de guérir les écrouelles ; & cette suggestion devint si forte, qu'il toucha plusieurs personnes, & les guérit. Trois ans après, la fièvre étant devenue épidémique dans sa Province, un second pressentiment le persuada qu'il pourroit aussi la guérir. Il en fit l'essai, & il nous assure qu'il guérit tous ceux qui lui furent présentés. Enfin, au mois d'Avril de l'an 1665. une autre espèce d'inspiration lui suggéra qu'il avoit le don de guérir

(2) LA RELIGION des Hollandois, Lettre III. pag. 93. de l'édition de Paris 1673. Voyez le DICTIONNAIRE Historique & Critique, à l'Article de Spinoza, Rem. (C.).

1666. les playes & les ulcères; & l'expérience; dit-il encore, fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Il trouva même qu'il guériffoit les convulsions, l'hydropisie, & plusieurs autres maladies. On venoit à lui en foule de toutes parts, & sa réputation s'accrut si fort, que le Clergé lui défendit de se mêler davantage de ces sortes de guérisons. Cependant, une Dame Angloise, qui étoit malade depuis long-temps, l'engagea à passer en Angleterre. Il y aborda au commencement de 1666. & à mesure qu'il s'avançoit dans les Provinces, les Magistrats des Villes & des Bourgs où il passoit, le prioient de venir guérir leurs malades. Le Roi en ayant été informé, lui fit ordonner par le Comte d'Arlington, Secrétaire d'Etat, de se rendre à Whitehall. La Cour ne fut pas trop persuadée de son pouvoir miraculeux; mais elle ne lui défendit pas néanmoins de se produire. Il alloit tous les jours dans un certain quartier de Londre, où s'assembloit un nombre infini de malades de toute condition & de tout sexe. Il ne faisoit autre chose que les toucher. Les douleurs, la goute, rhumatisme, les convulsions, &c. étoient chassées par cet attouchement, d'une partie à une autre, jusqu'aux dernières extrémités du corps, après quoi elles disparoiffoient entièrement. C'est ce qui lui fit donner le nom de *Toucheur*.

cheur. Il attribuoit plusieurs maladies à des Esprits malins, qu'il distinguoit par différentes espèces. Aussi-tôt que les possédés le voyoient, ou qu'ils entendoient sa voix, ils tomboient à terre, ou dans de violentes agitations. Il les guérissoit comme les autres malades, en les touchant. Cependant, il ne put pas persuader tout le monde de la réalité de son don miraculeux. On écrivit violemment contre lui, mais il trouva de zélés défenseurs, même parmi les Médecins. Il publia lui-même en 1666. une Lettre adressée au célèbre Monsieur Boyle, où il donnoit une Histoire abrégée de sa Vie. J'en ai tiré les particularités que vous venez de lire (1). Il accompagna cet Ecrit d'un grand nombre de Certificats signés par des personnes d'une probité reconnue, & entr'autres par Monsieur Boyle, & par Messieurs Wilkins, Whichcot, Cudworth & Patrick, fameux Théol.

(1) Cette Lettre est intitulée, *A brief Account of M. Valentine Greatrak's, and divers of the strange Cures by him performed, &c.* C'est à-dire, *Histoire abrégée de M. Valentin Greatrak's, & de plusieurs guérisons extraordinaires qu'il a faites, &c.* Voyez aussi l'Ecrit de Henry Stubbe Médecin, intitulé, *The miraculous Conformist, &c.* C'est à-dire, *Le Conformiste miraculeux; ou, Relation de plusieurs guérisons merveilleuses, produites par l'attachement de M. Valentin Greatrak's: imprimé à Oxford en 1666.*

1668. logiens , qui attestoient la vérité des guérisons merveilleuses qu'il avoit faites. Avec tout cela , sa réputation ne se soutint guère plus long-temps que celle de Jacques Aymar (1). Il se trouva enfin , que toutes ces guérisons miraculeuses n'étoient fondées que sur la crédulité du Public. On remarqua même que ce faiseur de miracles touchoit les femmes avec plus d'attention que les hommes , & on se divertit ensuite de quelques intrigues qu'il avoit eues. Le bruit qu'avoit fait cet homme , donna occasion à M. de Saint-Evremond d'écrire une NOUVELLE intitulée, le *Prophète Irlandois* (2) , où il raille finement la crédulité du Peuple , & l'esprit de superstition. Il fait voir en même temps qu'il n'y a point de conjuration capable de chasser cette espèce de Démon , qui trouble quelquefois la paix du ménage.

Monfieur le Comte de Lionne ne fut pas plutôt arrivé à Paris , qu'il écrivit à Monfieur de Saint - Evremond , qu'il avoit parlé de son Affaire à plusieurs personnes de distinction , qui lui avoient paru disposées à lui rendre service. Il lui nomma particulièrement Monfieur le Marquis de Lion-

(1) Paysan du Dauphiné , qui fit beaucoup de bruit en France , en 1692. & 1693. par les merveilleux effets de sa Baguette divinatoire.

(2) Tom. II. pag. 319.

ne ; & Monsieur le Comte de Lauzun , 1667.
 qui avoit alors la faveur du Roi. Quelque-
 temps après , Monsieur de Turenne le fit
 assurer par le Comte d'Auvergne & par le
 Comte d'Estrade , qu'il seroit bien aise de
 trouver quelque occasion de lui être utile.
 Monsieur de Saint-Evremond lui témoi-
 gna combien il étoit sensible à son souve-
 nir , & le supplia de lui continuer l'hon-
 neur de sa bienveillance.

Cependant , il s'attachoit à dissiper l'en-
 nui , qu'une situation défagréable eût pû
 lui donner. Heureusement pour lui , il ai-
 moit les Belles-Lettres , il avoit réfléchi
 sur ce qu'il avoit lû , & il savoit écrire.
 Un homme de Lettres n'est jamais réduit à
 une oisiveté chagrine & importune. Lors-
 que le commerce de ses amis lui manque ,
 il trouve une ressource dans la lecture , ou
 dans la composition. Monsieur de Saint-
 Evremond se divertit à faire le Portrait
de la Femme qui ne se trouve point (1) ,
 ou plutôt à donner l'idée d'une personne
accomplie ; & il remarque qu'il ne l'avoit
point voulu chercher parmi les hommes ,
parce qu'il manque toujours à leur commer-
ce , je ne sai quelle douceur , qu'on rencon-
tre en celui des femmes : & qu'il avoit crû
moins impossible de trouver dans une femme ,

(1) Tom. II. pag. 350.

1667. *la plus forte & la plus saine raison des hommes ; que dans un homme , les charmes & les agrémens , naturels aux femmes.*

Les conversations qu'il avoit avec Monsieur Vossius , lui firent naître le dessein de jeter sur le papier quelques OBSERVATIONS qu'il avoit faites sur Saluste & sur Tacite (1) ; & il les adressa à M. Vossius, qu'il appelloit son *Ami de Lettres*. Il composa aussi quelques autres Ouvrages , dont je parlerai dans la suite. Monsieur le Comte de Lionne , qui avoit vû quelques-unes de ces Pièces , le pria de les lui envoyer : mais il ne lui fit tenir que l'*Idee de la femme qui ne se trouve point*.

Il voulut ensuite se donner , pendant quelques mois , un amusement plus vif ; & forma le dessein de voir la Flandre. Il fit quelque séjour à Breda , où l'on négocioit la Paix entre l'Angleterre & la Hollande. Il alla ensuite aux Eaux de Spa , & de-là à Bruxelles , où il vit la Princesse d'Isenghien , & Don Antonio de Cordoue , favori de Don Juan , & Lieutenant Général de la Cavalerie Espagnole. En retournant à la Haye , il passa à Liege ; & c'est - là , qu'il connut Monsieur Sluse , Chanoine de Saint Lambert , si célèbre par

(1) *Ibid.* pag. 373.

DE SAINT-ÉVREMOND. 95
La grande connoissance qu'il avoit du Droit, 1667
& des Mathématiques.

Quelque - temps après , Monsieur le Comte de Lionne lui apprit , que Monsieur le Marquis de Lionne souhaitoit qu'il lui envoyât une Lettre , qui pût être montrée au Roi , & qu'il s'engageoit à l'appuyer. Monsieur de Saint - Evremond lui écrivit la Lettre suivante.

» Ne croyez pas , Monsieur , que j'aime
» trop les Pays étrangers , quand vous me
» voyez employer si peu de soin & d'in-
» dustrie , pour mon retour dans le nôtre.
» Ce n'est point une véritable nonchalance ;
» ce n'est point un grand attachement aux
» lieux où je suis , ni une aversion pour
» ceux où vous êtes. La vérité est , que je
» n'ai pas voulu demander au Roi le moi-
» dre soulagement , sans avoir souffert ce-
» que j'ai dû souffrir , pour avoir été si mal-
» heureux que de lui déplaire. Après tant
» d'années de disgraces & de maladies , je
» crois pouvoir exposer la manière dont j'ai
» failli ; ou , si je l'ose dire , me justifier de
» l'apparence d'une faute.

» Comme le blâme de ceux qui nous
» font opposés , fait la louange la plus dé-
» licate qu'on nous donne , j'avois crû tra-
» vailler ingénieusement à la gloire du génie
» qui régit , en établissant la honte de ce-

1667. » lui qui avoit gouverné auparavant. Ce
 » n'est pas , que Monsieur le Cardinal n'ait
 » eu des talens recommandables ; mais ces
 » qualités , qui auroient eu de l'approba-
 » tion parmi les hommes , considérées pu-
 » rement en elles - mêmes , sont devenues
 » méprisables , par l'opposition de celles du
 » R O I : d'où il arrive , que des actions assez
 » belles sont obscurcies par de plus éclatan-
 » tes ; que le moindre mérite auprès du
 » plus grand , passe pour défaut : d'où il
 » arrive , que la gloire du Prince ruine la
 » réputation du Ministre ; & trouver mau-
 » vais qu'on méprise ce qu'a fait son Emi-
 » nence , est en quelque sorte avoir du cha-
 » grin , qu'on admire ce que fait Sa Ma-
 » jesté.

» Que si l'on voyoit en usage les mêmes
 » maximes , qui étoient suivies , il paroî-
 » troit qu'on veut exiger des approbations
 » en leur faveur ; & nous donnerions les
 » nôtres aussi - tôt , par une respectueuse
 » obéissance : mais , puisqu'on s'en éloigne
 » à dessein , jusqu'à prendre les voyes les
 » plus opposées , il y a quelque délicatesse à
 » n'approuver pas ce qu'on évite , & quel-
 » que prudence à rejeter ce qu'un R O I si
 » sage ne veut pas faire.

» Ne m'alléguez point , que c'est un
 » crime d'attaquer la réputation d'un mort :
 autrement

» autrement , celui qui la ruine , seroit le 1667.
 » premier & plus grand criminel lui-mê-
 » me. Quand il humilie l'orgueil des Es-
 » pagnols , & la fierté des Allemans ; quand
 » il abaisse Rome , & s'assujettit à l'Eglise ;
 » quand il maintient l'Empire contre la
 » puissance du Turc , au même - temps que
 » le Roi d'Espagne abandonne l'Empereur ;
 » & laisse les Etats de sa Maison exposés à
 » l'invasion des Infidèles ; quand il fait la
 » Guerre avec tant de conduite & de va-
 » leur , & la Paix avec tant de hauteur &
 » de sagesse ; que fait - il , sinon condam-
 » ner par ses actions , ce que j'ai blâmé par
 » le discours , & en donner à toute la terre ,
 » une plus forte , & plus expresse cen-
 » sure ?

» N'en doutez point , Monsieur , c'est
 » du Roi , que Monsieur le Cardinal a
 » reçu l'injure que l'on m'attribue ; les
 » belles & admirables qualités de Sa Ma-
 » jesté , ses actions , son gouvernement , ses
 » Conseils , m'ont donné les petites idées
 » que j'ai de son Eminence ; & dans la con-
 » dition où je suis , j'ai à demander pardon
 » d'une chose , dont il m'est impossible de
 » me repentir. Mais , quel sujet de plainte
 » a Monsieur le Cardinal , qui ne lui soit
 » commun avec tous nos Rois ? Leurs ré-
 » gnes n'ont-ils pas le même sort que son

1667. » ministère ? Leurs faits ne sont-ils pas
 » anéantis comme les siens ? Leur réputation
 » effacée comme la sienne ?

» Autrefois , nous pensions assez faire de
 » nous soutenir contre une nation ennemie :
 » toute l'Europe , si on le peut dire , toute
 » l'Europe aujourd'hui confédérée , ne se
 » trouve pas capable de nous résister. Au-
 » trefois , nous tenions les Paix glorieuses ,
 » qui nous apportoit la restitution de
 » quelque place : aujourd'hui les Espagnols
 » cherchent leur salut dans la cession de leurs
 » Provinces ; & si la justice ne régloit tou-
 » jours nos prétentions , il s'agiroit moins
 » de ce qu'ils nous cèdent , que de ce qui
 » leur reste. Autrefois nos Alliés murmu-
 » roient , d'avoir été mal soutenus dans la
 » guerre , ou abandonnés dans la paix : de
 » notre temps , ceux qu'on a vû tomber par
 » leur faute , ont été relevés par notre se-
 » cours ; & l'influence de notre pouvoir a
 » formé toute la grandeur des autres. S'at-
 » tacher à nous , c'est une élévation certai-
 » ne ; s'en séparer , une chute comme assû-
 » rée.

» Tant que le R o i agira comme il agit ;
 » il m'autorise à parler comme je parle : si
 » on veut que je me démente , qu'il se re-
 » lâche , qu'il abandonne ses alliés , qu'il
 » laisse rétablir ses ennemis. ; Alors je de-

» viendrai favorable à Monsieur le Cardi- 1667.
 » nal , & ferai valoir les mêmes choses que
 » j'ai décriées : mais aujourd'hui , que les
 » peuples attachés à notre amitié, regardent
 » avec joie le gouvernement que nous
 » voyons , & que les nations opposées à nos
 » intérêts , regrettent avec douleur le mi-
 » nistère que nous avons vû : toutes mes
 » réflexions me confirment en ce que j'ai
 » dit , & mon esprit ferme dans ses pre-
 » miers sentimens , ne se peut tourner à
 » d'autres pensées.

» Si une tendresse du R O I , conservée à
 » la mémoire d'une personne qui lui fut ché-
 » re ; si la constance de son affection pour
 » un mort , lui ont fait trouver mauvais ce
 » qui m'a paru si fort à son avantage , je le
 » supplie de considérer , que mes intentions
 » ont été trompées. Je n'ai pas crû blesser
 » la délicatesse de son amitié , & je pensois
 » avoir des sentimens exquis sur l'intérêt de
 » sa gloire. En toutes choses , les méprises
 » sont excusables : mais l'erreur , qui vient
 » d'un principe si noble & si beau , ne laisse
 » aucun droit à la justice. Ne pensez pas
 » néanmoins , que je veuille faire ici des
 » leçons , au lieu de très-humbles prières ,
 » & instruire S A M A J E S T E' de ce qu'el-
 » le doit , au lieu de me soumettre à ce
 » qu'Elle veut. J'attens avec une parfaite

1667. » réſignation , qu'il lui plaiſe ordonner de
» ma deſtinée , & je me prépare à la recon-
» noiſſance de la grace , ou à la patience
» dans le châtiment.

» Si Elle a la bonté de finir mes maux ,
» Elle joindra la dépendance d'une créature
» à l'obéiſſance d'un ſujet , & adoucira la
» contrainte qui lie , par l'affection qui at-
» tache. Mais je conſulte peu mes ſenti-
» mens , quand je parle de la forte. L'obli-
» gation dans laquelle je ſuis né , me tient
» lieu de tous les attachemens du monde :
» le devoir a les mêmes charmes pour moi ,
» que les graces pourroient avoir pour les
» autres. Preſqu'en tous les hommes , la ſu-
» jétion n'a qu'une docilité apparente : tan-
» dis qu'elle affecte un air ſoumis , elle ex-
» cite un murmure intérieur ; & ſous des
» dehors humiliés , on tâche à défendre un
» reſte de liberté par des réſiſtances ſecrètes.
» Ce n'eſt pas en moi la même choſe. La
» nature ne garde rien pour elle en ſecret
» quand il faut obéir ; les ordres du Roi
» ne trouvent aucun ſentiment dans mon
» ame , qui ne les prévienne par inclination ,
» ou ne ſ'y ſoumette ſans contrainte par de-
» voir. Quelque rigueur que j'éprouve , je
» cherche la conſolation de mes maux dans
» le bonheur de celui qui les fait naître. J'a-
» doucis la dureté de ma condition , par la

» félicité de la sienne ; & rien ne sauroit me 1667
 » rendre malheureux , puisqu'il ne sauroit
 » arriver aucun changement dans la prospé-
 » rité de ses affaires.

Mais , ni cette Lettre , ni les sollicitations de Monsieur le Marquis de Lionne , n'eurent aucun effet sur l'esprit du Roi , comme nous le verrons bien-tôt.

Vers le commencement de l'année 1668. Monsieur le Prince de Toscane vint en Hol- 1668.
 lande. Comme il avoit dessein de faire quelque séjour à la Haye , il loua une Maison , où Monsieur de Saint-Evremond avoit un appartement , aussi-bien que quelques autres personnes de qualité. On les obligea de chercher d'autres logemens , & Monsieur de Saint-Evremond se préparoit à en sortir , lorsque ce Prince le fit prier de demeurer , & souhaita même qu'il mangeât avec lui , pendant qu'il feroit à la Haye. Il l'a depuis toujours honoré de sa bienveillance ; & il lui envoyoit tous les ans une caisse des meilleurs Vins d'Italie.

Le Comte de Lionne n'oublioit rien pour engager Monsieur de Saint-Evremond , à lui communiquer les Ouvrages qu'il avoit écrits en Hollande. Il le pria de lui envoyer les OBSERVATIONS *sur Saluste & sur Tacite* , ajoutant , que Monsieur de Lionne le Ministre , seroit bien-aise de les voir. Les

1668. louanges dont il accompagnoit cette prière ; obligerent Monsieur de Saint-Evremond à lui en faire des reproches. Je vous prie , lui dit-il , (1) de vous moquer moins de moi par des louanges excessives que vous donnez à des bagatelles. L'inutilité les a produites , & je n'en fais cas , que par l'amusement qu'elles me donnent en des heures fort ennuyeuses ; je souhaiterois qu'elles pussent faire le vôtre. Telles qu'elles sont , je ne laisserai pas de vous envoyer , par le premier ordinaire, les Observations sur Saluste & sur Tacite , desquelles je vous ai parlé. Le premier, donne tout au naturel : chez lui , des affaires sont de purs effets du tempérament ; d'où vient , que son plus grand soin , est de donner la véritable connoissance des hommes , par les éloges admirables qu'il nous en a laissés. L'autre , tourne tout en politique ; & fait des mystères de tout , ne laissant rien desirer de la finesse & de l'habileté , mais ne donnant presque rien au naturel. Je passe de-là à la difficulté qu'il y a de trouver ensemble une connoissance des hommes , & une profonde intelligence des affaires ; & en huit ou dix lignes , je fais voir que Monsieur de Lionne le Ministre , a réuni deux talens ordinairement séparés , qui se trouvent en lui , dans la plus grande perfec-

(1) Tom. II. pag. 364. 365.

DE SAINT-ÈVREMOND. 103
tion où ils sauroient être. Les OBSERVA- 1668.
 TIONS sur *Saluste & sur Tacite*, ne cedent
 en rien aux meilleures Pièces de Monsieur
 de Saint-Evremond. » Si nos Grammai-
 » riens, dit un *savant Critique* (1), sa-
 » voient raisonner & écrire de la sorte sur
 » l'Antiquité, ils feroient prendre à tout le
 » monde l'envie de l'étudier; mais leur scien-
 » ce ne consistant qu'en une connoissance de
 » mots, de coutumes, & tout au plus de
 » chronologie, jointe à une admiration aveu-
 » gle de tout ce qu'ils lisent, dégoute les
 » honnêtes gens de Belles Lettres.

Monsieur de Saint-Evremond envoya aus-
 si à Monsieur de Lionne, la DISSERTA-
 TION, qu'il avoit faite quelque-temps au-
 paravant, sur la Tragédie de Monsieur Ra-
 cine, intitulée *Alexandre le Grand*. Il le
 pria de ne la montrer qu'à ses meilleurs amis,
 & lui recommanda, surtout, de n'en point
 donner de copie. Mais Monsieur de Lionne
 lui apprit que cette pièce couroit en manus-
 crit, & que Barbin, Libraire de Paris, se
 dispoit à l'imprimer avec quelques autres;
 qu'on assûroit être de lui. Il ajoutoit, que
 les amis de Monsieur Racine étoient très-
 mécontents de cette Critique, craignant

(1) M. le Clerc, BIBLIOTHEQUE Chois-
se, Tom. IX. pag. 328.

1668. qu'elle ne lui fit du tort. Cette nouvelle surprit beaucoup Monsieur de Saint-Evremond. » Madame Bourneau, dit-il à Monsieur de Lionne, (1) m'a fait un très-méchamment tour, d'avoir montré un sentiment confus, que je lui avois envoyé sur l'*Alexandre*. C'est une femme que j'ai fort vûe en Angleterre (2), & qui a l'esprit très-bien fait. Elle m'envoya cette Pièce de Racine, avec prière de lui en écrire mon jugement : je ne me donnai pas le loisir de bien lire sa Tragédie, & le lui écrivis en hâte ce que j'en pensois ; la priant, autant qu'il m'étoit possible, de ne point montrer ma Lettre. Moins religieuse que vous à se gouverner selon les sentimens de ses amis. » il se trouve, qu'elle l'a montrée à tout le monde, & qu'elle m'attire aujourd'hui l'embarras que vous me mandez. Je hais extrêmement de voir mon nom courir par le monde, presque en toutes choses, & particulièrement en celles de cette nature. » Je ne connois point Racine, c'est un fort bel-Esprit que je voudrois servir ; & ses plus

(1) Tom. III. pag. 34. 35.

(2) Madame Bourneau, femme d'un Président en la Sénéchaussée de Saumur, avoit accompagné Madame de Comminges en Angleterre en 1665. lorsque M. de Comminges y alla en qualité d'Ambassadeur de France.

» grands ennemis ne pourroient pas faire 1668.
 » autre chose , que ce que j'ai fait , sans y
 » penser. Cependant, Monsieur, *ajoute-t-il* ,
 » s'il n'y a pas moyen d'empêcher que ces
 » petites pièces ramassées ne s'impriment ,
 » comme vous me le mandez , je vous prie
 » que mon nom n'y soit pas. Il vaut mieux
 » qu'elles soient imprimées comme vous
 » les avez , & le plus correctement qu'il est
 » possible , que dans le désordre où elles pas-
 » sent de main en main , jusqu'à celles d'un
 » Imprimeur ». Il y a beaucoup d'apparence
 que Monsieur de Lionne n'eut aucune part
 à l'impression que l'on fit alors , de quel-
 ques Ouvrages de Monsieur de Saint - Evre-
 mond (1). Il n'auroit pas permis qu'on les
 eût mutilés , comme on a fait.

Dans la *Dissertation* sur l'ALEXANDRE
 (2). Monsieur de Saint - Evremond avoue
 qu'il y a dans cette Tragédie *des pensées for-
 tes & hardies , & des expressions qui égalent
 la force des pensées* : mais il ne croit pas que
 Monsieur Racine ait bien exprimé le Carac-
 tère de Porus & d'Alexandre. Il trouve
 qu'au lieu de les faire parler d'une manière
 conforme au génie de leur siècle & de leur
 nation , il leur a donné l'humeur & les ma-

(1) Ils furent imprimés à Paris chez Barbin.

(1) Tom. II. pag. 383.

1668. nières de France. Il l'accuse d'avoir voulu donner une plus grande idée de Porus que d'Alexandre, en quoi il n'étoit pas possible de réussir; & d'avoir asservi ces Héros à des Princesses purement imaginaires. Il le blâme d'occuper Porus de son seul Amour, sur le point d'un grand Combat qui alloit décider pour lui de toutes choses; & d'en faire sortir Alexandre, quand les ennemis se rallient. Il examine, ensuite, l'usage qu'on doit faire de l'Amour dans les Tragédies, & montre que Monsieur Corneille n'a pas moins bien réussi à cet égard-là, que dans le Caractère de tous ses Héros. Il souhaite que Monsieur Racine voulût l'imiter, & apprendre de lui l'art de bien peindre les grands hommes: Monsieur Corneille fut si sensible aux louanges que Monsieur de Saint-Evremond lui avoit données dans cette occasion, qu'il crut devoir l'en remercier (1). La Réponse que lui fit Monsieur de Saint-Evremond marque encore mieux l'estime qu'il avoit pour cet illustre Poëte (2).

Dans ce tems-là, Monsieur le Comte de Lionne aprit à Monsieur de Saint-Evremond, que sa Lettre avoit été lûe au Roi; mais qu'elle n'avoit pas produit l'effet qu'on en atten-

(1) Tom. III. pag. 39.

(2) Ibid. pag. 41. & suite

doit, parce que les Ministres qui s'étoient ¹⁶⁶⁸ déclarés contre lui, & qui avoient beaucoup de pouvoir sur l'esprit du Roi, continuoient à s'opposer à son rappel. Je n'avois rien sçû, lui répondit Monsieur de Saint-Evremond (1), de tout ce que vous m'écrivez; aucun de mes amis n'ayant voulu me faire savoir, non plus que vous, une chose assez fâcheuse: mais cette discretion, toute obligeante qu'elle est, me laisse deviner qu'ils ont mauvaise opinion de ma constance. Sept années entières de malheurs ont dû me faire une habitude à souffrir; si elles n'ont pû me former une vertu à résister. Pour finir un discours moral, impertinent à celui qui le fait, & trop austere pour celui qu'on entretient; je vous dirai en peu de mots que j'aurois bien souhaité de revoir le plus agréable Pays que je connoisse, & quelques Amis aussi chers pour le témoignage de leur amitié, que par la consideration de leur mérite. Cependant il ne faut pas se désespérer pour vivre chez une nation où les agrémens sont rares. Je me contente de l'indolence, quand il se faut passer des plaisirs: j'avois encore cinq ou six années à aimer la comédie, la musique, la bonne-chère; & il faut se repâitre de police, d'ordre, d'économie, & se faire un amusement languissant à considerer des vertus Hol-

(3) Ibid. pag. 48, 49.

1668. *landoises peu animées.* Il promet dans cette même Lettre, d'envoyer à Monsieur de Lionne trois petits Discours qu'il avoit faits en Angleterre, sur *l'Intérêt sale & vilain ; sur la Vertu toute pure ; avec le sentiment d'un Homme du monde qui fait le temperament, & qui tire de l'un & de l'autre ce qui doit entrer dans le commerce* (1).

Quelque tems après Monsieur de Lionne lui écrivit, qu'il continuoit à solliciter toutes les personnes qui s'intéressoient pour lui, & particulièrement Madame de *** & Mr. le Comte de Lausun. Monsieur de Saint-Evremond le remercia de ses soins, & le pria, en même tems, de ne pas rendre ses sollicitations trop importunes. *Je suis, dit-il, (2) infiniment obligé aux bontés de Madame***, & à la chaleur de vos offices : mais je serai bien-aise à l'avenir que personne n'excite Mr. le Comte de Lausun à me servir. Je suis sûr qu'il fera de lui même tout ce qu'il pourra sur mon sujet sans se nuire ; & je serois fâché de lui attirer le moindre déagrément. Il ne doit rien dire à son maître que d'agréable, & n'en rien entendre qui ne lui laisse de la satisfaction. Un maître qui refuse une fois, se fait aisément une habitude de ne pas accorder les autres*

(1) Tom. III. pag. 50. & suiv.

(2) Ibid. pag. 178, 179.

choses qui lui sont demandées. J'ai oïi dire à 1669.
 un grand Courtisan qu'il falloit éviter autant
 qu'on pouvoit le premier rebut ; je serois au
 desespoir de l'avoir attiré à une personne que
 j'honore autant que Monsieur le Comte de Lau-
 sun. Ce n'est pas que je n'aye presque une neces-
 sité d'aller en France pour deux mois , à moins
 que de me résoudre à perdre le peu que j'y ai ,
 & tout ce qui me fait vivre dans les pays
 étrangers. Je croy qu'il m'y est dû encore qua-
 rante mille livres , dont je ne puis rien tirer :
 cependant je crains plus que la nécessité , le
 secours de la nature qui pourroit finir tous les
 maux que me fait la fortune.

Monsieur de Saint-Evremond ne songeoit 1670.
 qu'à passer tranquillement le reste de ses jours
 en Hollande , lorsque Monsieur le Cheva-
 lier Temple , lui rendit des Lettres du Com-
 te d'Arlington , qui lui aprenoient que le Roi
 Charles souhaitoit qu'il retournât en Angle-
 terre (1). Là dessus , il repassa la Mer , & le
 Roi lui donna une Pension de trois cens
 livres sterling. Mais l'Angleterre n'étoit pas
 la patrie de Monsieur de Saint-Evremond.
 Les bons traitemens qu'il recevoit de tous
 côtés , ne lui firent pas oublier la France.
Je suis revenu dans une Cour , dit-il à Mon-

(1) Voyez les LETTRES du Comte d'Arlington
 au Chevalier Temple : Lettre du 29. d'Avril 1670.

1670. Monsieur le Comte de Lionne (1), après avoir été quatre ans dans une République, sans plaisirs ni douceur : car je croi que la Haye est le vrai pays de l'indolence. Je ne sai comme j'ai ranimé mes sentimens : mais enfin il m'a pris envie de sentir quelque chose de plus vif ; & quelque imagination de retourner en France, m'avoit fait chercher Londres, comme un milieu entre les Courtisans François ; & les Bourgemestres de Hollande. Jusques ici je pouvois demeurer dans la pésanteur, ou, pour parler plus obligeamment, dans la gravité de Messieurs les Hollandois, car je ne me trouve guère plus avancé vers la France que j'étois ; & l'étude de vivacité que j'ai faite ; nuit fort à mon repos, & me recule de l'indolence, sans m'avancer vers les plaisirs. J'entens celui que je m'imaginois, à vous voir à Paris ; ne laissant pas, à dire le vrai, d'en trouver ici, parmi beaucoup d'honnêtes gens.

1671. Monsieur le Conte de Lionne écrivit à Monsieur de Saint-Evremond en 1671, que Monsieur le Marquis de Lionne étoit mort, & que Monsieur le Comte de Lausun avoit été relegué dans la Citadelle de Pignerol(2).

(1) Tom. III. pag. 73, 74.

(2) C'étoit pour avoir voulu épouser Mademoiselle, fille unique de Gaston Duc d'Orleans. Il ne fut mis en liberté qu'en 1682.

Cette Nouvelle le toucha sensiblement. Il perdoit deux amis illustres, qui avoient un grand crédit à la Cour. 1671

Monsieur le Maréchal de Créqui lui ayant demandé *en quelle situation étoit son Esprit, & ce qu'il pensoit sur toutes choses dans sa Vieillesse*, il lui envoya un Discours (1), contenant des Réflexions, sur les différentes situations de l'esprit de l'homme par rapport à ses différens âges; sur la Lecture & le choix des Livres; sur la Poësie; sur quelques Ouvrages Espagnols, Italiens, & François; sur la Conversation; sur les Belles-Lettres, & la Jurisprudence; sur les Ingrats & sur la Religion. De tous les Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond il n'y en a point où il se soit mieux dépeint que dans celui-ci. On y découvre tout à la fois, le Courtisan, l'homme de Lettres, le Philosophe, le Théologien. On y trouve la beauté du génie, la délicatesse du goût, le justesse du discernement.

Mademoiselle de Queroualle passa en Angleterre en 1671, & Monsieur de Saint-Evremond lui adressa un PROBLEME, à l'imitation des Espagnols (2), où il demande lequel nuit le plus au bonheur de la vie des

(1) Tom. III. pag. 75.

(2) Tom. III. pag. 131.

1671. *femmes , ou de s'abandonner à tous les mouvemens de la passion , ou de suivre tous les sentimens de la vertu , & si leur abandonnement est suivi de plus de maux , que la contrainte ne leur ôte de plaisirs. Il remarque qu'il a vû des Voluptueuses s'affliger du mépris où l'Amour les avoit jettées ; & qu'il a connu des Prudes , qui gémissotent sous les rigueurs de leur vertu ; leur cœur gêné de leur sagesse cherchoit à se soulager par des soupirs , du secret tourment de n'oser aimer. D'où il conclut que celle-là est heureuse , qui peut se conduire discrettement sans gêner ses inclinations : car s'il y a de la honte à aimer sans retenue , il y a bien de la peine à passer la vie sans amour. Il s'adresse ensuite à Mademoiselle de Queroualle , & lui dit , que pour éviter ce dernier malheur , il sera bon qu'elle suive un avis qu'il veut lui donner sans intérêt. » Ne » rebutez pas trop sévèrement , ajoute-t-il , » les tentations en ce pays-ci : elles y sont » modestes , elles ont plus de pudeur à s'offrir , que n'en doit avoir une honnête fille » à les écouter. Peut-être êtes-vous assez vaie » ne pour ne vous contenter que de vous-même ; mais vous vous lasserez bien-tôt » d'être seule à vous plaire & à vous aimer ; » & quelque complaisance que fournissent » l'amour-propre , vous aurez besoin de celui d'un autre pour le véritable agrément de*

» de votre vie. Laissez vous donc aller à la 1671.
 » douceur des tantations , au lieu d'écouter
 » votre fierté. Votre fierté vous feroit bien-
 » tôt retourner en France , & la France vous
 » jetteroit , selon le destin de beaucoup d'au-
 » tres , en quelque Couvent : mais quand
 » vous choisiriez de votre propre mouvement
 » ce triste lieu de retraite , encore faudroit-il
 » auparavant vous être rendue digne d'y en-
 » trer. Quelle figure y ferez-vous si vous n'a-
 » vez pas le caractère d'une pénitente ? La
 » vraie pénitente est celle qui s'afflige & se
 » mortifie au souvenir de ses fautes ; de quoi
 » fera pénitence une bonne fille qui n'aura
 » rien fait ? Vous paroîtrez ridicule aux au-
 » tres Sœurs , qui se repentent avec un jus-
 » te sujet , de vous repentir par pure grimace :
 Il lui marque encore d'autres inconvéniens
 qu'elle trouvera dans un Couvent ; & finit ,
 en lui disant que , soit qu'elle demeure dans le
 monde , comme il le souhaite , ou qu'elle
 en sorte , comme il le craint , son intérêt est
 d'accommoder deux choses qui paroissent
 incompatibles , & qui ne le sont pas , l'*A-*
mour & la *Retenue* : mais que *la regle* de la
Retenue , qu'il lui propose , n'a rien d'*austé-*
re , puisqu'elle prescrit seulement de n'aimer
 qu'une personne à la fois.

Il n'y avoit guère lieu de craindre que
 Mademoiselle de Queroualle prît le parti de

1671. se retirer dans un Couvent. Ceux qui avoient dirigé son voyage étoient bien éloignés d'en vouloir faire une Religieuse. Elle avoit été fille d'honneur de la Duchesse d'Orléans Charles II. l'avoit vûe à Douvre, lorsque cette Princesse y vint en 1670, & on remarqua qu'il la traitoit avec beaucoup de distinction. Après la mort de Madame, le Duc de Buckingham, qui haïssoit mortellement la Duchesse de Cleveland Maîtresse du Roi, résolut de se servir de cette Demoiselle pour la supplanter. Il représenta à Charles. II que puisqu'elle avoit eu l'honneur d'appartenir à sa sœur, il lui convenoit de pourvoir à sa subsistance, & de la faire venir en Angleterre. Ce projet ne manqua pas de réussir. Mademoiselle de Queroualle fut créée *Duchesse de Portsmouth*, & prit la place de la Duchesse de Cleveland. Le Roi de France entra aussi dans cette intrigue, mais par des vûes bien différentes. Il connoissoit le Caractère de Charles II. Et il jugea que Mademoiselle de Queroualle l'attacheroit aux intérêts de la France. L'événement fit voir qu'il ne s'étoit pas trompé. Madame de Portsmouth fut si bien gagner l'esprit & la confiance de ce Prince, qu'il n'agissoit que par ses insinuations.

L'année suivante Monsieur de Saint-Evremond écrivit sur *la Tragédie ancienne & mo-*

DE SAINT-EVREMOND. 115
derne (1). Il dit d'abord qu'on n'a jamais vu 1672.
tant de Règles pour faire de belles Tragédies ,
& que l'on en fait si peu qu'on est obligé de
représenter toutes les vieilles. Il convient que
la POËTIQUE d'Aristote est un excellent
ouvrage : mais , ajoute-t-il , » il n'y a rien
» d'assez parfait pour régler toutes le Na-
» tions & tous les Siècles. Des Cartes & Gaf-
» fendi ont découvert des vérités qu'Aristote
» ne connoissoit pas: Corneille a trouvé des
» beautés pour le Théâtre, qui ne lui étoient
» pas connues : nos Philosophes ont remar-
» qué des erreurs dans sa PHYSIQUE : Nos
» Poètes ont vû des défauts dans sa Poétique,
» pour le moins à notre égard , toutes cho-
» ses étant aussi changées. qu'elles le sont ».
Il remarque ensuite , que les Dieux & les
Déeses causoient tout ce qu'il y avoit de grand
& d'extraordinaire sur le Theatre des An-
ciens , par leurs haines , par leurs amitiés ,
par leurs vengeances , par leurs protections ;
& que de tant de choses surnaturelles , rien ne
paroissoit fabuleux au Peuple , dans l'opinion
qu'il avoit d'une Société entre les Dieux &
les hommes. Mais que toutes ces merveilles au-
jourd'hui nous sont fabuleuses. Les Dieux nous
manquent , & nous leur manquons , & si vou-
lant imiter les Anciens en quelque façon , un
Auteur introduisoit des Anges & des Saints

(1) Tom. III. pag. 147.

1672. *sur notre Scène, il scandaliferoit les Dévots comme profane, & paroîtroit imbecille aux Libertins. Les Prédicateurs ne souffriroient point que la Chaire & le Théâtre fussent confondus, & que l'on allât apprendre de la bouche des Comédiens, ce qu'on débite avec autorité dans les Eglises à tous les peuples. D'ailleurs, ce seroit donner un grand avantage aux Libertins, qui pourroient tourner en ridicule à la Comédie, les mêmes choses qu'ils reçoivent dans les Temples avec une apparente soumission; & par le respect du lieu où elles sont dites, & par la révérence des personnes qui les disent.*

C'est néanmoins ce que l'on pratiquoit dans le 15^e. & dans le 16^e. siècle. Les Histoires de l'Ancien & du Nouveau Testament étoient représentées, ou pour parler le langage de ce tems-là, étoient jouées par personnages, sur des Théâtres publics. J'ai une de ces Comédies imprimée à Paris en 1541, sous ce titre: *Sensuit le mystere de la Passion de notre Seigneur Jesus-Christ Nouvellement revu & corrigé oultre les precedentes impressions. Avec les additions faictes, par tres-eloquent & scientifique Docteur Maistre Johan Michel. Lequel Mystere fut joué à Angiers moult triumphamment. Et dernièrement à Paris. Avec le nombre des personnages qui sont à la fin dudit livre. Et sont en nombre.*

CXLI. Cette Pièce est divisée en quatre 1672.
jours. La première commence par la Prédication de Saint Jean-Baptiste, & finit par son enterrement. Le sujet de la seconde est exprimé en ces termes : *Ci commence la seconde journée du mystere de la passion de Jesus-Christ, & commencent les Apôtres faisant une recapitulation des faitz de Jesus traictez en la première journée, neanmoins la fille de la Chananée pourra commencer la journée, en parlant comme une demoniacle jusques à ce que bonne silence soit faite.* Cette journée finit par une Scène précédée de cette Remarque : *Ici va Jesus sur l'anesse, & y a quatre des Apôtres qui vont devant, & Judas la meine par le licol, & les autres Apôtres vont après.* Voici l'Argument de la troisième journée : *Ci commence la tierce journée du mystere de la passion de Jesus-Christ & est à entendre que Jesus vient sur l'anesse jusques au parc & s'assemblent tous les Juifz en plusieurs bandes pour aller au devant de lui avec rameaux verds, & à l'entrée du parc y aura enfans chantans mélodieusement jusques à ce que bonne silence soit faite en lieu de prologue.* A la tête de la dernière Scène on trouve ces paroles : *Ici s'en va Anne & Maucourant Messager à l'Hôtel de Pilate où il trouvera Cai- phe & les Pharisiens & Scribes qui meinent Jesus.* La quatrième journée a ce titre : *Ci*

1672. commence la quarte journée du mystere de la Passion, & est a noter que les tyrans de Anne & de Caiphe meinent nostre Seigneur moult rudement, & les evesques, pharisees & scribes & aultres Juifs, & les suivent les ungs devant & les autres après, & Judas qui les voit de loing commence.

François I. le restaurateur des Lettres, fa-
vorisoit ces représentations, & y assistoit
même quelquefois. Personne ne s'étoit en-
core hazardé de travailler pour le Théâtre,
selon les régles des Anciens. On étoit réduit
à ces misérables Pièces, qui s'étoient mul-
tipliées à l'infini. *Il ne seroit jamais fait, dit
du Verdier dans sa Bibliothèque Française (1),
si je voulois inserer ici tous les écrits qui ont
été publiez soubz le titre MYSTERES, tant
le nombre en est grand. C'étoient des histoires
& ieux qu'on souloit représenter & reciter pu-
bliquement sur eschafaut.*

Le succès qu'eut le *Mystère de la Passion*
donna lieu à la représentation des *Actes des
Apôtres*. Cette Comédie est divisée en deux
parties. La premiere est intitulée, *le premier
volume des Catholiques œuvres & Actes des
Apôtres, redigez en escript par Saint Luc
Evangeliste & Historiographe depute par le*

(1) Page 200. Voyez aussi pages 327, 899,
& 1186.

Saint Esperit , Icelluy Saint Luc escripuant 1672
à Theophile , Auecques plusieurs Histoires
en icelluy inferez des gestes des Cefars
 Le tout veu & corrigé & deuement selon la
 vraie vérité , Et ioué par personnages à Paris
 en l'hostel de Flandres l'an mil cinq cens
 XLI. Avec Privilege du Roi. C'est l'Ouvrage
 que M. Sloane vous a communiqué. M. de
 Saint-Evremond eut la euriosité de le voir ,
 & nous le parcourûmes ensemble. Le Pu-
 blic lira avec plaisir les extraits que vous en
 avez tirés pour votre SUPPLEMENT
 (1).

On se préparoit à faire jouer en 1542. le
Mystère de l'Ancien Testament , avec la per-
 mission du Roi & du Prévôt de Paris ; mais
 le Procureur Général s'y opposa. Il représen-
 ta au Parlement d'une manière très-vive &
 très-forte les desordres causés par ces *Jeux*.
 Voici quelques traits de son Discours , tirés
 des Registres du Parlement.

» Depuis trois ou quatre ans en ça (2)
 » les Maîtres de la Passion ont entrepris de
 » faire jouer & représenter le *Mystère de la*
 » *Passion* , ce qui a été fait ; & parce qu'il

(1) Voyez le SUPPLEMENT du DICTIONNAI-
 RE Historique & Critique à l'Article CHOQUET
 (Louis .)

(1) EXTRAIT des Registres du Parlement du
 Vendredy 9. Décembre l'an 1541.

1672. » s'est trouvé qu'ils y ont fait gros gain ;
 » sont venus aucuns particuliers gens non-
 » lettrez , ni entendus en telles affaires , &
 » gens de condition infame , comme un Me-
 » nusier , un Sergeant à Verge , & un Ta-
 » pissier , & autres , qui ont fait jouer les
 » *Actes des Apostres* , en iceux commis plu-
 » sieurs fautes , tant aux feintes qu'au lieu , &
 » pour allonger le temps ont fait composer ,
 » dicter & adjouster plusieurs choses apo-
 » cryphes , quoi que soient contenues es
 » Actes des Apostres , & fait durer trois ou
 » quatre journées , afin d'exiger plus d'argent
 » du peuple ; & en entremettant à la fin
 » ou au commencement du ieu farces lascivi-
 » ves & des mocqueries , en ont fait durer
 » leur ieu l'espace de six ou sept mois , d'où
 » sont advenus & adviennent cessations de
 » service divin , refroidissement de charitez
 » & aumosnes , adulteres & fornications
 » infinies , scandales , derisions & mocque-
 » ries.

» Et pour les déclarer en premier lieu par
 » le menu , dit que pendant lesdits ieux , &
 » tant qu'ils ont duré , le commun peuple
 » dès huit à neuf heures du matin és jours
 » de Festes delaissoit sa Messe Paroissiale ,
 » Sermon & Vespres pour aller esdits ieux
 » gader sa place , & y être jusqu'à cinq heu-
 » res du soir : ont cessé les Prédications , car
 n'eussent

» n'eussent eu les Prédicateurs qui les eust 1672:
 » escoutez. Et retournant desdits jeux, se
 » mocquoient hautement & publiquement
 » par les ruës desdits ieux & des ioueurs,
 » contrefaisant quelque langage impropre
 » qu'ils avoient ouï desdits ieux ou autre
 » chose mal faite, criant par dérision que
 » *le Saint-Esprit n'avoit point voulu descen-*
 » *dre*, & par d'autres mocqueries. Et le plus
 » souvent les Prestres des Paroisses pour
 » avoir leur passe-temps d'aller esdits ieux,
 » ont delaisié dire Vespres les jours de Fes-
 » tes, ou les ont dites tout seuls dès l'heu-
 » re de midy, heure non accoustumée : &
 » mesme les Chantres ou Chappellains de
 » la Sainte Chappelle de ce Palais tant que
 » lesdits ieux ont duré, ont dit Vespres les
 » jours de Festes à l'heure de midy, & en-
 » core les disoient en poste & à la legere
 » pour aller esdits ieux

Il remarque que » tant les Entrepreneurs
 » que les Ioueurs sont gens ignares & non
 » lettrez qui ne savent ny A. ny B. qui n'ont
 » intelligence non seulement de la Sainte
 » Ecriture, *immò*, ny d'Ecritures prophé-
 » nes. Sont les ioueurs artisans mechani-
 » ques, qui ne savent lire ny escrire, & qui
 » oncques ne furent instruits ny exercez en
 » Theatres & lieux publics à faire tels actes,
 » & d'avantage n'ont langue diserte ny lan-

1672. » guage propre, ny les accens de pronon-
 » ciation decente, ny aucune intelligence de
 » ce qu'ils dient : tellement que le plus sou-
 » vent advient que d'un mot ils en font trois;
 » font point ou pause au milieu d'une propo-
 » sition, sens ou oraison imparfaite; font
 » d'un interrogant un admirant, ou autre
 » geste, prolation ou accent contraires à
 » ce qu'ils dient, dont souvent advient de-
 » rision & clameur publique dedans le
 » Theatre mesme, tellement qu'au lieu de
 » tourner à édification, leur jeu tourne à
 » scandale & derision.....

Que » ce néanmoins un nommé le Royer,
 » un vendeur de poisson, un Tapissier, un
 » Menuisier & quelques autres leurs com-
 » pagnons ont de nouveau entrepris de faire
 » jouer l'année prochaine *le Vieil Testament*,
 » & veulent faire desormais un ordinaire
 » desdits jeux pour exiger argent du peu-
 » ple, Davantage y a plusieurs cho-
 » ses au Vieil Testament qu'il n'est expe-
 » dient declarer au peuple, comme gens
 » ignorans & imbecilles, qui pourroient
 » prendre occasion de Judaïsme à faute d'in-
 » telligence.

On voit par là les inconveniens qu'il y
 auroit à représenter les vérités de la Reli-
 gion, même dans des Pièces de Théâtre
 régulières, comme le remarque M. de Saint-

Evremond. *Mais posons, ajoute-il, que nos* 1672.
Docteurs abandonnent toutes les matières saintes à la liberté du Théâtre; faisons en sorte que les moins dévots les écoutent avec toute la docilité que peuvent avoir les personnes les plus soumises: il est certain que de la doctrine la plus sainte, des actions les plus Chrétiennes, & des vérités les plus utiles, on fera les Tragédies du monde qui plairont le moins. La raison qu'il en donne, c'est que l'Esprit de notre Religion est directement opposé à celui de la Tragédie: l'humilité & la patience de nos Saints sont trop contraires aux vertus des Héros que demande le Théâtre. Il croit que les Histoires du VIEUX TESTAMENT, s'accommoderoient beaucoup mieux à notre Scène: mais il craint que leur représentation ne leur fit perdre de leur autorité, & ne diminuât la vénération qu'elles nous doivent inspirer. Il dit ensuite, que bien que la PHARSALE, ne soit pas comparable à l'ENEIDE, les idées que nous donne Lucain des grands hommes, sont véritablement plus belles, & nous touchent plus que celles que Virgile nous donne des Immortels. Celui-ci, ajoute-il, a revêtu ses Dieux de nos faiblesses, pour les ajuster à la portée des hommes: celui-là, élève ses Héros jusqu'à pouvoir souffrir la comparaison des Dieux:

L ij



1672.

Victis causa Diis placuit , sed victa Ca-
toni.

Dans Virgile , les Dieux ne valent pas des Héros. Dans Lucain , les Héros valent des Dieux. M. de Saint-Evremond remarque que la Tragédie des Anciens auroit fait une perte heureuse en perdant ses Dieux , avec ses Oracles , & ses Devins ; que c'étoit par là qu'on voyoit régner au Théâtre un esprit de superstition & de terreur , capable d'infecter le genre humain de mille erreurs , & de l'affliger encore de plus de maux. En effet , la Tragédie consistant , comme elle faisoit , en des mouvemens excessifs de crainte & de pitié , c'étoit faire du Théâtre une école de frayeur & de compassion , où l'on apprenoit à s'épouvanter de tous les périls , & à se désoler de tous les malheurs. Cet esprit d'épouvante & de lamentation amolissoit le courage , & causoit même quelquefois la déroute des Armées. Il est vrai qu'Aristote ayant connu le préjudice que cela pourroit faire aux Athéniens , crut y remédier en établissant une certaine purgation , que personne jusqu'ici n'a entendue , & qu'il semble n'avoir pas bien comprise lui-même : mais Monsieur de Saint-Evremond trouve qu'il est ridicule de former une science qui donne sûrement la

*maladie , pour en établir une autre qui tra- 1672.
 vaille incertainement à la guérison.* Il relève ,
 après cela , l'avantage de nos représentations
 sur celles de l'Antiquité , & fait voir qu'elles
 n'ont pas les mêmes inconvéniens : les mou-
 vemens de pitié & de crainte y font beau-
 coup mieux ménagés ; l'amour même ,
 qu'on y a mêlé , les perfectionne , pourvû
 qu'on en fache faire un bon usage. Il ajoute
 que notre Tragédie a du moins cet avantage ,
 que les Dieux n'y causent point de crimes ,
 & qu'on a la liberté d'y inspirer de l'hor-
 reur pour le vice , & de l'amour pour la ver-
 tu. Il finit en nous marquant l'idée qu'il a
 de la Tragédie , & qu'il appelle *un senti-
 ment hardi & nouveau* C'est qu'on doit re-
 chercher à la Tragédie , devant toutes choses ,
 une grandeur d'ame bien exprimée , qui ex-
 cite en nous une tendre admiration. Il y a
 dans cette sorte d'admiration , dit-il , quel-
 que ravissement pour l'esprit , le courage y est
 élevé , l'ame y est touchée.

Il écrit aussi dans ce temps-là des Ré-
 flexions sur les caractères des Tragédies (1).
 Il les commence par une particularité assez
 remarquable. *J'ai eu dessein autrefois , dit-il ,
 de faire une Tragédie , & ce qui me faisoit
 le plus de peine , c'étoit de me défendre d'un*

(1) Tom. III. pag. 162.

1672. *sentiment secret d'amour-propre, qui nous laisse renoncer difficilement à nos qualités pour prendre celles des autres. Il me souvient que je formois mon caractère sans y penser, & que le Héros descendoit insensiblement au peu de mérite de SAINT-EVREMOND, au lieu que SAINT-EVREMOND, devoit s'élever aux grandes vertus de son Héros. Il étoit de mes passions comme de mon caractère; j'exprimois mes mouvemens voulant exprimer les siens. Si j'étois amoureux, je tournois toutes choses sur l'Amour; si je me trouvois pitoyable, je ne manquois pas de fournir des infortunes à ma pitié: je faisois dire ce que je sentoisi moi-même: & pour comprendre tout en peu de mots, je me représentois sous le nom d'autrui. Il conclut de là qu'il ne faut pas blâmer quelques Héros de nos Tragédies de verser des pleurs, qui devoient couler seulement en quelques endroits: ce sont les larmes des Poètes, qui trop sensibles de leur naturel, ne peuvent résister à la tendresse qu'ils se sont formée. Il remarque ensuite, qu'il faut également ménager l'affliction du Héros & la tendresse des Spectateurs, & exprimer la passion d'une manière qui ne soit ni trop violente, ni trop ingénieusement recherchée. Il est surpris que dans un temps où l'on tourne toutes les Pièces de Théâtre sur l'Amour, on en ignore si fort la nature & les*

DE SAINT-EVREMOND: 127
mouvemens. Il explique ses trois princi- 1672.
paux mouvemens, *aimer, brûler, languir*;
& fait voir que nos meilleurs Poètes Tragi-
ques *employent une passion pour une autre* ;
mettent de la *douleur* où il ne faut que de
la *tendresse* ; & du *désespoir* où il ne faut que
de la *douleur*.

Un Auteur lui ayant demandé son senti-
ment sur une de ses Tragédies (1), il lui ré-
pondit qu'elle lui plairoit assez, s'il avoit
un peu ménagé les larmes de son Héroïne,
mais qu'il la *fait pleurer avec excès*. Il mon-
tre comment il faut ménager les mouve-
mens de douleur & de désespoir, & finit
en louant M. Corneille d'avoir si bien en-
tendu la nature, & de l'avoir si heureusement
exprimée.

Le DISCOURS qu'il composa *sur les* 167 ;
Historiens François (2), ne fauroit être lû
avec soin, par ceux qui s'attachent à écrire
l'Histoire. Il y remarque que nos Historiens
ont un *mérite si médiocre*, qu'il avoit crû
d'abord qu'on *devoit attribuer ce défaut à no-*
tre Langue ; mais qu'il étoit revenu de cette
pensée, en faisant réflexion sur les Traduc-
tions excellentes qu'on nous a données,
& s'étoit trouvé obligée de croire que la

(1) Tom. III. pag. 173.

(2) Ibid. pag. 180.

1673. *médiocrité de notre génie se trouve au dessous de la majesté de l'Histoire.* Il ajoute, que quand même il y auroit parmi nous quelques génies assez élevés, il leur manqueroit encore d'autres choses, qui sont en trop grand nombre pour se pouvoir rencontrer dans une même personne. Un stile pur & noble ne suffit pas; il faut qu'un Historien ait une parfaite connoissance de la Cour & des affaires; qu'il sache à fonds les loix, l'état de la Religion, & en particulier tout ce qui regarde le métier de la guerre. Il prouve tout cela par un assez long détail; & remarque à l'égard de ce dernier article, que le célèbre Grotius après avoir si bien réussi dans tout le reste de son HISTOIRE DES PAYS-BAS, n'a pû maintenir dans les esprits l'admiration qu'il avoit causée, aussitôt qu'il a fallu ouvrir le champ de la guerre, quand il a fallu parler du mouvement des armées, venir à la description des sièges, & au récit des combats. Il fait voir ensuite que les Historiens Latins ont sù mêler admirablement les diverses connoissances dont il a parlé; & que cela vient, de ce qu'au lieu que chaque Profession fait aujourd'hui un attachement particulier, il n'y a guère eu de grands personnages à Rome, qui n'ayent passé par les dignités du Sacerdoce, qui n'ayent été du Sénat, & tirés du Sénat pour commander

les armées. Il admire la beauté de leur Nar- 1673
 ration, & la véhémence de leurs Harangues.
 Mais il s'attache particulièrement à déve-
 lopper l'art infini qui se trouve dans leurs
Eloges. Ils *assemblent des qualités, comme*
opposées, qu'on ne s'imagineroit pas se pou-
voir trouver dans une même personne; &
trouvent de la diversité dans celles qui pa-
roissent tout-à-fait les mêmes. Ils ne se con-
 tentent pas de peindre les vertus & les vi-
 ces; ils marquent encore de la différence
 entre chaque vertu & chaque vice. Si, par
 exemple, ils font le portrait de quelque
 homme ambitieux & hardi, ou modéré &
 prudent; ils décrivent quelle étoit l'espèce
 d'ambition & de courage, ou de modéra-
 tion & de prudence qu'il a eue.

Dans les REFLEXIONS SUR NOS TRADUC-
 TEURS (1), il fait d'abord l'éloge des Tra-
 ductions de Monsieur d'Ablancourt; mais
 non pas tant pour être exactes & fidelles,
 qu'à cause de la force & de la justesse de son
 expression. Il croit néanmoins qu'il a l'obli-
gation de ces avantages au discours des An-
ciens, qui réglaient le sien: il ne trouve pas les
 mêmes beautés dans ses Préfaces & dans ses
 Lettres, où il suit son propre génie. Il mar-
 que ensuite l'utilité des Traductions; mais

(1) Tom. III. pag. 205.

1673. il ajoute, que le simple talent de Traducteur n'est pas fort estimable, s'il n'est soutenu par d'autres qualités. Je puis estimer beaucoup ; dit-il, les Versions d'Ablancourt, de Vaugelas, de Du Ryer, de Charpentier, & de beaucoup d'autres, sans faire grand cas de leur esprit ; s'il n'a paru par les Ouvrages qui viennent d'eux-mêmes. Il examine la Traduction que Brebeuf a faite de la PHARSALE, & celle que Segrais nous a donné de l'ENEIDE ; & de là, il prend occasion de parler du peu de mérite du bon Enée. Quand Virgile, dit-il, le dépeint si dévot, il doit lui attribuer une dévotion pleine de confiance, qui s'accommode avec le tempéramment des Héros, non pas un sentiment de Religion scrupuleux, qui ne subsiste jamais avec la véritable valeur. Il ne fauroit souffrir que le fils de Vénus, assuré par Jupiter de son bonhenr & de sa gloire future, n'ait de piété que pour craindre les dangers, & pour se défier du succès de toutes les entreprises. Il remarque que les Dieux abandonnent à Enée toutes les matières de pleurs ; mais si tôt qu'il y a une grande résolution à prendre, ou une exécution difficile à faire, ils ne se fient ni à sa capacité, ni à son courage ; & ils font presque toujours ce qu'ailleurs les grands Hommes ont accoutumé d'entreprendre & d'exécuter. C'étoit un pauvre Héros dans le Paganisme, qui pourroit

être un grand Saint chez les Chrétiens, fort propre à nous donner des miracles, & plus digne Fondateur d'un Ordre, que d'un Etat. 1673.
 Il compare les caractères d'Homère avec ceux de Virgile; & finit, en observant que la Poësie de Virgile doit avoir de grandes beautés, puisque, malgré la vertu des Héros d'Homère, & le peu de mérite des siens, les meilleurs Critiques ne trouvent pas qu'il lui soit inférieur.

1674.
 Monsieur le Comte d'Olonne, Monsieur de Vineuil, l'Abbé d'Effiat, & deux ou trois autres, furent exilés de la Cour en 1674. pour avoir parlé du Roi avec trop de liberté. Dès que Monsieur de Saint-Evremond fut la disgrâce de M. d'Olonne, il lui témoigna combien il en étoit touché; & ayant ensuite appris qu'il avoit eu permission de quitter Orléans, où il avoit été d'abord relegué, & de se retirer dans la Terre de Montmirel près de Villers-Cotterets, il lui écrivit une seconde Lettre (1) où il lui conseille d'être en garde contre le chagrin, dans un temps où il n'étoit pas en son pouvoir de goûter la joye. Il lui donne des avis sur le choix des plus excellens vins, & des viandes les plus saines & les plus délicates, & lui dit de ne s'attacher qu'aux livres qui peuvent détourner son es-

(1) Tom. III. pag. 135.

1674. prit de toute pensée triste & sérieuse, & lui
 donner des sentimens de plaisir. Dans cette
 vûe, il croit que PETRONE, LUCIEN, & DON
 QUICHOTTE, doivent être préférés à SENE-
 QUE, à PLUTARQUE, & à MONTAGNE même.
 Il prévient en même temps une objection
 que Monsieur d'Olonne auroit pû lui faire.
 » Vous me direz peut-être, *dit-il*, que je
 » n'ai pas été d'une humeur si enjouée dans
 » mes malheurs, que je le parois dans les
 » vôtres, & qu'il est malhonnête de don-
 » ner toutes ses douleurs à ses maux, lors-
 » qu'on garde son indifférence & sa gaité
 » même pour ceux de ses amis. J'en demeu-
 » rerois d'accord avec vous, si j'en usois de
 » la sorte: mais je puis dire, avec vérité, que
 » je ne suis guère moins sensible à votre exil,
 » que vous-même; & la joye que je vous
 » conseille, est à dessein de m'en attirer
 » quand je vous aurai vû capable d'en re-
 » cevoir. Pour ce qui regarde mes malheurs,
 » si je vous ai paru plus triste que je ne vous
 » parois aujourd'hui, ce n'est pas que je le
 » fusse en effet. Je croyois que les disgraces
 » exigeoient de nous la bienséance d'un air
 » douloureux, & que cette mortification
 » apparente, étoit un respect dû à la volonté
 » des supérieurs, qui songent rarement à
 » nous punir sans dessein de nous affliger.
 » Mais sachez que sous de tristes dehors &

» une contenance mortifiée, je me suis don-
 » né toute la satisfaction que j'ai su trouver
 » en moi-même, & tout le plaisir que j'ai
 » pû prendre dans le commerce de mes
 » amis.

1674.

Lorsque le Marquis de Croissi étoit Am-
 bassadeur à la Cour d'Angleterre, Monsieur
 de Saint-Evremond le pria d'écrire en sa fa-
 veur à Monsieur Colbert son frere. Mon-
 sieur Colbert répondit ingénûment, qu'*ayant
 contribué à la disgrâce de Monsieur de Saint-
 Evremond, & s'étant toujours opposé à son
 retour, il ne pouvoit pas en parler autrement
 au Roi; que cependant il ne seroit pas fâché qu'il
 revînt, & qu'il ne s'opposeroit point aux solli-
 citations que d'autres pourroient faire pour lui.*
 Si Monsieur le Tellier avoit eu les mêmes
 sentimens, Monsieur de Saint-Evremond
 auroit bien-tôt vû finir sa disgrâce : mais ce
 Ministre ne parut avoir aucune disposition
 favorable pour lui.

Hortence Mancini, Duchesse de Maza-
 rin, vint en Angleterre dans ce temps-là.
 Elle étoit nièce du Cardinal Mazarin, & hé-
 ritiere des biens immenses qu'il avoit laissés
 Il l'avoit mariée en 1661. au Duc de la Meil-
 leraye, à condition qu'il porteroit le nom
 & les armes de Mazarin. C'étoit un des
 plus riches Seigneurs de la Cour, & cette
 seule considération déterminâ le Cardinal à

1675.

1675. lui donner sa nièce. Madame Mazarin avoit l'esprit vif & pénétrant, les sentimens nobles & élevés, les manières libres & aisées, des attraits & des charmes qui touchoient les plus insensibles. Pendant les cinq premières années de son mariage, elle se conduisit avec tant de régularité & de sagesse, qu'elle faisoit l'admiration de toute la Cour, Mais Monsieur Mazarin n'étoit pas né pour une personne si accomplie. Il avoit toutes les qualités opposées à celles de Madame Mazarin. Des sentimens bas & rempans; l'humeur sombre, farouche & contrariante; l'esprit rempli de superstition & de fanatisme; toujours environné d'une troupe de Moines, de Dévots & de Dévotes, avec qui il dissipoit ses grandsbiens. *Madame Mazarin*, dit M. de Saint-Eyremont (1), *a reçu de sa mauvaise fortune la contrainte de demeurer avec Monsieur Mazarin. Le supplice du vivant attaché avec le mort, n'est pas plus cruel que celui du sage lié nécessairement avec son contraire, & c'est la cruauté que Madame Mazarin a été obligée de souffrir pendant cinq ans. Obsédée le jour, effrayée la nuit* (2), *fatiguée de voyages sur voyages*

(1) Réponse au Plaidoyé de M. Erard, Tome V. pag. 234, 235.

(2) Cela se rapporte à ce qu'il avoit dit au-

faits mal-à-propos; assujettie à des ordres ex- 1675.
travagans & tyranniques, ne voyant que des
observateurs ou des ennemis; &, ce qui est le
pire dans les conditions infortunées, malheu-
re use sans consolation. Toute autre se seroit
désendue de l'oppression, par une résistance
déclarée. Madame Mazarin voulut échaper
seulement à ses malheurs, & aller chercher
au lieu de sa naissance (2), avec ses parens,
la sûreté & le repos qu'elle avoit perdu.

Elle passa en Italie en 1668. & après y avoir séjourné deux ans, elle fit un voyage en France, pour tâcher d'obtenir une pension de Monsieur Mazarin. Le Roi lui en fit donner une de vingt-quatre mille livres, dont elle ne jouit pas long-temps. Aussitôt qu'elle l'eut obtenue, elle retourna en Italie, & y demeura jusqu'en 1672. que Ma-

paravant, pag. 218, 219. Elle attendoit le repos des nuits, qui ne se refuse pas aux misérables, pour suspendre le sentiment de leurs maux; mais ce soulagement n'étoit point pour elle. A peine ses beaux yeux étoient fermés, que Monsieur Mazarin, qui avoit le Diable présent à sa noire imagination; que cet aimable Epoux éveilloit sa bien-aimée pour lui faire part vous ne devineriez jamais, Messieurs, pour lui faire part de ses visions nocturnes. On allume des flambeaux, on cherche par-tout, Madame Mazarin ne trouve de Phantôme que celui qui avoit été auprès d'elle dans son lit.

(2) Rome.

1675. dame la Connétable Colonne sa sœur, prit la résolution de s'éloigner de son mari. Madame Mazarin l'accompagna jusqu'en France, & se retira ensuite dans les Etats du Duc de Savoye (1). Elle choisit Chambery pour le lieu de sa retraite; & il y avoit trois ans qu'elle y étoit, lorsqu'on lui proposa de venir en Angleterre. Le Duc de Savoye, qui avoit eu dessein de l'épouser (2), & qui lui avoit donné tant de marques de sa faveur, venoit de mourir. *Ce Prince (3) avoit eu pour elle un sentiment commun à tous ceux qui la voyoient. Il l'avoit admirée à Turin, & cette admiration avoit passé dans l'esprit de Madame de Savoye, pour un véritable amour. Une impression jalouse & chagrine, produisit un procédé peu obligeant pour celle qui l'avoit causée, & il n'en fallut pas davantage pour obliger Madame Mazarin à sortir d'un Pays où la nouvelle Régente étoit absolue. S'éloigner d'elle, & s'approcher de Madame la*

(1) Voyez les MEMOIRES de Madame la Duchesse Mazarin, dans le ME'LANGE curieux des meilleures Pièces attribuées à Monsieur de Saint-Evremond, Tom. II. pag. 44. & suiv.

(2) MEMOIRES de Madame la Duchesse Mazarin, pag. 53.

(3) M. de Saint-Evremond, dans l'ORAISON funèbre de Madame la Duchesse Mazarin, Tome V. pag. 251, 252.

Duchesse

*Duchesse d'York, ne fut qu'une même réso- 1675-
lution.*

Il est vrai que Madame Mazarin déclara qu'elle alloit en Angleterre pour voir Madame la Duchesse d'York sa parente (1) : cependant, vous soupçonnez, Monsieur, que ce n'étoit qu'un prétexte, & qu'on a voulu cacher le véritable motif de ce voyage. Vos soupçons sont très-bien fondés : mais pour développer ce mystère, il faut vous rappeler la situation où se trouvoit alors la Cour d'Angleterre.

Je vous ai déjà parlé du pouvoir que la Duchesse de Portsmouth avoit sur l'esprit de Charles II. L'indolence naturelle de ce Prince, & la passion qu'il avoit pour les femmes, le livroient à ses Maîtresses, & Madame de Portsmouth étoit la Maîtresse favorite. Elle le gouvernoit suivant les inspirations de la Cour de France. Le Roi d'Angleterre oubliant les véritables intérêts de son Royaume & les siens propres, devint honteusement le pensionnaire de Louis XIV. Les Partisans de la Liberté exclus des emplois

(2) Marie d'Este, Duchesse d'York, étoit petite fille de Laure-Marguerite Mazarini Martinuzzi, sœur de Hieronime Mazarini Mancini, mere de Madame la Duchesse Mazarin. Ainsi Madame Mazarin avoit le germain sur Madame la Duchesse d'York.

1675. & du maniement des affaires, chercherent plusieurs moyens d'affranchir leur Patrie de cet infame commerce ; & après les avoir employés inutilement , ils reconnurent enfin que le seul parti qu'il y avoit à prendre, étoit de faire disgracier Madame de Portsmouth, & de mettre à sa place une personne dont ils pussent s'assurer. Ils jetterent les yeux sur Madame la Duchesse Mazarin. Elle surpassoit Madame de Portsmouth en esprit & en beauté, & Charles II. l'avoit fait demander en mariage lorsqu'il étoit dans les Pays étrangers.

Ce Prince étant allé à Fontarabie pendant qu'on négocioit la Paix entre la France & l'Espagne, fit prier le Cardinal Mazarin de lui accorder une entrevûe : mais le Cardinal qui craignoit le Parlement d'Angleterre, refusa de le voir, & consentit seulement de s'aboucher avec le Marquis d'Ormond (1). Ce Seigneur n'oublia rien pour

(1) *Le Roi d'Angleterre . . . fut réduit à prendre l'expédient qu'il lui parut que le Cardinal vouloit. Ce fut que le Marquis d'Ormond allant un jour vers Saint Jean de Luz, rencontra le Cardinal Mazarin sur son chemin à l'Isle de la Conférence, & que se joignant à lui, il l'entretint des intérêts de Sa Majesté Britannique. HISTOIRE de la Paix conclue sur la Frontiere de France & d'Espagne entre les deux Couronnes, l'an 1659. &c. page 66. de l'édition de Cologne. 1667.*

l'engager à favoriser les intérêts de son Maître ; & entr'autres choses , il lui proposa le mariage de ce Prince avec Hortense Mancini sa nièce. Mais le Cardinal qui ne voyoit aucun jour au rétablissement du Roi d'Angleterre, rejetta cette proposition. Charles II. ne se rebuta point. Ayant appris que le Cardinal étoit allé à Toulouse au devant du Roi, il y envoya Monsieur Berkely, ensuite Comte de Falmouth. Monsieur Berkeley s'adressa à Monsieur de Saint-Evremond , qui le présenta au Cardinal ; mais ce Ministre regardant toujours Charles II. comme fugitif & dépouillé de ses Etats , lui refusa une seconde fois sa nièce. Cependant , lorsqu'il le vit rétabli sur le Trône de ses ancêtres , il tâcha de renouer cette affaire. Pour y mieux réussir , il engagea la Reine d'Angleterre à passer la mer , sous prétexte d'aller féliciter le Roi son fils sur son heureux rétablissement ; mais en effet , pour l'assurer que le Cardinal étoit disposé à lui accorder sa demande. Charles II. regarda ce changement comme un surcroît de bonheur que la fortune lui préparoit. Les charmes de Mademoiselle Mancini , & une Dot de vingt millions , étoient de puissans attraits. Mais ses Ministres s'opposèrent à ce mariage , qui auroit pû prévenir tous les défastres qui arriverent ensuite en Angleterre. Monsieur de Saint-Evremond n'a pas oublié

1675. une circonstance si glorieuse à Madame Mazarin. Elle avoit des charmes, dit-il (1), qui pouvoient engager les Rois à la rechercher par amour, & des biens capables de les y obliger par intérêt. Une conjoncture favorable venant à s'unir à ces grands motifs, le Roi de la Grande Bretagne la fit demander en mariage; & le Cardinal, plus propre à gouverner des Souverains, qu'à faire des Souveraines, perdit une occasion qu'il rechercha depuis inutilement. La Reine mere du Roi d'Angleterre, se chargea elle-même de la négociation: mais un Roi rétabli se souvint du peu de considération qu'on avoit eu pour un Roi chassé, & on rejetta à Londres les propositions qui n'avoient pas été acceptées à Saint Jean-de-Luz.

Madame Mazarin arriva en Angleterre sur la fin de l'année 1675. La santé de Madame de Portsmouth se trouvoit alors fort dérangée, & le Roi n'avoit plus pour elle les mêmes empressements. Madame Mazarin lui plut infiniment. Il lui donna d'abord une pension de quatre mille livres sterling, & elle l'eût bien tôt emporté sur Madame de Portsmouth, si s'élevant au-dessus des foiblesses de son sexe, elle avoit sù régler

(1) ORAISON funebre de Madame la Duchesse Mazarin, Tom. IV. pag. 240, 241.

les mouvemens de son cœur. Monsieur le Prince de Monaco vint en Angleterre dans ce temps-là. Il étoit jeune , bien fait , plein de ces empressemens , de ces petits soins qui plaisent si fort aux Dames. Il conçut une violente passion pour Mazadame Mazarin , & Monsieur de Saint-Evremond s'aperçut bien-tôt qu'elle n'y étoit pas insensible. Comme il savoit le secret du voyage de cette Duchesse , & qu'il y prenoit même quelque intérêt , il n'oublia rien pour prévenir une liaison si fatale. Il lui en représenta vivement les conséquences : mais comme ce qu'on lit fait quelquefois plus d'impression qu'un entretien passager , il lui adressa un petit DISCOURS *sur l'Amitié* (1) , où il s'insinuoit adroitement dans sa confiance. Il fait voir d'abord jusqu'où va la force de l'amitié , par l'exemple d'Agésilas , Roi des Lacédémoniens , qui recommandant l'affaire d'un de ses amis à un autre , souhaitoit qu'il le trouvât innocent , à quelque prix que ce fût. Cette action lui paroît d'autant plus remarquable , qu'il croit que *l'éloignement qu'il y a de l'empire à la sujétion , ne laisse pas former cette union des volontés qui est nécessaire pour bien aimer*. Il observe que *la liaison ordinaire qui se trouve entre les Rois & leurs*

(1) Tom. III, pag. 356.

1676. *Courtisans*, n'est qu'une liaison d'intérêt. Il marque les raisons qui obligent les Princes à se faire cette espèce d'amis & de confidens qu'on appelle *Favoris*, & montre combien est délicate & dangereuse la situation d'un Favori. Il passe de-là à des considérations plus particulières sur l'amitié ; & après avoir fait l'éloge de cette vertu, il se félicite d'avoir sù gagner la confiance de ses amis. Comme je n'ai, dit-il, aucun mérite éclatant à faire valoir, je pense qu'il me sera permis d'en dire un, qui ne fait pas la vanité ordinaire des hommes ; c'est de m'être attiré pleinement la confiance de mes amis ; & l'homme le plus secret que j'aye connu en ma vie, n'a été plus caché avec les autres, que pour s'ouvrir davantage avec moi. Il ne m'a rien celé tant que nous avons été ensemble, & peut-être qu'il eût bien voulu me pouvoir dire toutes choses lorsque nous avons été séparés. Le souvenir d'une confidence si chère, m'est bien doux : la pensée de l'état où il se trouve, m'est plus douloureuse. Je me suis accoutumé à mes malheurs, je ne m'accoutumerai jamais aux siens ; & puisque je ne puis donner que de la douleur à son infortune, je ne passerai aucun jour sans m'en affliger, je n'en passerai aucun sans me plaindre. (1)

(1) Il y a lieu de croire que M. de Saint-Eyremond parle de M. Fouquet, qui étoit alors

1676.
 Monsieur de Saint-Evremond remarque
 ensuite, que la véritable amitié doit être
 exempte de toute dissimulation, & qu'elle
 n'est pas moins incompatible avec une justi-
 ce rigoureuse, qu'avec une sagesse trop cir-
 conspecte. Il ne trouve pas mauvais que les
 amis *ayent des opinions différentes*; mais il
 voudroit que la dispute fût *une conférence*
pour s'éclaircir, & non pas une contestation
qui aille à l'ignominie. Il juge néanmoins qu'on
 ne doit pas avoir des sentimens trop opposés
 sur la Religion, & que *celui qui rapporte*
tout à la raison, & celui qui soumet tout à
l'autorité, s'accorderont mal-aisément en-
semble. Il ajoute, que rien ne seroit compa-
 rable à une liaison d'amitié avec *une femme*
lettrée, spirituelle, raisonnable, si on pouvoit
 s'assurer de sa durée; & il croit qu'on n'a ex-
 clu les femmes du maniement des affaires,
 que *par le peu de sûreté que l'on trouvoit en*
leur cœur, foible, incertain, trop assujetti à
la fragilité de la nature. De quoi ne seroient
 pas, dit-il, venues à bout *Madame de Che-*
vreuse, la Comtesse de Carlisle, la Princesse
Palatine, si elles n'avoient pas gâté par leur
 cœur, tout ce qu'elles auroient pû faire par
 leur esprit (2). Il fait voir que les erreurs du
 Prisonnier dans la Citadelle de Pignerol, où il
 mourut en 1680.

(1) Anne de Gonzague de Mantoue, fille du

1676. cœur sont bien plus dangereuses que les extravagances de l'imagination : il rapporte ce que lui disoit un jour Mademoiselle de l'Enclos, qu'elle rendoit graces à Dieu tous les soirs de son esprit, & le prioit tous les matins de la préserver des sottises de son cœur ; & après avoir loué Madame Mazarin sur sa beauté & sur l'élevation de son esprit, qui lui faisoit mépriser la fausse galanterie & les discours fades & ennuyeux des autres femmes, joignez, Madame, ajoute t-il, joignez le mérite du cœur à celui de l'ame & de l'esprit : défendez ce cœur des reudeurs de petits soins (1) ; de ces gens pressés à fermer une porte & une fenêtre, à relever un gant & un évantail. L'Amour ne fait pas de tort à la réputation des Dames ; mais le peu de mérite des Amans les deshonne. Vous m'offenseriez, Ma-

Duc de Nevers, & femme d'Edouard Prince Palatin ; & Marie de Rohan, fille du Duc de Montbazon, qui épousa en secondes noces Claude de Lorraine Duc de Chevreuse, eurent beaucoup de part aux cabales qui se formerent contre la Cour de France en 1650, 1652, & 1653. La Comtesse de Carlisle, fille du Duc de Northumberland, n'eut pas moins de part aux affaires d'Angleterre, sous Charles premier. Elle animoit les Parlementaires, & les portoit à prendre des mesures qui déconcertoient la Cour.

(1) Voyez la Carte de Tendre, dans le premier Tome de la CLELIE.

dame

dame, continue-t-il, si vous pensiez que je fusse ennemi de la tendresse : tout vieux que je suis, il me fâcherait d'en être exempt. On aime autant de temps qu'on peut respirer. Ce que je veux dans les amitiés, c'est que les lumières précèdent les mouvemens, & qu'une estime justement formée dans l'esprit, aille s'animer dans le cœur, & y prendre la chaleur nécessaire pour les amitiés, comme pour l'amour. Aimez donc, Madame, mais n'aimez que des sujets dignes de vous. Si mes souhaits avoient lieu, vous seriez ambitieuse, & gouverneriez ceux qui gouvernent les autres. Devenez maîtresse du monde, ou demeurez maîtresse de vous ; non pas pour passer des jours ennuyeux dans cette inutilité sèche & triste, dont on a voulu faire de la vertu ; mais pour disposer de vos sens avec empire, & ordonner vous-même de vos plaisirs.

Toutes ces insinuations ne produisirent aucun effet. Madame Mazarin, oubliant le rang qu'elle devoit tenir à la Cour de la Grande-Bretagne, s'attacha si fortement au Prince de Monaco, que le Roi en perdit patience ; & poussa même son ressentiment jusqu'à lui ôter sa pension. Monsieur de Saint-Evremond l'a raillée finement sur sa légèreté dans les Vers suivans, qu'on auroit de la peine à entendre sans la clef que je

1676. viens de donner. Après lui avoir dit (1) :

*Vous êtes adorée en cent & cent climats ;
Toutes les Nations sont vos propres Etats ;
Et de petits Esprits vous nomment vagabonds
de (2),
Quand vous allez régner en tous les lieux du
monde.*

Il ajoute ,

Il ne vous restoit plus qu'à régner sur les mers ;

(1) Tom. IV. pag. 223.

(2) Racine & Pradon donnerent presqu'en même temps (en 1677.) chacun une Tragédie sur le sujet de *Phedre & Hippolyte*. La Pièce de Pradon, quoique fort inférieure à celle de Racine, ne laissa pas d'avoir d'abord un grand nombre de partisans : ce qui donna lieu à des cabales, & à plusieurs écrits satiriques. Madame Des Houlières fit la critique de la *Phedre* de Racine dans un Sonnet que l'on crut être de M. le Duc de Nevers, frere de Madame Mazarin : & on y répondit par une autre sur les mêmes rimes, qui contenoit une sanglante Satire contre M. de Nevers, & contre Madame Mazarin. M. de Saint-Evremond fait allusion à ce dernier Sonnet, où Madame Mazarin est traitée de *vagabonds*. On l'attribua à Despréaux & à Racine.

Votre nouvel Empire embrasse l'Univers,

1677.

Et de nos Isles fortunées.

Vous pourriez des mortels régler les destinées :

Plus puissante aujourd'hui que n'étoient les Romains,

Vous feriez des Sujets de tous les Souverains,

Si vous n'apportiez pas plus de soin & d'étude,

Pour votre liberté que pour leur servitude.

Cependant elle obtint le rétablissement de sa pension par le crédit de ses amis, & parut à la Cour avec éclat. Sa Maison étoit le rendez-vous ordinaire de tout ce qu'il y avoit de personnes de considération en Angleterre. Les grands Seigneurs, les Ministres étrangers, les Dames les plus qualifiées, s'y rendoient assidûment. Les honnêtes-gens y trouvoient un amusement agréable, & les Savans y apprenoient à devenir polis. Madame Mazarin s'étoit beaucoup attachée à la Lecture, pendant son séjour à Chamberi. M. l'Abbé de Saint Réal avoit l'honneur de l'entretenir tous les jours, & de lui lire les meilleurs Livres François & Italiens. Cet Abbé ne fut pas insensible à ses charmes. Pour s'insinuer dans ses bonnes graces, il lui suggéra de donner l'Histoire de sa vie,

1677. & se chargea de la composer sur les particularités qu'elle lui fourniroit. Il accompagna cet Ouvrage d'une Lettre, où il fait l'éloge de cette Duchesse. Lorsque Madame Mazarin se déterminâ à passer en Angleterre, elle crut qu'il lui seroit avantageux de faire publier cet ouvrage ; & M. de Saint-Réal l'envoya à un de ses amis à Paris, qui le fit imprimer. Cette première édition est très-rare. J'ai eu l'exemplaire même de Madame Mazarin : il y avoit quelques corrections de la main de M. de Saint-Réal. Vous aviez crû, Monsieur, que Madame Mazarin avoit composé elle-même ses MEMOIRES (1) : mais je puis vous assurer qu'elle n'en a fourni que la matière. Elle n'écrivoit pas assez bien pour leur donner la forme.

M. de Saint-Réal accompagna Madame Mazarin en Angleterre ; & grossit, pendant quelque temps, le nombre des gens de Lettres, qui se rendoient chez elle. On s'y entretenoit sur toute sorte de sujets : on disputoit sur la Philosophie, sur l'Histoire, sur la Religion ; on raisonnoit sur les Ouvrages d'esprit & de galanterie, sur les Pièces de Théâtre, les Auteurs anciens & modernes, l'usage de notre Langue, &c. Ces conversa-

(1) REPONSES aux Questions d'un Provincial, Tom. I. pag. 182.

tions donnerent occasion à M. de Saint- 1677.
 Evremond , de faire plusieurs Ouvrages ,
 comme la DEFENSE de quelques Pièces de
 Théâtre de M. Corneille (1) , les REFLE-
 XIONS sur les Tragédies , & sur les Co-
 médies Française , Espagnole , Italienne , &
 Angloise : sur les Opera ; la COMEDIE des
 Opera , la DISSERTATION sur le Mot
 de VASTE ; & plusieurs autres Pièces , dont
 je parlerai dans la suite.

Dans les Réflexions sur les Tragédies (2)
 il fait d'abord l'éloge des Tragédies de Cor-
 neille , & en préfère quelques-unes à tou-
 tes celles de l'Antiquité. Il ajoûte que les
 anciens Poètes Tragiques ont beaucoup mieux
 réussi à exprimer les qualités de leurs Héros ,
 qu'à dépeindre la magnificence des grands
 Rois ; à former des caractères , qu'à découvrir
 les secrets mouvemens du cœur , & à recher-
 cher le principe des actions , comme a fait
 notre Corneille. Il ne prétend pas néanmoins
 que les Pièces de cet excellent Auteur soient
 les seules qui méritent de l'applaudissement sur
 notre Théâtre. Il avoue qu'on a été touché
 de la MARIANE de Tristan , de la SO-
 PHONISBE de Mairet ; de l'ALCYONE'E
 de du Ryer ; du VENCESLAS de Ro-

(1) Tom. IV. pag. 45.

(2) Tom. III. pag. 219.

1677. trou; du STILICON de Corneille le jeune; de l'ANDROMAQUE & du BRITANNICUS de Racine; & de plusieurs autres. Il dit après cela, que les *Tragédies des Italiens* sont si médiocres qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle; & il remarque qu'il y a de *vieilles Tragédies Angloises* (1); où il ne faudroit que retrancher certaines choses, pour les rendre tout-à-fait belles. Il désapprouve la condescendance que les Poètes Anglois ont pour le peuple, lorsqu'ils font ensanglanter la Scène; & il finit en observant que si les François reprochent assez justement aux Anglois de donner trop à leurs sens sur le Théâtre, ils doivent aussi souffrir le reproche que ceux-ci leur font de passer dans l'autre extrémité, quand ils admirent des *Tragédies* par de petites douceurs qui ne font pas une impression assez forte sur les esprits.

Dans les *Observations sur nos Comédies* (2), il a soin d'avertir, dès le titre, que la Critique ne regarde pas celles de Molière, où l'on trouve, dit-il, le vrai esprit de la Comédie. A l'égard des autres Comédies

(1) M. de Saint-Evremond m'a dit qu'il avoit ici principalement en vûe le CATILINA & le SEJAN du fameux Ben. Johnson.

(2) Tom. III. pag. 225.

Françoises, il remarque, que quoique la 1677.
Comédie doive être la représentation de la vie
ordinaire, nous l'avons tournée tout-à-fait
sur la galanterie, à l'exemple des *Espagnols*.
 Il compare la *Comédie* Françoise avec l'*Es-*
pagnole; & montre que nos Poètes, en
 tirant des *Espagnols* la plûpart de leurs su-
 jets, les ont remplis de tendresses & de dis-
 cours amoureux, pour se conformer, à l'hu-
 meur & aux manières de leur Nation. Cela
 lui donne occasion de rapporter un bon
 mot, qu'il avoit oüi dire à la Princesse d'Isen-
 ghien. Une femme de qualité *Espagnole*,
 dit-il, lisoit il n'y a pas long-temps, le Ro-
 man de CLEOPATRE; & comme après un
 long récit d'avantures, elle eut tombé sur
 une conversation délicate d'un Amant & d'u-
 ne Amante également passionnés; que d'esprit
 mal employé, dit-elle; à quoi bon tous ces
 beaux discours, quand ils sont ensemble!
 C'est, continue M. de Saint-Evremond, la
 plus belle réflexion que j'aye oüi faire de ma
 vie; & Calprenede, quoique François, de-
 voit se souvenir qu'à des Amans nés sous un
 soleil plus chaud que celui d'Espagne, les
 paroles étoient assez inutiles en ces occasions.
 Il trouve plus de régularité & de vraisem-
 blance dans la galanterie des *Comédies* Fran-
 çoises que dans celle des Pièces *Espagno-*
 les; ce qui vient encore de la différence des

152 LA VIE DE MR.
1677. mœurs & des coûtumes de ces deux Na-
tions. Enfin, il remarque que comme la Co-
médie *va purement à plaire*, il ne faut pas
toujours s'y piquer d'une régularité trop
exacte & trop rigoureuse.

M. de Saint-Evremond vient ensuite à la
Comédie Italienne (1); & d'abord il avertit
qu'il ne parlera point de l'AMINTE, du
PASTOR FIDO, & des autres Comédies
de cette nature-là; mais seulement de la
Comédie qui se voit ordinairement sur le
Théâtre. *Ce que nous voyons en France sur
celui des Italiens*, dit-il, *n'est pas proprement
Comédie, puisqu'il n'y a pas un véritable plan
de l'ouvrage; que le sujet n'a rien de bien
lié; qu'on n'y voit aucun caractère bien gardé,
ni de composition où le beau génie soit con-
duit au moins selon quelques règles de l'art.
Ce n'est ici qu'une espèce de concert mal formé
entre plusieurs Acteurs, dont chacun fournit
de soi ce qu'il juge à propos pour son person-
nage: c'est à le bien prendre, un ramas de
Concetti impertinens dans la bouche des
Amoureux, & de froides Bouffonneries dans
celle des Zanis.* Il avoue que les Bouffons
sont inimitables; mais à la fin ils n'ennuyent
pas moins que tous les autres personnages,
qui sont toujours outrés à la réserve de celui

(1) Tom. III. pag. 131.

DE SAINT-EVREMOND. 153
du Pantalon. *Au lieu d'Amans agréables*, 1677
dit-il, *vous n'avez que des discoureurs d'a-*
mour affectés ; au lieu de Comiques naturels,
des Bouffons incomparables , mais toujours
Bouffons ; au lieu de Docteurs ridicules , de
pauvres Savans insensés. Il donne ensuite, en
peu de mots , l'Histoire de la Tragédie &
de la Comédie des Anciens Romains : il
en marque l'origine , le progrès , & la dé-
cadence ; & après avoir observé combien le
génie des Italiens est différent de celui de
leurs Ancêtres , il fait l'éloge des Acteurs
de la Troupe Italienne qui jouoient alors à
Paris.

Après avoir parlé de la Comédie Italien-
ne , M. de Saint-Evremond passe à la Co-
médie Angloise (1), & remarque qu'il n'y
en a point qui se conforme plus à celle des
Anciens pour ce qui regarde les Mœurs.
Ce n'est point , dit-il , une pure galanterie
pleine d'avantures & de discours amoureux ,
comme en Espagne & en France ; c'est la re-
présentation de la vie ordinaire , selon la di-
versité des humeurs , & les différens carac-
tères des hommes. Il remarque , qu'au senti-
ment des François , *ces caractères se poussent*
trop loin , comme ceux qu'on voit sur notre
Théâtre demeurent un peu languissans au

(1) Tom. III. pag. 238.

1677. goût des Anglois ; & que cela vient de ce que ceux-ci creusent trop dans un sujet ; au lieu que les François d'ordinaire ne l'approfondissent pas assez. *À la vérité*, ajoute-il, *je n'ai point vû de gens de meilleur entendement que les François qui considèrent les choses avec attention , & les Anglois qui peuvent se détacher de leurs trop grandes méditations , pour revenir à la facilité du discours & à une certaine liberté d'esprit qu'il faut posséder toujours s'il est possible. Les plus honnêtes gens du monde , ce sont les François qui pensent & les Anglois qui parlent.* Il marque ensuite la différence qui se trouve entre les Comédies Angloises, & les Françoises ; & fait voir que celles-là n'en sont pas moins belles ni moins agréables , pour n'être pas si régulières ni si exactes que celles-ci.

Monfieur de Saint-Evremond fit dans ce temps-là une IDYLE (1), dont il composa lui-même la Musique. Cette Pièce fut chantée chez Madame Mazarin , où il se trouva plusieurs personnes de distinction. La conversation roula ensuite sur les Comédies en Musique , & particulièrement sur les Opéra , qui faisoient alors tant de bruit en France. M. de Saint-Evremond ne parla pas

(1) Tom. III. pag. 376.

fort avantageusement de ces sortes de compositions; mais n'ayant pas eû le temps de dire tout ce qu'il en pensoit, il écrivit un Discours sur les Opera, & l'adressa au Duc de Buckingham, qui avoit été de cette conversation. Mais avant que de donner une idée de cet Ouvrage, je ferai ici en abrégé l'Histoire de l'établissement de nos Opera.

LES OPERA, c'est-à-dire, les Pièces de Théâtre en Musique, accompagnées de Danfes, de Machines, & de Décorations, nous sont venus d'Italie. Le Cardinal Mazarin avoit tenté de les introduire en France, & dès l'année, 1647. il fit venir des Comédiens de de là les Monts, qui représenterent une Pièce en vers Italiens, intitulée ORPHEO E EURIDICE (1). Ce spectacle ne surprit pas moins par sa nouveauté que par la beauté des voix, la variété des concerts, le changement des décorations le jeu surprenant des machines, & la magnificence des habits (2). Le succès qu'eut cette Pièce, donna lieu d'en représenter une

(1) Voyez le *Traité des Représentations en Musique anciennes & modernes*, par le Pere Ménétrier, pag. 195. & suiv.

(2) Le Cardinal Mazarin fit la dépense de cet Opera, qui fut prodigieuse. Voiture appelle cette Pièce, *la Comédie des Machines*, & il en fait l'éloge dans le SONNET qui commente, *Quelle oïte Circé, &c.*

1678. semblable aux Nôces du Roi, sous le titre d'ERCOLE AMANTE, avec une Traduction Françoisë à côté, en faveur de ceux qui n'entendoient pas l'Italien. Cela fit souhaiter qu'on travaillât à des Opera François: mais on manquoit de bons Musiciens, & de belles voix; & on étoit d'ailleurs dans le préjugé, que les paroles Françoises n'étoient pas susceptibles des mêmes mouvemens & des mêmes ornemens que les Italiennes. Enfin, l'Abbé Perrin, qui avoit été Introduceur des Ambassadeurs auprès de Gaston Duc d'Orleans, entreprit de surmonter tous ces obstacles (1). Il composa une Pastorale, qu'il fit mettre en Musique par Cambert, Intendant de la Musique de la Reine-Mere, & Organiste de Saint-Honoré. Elle fut chantée à Issy en 1659. & réussit si bien, que le Cardinal Mazarin en fit donner à Vincennes plusieurs représentations devant le Roi. *Ce fut, dit Monsieur de Saint-Evremond, (2) comme un essai d'Opera, qui eut l'agrément de la nouveauté: mais, ajoûte-t'il, ce qu'il y eut de meilleur encore, c'est qu'on y entendit des Concerts de Flûtes; ce que l'on n'avoit pas entendu sur aucun Théâtre depuis*

(1) Voyez le Pere Menestrier, *ubi supra*: pag. 206. & *suiv.*

(2) Tom. III. pag. 294. Voyez aussi le Pere Menestrier, pag. 208, 209.

les Grecs & les Romains. Cette Pièce fut 1678.
 suivie d'un autre en 1661. intitulée ARIAD-
 NE, dont les Vers, qui étoient de l'Abbé
 Perrin, ne furent pas trouvés fort bons. On
 en fit plusieurs répétitions : mais la mort du
 Cardinal empêcha qu'elle ne fût jouée, &
 suspendit, pour quelques années, le pro-
 grès des Opera naissans. Cependant l'Abbé
 Perrin n'oublioit rien pour venir à bout
 d'une entreprise dont les commencemens
 avoient été si heureux. Il obtint en 1669.
 des Lettres Patentes, pour l'établissement
 d'une *Académie des Opera en Langue Fran-
 çoise* : mais ne pouvant fournir seul aux soins
 & à la dépense que demandoit un tel éta-
 blissement, il s'associa pour la Musique avec
 Cambert ; pour les Machines avec le Mar-
 quis de Sourdeac ; & pour fournir aux frais
 nécessaires, avec le nommé Champeron. Dès
 que cet accord fut conclu, ils firent venir
 de Languedoc les plus célèbres Musiciens,
 qu'ils tirèrent des Eglises Cathédrales, où il
 y a des Musiques fondées. Cambert leur
 associa les meilleures voix qu'il put trouver
 à Paris & ailleurs ; & l'on fit représenter sur
 le Théâtre de Guenegaud, l'Opera de PO-
 MONE en l'année 1671. Les Vers étoient
 de la façon de l'Abbé Perrin, & ils ne fu-
 rent pas trouvés meilleurs que ceux de l'A-
 riadne. Cette Pièce fut représentée huit mois

1678. entiers avec un applaudissement universel : mais dans ce temps-là le Marquis de Sourdeac, sous prétexte, des avances qu'il avoit faites, s'empara du Théâtre ; & pour se passer de l'Abbé Perrin, il eut recours à M. Gilbert, qui composa la Pièce intitulée *LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR*, laquelle fut aussi représentée sur le Théâtre de Guenegaud. Cependant Jean-Baptiste Lully, Florentin, Surintendant de la Musique du Roi, profitant de la division qui s'étoit mise entre les Associés de l'Opera, obtint, par le crédit de la Marquise de Montespan, que l'Abbé Perrin, moyennant une somme d'argent, lui céderoit son Privilège. Ce changement obligea Cambert de passer en Angleterre, où il mourut en 1677. Surintendant de la Musique de Charles II, Lully s'associa le Sieur Vigarani, Machiniste du Roi, & plaça son Théâtre au jeu de Paume de Bel-air, où il donna au public en 1672. *LES FESTES DE L'AMOUR ET DE BACCUS*. C'étoit une Pastorale ; composée des fragmens de différens Ballets, dont Lully avoit fait la Musique pour le Roi, sur les paroles de M. Quinault. Cette Pièce fut suivie des Opera de *CADMUS*, *d'ALCESTE*, *DE THESE'E*, *d'ATYS* (1),

(1) *Cadmus & Hermione*, fut représenté en

DE SAINT-EVREMOND. 159
& de plusieurs autres, qu'il n'est pas besoin 1678.
de nommer ici.

M. de Saint-Evremond commence ses Observations *sur les Opera*, (1) en déclarant ingénûment, qu'il n'admire pas fort ces sortes de représentations. J'avoue, dit-il, que leur Magnificence me plaît assez, que les Machines ont quelque chose de surprenant, que la Musique en quelques endroits est touchante, que le tout ensemble paroît merveilleux : mais il faut m'avouer aussi que ces merveilles deviennent bien-tôt ennuyeuses ; car où l'esprit a si peu à faire, c'est une nécessité que les sens viennent à languir. Après le premier plaisir que nous donne la surprise, les yeux s'occupent & se lassent ensuite d'un continuel attachement aux objets. Mais ce qu'il trouve de plus ridicule dans les Opera, c'est de faire chanter toute la Pièce depuis le commencement jusqu'à la fin, comme si les personnes qu'on représente, s'étoient ridiculement ajustées pour traiter en Musique, & les plus communes, & les plus importantes affaires de leur vie. Peut-on s'imaginer, ajoute-t-il, qu'un Maître appelle son Valet, ou qu'il lui donne une commission

1673. *Alceste ou le Triomphe d'Alcide*, en 1674.
Thésée, en 1675. & *Atys*, en 1676.

(1) Tom. III, pag. 244.

1678

en chantant ; qu'un ami fasse en chantant une confidence à son ami ; qu'on délibere en chantant dans un Conseil ; qu'on exprime avec du Chant les ordres qu'on donne , & que mélodieusement on tue les hommes à coups d'épée & de javelots dans un combat ? Ce n'est pas qu'il veuille donner l'exclusion à toute sorte de Chant sur le Théâtre. Tout ce qui regarde le service des Dieux s'est toujours chanté : la passion d'un Amant , l'irrésolution d'une ame combattue par divers mouvemens , & les autres sujets de cette nature sont assez propres pour le Chant : mais tout ce qui est de la Conversation & de la Conférence ; tout ce qui regarde les intrigues , & les affaires ; ce qui appartient au conseil & à l'action , est propre aux Comédiens qui récitent , & ridicule dans la bouche des Musiciens qui le chantent. Les Grecs , ajoûte-t-il, faisoient de belles Tragédies où ils chantoient quelque chose ; les Italiens & les François en font de méchantes , où ils chantent tout. Cela lui donne occasion de définir l'Opera , un travail bizarre de Poësie & de Musique ; où le Poëte & le Musicien également gênés l'un par l'autre , se donnent bien de la peine à faire un méchant Ouvrage. Il montre comment on pourroit faire des Comédies , où l'on introduiroit des Danses & de la Musique , qui ne nuiroient en rien à la représentation.

sentation. De ces réflexions générales il passe à des considérations sur le différent génie de Lully, & de Cambert. Il compare les Opera des Italiens avec ceux des François; & croit que pour *la manière de chanter*, qu'on appelle en France *Exécution*, aucune nation *ne sauroit la disputer à la nôtre*. Il examine la différente manière de chanter des Italiens, & des Espagnols, & conclut qu'il *n'y a que le François qui chante*. Il appuye son sentiment de l'auto.ité du fameux Luigi, qui *ne pouvoit souffrir que les Italiens chantassent ses Airs*, après les avoir oüi chanter à Monsieur Nyert, à Hilaire, à la petite la Varenne; & qui disoit hautement à Rome, que pour rendre une *Musique agréable*, il falloit des *Airs Italiens dans la bouche des François*. Monsieur de Saint-Evremond reconnoît, en même temps: » Qu'il n'y a guère de gens qui » ayent la comprehension plus lente, & » pour le sens des paroles, & pour entrer » dans l'esprit du Compositeur, que les François; qu'il y en a peu qui entendent » moins la *Quantité*, & qui trouvent avec » tant de peine la prononciation: mais après » qu'une longue étude leur a fait surmon- » ter toutes ces difficultés, & qu'ils viennent à posséder bien ce qu'ils chantent; » rien n'approche de leur agrément. » Il vient ensuite aux *Machines*, & les con-

1678. damne. Elles pourront, dit-il, satisfaire la curiosité des gens ingénieux pour des inventions de Mathématique ; mais elles ne plairont guère au Théâtre à des personnes de bon goût. Plus elles surprennent, plus elles divertissent l'esprit de son attention au discours ; & plus elles sont admirables, & moins l'impression de ce merveilleux laisse à l'ame de tendresse, & du sentiment exquis dont elle a besoin pour être touchée du charme de la Musique. Il remarque, que l'Antiquité, qui exposoit des Dieux à ses portes, & jusques à ses foyers, n'en exposa néanmoins que fort rarement sur le Théâtre. Les Italiens rétablirent en leurs Opera des Dieux éteints dans le Monde : & lorsqu'ils ont abandonné cet usage, qu'ils avoient menagé avec retenue, les François l'ont pris, & l'ont poussé jusqu'à l'excès. Nous couvrons, dit-il, la terre de Divinités, & les faisons danser par troupes, au lieu qu'ils les faisoient descendre avec quelque sorte de ménagement, aux occasions les plus importantes. » J'admire
 » Lully, ajoute-t-il, aussi-bien pour la direction des Danses, qu'en ce qui touche
 » la voix & les instrumens : mais la constitution de nos Opera doit paroître bien extravagante à ceux qui ont le bon goût du
 » vraisemblable & du merveilleux. Cependant, poursuit-il, on court hazard de

» se décrier par ce bon goût, si on ose le 1678.
 » faire paroître ; & je conseille aux autres,
 » quand on parle devant eux de l'Opera,
 » de se faire à eux-mêmes un secret de leurs
 » lumières. Pour moi, qui ai passé l'âge &
 » le temps de me signaler dans le monde
 » par l'esprit des modes, & par le mérite
 » des fantaisies, je me résous de prendre le
 » parti du bon sens, tout abandonné qu'il
 » est, & de suivre la raison dans sa disgrâce,
 » avec autant d'attachement que si elle
 » avoit encore sa première considération.

Monsieur de Saint-Evremond trouvoit si plaisant, que tout, jusqu'aux conversations les plus familières & aux affaires les plus communes, se chantât dans les Opera, qu'il se divertit à composer une Comédie, intitulée les OPERA (1), où il introduit une jeune Fille, qui à force de lire & de chanter des Opera, ne parle jamais qu'en vers & qu'en chantant. Dans une des Scènes de cette Pièce, on trouve l'Examen des Opera qui avoient déjà paru, comme *la Pastorale d'Issy*, POMONE, LES PEINES ET LES PLAISIRS DE L'AMOUR, ARIADNE, CADMUS, ALCESTE, THESE'E, ET ATHIS. C'est une Imitation de Cervantes, qui a fait entrer dans son DON

(1) Tom. III. pag. 259.

1678. **QUICHOTTE**, une Critique fine & judicieuse des plus célèbres Romans de son temps. Monsieur de Saint - Evremond fait, en même - temps, l'éloge de Cambert, de Lully, & de Quinault.

J'ajouterai ici, que d'habiles Musiciens d'Italie, étant venus en Angleterre quelques années après, on voulut l'obliger à rétracter ce qu'il avoit dit à l'avantage des François, dans son Discours sur les Opera; & il fit là-dessus un petit Ecrit, sous le Titre d'ECLAIRCISSEMENT (1): mais c'est une ironie; il y confirme ce qu'il avoit avancé.

Voici comment il se trouva engagé à écrire sa DISSERTATION *sur le mot de VASTE* (2). Madame Mazarin ayant dit un jour, en louant le Cardinal de Richelieu, qu'il avoit l'*Esprit Vaste*, Monsieur de Saint Evremond soutint, que cette expression n'étoit pas juste: qu'ESPRIT VASTE se prenoit en bonne ou en mauvaise part, selon les choses qui s'y trouvoient jointes; qu'un *Esprit vaste, merveilleux, pénétrant*, marquoit une capacité admirable; & qu'au contraire un *Esprit vaste, & démesuré*, étoit un Esprit qui se perdoit en des pensées vagues, en de belles, mais vaines idées; en des des-

(1) Tom. IV. pag. 327.

(2) Tom. IV. pag. 1.

seins trop grands , & peu proportionnés aux moyens qui nous peuvent faire réussir. Après avoir longtemps disputé , ils convinrent de s'en rapporter à Messieurs de L'ACADEMIE FRANÇOISE. Monsieur l'Abbé de Saint-Réal , qui étoit alors à Paris , fut chargé de les consulter : & ces Messieurs décidèrent en faveur de Madame Mazarin. Monsieur de Saint-Evremond s'étoit déjà condamné lui-même ; avant que cette Décision arrivât : mais quand il l'eut vûe , il composa une Dissertation , où il déclare , que *son désaveu n'étoit pas sincère ; que c'étoit un pur effet de docilité , & un assujettissement volontaire de ses sentimens , à ceux de Madame Mazarin.* Il ajoute qu'on peut disputer à Messieurs de l'Académie , le droit de régler notre Langue , comme il leur plaît. Il ne dépend pas des Auteurs , dit-il , d'abolir de vieux termes par dégoût , & d'en introduire de nouveaux par fantaisie ; tout ce qu'on peut faire pour eux , c'est de les rendre maîtres de l'Usage , lorsque l'Usage n'est point contraire au jugement & à la raison. Il y a des Auteurs qui ont perfectionné les Langues , il y en a qui les ont corrompues ; & il faut revenir au bon sens , pour en juger. Il en donne des exemples : & revenant à l'Académie Françoisé , je reconnois , poursuit-il , la Jurisdiction de l'Académie : qu'elle décide , si VASTE est en usage ; ou

1678. *s'il ne l'est pas, je me rendrai à son Jugement; mais pour connoître la force & la propriété du terme; pour savoir si c'est un blâme, ou une louange, elle me permettra de m'en rapporter à la Raison.* Après cela, il entre en matière; & quittant l'Opinion qu'il avoit d'abord soutenue, & qui lui paroissoit, dit-il, *assez modérée, il nie que VASTE puisse jamais être une louange, & que rien soit capable de rectifier cette qualité.* Il soutient que le Grand, est une perfection dans les Esprits, le *Vaste*, toujours un vice; que l'étendue juste & réglée fait le Grand, & que la grandeur démesurée fait le *Vaste*; & il le prouve par des autorités, tirées des meilleurs Ecrivains Latins. Il examine ensuite le GENIE VASTE, qu'on attribue à Homere; & à Aristote; & l'ESPRIT VASTE, qu'on donne à Pyrrhus, à Catilina, à Charles-Quint, au Cardinal de Richelieu: & fait voir, par une discussion exacte, que les beaux Ouvrages de ces fameux Auteurs, & les belles Actions de ces grands Hommes, doivent s'attribuer aux autres qualités de leur Esprit, & que leurs Erreurs & leurs desseins chimériques, doivent être imputés à ce qu'ils ont eu de *Vaste*. C'est ainsi qu'un sujet sec & stérile, & qui ne sembloit promettre que de simples discussions grammaticales, changea de nature entre les mains

DE SAINT-EVREMOND. 167
de Monsieur de Saint-Evremond, & de 1678
vint un excellent morceau d'Histoire, de
Critique & de Littérature.

Le Duc de Nevers envoyoit souvent à
Madame Mazarin, sa sœur, des Pièces de
Poésie de sa façon. Il avoit beaucoup de ta-
lent pour la Poésie; mais il s'abandonnoit
trop à son enthousiasme, & ne châtoit pas
assez ses productions. Cependant il y avoit
quelque chose d'original dans ses pensées,
& dans le tour qu'il leur donnoit (1). Ma-
dame Mazarin ayant envoyé à Monsieur de
Saint-Evremond, une EPIÏRE de Mon-
sieur de Nevers, adressée à l'Abbé Bourde-
lot (2), & l'ayant prié de lui en dire son
sentiment; il répondit, qu'il y avoit (3)
*dans ce petit Ouvrage des Vers aussi élevés,
qu'il en eût vû depuis long-temps dans notre*

(1) Voici le Portrait de M. le Duc de Ne-
vers par M. de Callieres: *Il a, dit-il, un si beau
génie pour toute sorte de Poésie, que quelque élevé
qu'il soit par son rang, il en a mérité encore un plus
considérable sur le Parnasse, par la beauté de ses
Ouvrages. Ils sont remplis de pensées & d'expres-
sions nouvelles, heureuses & hardies, qui les dis-
tinguent & leur font prendre l'essor par des routes
inconnues avant lui* DES BONS MOTS & des bons
Contes, de leur Usage, &c. pag. 338. & 339. de
la seconde édition de Paris 1699.

(2) Tom. IV. pag. 81.

(3) Ibid. pag. 87. & suiv.

1678. *Langue.* Ce qui me les fait estimer davantage, dit-il, c'est qu'il y a de la nouveauté & du bon-sens : ajustement difficile à faire. Car nos nouveautés ont souvent de l'extravagance ; & le bon-sens qui se trouve dans nos Ecrits, est le bon-sens de l'Antiquité plus que le nôtre. Je veux que l'esprit des Anciens nous en inspire ; mais je ne veux pas que nous prenions le leur même. Je veux qu'ils nous apprennent à bien penser ; mais je n'aime pas à me servir de leurs pensées. Ce que nous voyons d'eux avoit la grace de la nouveauté, lorsqu'ils le faisoient : ce que nous écrivons aujourd'hui, a vieilli de siècle en siècle, & est tombé comme éteint dans l'entendement de nos Auteurs. Qu'avons-nous à faire d'un nouvel Auteur, qui ne met au jour que de vieilles productions ; qui se pare des imaginations des Grecs, & donne au monde leurs lumières pour les siennes ? On nous apporte une infinité de Régles, qui sont faites il y a trois mille ans, pour régler tout ce qui se fait aujourd'hui ; & on ne considère point, que ce ne sont pas les mêmes sujets qu'il faut traiter, ni le même génie qu'il faut conduire, Si nous faisons l'amour comme Anacreon & Sapho, il n'y auroit rien de plus ridicule ; comme Terence, rien de plus bourgeois ; comme Lucien, rien de plus grossier. Tous les temps ont un caractère qui leur est propre, ils ont leur politique, leur intérêt, leurs

leurs affaires : ils ont leur morale , en quelque 1678.
façon , ayant leurs défauts & leurs vertus.
C'est toujours l'homme , mais la nature se va-
ric dans l'homme ; & l'art , qui n'est autre
chose qu'une imitation de la nature , se doit
varier comme elle. Nos sottises ne sont point
les sottises dont Horace s'est moqué ; nos vi-
ces ne sont point les vices que Juvenal a re-
pris : nous devons employer un autre ridicule ,
& nous servir d'une autre censure.

Après la Paix de Nimegue , Monsieur de
Saint - Evremond écrivit au Roi une EPI-
TRE en vers (1) , où il lui demande indi-
rectement son Retour : mais cela ne produi-
sit encore rien. Le Comte d'Olonne ayant
donné beaucoup de louanges à cette Pièce ;
Je ne sais pas , lui répondit Monsieur de Saint-
Evremond (2) , pourquoi vous admireriez
mes vers , puisque je ne les admire pas moi-
même , car vous devez savoir , qu'au senti-
ment d'un grand maître en l' Art Poétique (3) ,
le Poète est toujours le plus touché de son ou-
vrage. Pour moi , je reconnois beaucoup de
fautes dans le mien , que je pourrois corriger ,
si l'exaëlitude ne faisoit trop de peine à mon
humeur , & ne consumoit trop de temps à une

(1) Tom. IV. pag. 93.

(2) Ibid. pag. 99 , 100.

(3) Aristote,

1678. *personne de mon âge. D'ailleurs, j'ai une excuse que vous recevrez, si je ne me trompe : les coups-d'essai ne sont pas souvent des chefs-d'œuvre, & les louanges que je donne au Roi, étant les premières véritables & sincères que j'ai données, il ne faut pas s'étonner que je n'y aye pas trop bien réussi. Les vôtres pour moi ont une Ironie ingénieuse, dans laquelle je me suis vu un si grand maître autrefois, que le Maréchal de Clerembaut ne trouvoit que moi, capable de vous disputer le mérite de cette figure-là. Vous ne deviez pas vous en servir contre un homme qui en a perdu l'usage, & qui est autant votre serviteur que je le suis.*

1680. Il composa ensuite un petit Ouvrage (1), où il examine, pourquoi les plus grands hommes de l'Antiquité, Alcibiade, Agefilas, Alexandre, Scipion, César, ont eu si peu d'attachement pour les Femmes; pendant que Salomon, ce Roi si sage & si éclairé, a été insensible à tous autres charmes que les leurs. Il justifie la conduite de ce Prince; & appuie ses raisons de l'exemple de Syphax, d'Auguste, de Monsieur de Seneckerre, & du Maréchal d'Estrées.

Cependant, ajoute-t-il, malgré toutes ces autorités, j'estimerois beaucoup une personne

(1) Tom. IV. pag. 111, 112.

qui auroit assez de force d'esprit , pour conser- 1680.
 ver le goût de la liberté jusqu'à la fin de ses
 jours. Ce n'est pas , qu'une pleine indépendan-
 ce , soit toujours louable : de ces gens si libres
 & si détachés , se font les indifférens & les in-
 grats. Evitons l'assujettissement & la liberté ;
 pour nous contenter d'une liaison douce &
 honnête , aussi agréable à nos amis qu'à nous-
 mêmes. Si on me demande plus que de la cha-
 leur & des soins , pour les intérêts de ceux
 que j'aime ; plus que mes petits secours , tout
 foibles qu'ils sont , dans les besoins ; plus que
 la discrétion dans le commerce ; & le secret
 dans la confiance ; qu'on aille chercher ail-
 leurs des Amitiés : la mienne ne sauroit four-
 nir rien davantage. Il fait voir , après cela ,
 les désordres que produit quelquefois ce
 qu'on appelle Amitié , & observe qu'il y a
 différentes espèces d'Amis , qui sont égale-
 ment dangereux & incommodes. Il donne
 le véritable caractère de l'Amitié ; & mon-
 tre combien elle a été recommandée par les
 Philosophes , & par les honnêtes-gens de
 tous les temps , & de tous les siècles. Enfin ,
 il marqué les inconvéniens qui résultent
 d'un trop grand nombre d'Amis , tant par
 rapport à nous-mêmes , qu'à l'égard des
 personnes que nous faisons profession d'ai-
 mer. Madame Mazarin fit imprimer cette
 Pièce à Londres , en 1681. & l'intitula ma-

1689.

licieusement , L'AMITIE' sans Amitié ;
dédiée à Monsieur le Comte de Saint Albans.

Monsieur de Saint - Evremond passoit les étés à Windsor avec la Cour , & y voyoit souvent Monsieur Vossius , que le Roi avoit fait Chanoine de Windsor en 1673. Madame Mazarin se plaisoit beaucoup à la conversation de ce savant homme : il mangeoit souvent chez elle , & elle lui faisoit des questions sur toutes sortes de sujets. Voici quelques traits du caractère de Vossius. Il entendoit presque toutes les Langues de l'Europe , & n'en parloit bien aucune. Il connoissoit à fond le génie & les coutumes des Anciens , il ignoroit les manières de son siècle. Son impolitesse se répandoit jusques sur ses expressions. Il s'exprimoit dans la conversation , comme il auroit fait dans un Commentaire sur Juvenal , ou sur Pétrone. Il publioit des Livres , pour prouver que la Version des Septantes est divinement inspirée , & il témoignoit par ses entretiens particuliers, qu'il ne croyoit point de Révélation. La manière peu édifiante dont il est mort (1), ne nous permet pas de douter de ses sentimens (2). Et cependant , ce qui marque bien

(1) Isaac Vossius mourut le 21. de Février 1689.

(2) Le Dr. Hascard , Doyen de Windsor , l'étant allé visiter avec le Dr. Wickcart un des

DE SAINT-EVREMOND. 173
la foiblesse de l'esprit humain , il avoit une 1680.
Crédulité imbécille pour tout ce qui étoit ex-

Chanoines, ne put jamais l'engager à communier, comme c'est l'usage de l'Eglise Anglicane, quelque fortement qu'il l'en pressât; jusqu'à lui dire que *s'il ne le vouloit pas faire pour l'amour de Dieu, qu'il le fist du moins pour l'honneur du Chapitre.* Voici encore un trait, qui montre le caractère d'esprit & les sentimens de Vossius. Un Anglois lui ayant un jour demandé ce qu'étoit devenu un homme de Lettres qu'il avoit vû autrefois chez lui, Vossius lui répondit brusquement, *est sacrificulus in pago, & rusticos decipit.* J'ajoutérai qu'un Savant, très-connu dans la République des Lettres, m'a appris qu'il avoit entre les mains une Lettre Latine, écrite par une personne qui s'étoit trouvée chez Vossius quand il mourut, dans laquelle il dit que le Dr. Hascard l'alla voir lorsqu'il étoit aux approches de la mort, & l'exhorta à communier; mais qu'il lui dit, *apprenez-moi comment je pourrai obliger mes Fermiers à me payer ce qu'ils me doivent. Voilà ce que je voudrois que vous fissiez.* On ajoute dans cette Lettre, que ces sortes de discours lui étoient ordinaires; & que François du Jon (qui mourut en 1677. âgé de quatre-vingt-huit ans; dans la maison de Vossius, & qui étoit son oncle maternel) étant malade, un Chanoine voulut lui donner la Communion; mais Vossius s'y opposa. *C'est, lui dit-il, un bel usage établi pour les pécheurs: mon oncle n'est rien moins que pécheur. C'est un homme sans vices.*

Voici les propres termes de cette Lettre :

» Cùm Decanus Windesoriensis illum in con-

1681. *traordinaire, fabuleux, éloigné de toute créance.* C'est l'idée qu'en donne Monsieur de Saint-Evremond (1), qui l'avoit assez pratiqué, pour le bien connoître.

Monsieur Justel se retira en Angleterre, avec sa famille, sur la fin de l'année 1681, pour y jouir de la Liberté de Conscience. Il obtint quelque temps après la charge de Bibliothécaire du Roi. Cependant il ne laissoit pas de regretter les douceurs qu'il avoit perdues en quittant la France, & de s'en plaindre souvent. Cela donna occasion à Monsieur de Saint-Evremond de lui écrire une Lettre (2), où il défend la Religion Romaine en homme du monde, avec beaucoup d'esprit & de politesse, & sans entrer dans les subterfuges & les subtilités litigieuses des Controversistes. Il est vrai aussi, que

» finio mortis invitaret, cumque urbanè invi-
 » taret ad S. Cœnam, dixit Vossius : *doceto quo-*
 » *modo possim colones meos compellere ad solvendas*
 » *suas pensiones, hoc facito.* Quæ verba ne sinistrè
 » interpreteris, scias hoc quotidiani sermonis ge-
 » nus ei nativum fuisse. Simile responsum dedit
 » Canonico Windesoriensi, Francisco Junio S.
 » Cœnam offerre cupienti : *Hoc speciosum insti-*
 » *tutum pro peccatoribus, avunculus meus nihil*
 » *minùs est quam peccator. Vitiis caret.*

(1) DISCOURS à M. le Maréchal de Crequi, &c. Tom. III. pag. 97, 98.

(2) Tom. IV. pag. 129.

ses raisonnemens sentent plus le Philosophe, 1681.
 que le Théologien. Voici, par exemple, une
 des réflexions qu'il fait, pour prouver la né-
 cessité des Images. » Chacun sait, *dit-il*,
 » que Numa défendit toute sorte d'Images
 » dans les Temples des Romains, & sa Loi
 » fut religieusement observée assez long-
 » temps : mais il fallut revenir à la nature,
 » qui se passe avec trop de peine de la repré-
 » sentation des objets, lorsque les objets lui
 » manquent; & les Livres de ce Législateur
 » ayant été trouvés par hasard dans son sépul-
 » chre, on jugea plus à propos de les brû-
 » ler, que de retourner à la sécheresse de
 » ces premières institutions. Les Peres n'ont
 » rien attaqué si vivement chez les Payens,
 » que les figures & les images: c'étoient des
 » *Dieux de bois & de pierre*, c'étoient des
 » *Divinités peintes*, *vains effets de la fantai-*
 » *sie*, *travail impie de la main des hommes*.
 » Il est vrai, qu'à peine le Paganisme fut-il
 » aboli, & la Religion Chrétienne établie,
 » qu'on rappella l'usage des représentations
 » tant condamnées, & un grand Concile,
 » tenu peu de temps après, en ordonna
 » même la vénération (1).

Dans ce temps-là, Morin, homme d'une

(1) Le second Concile de Nicée, tenu l'an
 787. par les intrigues de l'Imperatrice Irène.

1682. naissance obscure , & qui n'avoit d'autre mérite que celui de grand joueur , apporta la Bassette en Angleterre. Il tailloit ordinairement chez Madame Mazarin , qui avoit beaucoup de passion pour ce jeu. Monsieur de Saint Evremond fit là-dessus quelques Pièces en Vers , où il se plaint que la Bassette avoit banni la lecture des bons Livres , & les agrémens de la conversation. Voici quelques uns de ces Vers , où vous trouverez le caractère des Savans , qui grossissoient alors la Cour de cette Duchesse (1).

Qu'est devenu le temps heureux

Où la raison d'accord avec vos plus doux vœux ,

Où les discours sensés de la Philosophie

Partageoient les plaisirs de votre belle vie ?

.....

Vossius apportoit un Traité de la Chine ,

Où cette Nation paroît plus que divine ;

Et vous auriez vû Rome en ses derniers écrits

Quarante fois au moins plus grande que Paris (2).

(1) Tom. IV. pag. 142. & suiv.

(2) M. Vossius étoit extrêmement prévenu en faveur de la Chine, Il prétendoit qu'en ce qui

DE SAINT-ÉVREMOND. 177

Justel , plein des Leçons de la rare CRITI- 1682.

QUE.

*Qui du VIEUX TESTAMENT tout le fonds
nous explique,*

Etoit venu chercher au bruit de votre nom ;

Comment sans crainte , & sans dommage

On feroit imprimer quelque nouvel Ouvrage

Du trop savant Pere Simon (1).

Lei , de Sixte-Quint vous présentoit l'HIS-

TOIRE,

regarde l'Esprit , les Arts & les Sciences , les Chinois l'emportoient sur tous les Européens. Son entêtement sur la grandeur & sur le nombre des habitans de l'ancienne Rome n'étoit pas moins extraordinaire.

(1) Le Pere Simon , Prêtre de l'Oratoire , avoit fait imprimer à Paris en 1678. son HISTOIRE critique du Vieux Testament ; mais elle fut supprimée. Cependant il en passa deux Exemplaires en Angleterre , dont l'un fut envoyé par l'Auteur à M. Compton , Evêque de Londres , & l'autre à M. le Comte de Clarendon. Madame Mazarin emprunta celui-ci , & le fit copier par le sieur Milon , son Aumônier. C'est sur cette Copie qu'a été faite la premiere édition de Hollande de cet Ouvrage en 1680. M. Simon désespérant , après cela , d'obtenir un Privilège pour son HISTOIRE critique du Nouveau Testament , avoit dessein de l'envoyer à son bon Ami M. Justel , pour la faire imprimer à Londres.

1682. Tout prêt à travailler pour votre gloire,
Et vous pouviez tirer de son talent si beau
Un caractère tout nouveau (1).

Que sert à ces Messieurs leur illustre Science ?
A peine leur fait-on la simple révérence ;
Et les pauvres Savans interdits & confus ;
Regardent Mazarin qui ne les connoît plus.
Tout se change ici-bas , à la fin tout se passe ;
Les Livres de Bassets ont des autres la place,
Plutarque est suspendu , Dom Quichotte inter-
dit ,
Montagne auprès de vous a perdu son crédit ;
Racine vous déplaît , Patru vous importune ,
Et le bon La Fontaine a la même fortune.

1683. Il arriva une affaire en 1683. qui toucha beaucoup Madame Mazarin. Le Baron de Banier , Gentilhomme Suedois (2), devint éperdûment amoureux de cette Duchesse , & il n'en étoit pas maltraité. Le Prince Phi-

(1) M. Leti, Auteur de la VIE de Sixte V. & d'un grand nombre d'autres Ouvrages historiques & politiques, étoit à Londre dans ce temps-là.

(2) Fils du Général Banier.

DE SAINT-EVREMOND. 179
lippe de Savoye , neveu de Madame Maza- 1683.
rin , se battit en duel contte lui , & le bleffa
si dangereusement qu'il en mourut. Tout
cela jetta Madame Mazarin dans une ex-
trême désolation. Elle étoit inconsolable de
la perte de son Amant , & craignoit que
son neveu , obligé de subir un jugement ,
ne fût trouvé coupable , & ne perdît les
Bénéfices dont il jouissoit en France. Elle
fit tendre son appartement de noir , & à
peine y vouloit-elle recevoir ses meilleurs
amis. Enfin , elle parut si affligée que M. de
Saint-Evremond ne douta point qu'elle ne
se retirât en Espagne dans le Couvent où
étoit Madame la Connétable sa sœur. Il avoit
d'autant plus sujet de le croire , que le
Duc de Mazarin avoit envoyé en Angle-
terre une femme de qualité de Provence ,
nommée Madame Du Ruz , qui avoit été
autrefois auprès de Madame Mazarin (1),
& qui faisoit alors tout ce qu'elle pouvoit
pour entretenir sa douleur , & l'obliger à
quitter l'Angleterre. Monsieur de Saint-
Evremond , à qui l'éloignement de Madame
Mazarin eût été insupportable , lui écrivit trois
ou quatre Lettres , pour la consoler , & pour

(1) Voyez les MEMOIRES de Madame Maza-
rin , dans le *Mélange Curieux* , &c. Tom. II.
pag. 63.

1683. la détourner d'un dessein si contraire à son bonheur. Il lui fit une peinture vive de toutes les incommodités des Couvens; & lui déclara que dans la disposition d'esprit où elle se trouvoit, il ne lui seroit pas possible de les supporter. » Encore, *lui dit-il* (1), si » vous étiez touchée d'une grace particulière de Dieu, qui vous attachât à son » service, on excuseroit la dureté de votre » condition par l'ardeur de votre zèle, qui » vous rendroit tout supportable: mais je » ne vous trouve pas persuadée; & il vous » faut apprendre à croire celui que vous » allez servir si durement. Vous trouverez » toutes les peines des Religieuses, & ne » trouverez point cet époux qui les console. Tout époux vous est odieux, & dans » le Couvent & dans le monde. Doubter un » jour de la félicité de l'autre vie, est assez » pour désespérer la plus sainte fille d'un » Couvent; car la Foi seule la fortifie, & la » rend capable de supporter les mortifications qu'elle se donne. Qui fait, Madame, si vous croirez un quart-d'heure ce » qu'il faut qu'elle croye toujours pour » n'être pas malheureuse? Qui fait si l'idée » d'un bonheur promis, aura jamais la force » de vous soutenir contre le sentiment des

(1) Tom. IV. pag. 173. & suiv.

» maux présens ? Il n'y a rien de plus rai-
 » sonnable à des gens véritablement persua-
 » dés , que de vivre dans l'austérité qu'ils
 » croient nécessaire pour arriver à la posses-
 » sion d'un bien éternel ; & rien de plus
 » sage à ceux qui ne le font pas , que de
 » prendre ici leurs commodités , & de goû-
 » ter avec modération tous les plaisirs où
 » ils sont sensibles. C'est la raison pourquoi
 » les Philosophes qui ont crû l'Immortalité
 » de l'Âme , ont compté pour rien toutes
 » les douceurs de ce monde ; & que ceux
 » qui n'attendoient rien après la mort , ont
 » mis le souverain bien dans la volupté.
 » Pour vous , Madame , vous avez une Phi-
 » losophie toute nouvelle. Opposée à Epi-
 » cure , vous cherchez les peines , les mor-
 » tifications , les douleurs : contraire à So-
 » crate , vous n'attendez aucune récompense
 » de la vertu. Vous vous faites Religieuse ,
 » sans beaucoup de Religion : vous mépri-
 » sez ce monde ici , & vous ne faites pas
 » grand cas de l'autre. A moins que vous
 » n'en ayiez trouvé un troisième fait pour
 » vous , il n'y a pas moyen de justifier votre
 » conduite.

» Il faut , Madame , il faut se persuader
 » avant que de se contraindre : il ne faut
 » pas souffrir sans savoir pour qui l'on souffre,
 » En un mot , il faut travailler sérieusement

1683. » à connoître Dieu avant que de renoncer à
 » foi-même. C'est au milieu de l'Univers que
 » la contemplation des merveilles de la na-
 » ture vous fera connoître celui dont elle
 » dépend. La vûe du Soleil vous fera con-
 » noître la grandeur & la magnificence de
 » celui qui l'a formé : cet Ordre si merveil-
 » leux & si juste , qui lie & entretient toutes
 » choses , vous donnera la connoissance de
 » sa Sageffe. Enfin , Madame , dans ce mon-
 » de que vous quittez , Dieu est tout ou-
 » vert & tout expliqué à nos pensées. Il est
 » si resserré dans les Monastères , qu'il se
 » cache au lieu de se découvrir ; si déguisé
 » par les basses & indignes figures qu'on lui
 » donne , que les plus éclairés ont de la pei-
 » ne à le reconnoître , &c.

Monfieur de Saint-Evremond représente ici Madame Mazarin comme un esprit fort ; & vous savez , Monsieur , que dans ses MEMOIRES on nous assure que le Cardinal Mazarin s'étoit déjà apperçu du penchant qu'elle avoit à l'irréligion. *Une des choses , dit-elle , sur lesquelles il étoit plus mécontent de nous (1) , c'étoit la dévotion. Vous ne sauriez croire combien le peu que*

(1) C'est-à-dire , d'elle-même , de sa sœur , qui épousa ensuite le Connétable Colonne , & de son frere le Duc de Nevers.

nous en avions le touchoit. Il n'est point de 1683.
raisons qu'il n'employât pour nous en inspi-
rer. Une fois entr'autres se plaignant de ce
que nous n'entendions pas la Messe tous les
jours, il nous reprocha que nous n'avions ni
piété ni honneur. » Au moins, disoit-il, si
vous ne l'entendez pas pour Dieu, en-
tendez-la pour le monde (1). » Madame
 Mazarin étoit alors fort jeune, il ne faut pas
 douter que son indévotion ne s'accrût par la
 bigoterie & le fanatisme de son mari; & ne
 se fortifiât ensuite dans ses voyages, par le
 commerce qu'elle avoit avec des personnes
 de beaucoup d'esprit & de savoir, mais peu
 scrupuleuses sur la Religion. Ce n'étoit donc
 pas sans fondement que Monsieur de Saint-
 Evremond lui disoit qu'elle avoit besoin
 d'acquiescer de nouvelles lumières, avant que
 de songer à devenir Religieuse. Mais elle
 n'exécuta point ce dessein: son neveu fut
 absous; & le temps ayant moderé sa dou-
 leur, elle ne pensa plus à quitter l'Angle-
 terre.

Monsieur de Saint-Evremond fit dans ce
 temps-là quelques OBSERVATIONS *sur*
le goût & le discernement des François (2).
 Il remarque d'abord, que *quoique le génie*

(1) MEMOIRES de Madame la Duchesse Ma-
 zarin, Tome II. des Mélanges, pag. 59.

(2) Tom. IV. pag. 205.

1683. *ordinaire des François paroisse assez médiocre, il est certain que ceux qui se distinguent parmi nous, sont capables de produire les plus belles choses : mais, ajoûte-t-il, quand ils savent les faire, nous ne savons pas les estimer ; & si nous avons rendu justice à quelque excellent Ouvrage, notre légereté ne le laisse pas jouir long-temps de la réputation que nous lui avons donnée. Il est surpris que dans une Cour aussi polie que celle de France, le bon & le mauvais goût, le vrai & le faux esprit, y soient, tour à tour, à la mode comme les habits. Il donne quelques exemples de cette inégalité, tant à l'égard des hommes que par rapport aux Ouvrages d'esprit ». Ce n'est pas, ajoûte-t-il, qu'il n'y » ait en France des esprits bien sains, qui » ne se dégoutent jamais de ce qui doit » plaire, & jamais ne se plaisent à ce qui » doit donner du dégoût: mais la multitude » de, ou ignorante, ou préoccupée, étouffe » ordinairement le petit nombre des Con- » noisseurs ». Il n'y a point, de pays, continue-t-il, où la raison soit plus rare qu'elle est en France: quand elle s'y trouve, il n'y en a pas de plus pure dans l'Univers. Communément tout est fantaisie, mais une fantaisie si belle, & un caprice si noble en ce qui regarde l'extérieur, que les Etrangers, honteux de leurs bon sens, comme d'une qualité grossiere, cherchent à se faire*

faire valoir chez eux par l'imitation de nos modes, & renoncent à des qualités essentielles, pour affecter un air & des manières qu'il ne leur est presque pas possible de se donner. 1683.
Après avoir montré les avantages que la France tire de cette prévention: *Heureux donc, dit-il, ce caprice noble & galant, qui se fait recevoir de nos plus grands ennemis: mais nous devrions nous défaire de celui qui regne dans les Arts, & qui déici de impérieusement des productions de l'esprit, sans consulter ni le bon goût, ni la raison.* Il fait voir ensuite, qu'il y a un défaut opposé à cette légèreté, qui n'est pas moins déraisonnable; c'est de nous attacher avec passion à ce qui s'est fait dans un autre temps que le nôtre, & d'avoir du dégoût pour tout ce qui se fait en celui où nous vivons. Il finit, en marquant la disposition d'esprit qu'il faut avoir, pour faire un sain jugement des hommes & de leurs ouvrages. Il marque les avantages considérables que la France tire de cette prévention.

Madame Mazarin étant revenue d'une grande maladie en 1684. dit un jour en riant, qu'elle seroit bien aise de savoir ce qu'on diroit d'elle après sa mort. Il n'en fallut pas davantage pour engager M. de Saint-Evremond à faire son Panegyrique, 1684.

1684. sous le titre d'ORAISON FUNEBRE (1). Il y parle de sa naissance, des personnes illustres qui l'avoient demandé en mariage; des motifs qui porteroient le Cardinal à la donner au Duc de la Meilleraye, & du jugement qu'on fit de ce choix; de la dévotion imbécille & ridicule de ce Duc; des mauvais traitemens qu'il fit à Madame Mazarin & qui la forcerent enfin de le quitter; des voyages qu'elle fut obligée de faire, de son séjour à Chambéry, de son arrivée en Angleterre, des applaudissemens qu'elle y reçut, & des agrémens qu'on trouvoit dans sa maison. *Madame Mazarin*, dit-il, *n'est pas plutôt arrivée en quelque lieu, qu'elle y établit une maison, qui fait abandonner toutes les autres. On y trouve la plus grande liberté du monde; on y vit avec une égale discretion. Chacun y est plus commodément que chez soi, & plus respectueusement qu'à la Cour. Il est vrai qu'on y dispute souvent; mais c'est avec plus de lumière que de chaleur. C'est moins pour contredire les personnes, que pour éclaircir les matières; plus pour animer les conversations, que pour aigrir les esprits. Le Jeu qu'on y joue est peu considerable, & le seul divertissement y fait jouer. Vous n'y voyez sur les visages ni la crainte de per-*

(1) Tom. IV. pag. 238.

dre, ni la douleur d'avoir perdu. Le désintéressement va si loin en quelques-uns, qu'on leur reproche de se réjouir de leur perte, & de s'affliger de leur gain. Le Jeu est suivi des meilleurs repas qu'on puisse faire. On y voit tout ce qui vient de France, pour les délicats; tout ce qui vient des Indes, pour les curieux; & les mets communs deviennent rares par le goût exquis qu'on leur donne. 1684.

Il composa ensuite deux petits discours sur la Religion (1) Dans le premier, il fait voir le malheur de ceux qui vivent dans le doute; l'avantage des véritables dévots, & les divers jugemens que l'on fait de ceux qui quittent le monde pour se mettre dans la retraite. Dans l'autre, il montre que la Religion est le dernier de nos Amours, & qu'un pécheur converti mêle ordinairement l'idée de ses passions usées, aux plus tendres sentimens de sa dévotion. Dans la Lettre qu'il écrivit alors à une Dame galante qui vouloit devenir dévote (2), il découvre les motifs qui portent ordinairement les femmes à devenir dévotes, & les ressorts secrets qui animent leur dévotion. Il donne ensuite plusieurs conseils à son amie, pour la diriger dans le nouvel état qu'elle alloit embrasser.

(1) Tom. IV. pag. 275, & 280.

(2) Tom. IV. pag. 284.

1685.

Charles II. étant mort en 1685. M. de Saint-Evremond perdit la pension qu'il recevoit de ce Prince ; & comme il ne pouvoit pas s'assurer de la faveur de Jacques II. quoique ce Prince lui eût toujours témoigné beaucoup de bonté, il pria ses amis de faire de nouveaux efforts pour obtenir son retour. Monsieur le Maréchal de Crequi lui conseilla d'écrire au Roi, & promit de rendre sa Lettre : mais elle n'eut pas plus d'effet que la précédente. Nous n'avons pas trouvé cette Lettre dans les papiers de M. de Saint-Evremond : mais voici celle qu'il écrivit en même temps à M. le Maréchal de Crequi.

» Je vous envoie, Monseigneur, la Lettre que vous m'avez conseillé d'écrire au Roi, & que vous m'avez promis si obligamment de lui rendre. Vous y verrez un profond respect, & un repentir sincère d'une faute qui ne m'est connue que par la punition que j'en ressens. Mon châtement seul me persuade mon crime : si je ne savois que le Roi ne châtie personne qui ne l'ait mérité, je serois encore à m'appercevoir que j'ai failli. Les mouvements du cœur font perdre à l'esprit la netteté de ses lumières. Le zèle que je me sentoiss pour tout ce qui regarde le Roi, ne me laissoit pas croire que je le

» pûsse offenser. Un peu moins de confiance 1685.
 » à mon zèle , & plus de précaution, m'au-
 » roient fait demeurer en France ; où j'au-
 » rois eu l'honneur de vous voir ; ce qui
 » eût fait le plus grand bonheur de ma vie.
 » Mais il faut s'accommoder à l'état où l'on
 » se trouve , sans chercher une vaine conso-
 » lation dans le souvenir d'une condition
 » passée. Après tout , je ne saurois me dire
 » fort malheureux : si la fortune m'a ôté un
 » peu de bien , elle m'a fait faire une épreuve
 » glorieuse ; c'est de votre amitié , Monsei-
 » gneur , que je trouve aussi vive & aussi
 » animée après vingt-cinq ans d'absence ,
 » qu'elle pourroit l'être si j'avois l'honneur
 » de vous voir à tout moment.

» Pour le conseil que vous me donnez
 » de louer SA MAJESTE' , vous me
 » permettrez de ne le pas suivre. Votre af-
 » fection vous figure que je pourrois don-
 » ner un tour à ses louanges , qui ne lui
 » déplairoit pas : mais je sai combien il est
 » dangereux de louer un Prince , qui a plus
 » de goût & de discernement , que ceux qui
 » le louent n'ont d'esprit & de génie. La
 » plûpart des louanges sont grossières , &
 » elles dégoûtent ; affectées , elles déplaisent ;
 » recherchées , elles ne conviennent pas
 » assez au sujet : je serois tombé dans quel-
 » qu'un de ces inconveniens-là , & j'aime

1685. » mieux ne louer point , que de louer mal :
 » Il y a bien de la vanité à penser faire va-
 » loir des choses , qui ne se font valoir plei-
 » nement par elles-mêmes : elles n'ont be-
 » soin que d'être nommées , pour faire leur
 » impression sur les esprits. Quand on en
 » parle , je suis le premier à sentir les mou-
 » vemens qu'elles inspirent : mais je ne ha-
 » zarde point des louanges , qui peut-être
 » leur feroient tort ; & je croi faire plus
 » pour elles en évitant soigneusement de
 » les gêner , que ne font les autres en cher-
 » chant curieusement à les embellir.

Monsieur de Saint-Evremond écrivit alors les *Réflexions sur les Poèmes des Anciens* , & sur le *Merveilleux* qu'on y trouve (1). Il montre dans ce premier Ouvrage , que quelque admirables que soient les Poèmes d'Homère , on feroit néanmoins ridicule si l'on s'avisoit d'en faire de semblables dans notre siècle , où tout est changé , la Religion , la Politique , les mœurs , le goût , les manières. Dans l'autre Ouvrage , il remarque que le *Merveilleux* des Poèmes des Anciens , considéré purement en lui-même , n'est guère moins étrange que celui de la Chevalerie : il fait voir que les Poètes ont remis ce qu'il y a de plus infame au ministère de leurs

(1) Tom. IV. pag 302. & 313.

Déesſes & de leurs Dieux ; & prend de-là 1685.
 occaſion de concilier deux choſes que l'on
 dit communément , & qui paroiffent oppo-
 ſées : l'une , que *la Poëſie eſt le langage des*
Dieux ; & l'autre , qu'il n'y a rien de plus
fou que les Poëtes.

M. Bernier vint en Angleterre dans ce
 temps-là. Il voyoit ſouvent M. de Saint-
 Evremond ; & l'eſtime qu'ils avoient l'un
 & l'autre pour Gaſſendi , le reſtaurateur de
 la Philoſophie d'Epicure , leur faiſoit ſou-
 vent tourner la converſation ſur les Dogmes
 de cet ancien Philoſophe. Cela donna oc-
 caſion à M. de Saint-Evremond de com-
 poſer un écrit (1), où il avoue que de tou-
 tes les opinions des Philoſophes touchant
 le ſouverain-bien , il n'y en a point qui lui
 paroiffe ſi raifonnable que celle d'Epicure ,
 qui le fait conſiſter dans la volupté. Il ajoute
 néanmoins qu'il n'eſt pas facile de bien ſa-
 voir ce qu'il entendoit par le mot de *Vo-*
lupté ; tant les ſentimens des Anciens ſont
 différens ſur les mœurs de ce Philoſophe. Il
 rapporte le jugement qu'en ont fait ſes en-
 nemis & ſes partiſans ; & ſans les croire
 abſolument les uns ni les autres , il examine
 ce qu'on peut dire là-deſſus de plus raifon-
 nable. Il ne croit pas qu'Epicure ait voulu
 introduire une volupté aſtère & inſenſible,

(1) Tom, IV. pag. 367.

1685. qui consistât dans la mortification des sens! Une pareille volupté lui semble *plus dure que la vertu des Stoïques*; & il ne sauroit comprendre qu'un Philosophe qui ne croyoit pas l'Immortalité de l'Ame, & ne connoissoit d'autres biens que ceux de ce monde, ait voulu mortifier ses sens, & se faire un ordinaire de pain & d'eau, pour arriver au souverain bonheur de la vie. Je m'étonne, dit-il; qu'on n'établisse pas la volupté d'un tel Epicure dans la Mort; car à considérer la misere de sa vie, son souverain bien devoit être à la finir. Monsieur de Saint-Evremond pense qu'Epicure étoit un Philosophe fort sage, qui selon les temps & les occasions, aimoit la Volupté en repos, ou la Volupté en mouvement; & que de cette différence de Volupté, est venue celle de la réputation qu'il a eue. Il remarque les grands changemens que la réflexion de l'âge produisent, dans nos opinions, aussi-bien que dans notre humeur; & conclut qu'on ne doit pas s'étonner, que dans une si grande diversité de vûes & de mouvemens, Epicure qui a plus écrit qu'aucun autre Philosophe, ait traité différemment la même chose, selon qu'il peut l'avoir différemment pensée ou sentie. Il croit donc qu'il faut le regarder autrement dans la jeunesse & la santé, que dans la vieillesse & la maladie. Dans la vigueur de son âge, il jouit

jouit avec économie des plaisirs les plus vifs & les plus animés ; & lorsqu'il devint infirme & languissant , il ne rechercha plus que cette indolence & cette tranquillité d'esprit , qui fait le bonheur de la vieillesse.

Monfieur de Saint-Evremond adressa cet Ouvrage à M. Bernier. Quelques temps après , Mademoiselle de l'Enclos ayant souhaité de savoir , s'il étoit l'Auteur des REFLEXIONS *sur la Doctrine d'Epicure* , qu'on avoit imprimées à Paris sous son nom , il l'assûra qu'elles n'étoient point de lui. *Vous voulez savoir* , dit-il , *si j'ai fait ces REFLEXIONS SUR LA DOCTRINE D'EPICURE* , qu'on m'attribue. Je pourrois m'en faire honneur : mais je n'aime pas à me donner un mérite que je n'ai point ; & je vous dirai ingénûment qu'elles ne sont pas de moi. J'ai un grand desavantage en ces petits Traités qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue point , parce qu'ils ne m'appartiennent pas ; & parmi les choses que j'ai faites , on a mêlé beaucoup de sottises , que je ne prens pas la peine de désavouer. A l'âge où je suis , une heure de vie bien ménagée , m'est plus considérable que l'intérêt d'une médiocre réputation. Qu'on se défait de l'amour propre difficilement ! Je le quitte comme Auteur ; je le reprens com-

1685. *me Philosophe ; sentant une volupté secrète à négliger ce qui fait le soin de tous les autres.*

Ces *Refléxions sur la Doctrine d'Epicure* ; que vous aviez crû être de Monsieur de Saint-Evremond (1) , sont de Monsieur Sarasin ; vous les trouverez dans ses *Nouvelles Oeuvres* , imprimées à Paris en 1674 (2). Monsieur de Saint-Evremond envoya à Mademoiselle de l'Enclos , son *Discours sur la Morale d'Epicure* , & comme Monsieur Bernier venoit de mourir , il l'adressa à cette Dame , sous le nom de MODERNE LEONTIUM.

1686. En 1686 , Monsieur le Comte de Sunderland , proposa au Roi de créer en faveur de Monsieur de Saint-Evremond , une charge de *Secrétaire du Cabinet*. Elle devoit consister à écrire les Lettres particulieres du Roi aux Princes étrangers. Le Roi agréa la proposition de Mylord Sunderland ; mais Mr. de Saint-Evremond ne crut pas qu'il lui convint d'accepter cet emploi. Il ne laissa pas de témoigner à ce premier Ministre combien il lui étoit obligé de ses soins , & il le pria de remercier Sa Majesté de l'honneur qu'elle

(1) Voyez le *DICTIONNAIRE Historique & Critique* , à l'Article d'EPICURE. Rem. (2)

(2) Elles sont au commencement du premier Tome , sous le titre de *Discours de Morale*.

vouloit lui faire ; qu'il se feroit estimé heureux de pouvoir la servir , mais qu'à son âge il ne devoit penser qu'à bien ménager le peu de temps qui lui restoit encore à vivre , & à le passer dans le repos & dans la tranquillité. 1686.

Le DISCOURS qu'il composa alors *sur la Retraite* (1) contient plusieurs réflexions sur les défauts ordinaires aux vieilles gens , & les raisons qui les doivent porter à se retirer du monde. Il croit que de toutes les Retraites il n'y en auroit point de préférable à celle des Couvens , si on y *laissoit au corps les commodités nécessaires , & à l'esprit une raisonnable satisfaction*. Il souhaite qu'il y eût des Sociétés établies , où les honnêtes gens pussent se retirer , après avoir rendu au public tous les services qu'ils étoient capables de lui rendre ; & où ils pussent goûter la joye d'une Retraite pieuse , & le plaisir innocent d'une honnête & agréable Conversation. Il nous apprend qu'à la Prison de Monsieur Fouquet , Monsieur le Maréchal de Clerembaut *avoit la tête remplie de ces imaginations de Retraite* ; & j'ajoute que pour lui , quoiqu'il soit » persuadé qu'il y a » des tems où rien n'est si sage que de se re- » tirer : cependant il se remet de sa Retraite

(1) Tom. IV. pag. 364.

1686. » à la nature beaucoup plus qu'à la raison ». C'est par ses mouvemens , dit-il , qu'au milieu du monde je me retire aujourd'hui du monde même. J'en suis encore pour ce qui me plaît : j'en suis dehors pour ce qui m'incommode. Chaque jour , je me dérobe aux connoissances qui me fatiguent , & aux conversations qui m'ennuyent : chaque jour je cherche un doux commerce avec mes amis , & fais mes délices les plus cheres de la délicatesse de leur entretien. De la façon que je vis , ce n'est ni une société pleine , ni une retraite entiere ; c'est me réduire innocemment à ce qui m'accommode le plus. Dégouté du vice comme trop grossier , & blessé de la pratique de la vertu comme trop rude , je me fais d'innocentes douceurs qui conviennent au repos de la Vieillesse , & qui sont justement sensibles à proportion de ce que je puis encore agréablement sentir.

1687. Madame la Duchesse de Bouillon étant venue en Angleterre en 1687 , pour voir Madame Mazarin sa Sœur , Monsieur de la Fontaine lui écrivit une Lettre très-galante , & très-spirituelle. Madame de Bouillon pria Monsieur de Saint-Evremond d'y répondre , & cela lui attira une Lettre de Remerciement , de Monsieur de la Fontaine (1). On avoit tant d'estime en Angleterre pour cet

(1) Tom. IV. pag. 412 , 413. & 429.

illustre Auteur, que Madame Harvey (1), 1687.
le Duc de Devonshire, Mylord Montaigu,
& Mylord Godolphin, ayant sù quelques
années après qu'il ne vivoit pas fort commo-
dément à Paris, résolurent de l'attirer à Lon-
dres (2), & s'engagerent à lui assûrer une
subsistance honorable: & il y a apparence
qu'il seroit venu, si les infirmités de la vieil-
lesse ne l'en avoient empêché.

L'année suivante Monsieur de Saint-Evre- 1688.
mond écrivit une Lettre à Monsieur le Fé-
vre, Docteur en Médecine à Londres, où

(1) Elisabeth Montaigu, veuve de M. le Che-
valier Harvey, mort à Constantinople, où il
avoit été envoyé en Ambassade par Charles II.
Cette Dame avoit de l'esprit infiniment, & un
génie propre à entrer dans les affaires d'Etat les
plus délicates. Elle eut beaucoup de part aux di-
vers changemens de Ministère, qui arriverent
sous Charles II. & contribua plus que personne
à faire venir en Angleterre Madame Mazarin,
avec qui elle lia ensuite une très-forte amitié.
Etant allée à Paris en 1683. M. de la Fontaine
avoit souvent l'honneur de la voir chez Mylord
Montaigu son frere, Ambassadeur d'Angleterre: &
elle voulut bien lui donner le sujet de la Fable du
RENARD ANGLOIS. M. de la Fontaine adressa
cette Fable à Madame Harvey, & y fit entrer son
éloge. Elle mourut en 1702.

(2) Voyez la LETTRE de Mademoiselle de
l'Enclos à Monsieur de Saint-Evremond, Tome V.
pag. 157.

1688. il donne son J U G E M E N T sur les R E L A T I O N S de Siam du Chevalier de Chaumont, du Pere Tachard, & de l'Abbé de Choisi, & sur le Livre de *Confucius* (1). On voit dans cette Piece qu'il n'avoit pas une idée fort avantageuse de ce Philosophe Chinois, ni de la Chine : mais il parle plus particulièrement de ce pays-là, dans la *Lettre* qu'il écrivit alors à Monsieur Justel, au sujet de la Dispute de Monsieur Limborch avec le Juif Orobio (2) » Quel Pays, *dit-il*, que cette » Chine, à ce que j'ai appris du sincere & » judicieux Pere Couplet (3) ? Point de blé à » Pekin, point de vin dans tout l'Empire, » point d'huile d'olive, point de beurre, » point d'huîtres ! On y trouve de la Peinture sans ombre, de la Musique sans parties, » des Palais de bois sans Architecture, beaux » coup de Sciences perdues, à ce que l'on » croit ; une ignorance presque de toutes » choses, à ce qu'on voit ; un Alphabet de » soixante mille Lettres ; une Langue toute » de monosyllables. Il n'y auroit point de » Géometrie, point d'Astronomie, si le zèle des Conversions n'y faisoit aller des Jesuites, qui doivent la Tolerance de Dieu,

(1) Tom. IV. pag. 451.

(2) *Ibid.* pag. 454.

(3) M. de Saint-Evremond avoit vû le Pere Couplet en Angleterre.

» au Calendrier & aux Almanachs. Vous 1688.

» voyez qu'il manque bien des choses à ce
 » Pays si renommé : mais en récompense
 » la Morale y est bonne , la Politique excel-
 » lente , le Peuple innombrable , les Sujets
 » obéïssans , & le plus grand des Empereurs
 » moderé.

Vous savez , Monsieur , qu'il parut en 1685. une *VIE de Monsieur le Vicomte de Turenne* , publiée sous le nom supposé de Monsieur du Buiffon premier Capitaine , & Major du Regiment de Verdelin (1). La Maison de Monsieur de Turenne en fut si mécontente , qu'elle résolut de choisir un habile Ecrivain pour composer la Vie de ce grand Capitaine (2). Le Cardinal de Bouillon persuadé que Monsieur de Saint-Evremond qui avoit connu Monsieur de Turenne , s'étoit attaché à étudier son génie , le

(1) Voyez la RE'PONSE aux Questions d'un Provincial , Tom. I. pag. 224.

(2) Ce choix tomba sur M. l'Abbé Rague- net; mais son Ouvrage n'a point encore paru. Le Pere le Long dans sa BIBLIOTHEQUE *historique de la France* , n. 13657. nous apprend que cette Histoire manuscrite de M. de Turenne, a été composée avec beaucoup de soin & d'exaétitude sur les Mémoires de sa Famille & par son ordre. Ainsi ce sera toute autre chose que la *VIE de Cromwel* , écrite par ce même Abbé ; dans laquelle il n'y a guère moins de bévûes & de faussetés , que de périodes.

1688. pria de lui fournir quelques Mémoires dont on pût faire usage dans cette Vie. Monsieur de Saint-Evremond lui envoya une petite Piece (1), où il parle de la maniere dont Monsieur de Turenne s'étoit élevé au Commandement des Armées. Il marque l'estime particuliere que le Prince de Condé avoit pour lui, & l'application avec laquelle il l'observoit, cherchant à profiter non seulement de ses Actions, mais de ses Discours.

» Il me souvient, *dit-il*, qu'il lui demandoit
 » un jour, *quelle conduite il voudroit tenir*
 » *dans la guerre de Flandres.* Faire peu de
 » Sièges, *répondit Monsieur de Turenne*,
 » donner beaucoup de Combats. Quand
 » vous aurez rendu votre Armée supérieure
 » à celles des ennemis, par le nombre & par
 » la bonté des troupes, (ce que vous avez
 » presque fait par la Bataille de Rocroi);
 » quand vous serez bien maître de le campa-
 » gne, les villages vous vaudront des places:
 » mais on met son honneur à prendre une ville
 » forte, bien plus qu'aux moyens de con-
 » querir aisément une Province. Si le Roi
 » d'Espagne avoit mis en troupes ce qu'il lui
 » a coûté d'hommes & d'argent à faire des
 » Sièges & à fortifier des Places, il seroit
 » aujourd'hui le plus considerable de tous
 » les Rois ».

(1) Tome V. page 1.

Mr. de St. Evremond donne ensuite quelques exemples des grandes Actions de Monsieur de Turenne , & montre les services importans qu'il avoit rendus à la Cour , pendant les Guerres civiles. Il fait après cela quelques réflexions sur son attachement au bien de l'Etat & à la gloire de sa Patrie , sur la réforme qu'il fit dans la Discipline militaire , sur la maniere dont il se conduisit à l'égard du Cardinal Mazarin , sur son changement de Religion , & enfin sur les marques destime & de reconnoissance dont le Roi l'honora , même après sa mort ; ce Prince ayant voulu qu'il fût enterré à Saint Denis , dans le Tombeau des Rois de France. Monsieur de Saint-Evremond nous apprend dans cet Ouvrage une particularité que vous serez , peut-être , bien aise de trouver ici : c'est que Monsieur de Turenne ne donnoit presque rien à la fortune pour les événemens. Il croyoit que la perte d'une Bataille , devoit toujours être attribuée à la mauvaise conduite des Généraux. *Quand un homme , disoit-il , se vante de n'avoir point fait de fautes à la guerre , il me persuade qu'il ne l'a pas faite long-tems.* Il disoit aussi , qu'il n'avoit perdu les Combats de Mariendal & de Rhetel , que pour n'avoir pas suivi rigoureusement les Maximes de la Guerre.

Monsieur de Saint-Evremond retoucha

1688. alors le PARALLELE de Monsieur le Prince & de Monsieur de Turenne (1), qu'il avoit composé en Hollande ; & confié à quelques amis. On en inféra un fragment dans les MEMOIRES pour servir à l'Histoire du Prince de Condé (2), & ce morceau fut réimprimé à Paris il y a cinq ans , dans un Recueil d'Ouvrages publiés sous le nom de Monsieur de Saint-Evremond.

1689. La Révolution, qui éleva le Prince d'Orange sur le Trône de la Grande Bretagne ; fut avantageuse à Monsieur de Saint-Evremond. Ce Prince lui avoit témoigné beaucoup de bonté en Hollande ; & lorsqu'il fut devenu Roi d'Angleterre , il lui donna plus d'une fois des marques solides de sa faveur. Il le mettoit souvent de ses parties de plaisir. Il aimoit à s'entretenir avec lui , & à l'entendre parler des grands Capitaines qu'il avoit vûs en France , & des événemens de la guerre dont il avoit été témoin.

Monsieur de Saint-Evremond ne songeoit plus qu'à finir tranquillement ses jours en Angleterre , lorsqu'il reçut des Lettres du Comte de Grammont , qui lui apprenoient que le Roi de France avoit dit qu'il pouvoit

(1) Tom. V. pag. 14.

(2) Ces Mémoires , imprimés à Cologne, ou plutôt à Amsterdam en 1693. sont de Monsieur la Brune.

revenir, & qu'il seroit bien reçu. Ce Prince 1689
 voyant que la guerre alloit s'allumer entre
 les deux Nations, craignoit qu'il n'y eût du
 danger pour Monsieur de Saint-Evremond
 à demeurer au milieu d'un Peuple irrité
 contre la France. Mais son mérite lui avoit
 acquis l'estime & la bienveillance générale
 des Anglois. Monsieur de Grammont le
 félicita des sentimens favorables que le Roi
 avoit pour lui, & le pria de hâter son retour.
 Plusieurs personnes de distinction lui écrivirent
 aussi. Mais ils furent bien surpris, quand
 ils virent qu'il n'avoit aucun penchant à quit-
 ter l'Angleterre. Il répondit au Comte de
 Grammont, qu'il avoit une profonde recon-
 noissance pour la grâce que le Roi vouloit
 bien lui faire, & qu'il n'auroit pas balancé à
 partir, s'il eût été en état d'en profiter : mais
 que les infirmités presque inséparables de la
 vieillesse, ne lui permettoient pas d'entre-
 prendre ce voyage, & de quitter un pays où
 il trouvoit beaucoup de douceur.

Dans ce tems-là, quelques Membres de
 la Chambre des Communes, zelés reforma-
 teurs, firent des plaintes contre Madame
 Mazarin, & proposerent de la faire sortir
 d'Angleterre : mais on n'eut point d'égard
 à leurs remontrances. Le Roi, touché du
 sort de cette illustre infortunée, la prit sous
 sa protection, & lui donna une pension de

1689. deux mille livres sterling. Il est vrai qu'elle se trouvoit reduite à de dures extremités ; accablée de dettes , persecutée par ses créanciers , & sans ressource. Monsieur Mazarin , qui dissipoit les biens immenses qu'elle lui avoit apportés , parmi des Confreries de Moines & de Dévots , la laissoit manquer de tout. Il y avoit plus de quinze ans qu'elle n'avoit rien touché de la pension de vingt-quatre mille livres , qu'il s'étoit engagé à lui payer. La Bigoterie des Dévots leur tient lieu de toutes les vertus : ils se croient dispensés de toute sorte d'obligations civiles & naturelles. Monsieur Mazarin ne se contenta pas de priver Madame Mazarin de la jouissance de ce qui lui étoit dû , il voulut lui ôter le droit d'y jamais prétendre. Il lui intenta un procès sur ce qu'elle vivoit séparée de lui , & demanda qu'en cas qu'elle refusât de revenir dans sa maison , elle fût déclarée déchue de ses Conventions. Madame Mazarin représenta , qu'elle ne pouvoit sortir d'Angleterre sans avoir acquitté les dettes qu'elle y avoit contractées , mais Monsieur Mazarin n'avoit pas des sentimens de justice si délicats. Il persista dans ses demandes , & la fit condamner par un Arrêt du Grand Conseil.

Le PLAIDOYE' de Monsieur Erard ; Avocat de Monsieur Mazarin , fut imprimé à Paris peu de tems après que la Cause eut

été plaidée ; mais il ne tomba entre les mains 1689
 de Madame Mazarin qu'en 1696. (1) Elle
 fut si outrée de la maniere dont on la traitoit
 dans cet ouvrage, qu'elle voulut absolument
 qu'on y répondît. Elle communiqua cette
 Réponse à Monsieur de Saint-Evremond,
 qui ne la trouvant pas à son gré, se chargea
 d'en faire une lui-même. Il avoit dessein de
 n'y rien mettre de personnel contre Monsieur
 de Mazarin ; mais Madame Mazarin s'y
 opposa, disant qu'elle *savoit fort bien qu'une*
Femme ne devoit pas quitter son mari ; &
qu'il n'y avoit qu'une peinture vive de ses
injustices & de ses folies, qui pût la justifier
devant le public. Elle ne voulut pas même
 qu'on épargnât l'Avocat de Monsieur de
 Mazarin, qui avoit, ajoûtoit-elle, également
péché contre la vérité, le bon-sens, & la
bien-séance à son égard. Elle s'en plaignit à
 Madame de Bouillon, qui en fit faire des
 reproches à cet Avocat par Monsieur le Duc
 de Caderouffe. Monsieur Erard tâcha de se
 justifier dans une Lettre qu'il écrivit à ce
 Duc, & qui fut envoyée à Madame Mazarin

(1) On trouvera ce Plaidoyé dans le ME-
 LANGE curieux des meilleures Pièces attribuées à
 Monsieur de Saint-Evremond, &c. Tom. II. pag.
 142. & suiv.

1689. (1). La RÉPONSE de Monsieur de Saint-Evremond au Plaidoyé de Monsieur Erard, fut imprimée à Londres en 1696, sous ce titre : RÉPONSE *au Plaidoyé de Monsieur Erard, Avocat au Grand Conseil, ou plutôt à l'Inveſtitive, au Libelle que Monsieur le Duc Mazarin a fait imprimer contre Madame la Duchesse son Epouse.* Mr. Dubourdieu (2) y avoit fait une Préface, qui contenoit un éloge très-bien tourné de Madame Mazarin; mais Monsieur de Saint-Evremond la trouva trop longue, & il l'abrégea.

1692. On parloit souvent chez Madame Mazarin de la Dispute qui s'éleva en France sur la Préférence des Anciens & des Modernes. Mr. de St-Evremond prenoit ordinairement le parti des Modernes, & faisoit l'éloge de nos meilleurs Ecrivains François. Madame Mazarin souhaita d'avoir par écrit son JUGEMENT sur ces Auteurs, & ajouta que puisqu'il étoit lui-même un des Modernes, elle ne vouloit pas qu'il s'oubliât. Il lui fit cette Réponse :

» Voici, Madame, le JUGEMENT que

(1) Cette Lettre est insérée dans le *Mélange Curieux*, &c. Tom. II. pag. 258.

(2) Ministre de l'Eglise François de la Savoie; le même qui nous donna en 1705. une *Dissertation historique & critique sur le Martyre de la Légion Thébéene*.

» vous m'avez demandé sur quelques-uns de 1692.
 » nos Auteurs.

» MALHERBE a toujours passé pour le
 » plus excellent de nos Poètes ; mais plus
 » par le tour & par l'expression, que par
 » l'invention & par les pensées.

» On ne sauroit disputer à VOITURE
 » le premier rang, en toute matiere ingénieuse
 » & galante : c'est assez à SARASIN d'avoir
 » le second, pour être égal au plus estimé
 » des Anciens en ce genre-là.

» BENSERADE a un caractère si particulier,
 » une maniere de dire les choses si agréable,
 » qu'il fait souffrir les pointes & les allusions
 » aux plus délicats.

» Dans la Tragédie, CORNEILLE ne
 » souffre point d'égal, RACINE de supérieur :
 » la diversité des caractères permettant la
 » concurrence, si elle ne peut établir l'égalité.
 » *Corneille* se fait admirer par l'expression
 » d'une grandeur d'ame héroïque, par la
 » force des passions, par la sublimité du
 » discours : *Racine* trouve son mérite en des
 » sentimens plus naturels, en des pensées
 » plus nettes, dans une diction plus pure &
 » plus facile. Le premier enleve l'ame,
 » l'autre gagne l'esprit : celui-ci, ne donne
 » rien à censurer au lecteur ; celui-là, ne
 » laisse pas le spectateur en état d'examiner,
 » Dans la conduite de l'Ouvrage, *Racine*

1692. » plus circonfpect, ou se défiant de lui-même;
 » s'attache aux Grecs, qu'il possède parfaite-
 » ment ; *Corneille* profitant des lumières
 » que le temps apporte, trouve des beautés
 » qu'Aristote ne connoissoit pas.

» *MOLIERE* a pris les Anciens pour mo-
 » déle; inimitable à ceux qu'il a imités, s'ils
 » vivoient encore.

» Il n'y a point d'Auteur qui fasse plus
 » d'honneur à notre siècle, que *DESPREAUX*;
 » en faire un éloge plus étendu, ce seroit
 » entreprendre sur ses Ouvrages, qui le
 » font eux-mêmes.

» *LA FONTAINE* embellit les FABLES des
 » Anciens: les Anciens auroient gâté les
 » *CONTES* de la Fontaine.

» *PERRAULT* a mieux trouvé les défauts
 » des Anciens, qu'il n'a prouvé l'avantage
 » des Modernes. A tout prendre, son Livre
 » (1) me semble très-bon, curieux, utile,
 » capable de nous guérir de beaucoup d'er-
 » reurs. J'aurois souhaité que le *Chevalier*
 » eût fait moins de contes; que le *Président*
 » eût un peu plus étendu ses raisons, l'*Abbé*
 » resserré les siennes.

» Vous voulez, Madame, que je vous
 » parle de moi, & je vous parlerai de vous.
 » Si quelqu'un de ces Messieurs avoit été en

(1) PARALLELE des Anciens & des Modernes.

» ma place pour vous voir tous les jours, 1692.
 » & recevoir les lumières que vous inspirez;
 » il auroit passé les Anciens & les Modernes.
 » J'en ai profité si peu, que je ne mérite
 » aucun rang parmi ces Illustres.

Il fait le même jugement de ces Auteurs, dans une petite Pièce en Vers écrite dans ce temps-là (1), où après avoir marqué le véritable génie de la Poësie Françoisè, il soutient qu'en matière de Philosophie, d'Esprit & de Galanterie, les Modernes l'emportent sur les Anciens. Voici comment il y parle de Monsieur Despréaux, qui défendoit les Anciens avec beaucoup de chaleur contre Messieurs Perrault & Fontenelle.

*Le Partisan outré de tous les Anciens ;
 Nous fait abandonner leurs Ecrits pour les siens ;
 Il a fait aux Grecs plus d'injure ,
 Par ses Vers si rares , si beaux ,
 Qu'il n'en fera par sa censure
 Aux Fontenelles , aux Perraults.
 Quand il paroît aux Modernes contraires ;
 Aux Anciens il doit être o dieux :
 Tout ce qu'il fait , est fait pour leur déplaire ;
 Si bien écrire , est écrire contr'eux.*

(1) Tom. V, pag. 24.
 Tome I.

1692. Il semble qu'une préférence si avantageuse n'auroit pas dû déplaire à M. Despréaux : cependant , il s'en offensa. Moins zélé pour sa propre gloire , que pour les intérêts des Anciens , il ne songea qu'à les venger , & lança un trait satirique contre Monsieur de Saint-Evremond dans un de ses Ouvrages (1).

1693. Madame Mazarin ayant été malade en 1693. Monsieur de Saint-Evremond composa un DIALOGUE en Vers (2), entre le *Vieillard*, c'est-à-dire, lui-même, & *la Mort*. C'est , comme on l'a fort bien remarqué (3),

(1) C'est dans la *Satire XI.* laquelle roule sur le vrai & le faux honneur. M. Despréaux y fait voir que le vrai honneur consiste dans l'équité & dans la justice ; & après avoir donné des exemples du faux honneur , il ajoute que quoi qu'en dise Monsieur de Saint-Evremond , *il en croira Sénèque avant Pétrone* : voulant censurer par-là, la préférence que M. de S. Evremond donne à Pétrone sur Sénèque dans un de ses Ouvrages ; quoique dans cette préférence il ne s'agisse point du vrai & du faux honneur. Le Commentateur de M. Despréaux s'est efforcé de renchérir ici sur son Auteur. Il assure que M. de Saint-Evremond a regardé Pétrone *comme son Héros en fait de Morale* ; & pour le prouver , il cite un Ouvrage qui n'est point de M. de Saint-Evremond , & que ce Commentateur n'a vraisemblablement jamais lû.

(2) Tom. V. pag. 115.

(3) MEMOIRES pour l'Histoire des Sciences.

*une imitation du Prologue de l'ALCESTE d'Eu- 1693.
ripide, qui l'emporte sur son Original pour la
délicatesse du tour & la fine satire dont la
Pièce est pleine. Il s'agit de savoir si quelqu'un
voudra mourir pour Madame Mazarin:
l'Auteur passe en revue tous les amis & tou-
tes les amies de l'illustre Malade, c'est-à-
dire, presque toute la Cour d'Angleterre.
Leurs caractères, ajoute-t-on, sont de main
de Maître.*

Quelque temps après Monsieur l'Abbé de Chaulieu écrivit une Lettre en Vers à Madame Mazarin (1), où il faisoit l'éloge de Monsieur de Saint-Evremond d'une manière très-délicate. Cet ingénieux Abbé le comparoit à Ovide. Voici ce qu'il lui répondit (2): » Il n'y a point de comparaison qui
» ne vous défoblige: il n'y en a point d'a-
» vantageuse que je puisse raisonnablement
» prétendre. Celle d'Ovide ne me convient
» point. Ovide étoit le plus spirituel hom-
» me de son temps, & le plus malheureux:
» je ne lui ressemble ni par mon esprit, ni
» par mon malheur. Il fut relégué chez des
» Barbares, où il faisoit de beaux Vers, mais
» si tristes & si douloureux, qu'ils ne don-

*& des beaux Arts; Janvier 1706. pag. 30. &
31.*

(1) Tom. V. pag. 165.

(2) Ibid. pag. 168.

1693. » nent pas moins de mépris pour sa foiblesse,
 » que de compassion pour son infortune.
 » Dans le pays où je suis, je vois Madame
 » Mazarin tous les jours; je vis parmi des
 » gens sociables qui ont beaucoup de mé-
 » rite & beaucoup d'esprit. Je fais d'assez
 » méchans Vers, mais si enjoués, qu'ils
 » font envier mon humeur, quand ils
 » font mépriser ma Poësie. J'ai trop peu d'ar-
 » gent, mais j'aime à vivre dans un pays où
 » il y en a: d'ailleurs, il manque avec la
 » vie; & la considération d'un plus grand
 » mal, est une espèce de remède contre un
 » moindre. Voilà bien des avantages que j'ai
 » sur Ovide. Il est vrai qu'il fut plus heureux
 » à Rome avec Julie, que je ne l'ai été à
 » Londres avec Hortence; mais les faveurs
 » de Julie furent cause de sa misere, & les
 » rigueurs d'Hortence n'incommodent pas
 » un homme aussi âgé que je le suis.

1695. Monsieur de Saint-Evremond se trou-
 vant compris dans la Taxe que le Parlement
 avoit mise sur les hommes qui n'étoient pas
 mariés, cela lui donna occasion de compo-
 ser une petite Pièce en Vers (1) qui est plei-
 ne de feu & d'enjouement.

1696. Monsieur le Comte de Grammont tom-
 ba dangereusement malade en 1696. Le

(1) Tom. V. pag. 1781

Roi qui favoit que ce Seigneur n'étoit pas fort dévot, voulut bien lui envoyer le Marquis de Dangeau pour le voir de sa part, & pour lui dire qu'il falloit songer à Dieu. Monsieur de Grammont se tourna alors du côté de Madame la Comtesse sa femme, qui avoit toujours été très-dévot, & lui dit: *Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion.*

Mademoiselle de l'Enclos lui ayant écrit quelque temps après que Monsieur de Grammont étoit guéri, & qu'il étoit devenu dévot: » J'ai appris avec beaucoup de plaisir, » *lui répondit-il* (1), que Monsieur le Comte de Grammont a recouvré sa première » santé, & acquis une nouvelle dévotion. » Jusqu'ici je me suis contenté grossièrement d'être homme de bien; il faut faire quelque chose de plus, & je n'attens que votre exemple pour être dévot. Vous vivez dans un pays où l'on a de merveilleux avantages pour se sauver. Le vice n'y est guère moins opposé à la mode, qu'à la vertu; pécher, c'est ne savoir pas vivre, & choquer la bienséance autant que la Religion. Il ne falloit autrefois qu'être méchant, il faut être de plus malhonnête homme pour se damner en France présent-

(2) *Ibid.* pag. 208, 209.

1696. » tement. Ceux qui n'ont pas assez de
 » considération pour l'autre vie, son conduits
 » au salut par les égards & les devoirs de
 » celle-ci.

Il félicita bien-tôt Monsieur de Gram-
 mont sur le rétablissement de sa santé, &
 n'oublia pas le bon mot qu'il avoit dit. » Jus-
 » qu'ici, *dit-il* (1), vous avez été mon HÉ-
 » ROS, & moi votre PHILOSOPHE; nous
 » partagions l'un & l'autre ces rares quali-
 » tés: présentement, tout est pour vous; vous
 » m'avez enlevé ma Philosophie. Je vou-
 » drois être mort, & avoir dit en mourant
 » ce que vous avez dit dans l'agonie: *Com-
 » tesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau
 » vous escamotera ma conversion.* On parle
 » de ce beau dit dans toutes les Cours de
 » l'Europe.....

1697. Monsieur de Saint-Evremond composa en
 1697. une petite Pièce contre Monsieur l'Ab-
 bé Renaudot, au sujet du DICTIONNAIRE
 HISTORIQUE ET CRITIQUE. Cet Ouvrage
 fut recherché en France avec tant d'empres-
 sement, que les Libraires de Paris résolu-
 rent de le réimprimer, & s'adresserent à Mon-
 sieur le Chancelier pour obtenir un Privilé-
 ge. Monsieur le Chancelier ordonna à l'Ab-
 bé Renaudot de l'examiner, pour voir s'il

(1) Tom. V. pag. 210.

n'y avoit rien contre l'Etat, ou contre la Religion Catholique. Cet Abbé, au lieu de répondre précisément à ce qu'on lui avoit demandé, dressa un Mémoire, où il s'éri-geoit en Critique. On imprima cet Ecrit en Hollande, sous le titre de *Jugement du Public sur le Dictionnaire Historique & Critique*. Mais le Jugement du Public étoit bien différent de celui de Monsieur l'Abbé Renaudot. Le Dictionnaire Critique fut reçu en Angleterre avec un applaudissement universel. Madame Mazarin en faisoit ses délices. Monsieur de Saint-Evremond le lut avec tant de plaisir, qu'ayant vû le *Jugement* de l'Abbé Renaudot, il se divertit à y faire une **RE'PONSE** (1), où il raille très-finement cet Abbé. Lorsque la seconde édition de ce Dictionnaire parut, il souhaita de la lire. Je la lui envoyai. On verra par la Lettre qu'il me fit l'honneur de m'écrire dans ce temps-là (2) combien il goûtoit cet Ouvrage, & l'estime qu'il avoit pour l'Auteur.

J'ai déjà remarqué que dès l'année 1668. on avoit imprimé à Paris quelques Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond, mais si pleins de fautes, qu'il avoit de la peine à s'y reconnoître. Ils furent néanmoins si bien

(1) Tom. V. pag. 273.

(2) Tom. V. pag. 383.

1697. reçus du Public, que le sieur Barbin ; qui les avoit imprimés, employa toute sorte de moyens pour en avoir davantage. Il y ajouta même plusieurs Ecrits où Monsieur de Saint-Evremond n'avoit aucune part, & dont quelques-uns étoient des Pièces de commande. Un homme de Lettres se trouvant un jour chez un Auteur qui écrivoit assez poliment, Barbin y arriva ; & s'adressant à cet Auteur : *Hé, Monsieur, lui dit-il, je vous prie, faites-moi du Saint-Evremond, je vous donnerai trente pistoles ; vous m'en avez déjà bien fait, dont j'ai été content.*

Comme Monsieur de Saint-Evremond n'avoit pas écrit pour la gloire d'Auteur, il n'en avoit pas aussi l'inquiétude & la jalousie. Il abandonnoit ses Ouvrages au hazard, & se mettoit peu en peine de leur destinée. Quelque défigurés qu'ils fussent, il ne s'est jamais donné la peine d'en avertir le Public (1). Il se contentoit de dire à ses amis dans la conversation, qu'il auroit souhaité qu'on n'eût publié aucun de ses Ecrits. *On n'y verroit pas, disoit-il, des fautes que je reconnois biens & que j'eusse pu éviter, mais n'ayant écrit que pour moi-même, ou pour quelques-uns de mes amis, je n'y ai pas regardé de si près. Du*

(1) Voyez ce qu'il écrit à Mademoiselle de l'Enclos, ci-dessus ; pag. 193.

moins,

moins, ajoutoit-il, on devoit imprimer ces 1697.
petites Pièces telles que je les avois faites, &
n'y laisser d'autres fautes que les miennes ;
mais on me les a tellement changées, que je
ne m'y reconnois plus. Ces changemens étoient
 infinis. Il y avoit même plusieurs endroits
 qui étoient absolument inintelligibles. Je
 vais vous en donner un exemple.

Dans l'Ouvrage intitulé, *l'Amitié sans*
Amitié, Monsieur de Saint-Evremond avoit
 dit (1) : » Voilà où aboutissent les Amours
 » & les Amitiés fondées sur le cœur. Pour
 » ces liaisons justes & raisonnables, dont
 » l'esprit a su prendre la direction, il n'y a
 » point de rupture à appréhender : car ou
 » elles durent toute la vie, ou elles se déga-
 » gent insensiblement avec discrétion & bien-
 » séance. Il est certain que la nature a mis
 » en nos cœurs quelque chose d'aimant, (si
 » on le peut dire) quelque principe secret
 » d'affection, quelque fond caché de ten-
 » dresse, qui s'explique & se rend commu-
 » nicable avec le temps ; mais, &c.

Voici comment cela étoit imprimé dans
 la belle édition de Paris de 1690. *in quar-*
to (1) :

Voilà où aboutissent les amours & les ami-
tiés.

(1) Tom. IV. pag. 122.

(2) Tom. I. pag. 423.

Tome I.



1697.

Sur le cœur, par raisons justes & raisonnables, dont le cœur a sceu prendre la division, il n'y a point de rupture à appréhender; car ou elle dure toute la vie, ou elle se dégage insensiblement avec discrétion & diligence. Il est certain que la nature a mis dans nos cœurs quelque chose de riant, si on le peut dire, quelque principe secret d'affection qui fait cacher la tendresse, qui s'explique, & se rend communicable avec les amis. Mais, &c. (1).

A-t-on jamais vû un si effroyable galimatias? Certainement, si l'on considère combien ces Ecrits de Monsieur de Saint-Evremond étoient défigurés, on aura lieu d'être surpris qu'ils ayent été si bien reçus du Public. Il falloit qu'il y restât encore de grandes beautés! Ces mêmes beautés mettoient Monsieur de Saint-Evremond à couvert de la critique des connoisseurs, & le disculpotent à l'égard des fautes qui venoient de

(1) Dans l'édition que Barbin fit en 1692. in-douze, on raccommoda les sept premières lignes de cette manière, Tom. II. pag. 190. *Au lieu qu'il n'y a point de rupture à appréhender d'un cœur qui se laisse conduire par la raison; car, ou ses inclinations durent toute la vie, ou elles se dégagent insensiblement avec discrétion & prudence. On laissa le reste comme il étoit dans l'édition in-quarto.*

l'ignorance des Imprimeurs ou des Copistes. 1697.
 Il n'y eut qu'un Auteur assez obscur qui s'avisât de les lui attribuer. Ce Censeur ne pouvoit pas ignorer que M. de Saint-Evremond n'avoit eu aucune part à l'impression des Ouvrages publiés sous son nom, & qu'on y avoit même ajouté plusieurs Pièces qui n'étoient point de lui. Pourquoi le rendre responsable des fautes qu'il n'avoit pas faites ? Mais les Auteurs qui écrivent pour du pain, s'affranchissent de toute sorte d'égards. Celui-ci n'avoit d'abord en vûe que de donner des *Réflexions sur les divers stiles, & sur la maniere d'écrire*. C'étoit le titre de son Livre. Mais il crut qu'il trouveroit mieux son compte à le faire passer pour une Critique de Monsieur de Saint-Evremond, & il l'ajusta à cette idée. Cet Ouvrage parut en 1698. sous le titre de DISSERTATION 1698.
sur les Oeuvres mêlées de Monsieur de Saint-Evremond ; avec l'examen du Factum qu'il a fait pour Madame la Duchesse Mazarin, contre Monsieur le Duc Mazarin son mari. L'Auteur se déguisa sous le nom de Dumont : mais on fait que c'étoit un Provençal nommé Cotelendi, le même qui publia en 1694. un volume de fades plaisanteries, sous le titre d'ARLEQUINIANA (1). On croit que

(1) Voyez l'Avertissement qui est à la tête

1698. Monsieur Erard, piqué de la Réponse que Monsieur de Saint-Evremond avoit faite à son Plaidoyé contre Madame Mazarin, a eu part à cette Critique (1).

Le Sieur Cotelendi convient dans sa Préface, que les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond étoient en possession de l'approbation du Public. *Jamais Auteur, dit-il; n'a été si heureux: il y a cinquante ans, & peut-être plus, que l'on admire ses Ouvrages, & personne ne s'est encore apperçu qu'on n'entend point la plupart des choses qu'il dit, & il y a dans le Public une tradition de respect pour lui, qui fait que ses moindres fragmens sont regardés comme des mysteres qu'on adore en silence, sans oser les approfondir.*

Il ne doute point qu'on ne se prévienne d'abord contre sa Critique; mais il espere que si on l'examine sans préjugé, on reviendra de cette prévention. » Le seul titre, *dit-il,* » va d'abord révolter contre moi une infinité de partisans de Monsieur de Saint-Evremond; & comme en la lisant (s'ils font tant que de la lire) ils n'apporteront qu'un esprit de prévention invétérée &

du THEATRE ITALIEN de Gherardi, & les NOUVELLES de la République des Lettres, Février 1706. pag. 208.

(1) Voyez le DICTIONNAIRE historique & critique, à l'Article d'HENAUÏT, Rem. B.

» presque invincible , ils trouveront dans mes 1698.
 » Remarques des absurdités infinies ; mais
 » s'il est possible de les lire jusqu'au bout ,
 » d'examiner eux-mêmes les expressions clai-
 » res que je substitue à la place des phrases
 » obscures de Monsieur de Saint-Evremond,
 » s'ils voyent manifestement qu'il se contre-
 » dit en beaucoup d'endroits , qu'il n'entend
 » point plusieurs choses dont il parle , &
 » qu'il se trompe même sur les plus com-
 » munes , je les prie , pour leur propre hon-
 » neur , de revenir de leur prévention , &
 » d'être en garde contre son brillant & sa
 » vivacité.

Après tout , il avoue que *les Réflexions qu'il hazarde , ne peuvent faire aucun mal à la grande réputation de Monsieur de Saint-Evremond.* Je suis , ajoute-t-il , *un homme inconnu , sans autre capacité que quelques lectures mal digerées , & ainsi mes pensées sur ses Ouvrages ne sont d'aucune conséquence.* Le Public en a jugé de même.

Monsieur de Bauval qui avoit reçu cet Ouvrage , n'en voulut point parler dans son Journal , qu'il ne fût auparavant si Monsieur de Saint-Evremond ne le trouveroit pas mauvais. Il écrivit là-dessus à Monsieur Silvestre , & lui apprit en même temps qu'on faisoit à Paris une Réponse à cette Critique. Monsieur de Saint-Evremond pria Monsieur

1698. Silvestre de témoigner à Monsieur de Bauval combien il étoit sensible à son honnêteté. *Je n'ai point lû encore, ajoute-t-il (1), la Critique de ce qu'on appelle mes Ouvrages. Il y a beaucoup de ces petits Ecrits qui sont de moi, beaucoup plus qui n'en sont pas; & dans ceux qui en sont véritablement, on ne sauroit croire combien il y a de choses ajoutées ou retranchées. Je n'apprehende point la Critique; où elle est juste, je me corrigerai: où elle ne l'est pas, je me contenterai que le Censeur n'ait pas raison. Ce que je crains, c'est l'Apologie dont vous me parlez. Comme Monsieur de Bauval a des amis & des intelligences partout, & que son mérite lui a donné un grand crédit chez tous les Gens de Lettres, il m'obligera infiniment d'empêcher l'impression de cette Apologie zélée.*

Peu de temps après, Monsieur Silvestre envoya cette Critique à Monsieur de Saint-Evremond, & voici le Jugement qu'il en fit. » Je vous renvoye, dit-il (2), la Critique » de mes *Ouvrages*; Je l'ai lue avec attention; & après l'avoir lue, je ne sai si je » me dois plaindre ou louer de son Auteur. » Vouloir détromper les hommes abusés, » dit-il, cinquante ans durant de mes Ecrits,

(1) Tom. V. pag. 276, 277.

(2) Tom. V. pag. 278.

» c'est avoir un zèle pour le Public, qui n'est 1698.
 » pas fort obligeant pour moi ; mais c'est me
 » faire une espece d'enchanteur ; & peut-être
 » qu'il y a plus de mérite à savoir tromper
 » le monde tant d'années, qu'à le détromper.

» Le fort de la Critique consiste princi-
 » palement à remarquer mes expressions em-
 » barrassées : je pourrois prendre la censure
 » pour un bon conseil ; car j'ai intérêt qu'on
 » entende mes pensées. Je lui dois conseil
 » pour conseil ; qu'il mette moins de net-
 » reté dans les siennes, on a trop de facilité
 » à les connoître. Les choses communes font
 » regretter le temps qu'on met à les lire :
 » celles qui sont finement pensées, donnent
 » à un Lecteur délicat le plaisir de son intel-
 » ligence & de son goût.

» J'avoue que je me contredis quelque-
 » fois. Je loue la constance à une Demoi-
 » selle dont je crois être aimé ; je conseille
 » l'infidélité à celle qui aime un autre amant :
 » je ne suis pas de même humeur, de mê-
 » me sentiment à trente ans qu'à soixante, à
 » soixante qu'à quatre-vingt, autre contradi-
 » ction.

» Après tout, je trouve beaucoup de cho-
 » ses dans cette Critique fort bien censurées ;
 » beaucoup de diversions à propos de ce qu'il
 » dit, sur ce qu'il fait dire à Monsieur de
 » Meaux, à Monsieur de Nîmes, à Mon-

1698. » sieur Despréaux, au Pere Bouhours, à d'au-
 » tres Modernes. Je ne puis nier qu'il n'é-
 » crive bien : mais son zèle pour la Religion
 » & pour les bonnes mœurs, passe tout ; je
 » gagnerois moins à changer mon stile con-
 » tre le sien, que ma conscience contre la
 » sienne.

» J'estime fort son exactitude dans la Cri-
 » tique. Il s'attache à censurer des Trai-
 » tés même qui ne sont pas de moi ; des
 » fautes dans ceux qui en sont, que je n'ai
 » pas faites. Il est vrai qu'il me donne trop
 » de louanges quelquefois : tout bien com-
 » pensé, la faveur passe la sévérité du juge-
 » ment ; & je puis dire avec sincérité, que
 » j'ai plus de reconnoissance de la grace,
 » que de ressentiment de la rigueur. Il peut
 » avoir déjà la satisfaction de voir le profit que
 » je tire de ses leçons sur le Christianisme.
 » Les Auteurs ne pardonnent rien ; pas les
 » Philosophes, pas les Saints : tout ignorant,
 » tout profane que je suis, je ne pardonne
 » pas seulement à Monsieur Dumont ; je lui
 » fais bon gré de sa critique. Je ne me tien-
 » drois pas si obligé à celui qui feroit mon
 » APOLOGIE : je hais l'indiscrétion du zèle ;
 » plus prêt à défavouer le bien, que le mal
 » qu'on diroit de moi.

Cette Apologie fut publiée à Paris six
 mois après la Critique, sous ce titre :

APOLOGIE des Oeuvres de Monsieur de Saint-
 Evremond, avec son Eloge & son Portrait , 1698.
 & un Discours sur les Critiques, &c. Mon-
 sieur Boyer de Ruviere, Avocat, en est l'Au-
 teur. Voici le jugement qu'en fit Monsieur
 de Saint-Evremond. *J'ai trouvé, dit-il (1),*
le DISCOURS SUR LES CRITIQUES
fort bon. L'Auteur écrit bien ; mais je ne me
reconnois pas dans le portrait qu'il fait de moi.
A m'honorer moins, il m'auroit moins défigu-
ré : je ne laisse pas de lui être fort obligé de
son zèle & de ses soins. Je pourrois m'exempter
de la reconnoissance, en disant qu'il a écrit
pour une autre personne que pour moi.

Madame Mazarin alloit passer la belle 1699.
 saison à Chelsey, Village sur les bords de la
 Tamise, à trois milles de Londre. Ce lieu
 devenoit alors le rendez-vous des personnes
 qui composoient la Cour. M. de Saint-Evre-
 mond s'y rendoit assiduellement. On y goûtoit
 les plaisirs innocens de la campagne. Mais
 tous ces plaisirs cessèrent en 1699. Madame
 Mazarin tomba malade au mois de Juin
 de cette année là, & mourut le deuxième
 de Juillet suivant, âgée d'environ cinquante-
 trois ans. Elle conservoit encore toute sa
 beauté. Le temps qui détruit tout, avoit
 respecté ses charmes. Je ne ferai point ici

(1) Tom. V. pag. 280.

1699. son éloge, Monsieur de Saint-Evremond l'a fait en mille endroits de ses Ouvrages. Vous me demandez, Monsieur, dans quelle situation d'esprit elle est morte par rapport à la Religion : vous avez déjà vû les sentimens que Monsieur de Saint-Evremond lui attribue dans une de ses Lettres (1); vous pouvez vous assurer qu'elle les a conservés jusqu'à la fin.

Monsieur de Saint - Evremond fit une perte irréparable par la mort de Madame Mazarin. Le commerce d'une personne si accomplie, lui tenoit lieu de toutes choses : il lui faisoit oublier sa disgrâce, & lui fournissoit mille agrémens. La maison de cette Duchesse étoit devenue comme la sienne : en perdre l'usage, c'étoit être réduit à un second exil plus insupportable que le premier. Madame Mazarin avoit toujours eu beaucoup d'estime & de considération pour lui. Elle le grondoit quelquefois ; car il entroit un peu d'inconstance & de caprice dans son humeur ; mais ces saillies n'avoient point de suites. Elle se pouvoit aussi peu passer de son entretien, qu'il eût pû vivre sans elle. Dans le fond, elle n'avoit point d'ami plus fidèle & plus solide, & cet attachement réciproque avoit duré vingt-cinq ans. Il fut si

(1) Voyez ci-dessus, pag. 180. & suiv.

touché de sa mort, que pendant longtemps 1699
il ne pouvoit parler de Madame Mazarin,
sans donner des marques de sa douleur. Il a
exprimé ses regrets dans des STANCES (1),
où il dépeint le rare mérite de cette illustre
personne.

Les Amis qu'il avoit en France, renouvel-
lerent alors leurs sollicitations, pour l'enga-
ger à y retourner. Ils crurent que la mort de
Madame Mazarin avoit rompu les liens qui
l'attachoient si fortement à l'Angleterre; &
qu'il seroit bien-aisé d'aller retrouver ses
anciens amis, & de quitter des lieux qui ne
faisoient qu'entretenir sa douleur. Mais, il
les pria de considérer qu'à son âge, on ne
pouvoit guère changer de climat, sans alté-
rer sa santé; qu'ainsi, il ne croyoit pas devoir
sortir d'un pays où il se portoit assez-bien,
& où il lui restoit encore beaucoup d'amis,
pour se transplanter dans une espèce de nou-
veau monde; & qu'après tout, ses affaires
se trouvoient dans une situation, qui ne lui
permettoit pas de quitter l'Angleterre. *Vous
ne pouviez pas*, dit-il, à Monsieur le Mar-
quis de Canaples, ensuite Duc de Lesdiguiè-
res (2), *vous ne pouviez pas me donner de*

(1) Tom. V. pag. 337. & suiv.

(2) Tom. V. pag. 344, 345. Voyez aussi
pag. 350, 351.

1699. meilleures marques de votre amitié , qu'en une occasion où j'ai besoin de la tendresse de mes amis , & de la force de mon esprit , pour me consoler. Quand je n'aurois que trente ans , il me seroit difficile de pouvoir rétablir l'agrément d'un pareil commerce : à l'âge où je suis , il m'est impossible de le remplacer. Le vôtre , Monsieur , & celui de quelques personnes , qui prennent part encore à mes intérêts , me seroient d'un grand secours à Paris : je ne balancerois pas à l'aller chercher , si les incommodités de la dernière vieillesse , n'y apportent un grand obstacle. D'ailleurs , que ferois-je à Paris , que me cacher , ou me présenter avec différentes horreurs ; souvent malade , toujours caduc , décrépit ? On pourroit dire de moi , ce que disoit Madame de Cornuel d'une Dame : Je voudrois bien savoir le cimetière où elle va renouveler de carcadse (1). Voilà de bonnes raisons pour ne pas quitter l'Angleterre. La plus forte , c'est que le peu de bien que j'ai , ne pourroit pas passer la mer avec moi ; il me seroit comme impossible de le tirer d'ici : c'est presque rien ; mais je vis de ce rien-là. Madame Maxarin m'a dû jusqu'à huit cens Livres Sterling ; elle me

(1) Cette Dame qui avoit naturellement le teint pâle & défait , paroissoit quelquefois avec un teint frais & vermeil , &c.

*devoit encore quatre cens guinées quand elle
est morte. Assurément elle dispoſoit de ce que
j'avois , plus que moi-même : les extrémités
où elle s'est trouvée ſont inconcevables. Je
voudrois avoir donné ce qui me reſte , & qu'elle
vécut. Vous y perdez une de vos meilleures
amies : vous ne ſauriez croire , combien elle a
été regrettée du public , & des particuliers.
Elle a eu tant d'indifférence pour la vie ,
qu'on auroit crû , qu'elle n'étoit pas fâchée de
la perdre. Les Anglois , qui ſurpaſſent toutes
les nations à mourir , la doivent regarder
avec jaloſie.*

Après la mort de Madame Mazarin ,
Monsieur de Saint-Evremond trouva un
amusement agréable dans le commerce de
Madame la Marquiſe de la Perrine , com-
me on le verra par les BILLETS qu'il lui
écrit.

Je vins en Angleterre dans ce temps-là ;
& j'avois ſouvent l'honneur de voir Mon-
ſieur de Saint-Evremond. Je le ſollicitai
plusieurs fois de publier ſes Ouvrages , mais
il s'en défendoit toujours ; & j'appriſ en-
ſuite que ſes amis , n'avoient jamais pû l'en-
gager à les donner. Il me dit lui-même ,
qu'il avoit refusé trois cens Guinées du
Marquiſ de Saiſſac , qui les lui demandoit ,
avec un petit mot de Préface , où il les re-
connût pour ſiens. Monsieur de Barillon ,

1699 Ambassadeur de France , lui offrit cent Livres Sterling , pour la seule COMEDIE DES OPERA. On le tenta par d'autres endroits , mais toujours inutilement. Le Sieur Barbin le pria de lui envoyer son Portrait ; avec ses derniers Ecrits , & de marquer les Pièces qui étoient de lui , dans les volumes qu'on avoit imprimés sous son nom. Voici la Réponse qu'il lui fit.

» Je vous suis fort obligé , dit-il (1) ;
 » de la bonne opinion que vous avez des
 » bagatelles qui me sont échappées , & qu'on
 » a la bonté de nommer mes OUVRAGES.
 » Si j'étois d'un âge où l'imagination m'en
 » pût fournir de pareilles , telles qu'elles
 » pourroient être , je ne manquerois pas de
 » vous les envoyer : la beauté de l'Impres-
 » sion les feroit valoir. Mais le peu d'esprit
 » que j'ai eu autrefois , est tellement usé ,
 » que j'ai peine à en tirer aucun usage , pour
 » les choses même qui sont nécessaires à
 » la vie. Il ne s'agit plus pour moi de l'a-
 » grément , mon seul intérêt , c'est de vivre.
 » Vous me demandez , que je vous fasse
 » savoir les choses qui sont de moi , dans
 » les petites Pièces qu'on a imprimées sous
 » mon nom. Il n'y en a presque point où
 » je n'aye la meilleure part , mais je les trou-

(1) Tom. V. pag. 202. & suiv.

» ve toutes changées, ou augmentées. Les 1692.
 » grosses cloches de Saint-Germain-des-Prez,
 » que Luigi *admiroit*, ne m'appartiennent
 » sûrement pas (1). C'est la première Ad-
 » dition qui me vient dans l'esprit. LES
 » CHARMES DE L'AMITIE', la longue
 » LETTRE DE CONSOLATION à une
 » Demoiselle, les REFLEXIONS SUR
 » LA DOCTRINE D'EPICURE, L'E-
 » LOQUENCE DE PETRONE, & quel-
 » ques autres, dont il ne me souvient pas,
 » ne m'appartiennent en rien.

» Si j'étois jeune & bien-fait, je ne fe-
 » rois pas fâché qu'on vît mon Portrait à la
 » tête d'un Livre : mais, c'est faire un mau-
 » vais présent au Lecteur, que de lui don-
 » ner la vieille & vilaine Image d'un hom-
 » me de quatre-vingt-cinq ans.

Le Sieur Barbin ne laissa pas de donner 1700.
 en 1700. un volume intitulé *Nouvelles Oeu-
 vres de Monsieur de Saint-Evremond*. L'Ab-
 bé Raguenet en fit la Préface, sous le nom
 de ce Libraire. Il dit que *pour satisfaire le
 Public, qui demandoit avec plus d'empresse-
 ment que jamais de nouveaux Ouvrages de
 Monsieur de Saint-Evremond, il avoit ra-*

(1) Dans les Réflexions SUR LES OPERA,
 on avoit fait dire à M. de Saint-Evremond, que
 Luigi fut ravi d'entendre la première fois les gros-
 ses Cloches de Saint-Germain-des-Prez.

1700. *massé toutes les pièces qu'il avoit pû trouver à Paris entre les mains des personnes, à qui Monsieur de Saint-Evremond les avoit envoyées. Il ajoute, qu'il n'avoit pas tenu même à lui qu'il n'en eût fait venir d'Angleterre; & rapporte la Lettre que Monsieur de Saint-Evremond lui avoit écrite. Il remarque ensuite que les belles Lettres de M. de Saint-Evremond à Monsieur le Comte de Lionne, font la plus précieuse partie de ce Recueil; que ce Seigneur avoit refusé de les lui donner; mais qu'ayant trouvé le moyen de les avoir d'ailleurs, il espère qu'il ne trouvera pas mauvais qu'on les débite.* » Je me
 » flatte aussi, ajoute-t-il, que Monsieur de
 » Saint-Evremond ne me saura pas mauvais
 » gré d'avoir fait venir d'Angleterre son Por-
 » trait, qu'il n'avoit pas jugé à propos de
 » m'envoyer, & de l'avoir fait graver par
 » le célèbre Chevalier Edelinck, pour le
 » mettre à la tête de ce Recueil, puisque
 » je n'ai eu d'autre intention en cela que
 » de satisfaire le Public, qui le demande
 » depuis si long-temps.

Ce Recueil contenoit le *Jugement* de M. de Saint-Evremond sur la Critique de ses Ouvrages, l'*Eloge* de Monsieur de Turenne, des *Lettres* à Monsieur le Marquis de Canaples, à Monsieur le Comte de Lionne; à Monsieur Corneille, & quelques Pièces

en Vers : mais ce qu'il y avoit de Monsieur de Saint-Evremond ne faisoit que le tiers du volume , le reste ne servoit qu'à le grossir. C'étoit la méthode de Barbin. Cependant il a recouvré par là plusieurs Pièces dont M. de Saint-Evremond n'avoit point de copie ; & qui se seroient perdues.

Le Sieur Cotelendi publia dans ce temps-là un Livre , qu'il avoit d'abord intitulé *Dialogues des nouveaux Dieux* ; mais pour le mieux vendre , il changea ce titre en celui de SAINT-EVREMONIA : ou *Dialogues des nouveaux Dieux*. Il assure dans la Préface , que c'est un *Recueil de plusieurs choses , que quelques personnes s'étoient souvenues d'avoir oui dire autrefois à Monsieur de Saint-Evremond ; & que les réflexions qu'on y trouve étoient , ou pouvoient être ses sentimens.*

Il fit imprimer à la suite de cette Préface ; le Jugement de Monsieur de Saint-Evremond sur la Critique de ses Ouvrages , avec une *Réponse* , où l'Auteur , c'est-à-dire , le Sieur Cotelendi , avoue que *la dissertation qu'il a faite n'a point détrompé le monde : puisque , comme dit Monsieur de Saint-Evremond , elle n'est tombée que sur des pièces qu'on a insérées parmi celles qu'il a faites , & sur quelques endroits , dont on a gâté celles qu'il reconnoît. Le charme de ses écrits, ajoute-*

1700:

t-il, est trop fort pour le rompre ; & il faudroit que le monde reconnût en moi une force supérieure, dont je suis bien éloigné..... Pour donner aux honnêtes gens un plaisir parfait, il seroit à souhaiter qu'il voulût ramasser tout ce qu'il a fait, sans aucun mélange. Je sçai bien qu'il est au-dessus de cette sorte de gloire : mais lui est-il permis de négliger une réputation aussi bien établie que la sienne, & de souffrir parmi ses Oeuvres des piètres qui le deshonnorent ?

Dans la Préface du *Saint-Evremonia*, le Sieur Cotolendi dit qu'il laisse le jugement de ces deux Ecrits au Public ; que pour lui qui y prend peu d'intérêt, il n'en dira qu'un mot. » La guerre des Auteurs, ajoute-t-il, » n'est pas une chose nouvelle ; & pourvû » que l'on n'attaque que les sentimens & les » expressions, sans y rien mêler d'injutieux » contre la personne, ces petites querelles » ne font que divertir, & peut-être désa- » bufer les honnêtes-gens, qui ne font pas » un point d'honneur de revenir de leur » prévention. Y a-t-il un Auteur au monde ; » qui prétende ne s'être jamais trompé ? Et » au contraire les ouvrages, quelques ex- » cellens qu'ils soient, ne portent-ils pas » toujours le caractère de la foiblesse de » l'esprit humain ? Monsieur de Saint-Evre- » mond a écrit plusieurs bonnes choses, &

« il s'est trompé dans d'autres : mais en 1700.
 « quoi il a grand tort , c'est d'avoir si fort
 « abandonné ses œuvres à l'avidité des Li-
 « braires , qu'il ait souffert que des pièces
 « indignes , après avoir couru le monde sans
 « honneur , se soient venu refugier dans ses
 « Livres , comme dans un asyle pour usur-
 « per des applaudissemens. Je fai bien que
 « la gloire d'Auteur ne le touche pas : ce-
 « pendant les œuvres de ces Messieurs-là
 « restent après leur mort , & souvent elles
 « soutiennent mal leur réputation. On a
 « beau dire , *ces pièces ne m'appartiennent*
 « *en rien, ces endroits ne sont point de moi* (1);
 « est-on toujours obligé de vous croire? El-
 « les portent votre nom , le Public ne de-
 « mande point d'autre preuve.

Le Public n'a jamais fait un jugement si
 déraisonnable. Un Auteur a toujours été
 crû , lorsqu'il a défavoué des Ouvrages d'es-
 prit qu'on lui attribuoit mal-à-propos. Mais
 le Sieur Cotelendi vouloit établir cette ma-
 xime ridicule , pour justifier son procedé à
 l'égard de M. de Saint-Evremond.

Le Sieur Cotelendi n'est pas le seul qui
 ait fait passer ses productions sous le nom
 de Monsieur de Saint-Evremond. L'Abbé

(1) Voyez la *Lettre* de M. de Saint-Evremond
 au sieur Barbin.

1701. Pic publia en 1701. un Livre intitulé *RECUEIL d'Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond*, qui n'ont point encore été publiés (1). Mais dans tout ce volume, il n'y avoit de Monsieur de Saint-Evremond, que le commencement du *Parallele* de Monsieur le Prince & de Monsieur de Turenne; & encore étoit-il tout changé (2). Il avoit aussi paru en 1696. un Roman très-bien écrit, intitulé, *MEMOIRES de la Vie du Comte de..... avant sa retraite. Contenant diverses Aventures qui peuvent servir d'instruction à ceux qui ont à vivre dans le grand monde*, redigés par Monsieur de Saint-Evremond. Ces Mémoires sont de M. l'Abbé de Villiers, si connu par son *Art de prêcher*, & par plusieurs autres Ouvrages, qui ont eu l'approbation du public (3).

C'est ainsi que des Auteurs de louage; ou des Ecrivains qui ne vouloient pas être connus, faisoient passer leurs Ecrits sous le nom de Monsieur de Saint-Evremond. Ils

(1) Imprimé à Paris chez Anisson. Voyez le *Recueil de Pièces fugitives d'Histoire & de Littérature*, publié à Paris en 1704. II. Partie, pag. 314. & suiv.

(2) Voyez le Billet de M. de Saint-Evremond, Tom. V. pag. 367.

(3) Voyez les *PIECES fugitives*, &c. I. Partie, pag. 114.

se prévalaient de la répugnance qu'ils avoient 1701
à publier ses véritables Ouvrages. Ses amis,
comme je l'ai déjà dit, n'avoient jamais pû
l'y engager. Cependant il ne faisoit pas diffi-
culté de leur marquer les pièces qu'on lui
avoit faussement attribuées. Il voulut bien
m'accorder la même grace ; mais il ne se
contenta pas de distinguer dans mon exem-
plaire les Ouvrages qu'on lui avoit supposés,
il prit encore la peine de faire plusieurs
corrections dans ceux qui étoient de lui. Il
en corrigea aussi quelques-uns, que j'avois
en manuscrit. Il me donna même l'expli-
cation de quelque endroits qui se rappor-
toient à des circonstances qui ne m'étoient
pas connues. Ayant trouvé, par exemple,
qu'il se donnoit le nom de *Côteau* (1), je le
priaï de m'apprendre l'origine de ce mot,
qui a été si différemment rapportée ; & il
me dit que le Comte d'Olonne, le Mar-
quis de Bois-dauphin, & lui, étoient les trois
Côteaux dont on avoit tant parlé, & ajouta
les particularités que vous avez déjà vûes (2).
La conversation que nous eûmes sur les *Côte-
teaux*, lui donna occasion de les faire entrer
dans la LETTRE qu'il écrivit alors à My-
lord Galloway, pour le féliciter du Régi-

(1) Tom. V. pag. 151. & 199.

(2) Voyez ci-dessus, pag. 32.

1701. ment des Gardes Hollandoises à cheval,
 que le Roi lui avoit donné. » Je trouve,
 » dit-il, parlant de Monsieur le Marquis
 » de Puiziens (1) qu'il agit fort prudem-
 » ment de suivre le méchant goût des vins
 » de Champagne d'aujourd'hui, pour ven-
 » dre les siens. Je n'aurois jamais crû que
 » les vins de Reims fussent devenus
 » des vins d'Anjou, par la couleur & par
 » la verdeur. Il faut du vert aux vins de
 » Reims; mais un vert avec de la couleur,
 » qui se tourne en sève quand il est mûr.
 » La sève en est amoureuse, & on ne le boit
 » qu'à la fin de Juillet. Vous avez été Amant
 » autrefois, ajoute-t-il, & peut-être croyez
 » vous que le terme d'*amoureux* est profa-
 » né. Cependant c'est le terme des grands
 » Connoisseurs, des d'Olonnes, des Bois-
 » dauphins, & de votre Serviteur; Côteaux,
 » autrefois fort renommés.

Dans ce temps-là, M. de la Motte, en
 qui l'amour des Sciences se trouve réuni avec
 un zèle obligeant & officieux pour les gens
 de Lettres (2), m'écrivit d'Amsterdam, que

(1) Tom. V. pag. 369.

(2) Voyez l'Épître dédicatoire que M. Coste
 a mise au-devant de la troisième édition de sa
 Traduction du *Traité de l'Education des Enfants*
 de M. Locke imprimée à Amsterdam en 1722.

le Libraire (1) qui avoit imprimé plusieurs fois les *Oeuvres mêlées de Saint-Evremond*, se dispoſoit à en faire une nouvelle Edition, ſur un Exemplaire où l'on avoit marqué les Pièces que Monsieur de Saint-Evremond défavoit. Je répondis à M. de la Motte que j'en pouvois fournir un beaucoup plus exact que celui là. Le Libraire me pria de le lui communiquer, & je le lui envoyai peu de temps après. J'avois mis enſemble & dans une eſpèce d'ordre, tous les ouvrages publiés ſous le nom de Monsieur de Saint-Evremond, qui étoient effectivement de lui. J'y avois fait entrer ſes corrections, & ajouté quelques Pièces qui n'avoient pas encore vû le jour. Enfin, j'avois profité des éclairciſſemens qu'il m'avoit donnés.

Voilà, Monsieur, ce que contenoit cet Exemplaire, puisſque vous ſouhaitez de le ſavoir. Je me propoſois par là deux choſes: l'une de recueillir en un corps les Pièces qui étoient véritablement de Monsieur de Saint-Evremond; & l'autre, de le porter à donner lui-même une Edition de ſes Ouvrages. En effet, je lui dis ce que j'avois pris la liberté de faire à ſon inſû, & comme on n'avoit pas encore commencé d'impri-

(2) Le ſieur Pierre Mortier, Libraire à Amsterdam.

1703.

mer en Hollande , je lui représentai qu'il seroit bien plus convenable de publier tous ses Ecrits , tels qu'il les avoit composés , que de souffrir qu'on en réimprimât une partie , aussi défectueuse qu'elle le seroit encore dans la nouvelle impression de Hollande. Il parut d'abord assez éloigné de ce dessein : mais quelque temps après il se rendit ; & voulut bien me confier le soin de cette Edition. Il me dit aussi qu'il me marqueroit ce qui devoit être imprimé , & ce qui ne devoit pas l'être : car il y avoit plusieurs Pièces qui ne lui paroïssent pas assez importantes pour être mises au jour. J'écrivis d'abord au Libraire d'Amsterdam de ne plus songer à son Edition : qu'à la vérité elle seroit infiniment meilleure que celles qu'on avoit faites jusqu'alors ; mais que M. de Saint-Evremond s'étant enfin déterminé à publier ses Ouvrages , il valoit mieux attendre que cette Edition parût (1). Cependant je transcrivois les Manuscrits , & lui communiquois les copies que j'en faisois. Je le priai de revoir encore une fois les Pièces imprimées , dont il avoit perdu les originaux. Lorsque nous les lisions ensemble , j'avois soin de rétablir les noms propres que l'on avoit supprimés , ou dési-

(1) Voyez les NOUVELLES de la République des Lettres , Août 1704. pag. 163.

gnés par une seule lettre. Je m'instruisois 1703.
 aussi du temps où chaque Pièce avoit été
 composée, de ce qui lui avoit donné occa-
 sion de l'écrire, des allusions qu'il pouvoit
 y avoir à des faits peu connus, à des cir-
 constances particulières, &c. Son grand âge
 & ses infirmités me donnant lieu de crain-
 dre qu'il ne vécût pas long-temps, je fai-
 sois toute la diligence possible; & notre
 révision étoit presque finie, lorsque je fus
 obligé d'aller passer quelques mois à la cam-
 pagne.

Pendant ce temps-là, Monsieur de Saint-
 Evremond, qui étoit incommodé d'une
 Strangurie, se trouva tout-à-coup fort affoi-
 bli par les fréquentes insomnies qu'elle lui
 causoit; & l'appétit lui manqua. Alors il
 témoigna plusieurs fois le desir qu'il avoit
 de me voir. Il pria même M. le Fèvre de
 m'écrire de venir au plûtôt: mais sa Lettre
 ne m'ayant pas été envoyée en droiture, me
 fut rendue trop tard. J'en reçus en même
 temps une seconde, qui m'apprenoit que
 Monsieur de Saint-Evremond étoit mort le
 vingtième de Septembre, après avoir fait un
 Testament, où il avoit disposé de son bien en
 faveur de ses Domestiques, des Pauvres (1),

(1) Ce Testament est datté du 24. d'Août
 1703. En voici le commencement. *Je soussigné,*
Tome I. X

1703. & de quelques-uns de ses Amis, parmi lesquels il m'avoit fait l'honneur de me mettre. Il ne parla point de ses Manuscrits, dans son Testament: mais quelques heures avant sa mort, M. le Fèvre lui ayant demandé comment il souhaitoit qu'on en disposât, il nomma M. Silvestre; & ils lui furent remis par ordre de Mylord Gallway, qui étoit exécuteur testamentaire. Il mourut âgé de quatre-vingt dix ans, cinq mois & vingt jours. Il avoit ordonné par son Testament qu'il fût enterré *sans pompe*, & on se conforma à sa volonté. Mais on choisit pour le lieu de sa sépulture, l'Abbaye ou Eglise Collégiale de Westminster, célèbre par les Tombeaux des Rois d'Angleterre, & par ceux d'un nombre de personnes distinguées par

CHARLES DE SAINT DENIS LE GUAST, Seigneur de SAINT-EYREMOND, demeurant dans la Paroisse de Saint James, Westminster, étant dans mon bon sens, mémoire, & entendement, & voulant disposer de ce qui me reste de mes biens après ma mort: Premièrement, j'implore la miséricorde de Dieu, & remet mon âme entre ses mains. Je laisse à mon Exécuteur testamentaire le soin de faire enterrer mon corps, sans pompe, en la manière qu'il trouvera le plus convenable. Je donne aux pauvres François Réfugiés la somme de vingt livres sterling. Je donne aux pauvres Catholiques, ou d'autre Religion telle que ce soit, la somme de vingt livres sterling, &c.

leur naissance, ou par leur savoir & par leur esprit. Il est enterré dans la Nef proche du Cloître, auprès des illustres Casaubon, Camden, Barrow; & des célèbres Poètes Anglois, Chaucer, Spencer, Cowley, &c. Son Buste est posé au-dessus de son Epitaphe gravée sur un marbre blanc, placé vis-vis du lieu où il est enterré. Je vous en envoie le dessein.

1703.

Il conserva jusqu'à la fin une imagination vive, un jugement solide, & une mémoire heureuse. Les douleurs sensibles & cuisantes qu'il souffroit dans sa maladie, ne troublèrent jamais sa tranquillité. Il les supporta avec une fermeté & une constance, qui doit être enviée des Philosophes du premier rang.

Voici le Portrait de Monsieur de Saint-Evremond.

Monsieur de SAINT-EVREMOND avoit les yeux bleus, vifs & pleins de feu, le front large, les sourcils épais, la bouche bien faite & le souris malin, la physionomie agréable & spirituelle. Vingt-ans avant sa mort, il lui vint entre les deux sourcils une loupe qui grossit beaucoup. Il avoit eu dessein de la faire couper; mais comme elle ne l'incommoquoit point, & que cette espèce de difformité ne lui faisoit aucune peine, M. le Fèvre lui conseilla de la laisser, de peur

1703. que cette operation n'eût de fâcheuses suites dans une personne de son âge. Il se railloit souvent sur sa loupe, aussi bien que sur sa grande calotte, & sur ses cheveux blancs qu'il avoit mieux aimé garder que de prendre la perruque.

Ses manières étoient gracieuses & engageantes, sa conversation vive & enjouée, ses reparties promptes & heureuses.

On voit très-peu de personnes qui sachent bien lire. Monsieur de Saint-Evremond me disoit un jour, qu'il n'en avoit pas connu trois en sa vie. Il possédoit cet art parfaitement : & ce qui n'est guère moins rare, il faisoit très-agréablement un Conte.

Il avoit beaucoup de penchant à la Satire. Le Ridicule qu'il remarquoit dans les hommes, le réjouissoit : il se plaisoit à le faire sentir par une raillerie fine & piquante, ou par une ironie ingénieuse. Il ne faut pas toujours prendre à la lettre, les louanges qu'il donne dans ses Ouvrages. Ce sont quelquefois des traits satiriques. Madame Mazarin ne s'y trompoit pas; & elle l'appelloit en plaisantant, *le vieux Satire*. Mais il étoit devenu plus indulgent, ou plus réservé sur la fin de sa vie; préférant, comme il le dit lui-même, le secret de dire des vérités obligeantes, à l'art de donner des louanges malignes (1).

(1) Voyez le *Sonner*, Tom. IV. pag. 329.

Il a toujours parlé de sa Disgrace, avec cette fermeté & cette assurance, qui siéent si bien à un honnête-homme. Quelque passion qu'il eût de revoir sa patrie, il n'a jamais demandé son retour d'une manière basse & rampante. 1703.

Il avoit un fonds de joie, de bonne-humeur, qui au lieu de diminuer dans sa vieillesse, sembloit prendre de nouvelles forces. On en trouvera des marques dans les Ouvrages qu'il a écrits dans ce temps-là. Il aimoit la compagnie des jeunes-gens; il se plaisoit au récit de leurs aventures; l'idée des divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, occupoit agréablement son esprit.

Il ne se piquoit point d'une Morale trop rigide: cependant il avoit toutes les qualités d'un homme d'honneur. Il étoit équitable, généreux, reconnoissant, plein de douceur & d'humanité.

Vous me demandez, Monsieur, ce qu'il pensoit sur la Religion: je vous dirai, qu'il a toujours fait profession de la Religion Romaine, où il étoit né. Cependant, vous m'assurez, qu'on vous l'a représenté comme un Esprit fort, & qu'on se fondoit sur ce que dans sa dernière maladie, il avoit refusé de voir des Prêtres. Vous me chargez, en même-temps, de ne vous rien dire sur un

1703. sujet si important, que je ne sache par moi-même. Je vous ai donc répondu par avance, Monsieur, en vous apprenant que j'étois à la campagne. Pour ce qui regarde ses Conversations ordinaires, je puis vous assurer qu'il ne lui échappoit jamais rien de licencieux contre la Religion. Il ne pouvoit souffrir que l'on en fît un sujet de plaisanterie. La seule bienséance, disoit-il, & le respect que l'on doit à ses concitoyens, ne le permettent pas.

On voit par ses Ecrits qu'il avoit de l'Érudition : mais c'étoit une érudition polie, & convenable à un homme de sa profession & de sa qualité. L'histoire des gens de Lettres & de leurs Ouvrages, lui plaisoit beaucoup. Il en faisoit quelquefois le sujet de ses conversations. Un jour qu'on parloit chez lui du ROMAN DE LA ROSE, une personne de la Compagnie soutint qu'Abelard en étoit l'Auteur. Elle avoit lû cela dans les *Essais de Littérature* de l'Abbé de Belmont, qui pour avoir l'honneur de vous critiquer, s'est hasardé de dire, que *Fauchet l'a toujours attribué à Abelard, & que c'est aussi le sentiment de la Croix du Maine* (1).

(1) *ESSAIS de Littérature* de l'Abbé Trigaut de Belmont, Mai 1703. pag. 301. édition de Hollande.

Je remarquai qu'on l'avoit toujours donné 1703.
à Guillaume de Lorris, & à Jean Clopinel,
surnommé de Meun. Quelques jours après,
Monsieur de Saint-Evremond souhaita de
voir plus au long, les preuves de ce que j'a-
vois avancé (1), & je lui envoyai des ex-
traits de Bouchet, de la Croix du Maine,
de Fauchet, & de Pasquier. J'ai pris la li-
berté de faire imprimer cette LETTRE par-
mi les Ouvrages de Monsieur de Saint-Evre-
mond (2) : elle servira à détromper ceux,
qui attribuent ce Roman à Abelard ; & l'on
y verra la différence qu'il y a entre les exem-
plaires imprimés de cet Ouvrage, & les an-
ciens Manuscrits.

Monsieur de Saint-Evremond aimoit pas-
sionnement la Musique, & n'ignoroit pas
la Composition. Il notoit lui-même les
IDYLES, les PROLOGUES, & les autres
Pièces qu'on chantoit chez Madame Ma-
zarin (3). Pour la Symphonie, il en char-
geoit le sieur Paisible, ou quelque autre ha-
bile Musicien.

La plupart des Auteurs, contents d'eux-
mêmes, & amoureux de leurs productions,

(1) Tom. V. pag. 387.

(2) *Ibid.* pag. 388.

(3) Tom. III. pag. 376. Tom. IV. pag. 441.
& *suiv.* Tom. V. pag. 58, 78, 135, 256.

1703. ne consultent personne , ou ne souffrent qu'impatiemment la critique de leurs amis. Monsieur de Saint-Evremond écoutoit avec plaisir les difficultés qu'on lui faisoit sur ses Ouvrages : il souhaitoit qu'on lui fournît quelque chose de meilleur que ce que l'on reprenoit; & il se corrigeoit, lorsqu'il croyoit qu'on avoit mieux rencontré que lui.

Pour finir le Portrait de Monsieur de Saint-Evremond , j'ajouterai ici celui qu'il fit lui-même en 1696.

» Après avoir lû , *dit-il* (1) , l'Epitaphe
 » du Comte de Grammont , si tu as la cu-
 » riosité de connoître celui qui l'a faite , je
 » t'en donnerai le Caractère.

» C'est un Philosophe également éloigné
 » du superstitieux & de l'impie : un Volup-
 » tueux qui n'a pas moins d'aversion pour
 » la débaûche , que d'inclination pour les
 » plaisirs ; un homme qui n'a jamais senti la
 » nécessité , qui n'a jamais connu l'abon-
 » dance. Il vit dans une condition mépri-
 » sée de ceux qui ont tout , enviée de ceux
 » qui n'ont rien , goutée de ceux qui font
 » consister leur bonheur dans leur raison.
 » Jeune , il a haï la dissipation ; persuadé
 » qu'il falloit du bien pour les commodités

(1) Tome V. pag. 205. & suiv.

» d'une longue vie : vieux , il a de la peine à 1703
 » souffrir l'économie , croyant que la néces-
 » sité est peu à craindre , quand on a peu de
 » temps à pouvoir être misérable. Il se loue
 » de la nature , il ne se plaint point de la
 » fortune. Il hait le crime , il souffre les
 » fautes , il plaint le malheur.

» Il ne cherche point dans les hommes
 » ce qu'ils ont de mauvais , pour les décrier ,
 » il trouve ce qu'ils ont de ridicule pour
 » s'en rejouir ; il se fait un plaisir secret de
 » le connoître , il s'en feroit un plus grand
 » de le découvrir aux autres , si la discrétion
 » ne l'en empêchoit.

» La vie est trop courte , à son avis , pour
 » lire toute sorte de Livres , & charger sa
 » mémoire d'une infinité de choses , aux dé-
 » pens de son jugement : il ne s'attache point
 » aux Ecrits les plus savans pour acquérir la
 » science ; mais aux plus sensés , pour forti-
 » fier sa raison : tantôt il cherche les plus déli-
 » cats , pour donner de la délicatesse à son
 » goût ; tantôt les plus agréables , pour don-
 » ner de l'agrément à son génie.

» Il me reste à vous le dépeindre tel qu'il
 » est dans l'Amitié , & dans la Religion. En
 » Amitié , plus constant qu'un Philosophe ;
 » plus sincère qu'un jeune homme de bon
 » naturel sans expérience : à l'égard de la
 » Religion ,

- » De justice & de charité ;
- » Beaucoup plus que de pénitence ,
- » Il compose sa piété :
- » Mettant en Dieu sa confiance ;
- » Espérant tout de sa bonté ;
- » Dans le sein de la Providence
- » Il trouve son bonheur & sa félicité.

Après vous avoir donné le Portrait de Monsieur de Saint-Evremond , vous vous attendez , sans doute , Monsieur , que je vous parle de ses Ouvrages. Mais il ne me conviendrait point de vous en faire l'éloge. Personne n'en connoît le mérite mieux que vous. Je n'ai pas besoin d'en faire l'apologie. Il y a quarante ans qu'ils sont en possession de l'estime & de l'approbation du Public : c'est désormais au Public à justifier son goût & son jugement.

On lui a reproché que ses expressions étoient obscures & embarrassées ; & on se fonde sur les premières impressions de ses Ouvrages , où il y avoit en effet , plusieurs endroits obscurs & même inintelligibles. Mais ce n'étoient point là ses Ouvrages. On peut dire néanmoins , qu'ils ne sont pas

DE SAINT-EVREMOND. 291
à la portée de toute sorte d'esprits. Il faut 1703
avoir de la pénétration & du goût pour les
bien entendre.

On trouve que son style ne coule pas assez
naturellement; qu'il est trop étudié & trop
recherché, & qu'il y a trop d'antithèses. Il
Il est vrai qu'il auroit pû donner à quelques
endroits un tour plus aisé & plus facile. Il en
convenoit lui-même. Mais il ne vouloit
point s'affujettir aux regles scrupuleuses des
Grammairiens. Il étoit persuadé qu'un langa-
ge trop poli & trop limé énerve le discours,
& le rend trop sec & trop uniforme. Il ren-
fermoit beaucoup de choses en peu de paro-
les: & ce style mâle & pressé paroît tou-
jours plus dur & plus compassé qu'un style
plus diffus & moins soutenu. Cependant il
est certain que son style est pur & châtié, &
qu'il connoissoit bien toutes les finesses de
la Langue. Il pensoit noblement & s'expri-
moit de même. Il approfondissoit son sujet;
il en demêloit tous les rapports, & les en-
visageoit avec les qualités opposées, ce qui
a produit naturellement les Antithèses qu'on
lui reproche. Mais ces sortes d'oppositions
ne conviennent pas à toute sorte de sujets:
c'est le sujet même qui les doit faire naître.
Monsieur de Saint-Evremond en savoit bien
l'usage, & il n'affectoit point de s'en servir.
Les Connoisseurs ne trouvent pas que la

1703. Versification égale la beauté de la Prose. Ses Vers , disent-ils , n'ont pas assez de tour & d'harmonie , ni assez de feu & de vivacité: Cependant il y a plusieurs Pieces parmi les Poësies qui ne cedent en rien à celles de nos meilleurs Auteurs ; & où le feu Poëtique donne un nouvel éclat à la beauté des pensées. Du reste , il ne jugeoit pas toujours de sa Poësie comme le Public. Mais il croyoit qu'on avoit poussé trop loin la séverité des regles de notre Versification. Il ne pouvoit souffrir qu'on sacrifiât la pensée à la rime , & la force de l'expression à la cadence des mots. » J'avoue , dit un Critique savant & judicieux (1) , qu'il y a dans les Vers de Monsieur de Saint-Evremond , des expressions qui ressentent la Prose: mais je ne vois pas pourquoi il ne nous feroit par permis de nous en servir , en François , dans cette espece de Vers irréguliers ; puisqu'il l'a bien été à Horace , en Latin , dans ses Satires ; qu'il a intitulées SERMONES , ou Conversations , pour marquer qu'il vouloit se servir du stile de la Conversation ; & même dans ses EPIQUES. Il n'y a que les pensées fades , ou mauvaises , ou le stile froid , à quoi il ne faut point faire de

(1) BIBLIOTHEQUE choisie ; Tom. IX. pages 332 , 333.

» grace ». On trouvera dans les Vers de Monsieur de Saint-Evremond la même délicatesse dans les pensées, & la même force dans les expressions, que l'on admire dans sa Prose. On y découvroit mille traits ingénieux de satire & de plaisanterie, si on avoit connu les personnes qui en sont l'objet. 1703

Je ne m'arrêterai pas davantage sur ce sujet, & je passerai à l'Edition de ses OUVRES.

Les Manuscrits de Monsieur de Saint-Evremond ayant été remis entre les mains de Monsieur Silvestre, il crut que cela l'engageoit à les publier, avec les Pièces qui avoient déjà été imprimées. Mais comme il n'ignoroit pas que j'avois déjà travaillé dans cette vûe; & qu'il lui manquoit plusieurs Ouvrages que j'avois, aussi bien que les corrections & les éclaircissemens qui m'avoient été donnés par Monsieur de Saint-Evremond lui-même; il me fit prier par Mylord Galway de m'associer avec lui, pour donner une Edition complète des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond. J'y consentis d'autant plus volontiers, que j'avois l'avantage de connoître Monsieur Silvestre.

Monsieur de Saint-Evremond avoit perdu un grand nombre de ses Ecrits. Il m'a dit qu'avant que de sortir de France, il avoit laissé à Monsieur de Turenne deux volumes

1703. de Pièces manuscrites, qu'il n'avoit jamais pû ravoir. Lorsqu'il passa en Hollande en 1665, il donna ses Papiers en garde à son bon ami Monsieur Waller; mais à son retour, il trouva que la plûpart s'étoient perdus durant la peste de Londres; & entr'autres, plus de sept Chapîtres des REFLEXIONS *sur les divers Génies du Peuple Romain*. On n'a jamais pû les recouvrer (1). Il regardoit plusieurs Pièces comme perdues, qui se sont trouvées après sa mort entre les mains de quelques-uns de ses amis.

Monsieur le Duc de Saint Albans nous a communiqué deux volumes manuscrits qu'il avoit eu de Madame Mazarin. Mylord Godolphin nous a prêté un Volume manuscrit, que Monsieur de Saint-Evremond lui

(1) Peu de temps après la première impression des OEUVRES de Monsieur de Saint-Evremond, je fis prier le fils de Monsieur Waller, de voir si parmi ses Papiers il n'y auroit point d'Ouvrage de Monsieur de Saint-Evremond. Il trouva quelques Pièces qui avoient déjà été imprimées, & un cahier des REFLEXIONS *sur les divers génies du Peuple Romain*, contenant le Chapitre VIII. qui précède immédiatement ceux qui se sont perdus, & où il y a même quelques réflexions qu'on trouvera dans cette édition, renfermées entre des crochets, Tom. II. pag. 73. & 77. Ce cahier est écrit de la propre main de Monsieur de Saint-Evremond.

avoit donné. Monsieur le Fèvre a fourni plusieurs Pièces qui s'étoient trouvées parmi les papiers de Madame Mazarin : & nous avons acheté trois volumes manuscrits de la Veuve du Copiste de Monsieur de Saint-Evremond. Par là, nous avons eu quelques Ouvrages qu'il n'avoit pas lui-même, & quelquefois jusqu'à quatre copies de la même Pièce. Nous les avons comparées ensemble, & toujours préféré celles qu'il avoit revues aux autres, & ses dernières corrections aux premières. Cependant nous n'avons pas jugé à propos de publier tous les Ecrits que nous avions entre les mains. Nous en aurions supprimé un plus grand nombre, sans les considérations dont je parlerai dans la suite.

Nous avons placé chaque Pièce selon l'ordre du temps qu'elle a été écrite. Cette méthode a tant d'avantages, qu'il est surprenant qu'elle ait été si négligée. Les Pièces composées dans le même temps, se trouvent ainsi près les unes des autres, se servent, pour ainsi dire de commentaire. D'ailleurs, comme il peut y avoir des allusions à certaines choses qui ne subsistent plus, le Lecteur se trouveroit embarrassé, s'il ignoroit le temps où cela a été écrit. Enfin, cet ordre Chronologique nous donne une espèce d'Histoire de la vie d'un Auteur, & des changemens qui sont arrivés dans son humeur, dans ses

1703. sentimens , & dans son style. Il est vrai que cet arrangement n'est pas facile , lorsque les Pièces n'ont point de date ; & je me suis aperçu , en écrivant ces Memoires , que nous nous y étions trompés quelquefois. Aussi trouverez-vous que je donne ici à quelques Pièces un autre rang que celui où elles ont été publiées.

Nous avons expliqué par des Notes une infinité d'endroits qu'on n'auroit pas entendus. Personne ne fait mieux que vous , Monsieur , la nécessité qu'il y a de commenter les Ouvrages d'esprit où il entre de la raillerie , ou des traits de satire. Ils sont pleins d'allusions & de caractères qu'il faut se représenter , pour les lire avec plaisir , & pour en sentir la beauté. Ceux , par exemple , qui n'ont pas connu l'humeur & le génie de Morin , ce fameux Joueur , & qui ne l'ont pas vû tailler chez Madame Mazarin , ne feroient être touchés de ce que Monsieur de Saint-Evremond en a dit. Ce qu'il y a de plus fin & de plus délicat leur échappe , ou leur paroît froid & insipide. Mais les personnes qui l'ont connu , sont charmées du portrait naïf qu'il en a fait , & de la manière ingénieuse dont il le tourne en ridicule. On a tâché de mettre le Lecteur au fait dans les Notes (1).

(1) Tom, IV. pag. 332. & suiv. 345.

Ces

Ces éclaircissements étoient quelquefois absolument nécessaires, pour entrer dans la pensée de Monsieur de Saint-Evremond. En voici un exemple. Il commence une de ses Lettres à Mademoiselle de L'Enclos de cette manière (1) : *Votre vie, ma très-chère, a été trop illustre, pour n'être pas continuée de la même manière jusqu'à la fin. Que l'Enfer de Monsieur de la Rochefoucault ne vous épouvante pas ; c'étoit un Enfer médité, dont il vouloit faire une Maxime : prononcez donc le mot d'Amour hardiment, & que celui de Vieille ne sorte jamais de votre bouche. Il n'est pas aisé de comprendre ce qu'il entend par l'Enfer de Monsieur de la Rochefoucault, & cela m'obligea à lui en demander l'explication. Il m'apprit que le Duc de la Rochefoucault s'entretenant un jour avec Mademoiselle de L'Enclos, lui dit en riant, que l'Enfer des femmes c'étoit la Vieillesse. Cet éclaircissement ne laisse plus de difficulté. Mais on prenoit ce trait bien autrement, avant qu'on eût vû cette explication. Voici le sens qu'on y a donné dans une espece de Journal, imprimé à Paris il y a deux ans. L'Auteur, après avoir parlé de la mort de Monsieur de Saint-Evremond, & fait l'éloge de ses Ouvrages, parle de sa Religion.*

(1) Tom. IV. pag. 127.

Tome I.

1703. » Les reproches, *dit-il* (1), qu'on lui a fait
 » du côté de ses sentimens sur la religion ne
 » paroissent pas tout à fait sans fondement ;
 » si l'on tombe malheureusement sur quel-
 » ques endroits de ses ouvrages, ou sur quel-
 » qu'une de ses lettres, on trouvera que sa
 » foi sur les points fondamentaux varie quel-
 » quefois, mais enfin ce sont des lettres d'en-
 » jôiment ; ce qu'on a imprimé de lui, où
 » il paroît opposé à l'immortalité de l'ame
 » lui avoit échappé dans le cours des passions,
 » & dans l'usage des plaisirs ; alors on parle
 » des choses comme l'on voudroit qu'elles
 » fussent en effet : c'est dans cet esprit qu'il
 » faut expliquer la lettre qu'il écrivoit à Ma-
 » demoiselle de L'Enclos, & qui commen-
 » çoit par ces paroles, qui ont tant fait par-
 » ler le monde : *Que l'enfer de Monsieur de*
 » *la Rochefoucault ne vous fasse pas peur,*
 » *Mademoiselle, c'étoit un enfer médité ;* dans
 » le temps qu'il écrivoit cette lettre, il étoit
 » encore dans un âge & dans une certaine
 » route des plaisirs, où ce langage devoit
 » être expliqué, comme une vivacité & un
 » enjôiment d'un homme un peu trop at-
 » taché au monde ; plutôt que comme le fen-

(1) *PIECES fugitives d'Histoire & de Litterature anciennes & modernes, &c. I. Partie, pages 115, 116.*

» timent d'un cœur corrompu ; Ce qu'il y a 1703
 » de sûr , c'est que s'il y a un endroit dans
 » ses Ouvrages , qui fasse douter de la pureté
 » de ses sentimens : on en trouve mille
 » autres , qui nous convainquent que son
 » cœur étoit trais-sain & très-soumis aux
 » maximes du Christianisme.

Pour n'avoir pas fû le bon Mot de Monsieur de la Rochefoucault , on perdoit toute la beauté de cet endroit , & on faisoit dire à Monsieur de Saint-Evremond ce qu'il n'avoit jamais pensé. On trouve dans ses Ecrits plusieurs traits semblables , qui avoient besoin de commentaire. Je n'oubliois rien pour m'en faire donner l'explication : mais sa mort imprévûe a laissé dans l'obscurité bien des choses qu'on n'entendra jamais. Monsieur le Fèvre , qui avoit été en commerce d'amitié avec lui pendant quarante ans , a fourni l'explication de plusieurs endroits. Monsieur Silvestre y a aussi contribué. Le but de ces Nottes , est d'expliquer les Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond , cependant j'ai pris occasion d'y faire entrer quelques particularités assez curieuses , & qu'on ne trouvera pas ailleurs. Il m'eût été facile de les grossir , si j'eusse voulu faire un pompeux étalage de Litterature. Mais je me suis rappelé la critique judicieuse de Cer-

1703. vantes (1); & il seroit à souhaiter que ceux qui nous donnent des Commentaires vou-
lissent en profiter.

Voilà, Monsieur, le plan que nous avons suivi dans l'Edition des O E U V R E S de M. de Saint-Evremond. Il ne me reste plus qu'à répondre à une objection qu'on nous a faite, au sujet de quelques Pièces que nous avons publiées. Monsieur de Saint-Evremond a composé, dit-on, plusieurs petits Ouvrages qui ne devoient durer qu'autant que la joie ou l'occasion qui les avoient fait naître. Ces Pièces ne peuvent point soutenir l'impression. Pourquoi ne pas faire un choix de celles qui intéressent réellement le Public, & qui sont dignes de l'immortalité ?

Mais il me semble que ceux qui font cette objection, n'entrent pas assez dans l'esprit de ces sortes d'Ouvrages, & ne considèrent pas l'utilité qu'on en peut tirer. Cès petites Pièces de Monsieur de Saint-Evremond, nous le montrent dans son naturel, sans étude & sans préparation; elles nous font connoître ses Amis & ses Amies, & nous offrent une peinture naïve des amusemens qu'il se donnoit pour égayer la tristesse & l'ennui, inséparables de la vieillesse. C'est

(1) Voyez le *Prologue* qu'il a mis au-devant de DON QUIXOTTE. On l'a retranché assez mal à propos dans la nouvelle Traduction François.

une représentation de ce qui se passe dans le 1703
 commercé du monde. Si les Anciens nous
 avoient laissé de pareils Ouvrages , avec quel
 plaisir né les liroit-on pas ?

J'avoueraï néanmoins , qu'indépendam-
 ment de toutes ces considérations , nous
 nous sommes trouvés engagés à les publier.
 Les Oeuvres de Monsieur de Saint-Evre-
 mond ayant été imprimées ici par Souscrip-
 tion , plusieurs personnes distinguées par
 leur qualité & par leur mérite , ont souhaité
 que l'on y mît ces Pièces qui regardent Ma-
 dame Mazarin & quelques autres personnes
 qui leur étoient connues ; & nous n'avons
 pas pû leur refuser cette satisfaction. On a
 même trouvé mauvais que nous n'en ayons
 pas fait imprimer davantage : tant il est dif-
 ficile de contenter tout le monde.

J'aurai lieu de me féliciter , Monsieur , si
 la révision que j'ai faite de ces Mémoires ,
 peut satisfaire votre curiosité. Je vous prie
 de la regarder comme une marque de ma dé-
 fference , & de l'attachement avec lequel
 j'ai l'honneur d'être , Votre &c.

A Londres le 15. de Novembre 1706.

T A B L E

DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans la Vie de Monsieur de
Saint-Evremond.

*On a mis une n. pour marquer que le chiffre
suivant se rapporte aux Notes, & non pas
à l'Ouvrage même.*

A.

A Nne d'Autriche, Reine de France, favori-
se l'Espagne dans la Paix des Pyrenées.

Aubigny (Louis Stuart d') son caractère. 63, 64.
Est nommé au Cardinalat. 85. Sa Mort. *ibid.*
& *suiv.*

Auteurs François, Jugement de M. de Saint-Evre-
mond sur nos meilleurs Auteurs François. 206

Aymar, perd la réputation qu'il avoit acquise
par sa Baguette divinatoire. *& suiv.* 92

B.

B Aillet, bévûes qu'il a faites dans la Vie de
Descartes. n. 65.

Banier (le Baron de ,) devient amoureux de Ma-

TABLE DES MATIERES. 263.

- dame Mazarin , 176. Est tué en duel par le Prince Philippe de Savoye. 179
- Barbin* , Libraire de Paris , imprime quelques Pièces de Monsieur de Saint-Evremond , qui ont un grand débit. 216. Fait composer exprès d'autres Ouvrages pour les publier sous le nom de Monsieur de Saint-Evremond . *ibid.* Le prie de lui envoyer son Portrait & ses derniers Ecrits. 230. Imprime un volume intitulé , *Nouvelles Oeuvres* de Monsieur de Saint-Evremond. 231
- Bayle* , son *Dictionnaire* reçu en France & en Angleterre avec applaudissement. 214 , 215 . Cet Ouvrage critiqué par l'Abbé Renaudot. *ibid.* Défendu par Monsieur de Saint-Evremond. 215
- Beaufort* (le Duc de ,) son caractère. 23. & *suiv.*
- Belmont* (l'Abbé de ,) voyez , *Trigaut*
- Benserade* , jugement sur cet Auteur. 207
- Bernier* , vient en Angleterre. 191. Il voyoit souvent Monsieur de Saint-Evremond. *ibid.*
- Bois-Dauphin* (le Marquis de ,) un des trois *Côteaux*. 32 , 238
- Bonnefon* , Gentilhomme de Sologne , fait peur au Cardinal Mazarin. n. 49
- Bouhours* (le Pere ,) s'est trompé au sujet des *Côteaux*. n. 32 , 33.
- Bouillon* (le Cardinal ,) prie Monsieur de Saint-Evremond de lui envoyer des Memoires touchant Monsieur de Turenne. 199 , 200
- Bouillon* (la Duchesse de ,) va en Angleterre. 196
- Bourneau* (Madame) vient en Angleterre. n. 104. Prie Monsieur de Saint-Evremond de lui

- envoyer son Jugement sur l'*Alexandre* de Racine. 104
- Boyer de Ruviere*. Voyez *Ruviere*.
- Buckingham* (George Villiers Duc de) son caractère. 62. Sa Comédie intitulée *The Rhearsal*. Plan de cette Pièce. n. 63.
- Buiffon* (du) on publie sous son nom une *Vie de Monsieur de Turenne*. 199

C.

- C** *Ambert*, fait la Musique des premiers Opéra François. 156, 157. Se retire en Angleterre. 158
- Candale* (le Duc de) sa mort. 37
- Carlisle* (la Comtesse de ,) animoit les Parlements, sous Charles I. n. 142, 143
- Charles II*. Roi d'Angleterre, recherche en mariage Hortence Mancini, ensuite Duchesse Mazarin. 138, 139. Lui donne une pension. 140
- Attire Monsieur de Saint-Evremond en Angleterre. 109
- Chaulieu* (l'Abbé de) compare Monsieur de Saint-Evremond à Ovide. 210
- Chevreuse* (Marie de Rohan, Duchesse de) a eu beaucoup de part aux cabales de la Cour de France. n. 142, 143
- Clerc* (M le) cité. 74, 103, 315
- Cleveland* (la Duchesse de) Maîtresse de Charles II. supplantée par la Duchesse de Portsmouth. 114
- Colbert* (Jean - Baptiste ,) Contrôleur général des Finances, indispose le Roi contre Monsieur de Saint-Evremond. 59. S'oppose à son rappel. 106, 107. S'adoucit à cet égard. 133
- Comédies saintes* qu'on jouoit en France sous François

DES MATIERES. 265

François premier ; désordres causés par ces sortes de représentations. 119. & *suiv.* Voyez *Mystere.*

- Commentateurs*, leurs défauts. 10. & *suiv.*
Concile de Nicée (le second) qui autorise le culte des Images, tenu par les intrigues de la Princesse Irène. 176
Condé (le Prince de) voyez *Enguien.*
Cordoue (Dom Antonio de.) 94
Corneille (Pierre) sensible aux louanges de M. de Saint-Evremond. 106. Caractère de son génie. 207. Comparé avec Racine. *ibid.*
Cornuel (Madame de) bon mot qu'elle dit d'une Dame. 228
Cosme III. Princee (& ensuite grand Duc) de Toscane, civilité qu'il fit à M. de Saint-Evremond. 101. Lui envoyoit tous les ans de son meilleur vin. *ibid.*
Coste (Monsieur) cité. n. 238
Côteaux (les) véritable origine de ce mot. 32, 237, 238
Cotolendi, critique les Ouvrages de M. de Saint-Evremond. 219. & *suiv.* Lui attribue un Ouvrage de sa façon. 233. & *suiv.*
Cowley, célèbre Poète Anglois, son éloge. 65
Croze (M. Veyffiere de la) cité, n. 34

D,

Denis (Saint) voyez *Saint Denis.*

Des Cartes, croyoit avoir trouvé le moyen de prolonger la vie de l'homme. 67. & *suiv.*

Despreaux, s'est trompé au sujet des *Côteaux.* n. 32. Satirise une Pièce de M. de Saint-Evremond, sans connoissance de cause. n. 70, 71
 On lui attribue un Sonnet satirique contre le

- Duc de Nevers**, & contre Madame Mazarin.
n. 146. Lance un trait de satire contre M. de
 Saint-Evremond, & pourquoi. 210. *n.* *ibid.*
 & *suiv.* Son éloge. 208
- Digby** (le Chevalier) va en Hollande pour
 voir Des Cartes. 65, 66
- Dubourdiou** (Jean) fait l'éloge de Madame Ma-
 zarin. 206
- Dumont**, voyez *Cotolendi*.
- Du Rutz** (Madame) envoyée en Angleterre
 par Monsieur Mazarin. 172

E.

- E** *Nfer*, ce que c'est que l'Enfer des Femmes.
 257, 258
- Enguien** (le Duc d') son amour pour les Let-
 tres. *n.* 9. Fait Monsieur de Saint-Evremond
 Lieutenant de ses Gardes. 9. Lit avec lui les
 anciens Historiens. 10. Préfère la lecture de
 Pétrone à celle de Rabelais. 17. Employe
 Monsieur de Saint-Evremond dans une négo-
 ciation importante. *ibid.* Lui ôte la Lieutenan-
 ce de ses Gardes. 20. Estime qu'il avoit pour
 lui. *ibid.*
- Erard**, maltraite la Duchesse Mazarin dans son
 Plaidoyé pour le Duc Mazarin. 204, 205. On
 lui en fait des reproches, & il tâche de se ju-
 stifier. *ibid.* A eu part à l'Ouvrage de Coto-
 lendi contre Monsieur de Saint - Evremond.
 219, 220
- Eslan** (le Comte d') on lui attribue un Ouvra-
 ge de Monsieur de Saint-Evremond. *n.* 13
- Evremond** (Saint) Abbé de Fontenay-sur-Or-
 ne en Bessin. *n.* 4

DES MATIERES. 267

Euremond (*Saint*) Terre ; voyez *Saint - Euremond*.

Euremond (Charles de Saint - Denis , Sieur de Saint ,) sa famille. 2 , 3. Sa naissance. 4. Ses études. 5. Prend le parti des Armes. *ibid.* Cultive la Philosophie & les Belles - Lettres. 6 S'attire l'estime des Généraux. 8. Le Duc d'Enguien , ensuite Prince de Condé , lui donne la Lieutenance de ses Gardes. 9. Assiste aux lectures de ce Prince , & s'attache à les lui rendre agréables & instructives. 9 , 10. Est blessé à la bataille de Nortlingue. 16. Porte le Cardinal Mazarin à approuver le Siège de Dunkerque. 17. Offense le Prince de Condé , & perd la Charge qu'il avoit auprès de lui. 20 , 21. Estime que ce Prince eut toujours pour lui. *ibid.* Va en Normandie , & refuse de prendre parti contre la Cour. 21. *Ô suiv.* Suit la Cour en Normandie. 23. Est fait Maréchal de Camp. 25. Sert dans la guerre de Guienne. 28. Est mis à la Bastille , & pourquoi. *ibid.* Sert en Flandres. 29. Est sensible à la joye & au plaisir de la table. 31. Est un des trois *Côteaux*. 32. Se bat en duel. 35. Accompagne le Cardinal Mazarin qui alloit conclure la Paix des Pyrenées. 38. Sa *Lettre au Marquis de Crequi* , où il découvre les motifs de cette Paix. 39. *Ô suiv.* Cette Lettre tombe entre les mains des Ministres. 58. Ils la représentent au Roi comme un Crime d'Etat , & font expédier un ordre pour le mettre à la Bastille. 59 , 60. Il en est averti , & se retire en Hollande. 60 , 61. Apologie de cet Ecrit. 61. Idée qu'il en avoit lui-même. 61 , 62 , 82 , 83 , 95. *Ô suiv.* 188 , 189. Il passe en Angleterre. 61. Ses meilleurs Amis à cette Cour. 62. *Ô suiv.* Son com-

merce avec les gens de Lettres. 64. & *suiv.*
 Sa Lettre au Maréchal de Grammont, où il ju-
 stifie son Ecrit sur la Paix des Pyrenées. 80.
 & *suiv.* Il repasse en Hollande pour le réta-
 blissement de sa santé. 84. Ses habitudes à la
 Haye. 85. Il va voir la Flandre. 94. Sa Lettre
 à Monsieur le Marquis de Lionne, où il fait
 son Apologie. 95. & *suiv.* Charles II. l'ap-
 pelle en Angleterre, & lui donne une pen-
 sion. 109, 110. Il savoit le secret du voyage
 de Madame Mazarin en Angleterre. 141. Tâ-
 che en vain de rompre l'attachement de cette
 Duchesse pour le Prince de Monaco. 141. &
suiv. Il perd sa pension par la mort de Char-
 les II. 188. Sollicite son retour en France.
ibid. Ecrit au Roi à ce sujet. *ibid.* Sa Lettre au
 Maréchal de Crequi, en lui envoyant celle qu'il
 écrivoit au Roi. 188. & *suiv.* Refuse une
 Charge qu'on lui offre à la Cour d'Angleter-
 re. 194. La Révolution arrivée dans ce Royau-
 me lui est avantageuse. 202. Le Roi Guillau-
 me lui donne des marques de sa faveur. *ibid.*
 Louis XIV. lui fait dire qu'il peut revenir en
 France. 202, 203. Il préfère le séjour d'An-
 gleterre. 283. Fait une perte irréparable par la
 mort de Madame Mazarin. 226, 227. Les
 Amis qu'il avoit en France renouvelent leurs
 sollicitations pour l'engager à y retourner.
 227, 228. Ses raisons pour ne pas quitter l'An-
 gleterre. 227. Il tombe malade & meurt. 241.
 Son portrait & son caractère. 242. & *suiv.* On
 imprime en France quelques-uns de ses Ou-
 vrages tout défigurés. 216. & *suiv.* On en
 fait la critique. 218. & *suiv.* Ouvrages pu-
 bliés sous son nom qu'il desavoue. 193, 243,
 231. Sa Lettre à Barbin qui lui avoit deman-

DES MATIERES. 269

dé son Portrait & ses derniers Ecrits. 231. & suiv. On le sollicite en vain de publier ses Ouvrages. 230. Y consent enfin, & en fait la révision. 237. & suiv. Observations sur son style. 251. & suiv. Sur la Poësie. 252. Plan de l'édition de ses Oeuvres. 253. & suiv.

F.

F Emmes ; voyez Enfer.

Fèvre (M. le) Médecin célèbre , & ami de M. de Saint-Evremond. 97, 241, 255, 259

Fontaine (de la) on veut l'attirer en Angleterre. 196. Son éloge. 208

Fore (le Marquis de) Monsieur de Saint-Evremond se bat en duel contre lui. 36

Fouquet , Sur-Intendant des Finances , est arrêté , & mis au Château d'Angers. n. 59. Transféré à Pignerol , où il meurt. n. 142, 143

François premier favorisoit la représentation des Comédies saintes qu'on jouoit de son temps. 118

G.

G Allway (le Comte de) Exécuteur testamentaire de Monsieur de Saint-Evremond. 242

Gassendi , ce qu'il pensoit sur les spéculations de la Philosophie. 7

Gazette de Londres , quand on commença à la publier. n. 86

Gondrin , Archevêque de Sens , fait réordonner quelques Prêtres , & pourquoi. 33

Goris , à quoi il attribue la mort de Des Cartes. 69

Grammont (le Comte de) bon mot qu'il dit

- dans l'agonie. 213. & *suiv.*
Grator, faisoit peur au Cardinal Mazarin. n. 49
Greatrak's (Valentin) guérisons miraculeuses
 qu'il fait par le seul attouchement. 89. &
suiv. On va à lui en foule de tous côtés. 90
 La vérité de ses guérisons attestée par des per-
 sonnes éclairées & d'une probité reconnue.
 91. Il se trouve enfin qu'elles n'étoient fon-
 dées que sur la crédulité du Public. 92

H.

- Haro** (Dom Louis de) assiége Elvas: n.
 43. Ses Troupes sont battues par les Por-
 tugais. *Ibid.* Plémpotentiaire d'Espagne à la
 Paix des Pyrenées. 38. Plus habile & plus in-
 tègre que le Cardinal Mazarin. 44. & *suiv.*
 56, 57
Haye (la) Gouverneur de Saint Venant, du-
 pe le Cardinal Mazarin. n. 50, 51
Historiens, méthode pour lire utilement les an-
 ciens Historiens. 10
Houlières (Madame des) fait un Sonnet con-
 tre la *Phèdre* de Racine, que l'on attribue au
 Duc de Nevers, n. 140

I.

- Johnson** (Benjamin) ses meilleures Tragé-
 dies. n. 150
Isenghien (la Princesse d') 94. Bon mot
 qu'elle dit. 151
Justel : se retire en Angleterre pour y jouir de la
 liberté de conscience. 174. Regrette les dou-
 ceurs qu'il avoit perdues en quittant la Fran-
 ce. *ibid.*

DES MATIERES. 271

L.

- L** *Avarin*, Evêque du Mans, s'il étoit Athée. 33. & *suiv.*
- Lausun** (le Comte de) travaille à servir Monsieur de Saint-Evremond 91. & *suiv.* 108, 109
Relégué dans la Citadelle de Pignerol, & pourquoy. n. 110. Est mis en liberté. *ibid.*
- L'Enclos** (Mademoiselle de) son éloge. 31. Sa mort. n. *ibid.*
- Leti**, grossissoit la Cour de Madame Mazarin. 177
- Lionne** (le Marquis de) ébauche le Traité des Pyrenées. n. 56. & *suiv.* Tâche de servir Monsieur de Saint-Evremond. 92, 93. Ses sollicitations n'ont point d'effet. 101. Sa mort. 110
- Lionne** (le Comte de) son attention à servir Monsieur de Saint-Evremond. 87, 91, 92
- Locke**, fait valoir une pensée de Monsieur de Saint-Evremond. n. 19
- Louis XIV.** Ses Ministres l'indisposent contre Monsieur de Saint-Evremond. 59, 60. & l'empêchent d'avoir égard aux sollicitations qu'on fait en sa faveur. 101. Après la Révolution d'Angleterre, il lui fait dire qu'il peut revenir en France. 202. & *suiv.*
- Lully**, ses premiers Opera. 158

M

- M** *Aizeaux* (Des) obtient de Monsieur de Saint-Evremond des Corrections & des Ecclaircissimens sur ses Ouvrages imprimez 237. Se propose de les donner au Public avec ces

- Corrections.** 238. Monsieur de Saint-Evremond lui confie le soin de publier ses Oeuvres. 240. Ils travaillent ensemble à les revoir. *ibid.* La mort de Monsieur de Saint-Evremond empêche de finir ce travail. 241. Il donne cette édition de concert avec Monsieur Silvestre. 253, 254.
- Malherbe**, Jugement sur ce Poëte. 207.
- Marguetel** (Gilles de) Baron de Saint Denis le Guast. 2. Prend alliance avec Magdelaine Martel. *ibid.*
- Marguetel** (Jean) prend le nom de *Saint Denis*. 3.
Epouse Catherine Martel *ibid.*
- Martel** (Magdelaine) 2.
- Martel** (Catherine) 3.
- Mascaron** (le Pere) réordonné, pourquoi. 33.
- Mazarin** (le Cardinal) dépense prodigieuse qu'il fit pour la représentation d'une Comédie. *n.* 155. Fait mettre Monsieur de Saint-Evremond à la Bastille. 28. Comment ils'en excuse. 29, 30. Trahit les Interêts de la France à la Paix des Pyrenées. 37. *& suiv.* Se rend la Dupe de Don Louis de Haro dans les Conférences 44, 45, 56, 57. Son avidité à amasser du bien. 46. *& suiv.* Sa timidité ridicule. 47. *& suiv.* Jaloux de Monsieur de Turenne. 54. Plein de difficultés, de dissimulation, & d'artifices avec ses meilleurs amis. 57.
- Mazarin** (la Duchesse de) son Portrait. 134, *& suiv.* Est recherchée en mariage par le Duc de Savoye. 136. par le Roi d'Angleterre. 138. Les mauvais traitemens de son Mari la forcent à sortir de France. 134. Après avoir demeuré quelques années en Italie, elle se retire à Chambery. 135, 136. Elle vient en Angleterre. 137. Motifs secrets de ce voyage. *ibid & suiv.* Charles II. Epris de sa beauté & de ses manieres, lui

D E S M A T I E R E S. 271

- Bonne une grosse pension. 140. Elle l'irrite en s'attachant au Prince de Monaco. 140, 145. Sa Maison étoit le rendez-vous des personnes les plus distinguées en Angleterre. 147. Agrémens qu'on y trouvoit. 148. Elle est inconsolable de la mort du Baron de Banier. 179. Veut se retirer en Espagne dans un Couvent. *ibid.* étoit peu persuadée des Verités de la Religion. 180. *& suiv.* La Chambre des Communes la veut faire sortir d'Angleterre. 203. Le Roi Guillaume la prend sous sa protection, & lui donne une pension. *ibid.* Dures extremités où elle se trouvoit alors. 204. Le Duc Mazarin lui intente un Procès, & la fait déclarer déchûe de ses Conventions. *ibid. & suiv.* Elle tombe malade. 225. Son indifférence pour la Vie. 229, Sa Mort. 225. Son Caractere. 225, 226. Combien elle est regrettée du public & des particuliers. 229
- Mazarin**, (le Duc de) son caractère. 134. Les mauvais traitemens qu'il fait à la Duchesse Mazarin l'obligent à se retirer dans les pays étrangers. *ibid. & suiv.* Il la laisse manquer de tout. 204. La fait déclarer déchûe de ses conventions par Arrêt du Conseil. *ibid. & suiv.*
- Ménage**, n'a pas su l'origine des Côteaux. n. 32
33
- Moliere**, son éloge. 208
- Monaco** (le Prince de) son portrait. 141. Va en Angleterre, & devient amoureux de Madame Mazarin. *ibid.*
- Montaignu** (l'Abbé de) confident d'Anne d'Autriche. n. 57, 58. Aspire au Cardinalat. 85
- Montresor**, ennemi du Cardinal de Richelieu. n. 49
- Morin**, fameux joueur, son caractère. 176

- Mystere de l'Ancien Testament**, Comédie sainte qu'on se proposoit de jouer à Paris. 119. Le Procureur du Roi s'y oppose. *ibid.* & *suiv.*
Mystere de la Passion, Comédie sainte, jouée à Paris, idée de cette Pièce. 116. & *suiv.*
Mystere des Actes des Apôtres, Comédie sainte, jouée par personnages à Paris. 117, 118

N.

- Nevers** (le Duc de) satirisé dans un Sonnet. n. 146. Son portrait. 167. n. *ibid.*
Notes, combien elles sont nécessaires pour faire entendre les Ouvrages d'esprit. 256, 257

O.

- Oronne** (le Comte d') un des trois *Chevaux*. 31, 32. Il est exilé de la Cour. 132
Opera, Histoire de l'établissement des Opera en France. 155. & *suiv.*

P.

- Paix des Pyrenées**, désavantageuse à la France. 57, 58. motifs honteux qui portèrent le Cardinal Mazarin à la faire. 38. & *suiv.*
Palatine (Anne de Gonzague, Princesse) a eu beaucoup de part aux cabales contre la Cour de France. n. 143, 144
Pauvres, legs que Monsieur de Saint-Evremond leur fait dans son Testament. n. 242, 243
Périsson, son éloge du Duc d'Enguien. n. 9. Jugement qu'il fait d'une Pièce de Monsieur de Saint-Evremond. 12, 13

DES MATIÈRES: 277

- Ferrault**, jugement sur son *Parallèle des Anciens*, & des Modernes. 108
- Ferrin** (l'Abbé) premier Auteur des Opera François. 156. & suiv.
- Ferrine** (la Marquise de la) son éloge. 229
- Pétrone**, si la *Satire* que nous avons sous le nom de *Pétrone*, est l'Ouvrage même que le *Pétrone* dont parle Tacite envoya à Néron. n. 76. & suiv.
- Philosophie**, combien ses spéculations sont douteuses & incertaines. 7, 8
- Pic** (l'Abbé) publie un volume de ses Ouvrages sous le nom de Monsieur de Saint-Evremond. 236
- Pimentel** (Dom Antonio) ébauche le *Traité des Pyrenées* n. 56. & suiv.
- Portsmouth** (la Duchesse de) voyez *Queroualle*.
- Princes**, comment ils devroient lire les anciens Historiens. 10

Q.

Queroualle (Louise de) on la fait venir en Angleterre. 111. Et pourquoi. 113, 114. Est créée Duchesse de Portsmouth. 114. Gouvernoit Charles II. suivant les inspirations de la Cour de France. 137. On forme le dessein de la supplanter. 138. & suiv.

R.

Racine, caractère de son génie. 207. Mis en parallèle avec Corneille. *ibid.* On lui attribue un Sonnet satirique contre le Duc de Nevers & contre Madame Mazarin. n. 146

Real (Saint) voyez *Saint Real*.

- Renaudot** (l'Abbé) son jugement sur le *Dictionnaire* de Monsieur Bayle tourné en ridicule par Monsieur de Saint-Evremond. 215. & *suiv.*
- Rets** (le Cardinal de) redoutable au Cardinal Mazarin. n. 48
- Riencourt** , son jugement sur les motifs de la Paix des Pyrenées. n. 58
- Rochefoucaud** (le Duc de la) bon mot qu'il dit un jour à Mademoiselle de l'Enclos. 257
- Romains** , ils étudioient de bonne heure la Politique. 71. & *suiv.* Aimoient passionnément les Belles-Lettres. 72
- Roman de la Rose** , par qui il a été composé. 246
- Rome** , quel usage on y faisoit de la Philosophie. 71. & *suiv.*
- Rouville** (Charlotte de) n. 3
- Ruviere** (Monsieur Boyer de) fait l'*Apologie* des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond contre Cotolendi. 225. Jugement de Monsieur de Saint-Evremond sur cet Ouvrage. *ibid.*

S.

- Sabotiers** , la Guerre des Sabotiers. n. 49
- Saint-Amant** , on lui attribue un Ouvrage de Monsieur de Saint-Evremond. n. 13
- Saint-Denis** le Guast , Terre dans le Côtentin. n. 2
- Saint-Denis** (Charles de) épouse Charlotte de Rouville. 3. Enfans issus de ce mariage. 4
- Saint-Evremond** , Terre dans l'Electiion de Courances. n. 4
- Saint-Evremond** , voyez *Evremond* (Saint.)
- Saint Real** (l'Abbé de) est amoureux de Ma-

D E S M A T I E R E S. 277

- dame Mazarin.** 147. Ecriv les *Memoires* de cette Duchesse. 148. L'accompagne en Angleterre. *ibid.*
- Sarasin**, on attribue un de ses Ouvrages à Monsieur de Saint-Evremond. 194. Son éloge. 207
- Savoie** (le Duc de) recherche en mariage Hortence Mancini, ensuite Duchesse Mazarin. 136
- Savoie** (le Prince Philippe de) Neveu de Madame Mazarin, tué en duel par le Baron de Banier. 179
- Silvestre** (Monsieur) on lui remet les Manuscrits de Monsieur de Saint-Evremond. 242, 253. Il les publie conjointement avec Monsieur Des Maizeaux. 253, 254
- Simon** (le Pere) son *Histoire critique du Vieux Testament* est supprimée à Paris. n. 177. Vouloit faire imprimer en Angleterre son *Histoire critique du Nouveau Testament.* n. *ibid.*
- Sluse** (René-François) Chanoine de Liège. 94
- Sologne**, quelques Paysans de Sologne attroupés faisoient peur au Cardinal Mazarin. n. 49
- Spinoza**, son Portrait. 88. Ses sentimens. 89
- Sunderland** (le Comte de) propose à Jacques II. de créer une Charge en faveur de Monsieur de Saint-Evremond. 214

T

- Tellier** (Michelle) Secrétaire d'Etat, prévient le Roi contre Monsieur de Saint-Evremond. 59. S'oppose à son retour. 106
- Trigaut** de Belmont (l'Abbé) attribue le *Roman de la Rose* à Abélard. 107
- Turenne** (le Maréchal de) bat l'Armée *ibid.* 147

278 TABLE DES MATIERES:

gnole. n. 47. Etoit redoutable aux Ministres
n. 54. Estime qu'il avoit pour Monsieur de
Saint-Evremond. 8. Lui témoigne le desir qu'il
avoit de pouvoir lui être utile. 93

V.

V Assor (Michel le) cité. n. 34, 58
Villiers (l'Abbé de) fait passer un de ses Ou-
vrages sous le nom de Monsieur de Saint-Evre-
mond. 236
Vin de Champagne n'est plus si bon qu'il l'é-
toit autrefois, & pourquoi. 238
Voiture, son éloge. 207
Vossius (Isaac) Ami de Lettres de Monsieur de
Saint-Evremond. 87 . 94. Son caractère. 172.
Sa crédulité imbécille. *ibid.* n. 176. Sa mort
peu édifiante. n. 172 & suiv.

W.

W Aller (Edmond) célèbre Poëte Anglois;
son éloge. 65. Monsieur de Saint-Evre-
mond lui donne en garde ses papiers. 254

Y.

Y Ork (Marie d'Este Duchesse d') étoit pro-
che parente de Madame Mazarin. n. 137

*Fin de la Table de la Vie de Monsieur de
Saint - Evremond.*



PRÉFACE

P A R

MONSIEUR SILVESTRE.

Il y a si long-temps qu'on demande une Edition correcte des Oeuvres de Monsieur de *Saint - Evremond*, que je ne doute point que le Public ne reçoive favorablement celle qu'on lui donne. Elle peut passer en effet pour la première ; toutes les Editions qui ont paru, soit en *France* ou en *Hollande* étant extrêmement défectueuses. Ceux qui n'ont pas connu Monsieur de *Saint - Evremond*, doivent savoir qu'il n'a jamais rien fait imprimer, & que les Livres qu'on a publiés sous

son Nom, ont été imprimés sur des Copies qui couroient dans le Monde, Copies souvent tronquées, & d'ordinaire très-peu exactes. Les deux premiers Volumes qu'on a vûs de lui eurent un si prompt débit, que le Libraire de *Paris* voulant donner une Edition plus ample, n'épargna rien pour ramasser de nouvelles Pièces; cela fit, que sans beaucoup de choix, il ajouta aux véritables Ecrits de Monsieur de *Saint-Evremond*, diverses Pièces qui n'étoient pas de lui. Ce désordre a augmenté dans toutes les Editions suivantes, & il est allé enfin si loin, qu'on a imprimé des Volumes entiers, où il n'y a rien de Monsieur de *Saint-Evremond*. Tel est le **SAINTEVREMONIANA**: tel est le **RECUEIL d'Ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond**, imprimé chez *Anisson* en 1701. Je ne parle point des **MEMOIRES de la Vie du Comte De... avant sa retraite, rédigés par Monsieur de Saint-Evremond, à Paris. 2. Vol. 12.** Ce seroit faire tort au discernement du Public; que de croire qu'il eût pû se laisser surprendre au Titre de ce Roman.

Il faut encore remarquer que dans les Editions de *Paris*, on a supprimé, ou du moins défiguré tous les Noms, & qu'on a retranché bien des endroits qui paroissent trop libres. Bien loin de corriger ces fautes, on
les

les a multipliées dans les Editions de *Hollande* : au lieu de rétablir les omissions , on y a encore ajouté de mauvaises Pièces , & l'on a fait un si étrange alliage de bonnes & de méchantes choses , que Monsieur de *Saint-Evremond* ne s'y reconnoissoit plus.

On l'avoit sollicité de *France* à revoir ses Ouvrages : les Amis qu'il avoit à *Londre* le pressoient tous les jours d'en donner une Edition qu'il pût avouer ; mais il s'en étoit toujours défendu. Depuis la dernière Paix , les Libraires de *Paris* lui firent faire des offres assez avantageuses , pour tenter un homme moins désintéressé que lui : rien ne put l'ébranler. » J'ai un grand désavantage , man-
 » doit-il à Mademoiselle de l'*Enclos* , en
 » ces petits Traités qu'on imprime sous mon
 » nom. Il y en a de bien faits que je n'avoue
 » point , parce qu'ils ne m'appartiennent
 » pas ; & parmi les choses que j'ai faites on
 » a mêlé beaucoup de sottises , que je ne
 » prends pas la peine de désavouer. A l'âge
 » où je suis , une heure de vie bien ménagée
 » m'est plus considérable , que l'intérêt d'u-
 » ne médiocre Réputation. Qu'on se défait
 » de l'amour-propre difficilement ! Je le
 » quitte comme Auteur , je le reprends com-
 » me Philosophe ; sentant une volupté se-
 » crete à négliger ce qui fait le soin des au-
 » tres. » Il me souvient , que parlant un jour

avec lui sur ce sujet , & lui ayant dit , que puisqu'il ne vouloit pas prendre la peine de revoir ses Ouvrages , il devoit du moins donner cette satisfaction à beaucoup d'honnêtes - gens , de marquer les Pièces qu'il désavouoit ; il me répondit : *Il se mêle , peut-être , un peu de vanité dans ma conduite. Il y a telle Pièce imprimée parmi mes Oeuvres , que j'avouerois de tout mon cœur , & qui vaut mieux que ce que j'ai fait.*

Mais quoique Monsieur de *Saint-Evremond* eût toujours refusé de publier ses Ecrits , il changea de sentiment quelque-temps avant sa mort , & jetta les yeux sur Monsieur *Des Maizeaux* , pour le charger de ce soin. Il relut avec lui ses Ouvrages : il marqua sur un Exemplaire ce qui étoit de sa façon , & ce qui n'en étoit pas , il corrigea beaucoup de choses , & lui donna des éclaircissemens sur les endroits qui avoient besoin de commentaire : enfin il lui communiqua ses Manuscrits , & revit avec lui les copies qu'il en faisoit. Son grand âge & ses infirmités , ne laissant pas espérer qu'il pût vivre long-temps , Monsieur *Des Maizeaux* se hâtoit de tirer tous les secours , & toutes les lumières nécessaires , & il ne lui manquoit plus que quelques Pièces , lorsqu'il fut obligé d'aller à la campagne. Cependant Monsieur de *Saint-Evremond* se sentant plus

foible qu'à l'ordinaire , témoigna plusieurs fois l'envie qu'il avoit de le voir ; il pria même Monsieur *Le Fèvre* de lui écrire de venir au plutôt. Mais ayant cessé de vivre avant que Monsieur *Des Maizeaux* pût être de retour , ses Manuscrits , qu'il m'avoit souvent promis de me laisser , me furent remis par son ordre après sa mort ; par-là je me suis vû en quelque manière engagé à travailler de concert avec Monsieur *Des Maizeaux* à l'édition de ses Ouvrages. Voici la méthode que nous avons suivie.

Nous avons retranché tout ce que Monsieur de *Saint-Evremond* défavouoit : bon ou mauvais , tout a été également supprimé. Notre scrupule a été si grand , qu'à la réserve d'une seule Pièce (1) , sur quoi nous sommes encore en doute. On peut être assuré que tout ce qu'on verra dans cette édition , sans être expressément marqué comme fait par un autre , est véritablement de Monsieur de *Saint-Evremond*. Nous

(1) Ode à M. le Duc de Nevers. On l'a trouvée parmi les Papiers de M. de Saint-Evremond , mais on ne veut pas garantir qu'elle soit de lui. Cette Ode n'étant certainement point de M. de Saint-Evremond , on l'a retranchée dans cette édition. On la trouvera dans le second Tome du *MÉLANGE curieux des meilleures Pièces attribuées à M. de Saint-Evremond* , &c. pag. 403. & suiv.

avons revû avec beaucoup de soin sur les Manuscrits , tout ce qui avoit été imprimé. Comme j'avois plusieurs copies , on a choisi parmi diverses leçons celle qui paroissoit la plus naturelle : on a rétabli par un Manuscrit , ce qui manquoit dans l'autre : enfin pour la ponctuation , la chose du monde que Monsieur de *Saint-Evremond* négligeoit le plus , on a suivi celle qui donnoit un plus beau sens & un meilleur tour ; & par-là on a rendu à diverses périodes la clarté & la netteté qui y manquoient. On y a ajouté beaucoup de Pièces qui n'ont pas encore paru , & dans ce nombre-là , si je ne me trompe , on en trouvera qui ne cedent pas aux premières. On a surtout publié autant de Lettres & de Billets qu'on en a pû ramasser. Si on n'y trouve rien d'important , on y verra du moins le tour d'esprit de Monsieur de *Saint-Evremond*. Ce n'est pas par un Ouvrage limé & fini , qu'on doit toujours juger d'un Auteur : on est bien-aïse de le connoître dans son naturel ; & rien n'est plus propre à nous le représenter tel qu'il est , que ce qu'il écrit familièrement & sans préméditation. Au reste , ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'on a ramassé tout cela. Il y a bien des Pièces que Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas lui-même , & qu'il a fallu chercher de côté & d'autre. Monsieur

Le Fèvre, Médecin à *Londre*, nous en a fourni un bon nombre. D'ailleurs, comme il avoit connu particulièrement Monsieur de *Saint-Evremond*, & que depuis quarante ans il le voyoit avec beaucoup de familiarité, il nous a donné des éclaircissements sur beaucoup de faits, & nous a appris plusieurs particularités que nous ignorions.

On a pris grand soin dans tout l'Ouvrage de remplir les lacunes, & de nommer les gens, dont les noms avoient été effacés, ou défigurés. On a aussi ajouté des Notes. Tantôt c'est un passage que l'Auteur cite en François, ou bien à quoi il fait allusion : ailleurs c'est l'explication d'un fait ; ou bien on indique les personnes dont il s'agit, & s'il est nécessaire pour l'intelligence du texte, on dit un mot de leur caractère. Ceux qui savent tout, trouveront qu'on y a mis des choses trop communes ; mais pour un lecteur qui s'en plaindra, il y en aura vingt qui auroient souhaité qu'on eût grossi considérablement les Notes, & qu'on leur eût expliqué jusqu'à la moindre bagatelle : en cela on a tâché de garder un juste milieu.

Quoiqu'il semble qu'il n'importât guère en quel ordre on plaçât les Pièces détachées qui composent ce Recueil, on a crû pourtant devoir les ranger à peu près suivant l'ordre des temps où elles ont été écrites. Je

dis à peu près , car il n'a pas toujours été possible de le découvrir , & souvent il a fallu deviner. Cet ordre est sans doute le plus naturel , & pour le dire ici en passant , il seroit à souhaiter qu'en ramassant en un corps les Ouvrages d'un Auteur , on les publiât dans le même ordre qu'il les a faits. On jugeroit par-là de ses progrès ; on marqueroit le temps où il a le mieux écrit ; de même que dans les Ouvrages de certains Peintres fameux , on distingue ce qu'ils ont fait dans le commencement , dans le fort , ou dans la décadence de leur réputation : & le même plaisir qu'on prend à remarquer les différentes manières qu'un Peintre s'est souvent faites , ou l'auroit à voir le changement qui paroît quelquefois dans le stile & dans le tour d'esprit d'un Auteur.

On avoit d'abord résolu de désigner par quelque marque particuliere , les Pièces qui n'avoient pas encore paru : mais on a changé de sentiment , parce que parmi les Ecrits qui avoient déjà été imprimés , il y en a qui ont été entièrement refondus , & qui peuvent passer pour nouveaux. Ceux-là on n'auroit sçu en quelle classe les ranger. Il faut encore remarquer que l'Auteur ayant revû en différens temps ses Ouvrages , y ajoutoit après coup de nouvelles choses : ainsi à prendre tout à la rigueur , on pourroit le con-

damner sur quelques Anachronismes. On a fait cette remarque particulièrement dans la Comédie des ACADEMICIENS ; mais on a crû le devoir faire encore ici , parce qu'elle peut avoir lieu pour quelques autres Pièces.

Après avoir rendu compte de cette Edition , je ne m'arrêterai point à faire l'éloge des Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il est en possession il y a long-temps de l'approbation du public , en sorte que désormais , c'est au public à justifier sur cela son goût , & son jugement. Il y a cinquante ans qu'on lit , & qu'on estime les écrits de Monsieur de *Saint-Evremond*. Si une longue prescription peut établir le mérite , & répondre de la durée des ouvrages , nous en avons une d'un demi siècle. C'est déjà un préjugé assez favorable pour les premières Pièces : celles qu'il a faites dans la suite , ont été encore plus estimées. Ajoutons que si avec tous les désavantages dont on a parlé , les Oeuvres de Monsieur de *Saint-Evremond* , n'ont pas laissé d'avoir un si grand nombre d'approbateurs ; il n'y a pas lieu de douter , que paroissant dans un meilleur état , elles ne soient reçues beaucoup plus favorablement.

On n'est pas au reste assez prévenu en sa faveur , pour croire que tout ce qu'il a écrit soit de la même force. Il y a entr'autres des

Pièces de Poësies , qui font au dessous du médiocre. On a été tenté d'en supprimer quelques-unes qu'il avoit composées dans sa jeunesse ; mais comme elles avoient déjà été imprimées , on n'a pas crû les devoir retrancher ; de peur que le Public ne s'imaginât qu'on s'étoit érigé en Juge , & qu'on vouloit décider du prix & du mérite de chaque chose. Pour celles qui n'avoient pas encore paru, on en a usé plus librement. On n'a pas voulu publier toutes les bagatelles qu'il faisoit assez à la hâte , & qu'il ne se donnoit pas la peine de corriger : on a fait seulement le meilleur choix qu'on a pû. Je prévois que tous les lecteurs n'en seront pas également touchés. Il y a dans telle Pièce une pensée fine , une raillerie délicate , qui échapera à la plûpart des gens. Pour être capable de la sentir , il faudroit être exactement instruit du caractère des personnes avec qui l'on est en commerce ; il faudroit savoir certains faits , certaines circonstances qui donnent lieu à un jeu , à une plaisanterie , & qui hors de-là , paroissent très-insipides. Cela est inévitable dans les Ouvrages purement d'esprit. Le seul moyen de remédier à cet inconvénient , seroit d'éclaircir tout par de bonnes Notes : mais , outre que ce seroit un travail infini , il n'est pas toujours permis de nommer les personnes , sur-

tout ,

tout, si elles sont vivantes ; & d'ailleurs il y a bien des choses qu'on ne peut pas dire. On a fait seulement un Essai sur deux ou trois Pièces , qui regardent *Morin* (1) : que ceux qui les ont lûes autrefois , & qui n'y ont rien trouvé , les relisent , je suis sûr qu'ils y trouveront tout un autre sel. Ils pourront par-là juger du reste ; & s'il y a quelques endroits qu'ils n'entendent point , ils suspendront leur jugement , & rendront du moins cette justice à l'Auteur , qu'il peut avoir eu en vûe un autre sens , que celui qui se présente d'abord.

Puisque je me suis insensiblement engagé à défendre Monsieur de *Saint-Evremond* , je répondrai en peu de mots à deux Objections qu'on peut faire contre ses Ouvrages. La première regarde ce mélange bizarre de sérieux & de comique ; de choses graves , & de bagatelles. Que ne s'est-on contenté , disent certaines gens austères & difficiles , de ramasser tout ce qu'il y a de bon & de solide ? Pourquoi n'avoir pas retranché tout ce qu'il y a , non-seulement d'inutile , mais aussi de badin ? Ces gens , qui voudroient qu'on ne s'attachât qu'à des études utiles , doivent considérer , que ce n'est point ici un Docteur , qui écrit pour

(1) *Fameux Joueur.*
Tome I.

instruire & pour dogmatifer, que ce n'est point un homme engagé par sa profession à rendre compte au public, de ses occupations & de ses veilles. C'est un homme du monde, qui dans une grande oisiveté, cherche à passer agréablement le temps; qui écrit tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, uniquement pour s'amuser: c'est un Bel-Esprit qui pense à se divertir, & à divertir un certain nombre d'honnêtes gens, avec qui il est en commerce. Il y auroit assurément de l'injustice à juger de lui avec trop de sévérité; & l'injustice seroit encore plus grande, de vouloir obliger ceux qui publient ses Ouvrages, à supprimer tous ceux qui sont purement divertissans.

L'autre Objection roule sur le stile de Monsieur de *Saint-Evremond*. On dit qu'il n'est pas toujours clair; qu'il y a quelquefois de l'obscurité, & souvent de l'affectation. On y voit, dit-on, une mesure trop exacte & trop recherchée: ce sont des Antitheses trop fréquentes. Je ne prétends pas justifier sur tout Monsieur de *Saint-Evremond*; mais on peut dire qu'il penioit avec justesse, & s'exprimoit noblement. Son tour est délicat; sa diction est pure, hardie & soutenue. Il passera toujours pour un de nos meilleurs Ecrivains. Ses négligences même, sont heureuses. Il les connoissoit aussi-bien que

personne , mais il ne vouloit pas s'assujettir scrupuleusement aux règles introduites par nos *Puristes* modernes. Il se plaignoit de la trop grande exactitude de nos Auteurs , qui à force de polir la Langue Françoisè , l'ont rendue sans nerfs & sans force. Il ne pouvoit souffrir ceux qui écrivent d'une manière toujours exacte , mais trop uniforme ; aussi un des conseils qu'il donnoit pour bien écrire , étoit de marier , autant qu'il étoit possible , la construction & le tour de la phrase. Mais , c'est assez parlé des Ouvrages ; il est temps de parler de l'Auteur.

CHARLES DE SAINT-DENIS , Seigneur de SAINT-EVREMOND , étoit d'une noble & ancienne Maison de *Basse-Normandie*. Le véritable nom de sa famille étoit *Marcquetel* (1) ; mais depuis assez longtemps les Ancêtres ont pris celui de *Saint-Denis* , de la Terre de *Saint-Denis du Guast* dans le *Cotantin* , entre *Saint Lo* & *Coutance*.

Le Baron de *Saint-Denis* son pere commandoit la Compagnie des Gendarmes de *Henri de Bourbon* , dernier Duc de *Montpensier* , Gouverneur de *Normandie*. Il épou-

(1) Celui qui nous a donné des *ME'LANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE* sous le nom de *Vigneul-Marville* , dit que c'étoit *De Margotelle*.

La N. de *Rouville*, sœur du Marquis de *Rouville*, qui avoit été nommé Surintendant des Finances, & de ce mariage il eut six garçons, tous bien faits & gens d'esprit. M. de *Saint-Evremond*, qui étoit un des cadets, a survécu à tous ses freres; & de cette nombreuse famille il ne reste plus d'enfans mâles que ceux qui sont descendus de l'aîné. Le Marquis de *Saint-Denis* fait aujourd'hui une figure considérable en *Normandie*.

Monsieur de *Saint-Evremond* fut envoyé fort jeune à *Paris* au Collège de *Clermont*; il y fit ses premières études, & après sa Philosophie, vint à *Caën*, où il étudia en Droit. Mais son génie n'étant pas tourné de ce côté-là, on le mit à l'Académie. Il n'y demeura que peu de mois, car à peine avoit-il seize ans qu'il entra dans le Service: il eut bien tôt une Compagnie d'Infanterie, & se trouva au premier siège d'*Arras*. Il servit ensuite dans la Cavalerie, & entra dans la Compagnie des Gardes de Monsieur le Duc d'*Anguien* (1). Il se trouva au combat de *Fribourg*, & l'année suivante à la bataille de *Nortlinguen*: il étoit alors Lieutenant des Gardes de Monsieur le Prince, & ayant été commandé avec deux escadrons pour occu-

(1) Louis II. dernier Prince de Condé, qu'on appelloit Duc d'*Anguien* du vivant de son pere.

per une hauteur, il essuya un si grand feu des ennemis, que presque toute sa troupe fut défaire. Il fut blessé lui-même au genou gauche d'un coup de fauconneau. On demeura près de six semaines dans l'incertitude si on lui couperoit la cuisse; les Chirurgiens voyant qu'il y avoit quelque espérance de guérison, différèrent d'en venir à cette dure extrémité, & le tirèrent heureusement d'affaire, mais ce ne fut qu'après avoir souffert plusieurs mois. Sa blessure se rouvrit à *Londre* plus de trente ans après, & guérit si bien qu'il ne lui en restoit d'autre incommodité qu'un peu de foiblesse dans cette jambe.

Il continua de servir en *Allemagne* & en *Flandre*, sous Monsieur le Prince de *Condé*, & s'acquit l'estime & l'amitié de la plupart des Généraux. Sa capacité fut connue dans les différens emplois par où il passa; & sa valeur parut plus d'une fois dans les occasions, aussi bien que dans les combats singuliers, dont il se tira avec beaucoup d'honneur. D'ailleurs il se distinguoit du commun des Officiers, par une manière de penser fine & délicate, & par une expression juste & polie. Ces endroits le firent connoître & estimer de Monsieur de *Turenne*, du vieux Maréchal d'*Etrées*, du Maréchal de *Grammont*, du Maréchal d'*Albret*, & de plusieurs

autres personnes du premier rang. Mais ses plus grandes liaisons furent avec le Comte de *Grammont*, le Comte d'*Olonne*, le Duc de *Candale*, le Maréchal de *Clerembaut*, & le Maréchal de *Crequi*. Ce dernier, tout le temps qu'il a vécu, l'a honoré de son amitié, & lui en a donné des marques essentielles dans un temps & dans des circonstances où il est rare de trouver de vrais amis.

Les premières années que Monsieur de *Saint-Evremond* fut auprès de Monsieur le Prince, il eut beaucoup de part à sa bienveillance. Il étoit de ceux avec qui Son Altesse aimoit à se retirer, & à s'entretenir familièrement : on le mettoit même assez souvent des parties de plaisir. M. le Prince le dépêcha plus d'une fois à la Cour pour des affaires importantes, & je ne dois pas oublier qu'en l'envoyant en 1646. porter à la Reine-Mère la nouvelle de la prise de *Furnes*, Son Altesse le chargea de voir le Cardinal *Mazarin*, de lui faire la première ouverture du siège de *Dunkerque*, & de régler avec ce Ministre tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Quelque relief que cela lui donnât dans l'armée, il ne pût résister au penchant naturel qu'il se sentoît à découvrir & à marquer le foible des hommes, talent qu'il a bien fait valoir

depuis. De concert avec le Maréchal de *Clerembaut*, il s'attacha à observer les sentimens & les moindres actions de Monsieur le Prince, & faisant profession l'un & l'autre d'admirer ses grandes qualités, ils ne le ménagerent pas assez dans leurs railleries, & ne garderent peut-être pas toujours le respect qu'ils lui devoient. Cela dura plusieurs mois; mais ils ne purent jouer leur jeu si finement que Monsieur le Prince ne s'en apperçût. De l'humeur dont il étoit, on peut juger qu'il n'en eut pas un médiocre ressentiment, particulièrement contre Monsieur de *Saint-Evremond*. La prison des Princes, & la guerre civile survinrent peu de temps après, & Monsieur le Prince fut obligé de se retirer dans les Pays-bas. Mais la paix étant faite son Altesse eut la générosité de lui pardonner, & lui témoigna beaucoup de bonté quand il le revit à *Paris*. Depuis cela en plusieurs occasions ce Prince lui fit donner des assurances de son affection de son estime.

Après la prise de *Dunkerque*, il alla servir en *Catalogne*. Les troubles étant survenus les années suivantes, il demeura toujours attaché au parti du Roi, & obtint un brevet de Maréchal de Camp, avec une pension de mille écus (1). Il eut pendant la

(1) On a les originaux des deux Brevets datés

guerre civile divers Commandemens dans la *Guienne*, & personne n'eut plus de crédit que lui auprès du Duc de *Candale*, qui commandoit une petite armée dans cette Province. On payoit alors peu régulièrement les Troupes : on donnoit simplement aux Officiers des assignations sur les Villes & sur les Communautés : & chacun en tiroit ce qu'il pouvoit. Habile à profiter des conjonctures, & soutenu par Monsieur *Fouquet*, de qui il étoit particulièrement connu, Monsieur de *Saint-Evremond* ne fit pas mal ses affaires dans la *Guienne*. Il avouoit lui-même, & en plaisantoit souvent, qu'en deux ans & demi il en avoit rapporté cinquante mille francs tous frais faits : *précaution*, ajoutoit-il, *qui m'a été d'un grand secours tout le reste de ma vie.*

Il lui arriva peu de temps après une fâcheuse affaire. Le Duc de *Candale* étoit très-bien dans l'esprit du Cardinal *Mazarin* : on peut même dire que le Ministre avoit fait toutes les avances, & qu'il n'avoit rien oublié pour l'attacher à ses intérêts. Cependant dans l'accommodement que fit la Province de *Guienne*, le Duc prit un parti qui déplut au Cardinal, & celui-ci n'osant pas

de Compiègne le 16. & le 17. de Septembre
1652.

attaquer directement Monsieur de *Candale*, crut devoir mortifier Monsieur de *Saint-Evremond*, qu'on accusoit d'avoir eu part à ces conseils. Sur un prétexte assez léger, e'est-à-dire, pour quelques plaisanteries dites à table, à quoi Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas plus de part que le reste de la Compagnie, le Cardinal le fit mettre à la Bastille. Après y avoir resté un peu plus de trois mois, il fut mis en liberté; mais l'idée effrayante de la Bastille lui demeura toujours dans l'esprit, & cette crainte fut la principale raison qui l'obligea à sortir de *France*, comme on le dira dans la suite.

On commençoit à traiter de la paix, & les Plenipotentiaires des deux Couronnes s'étant rendus à la Conférence, Monsieur de *Saint-Evremond* y alla avec plusieurs personnes de qualité. Il étoit trop habile & trop délié pour ne pas voir le manége du Cardinal *Mazarin*, & de Don *Louis de Haro*, ces deux premiers Ministres jouoient au plus fin; mais dans le fond ils vouloient également la paix, quoique par des motifs différens. En partant de *Paris* Monsieur de *Saint-Evremond* s'étoit engagé d'écrire à quelques uns de ses amis, & de leur rendre compte de ce qui se passoit à la Conférence. Entre ceux-là il y en avoit un assez grand nombre qui souhaitoient la continuation de

la guerre : le Maréchal de *Crequi* étoit un des premiers , & Monsieur de *Saint-Evremond* crut lui faire plaisir en traitant de ridicule le fameux Traité des *Pyrénées* , qu'on regardoit alors comme défavantageux à la *France*. Il s'expliqua fans doute trop librement , ou pour mieux dire , il raila trop fortement le Ministre , dans la Lettre qui fut la cause de sa disgrâce. C'est ce qu'il avouoit lui-même , mais il ne pouvoit pas prévoir que cette Lettre deviendroit publique. On verra bien-tôt comment cela arriva.

Le Roi *Charles II.* revint en *Angleterre* peu de temps après la paix , & fut complimé sur son heureux rétablissement par tous les Princes & Etats de l'*Europe*. Le Roi de *France* se distingua sur tous en envoyant Monsieur le Comte de *Soissons*. Cette Ambassade fut des plus magnifiques , soit par le rang de l'Ambassadeur , ou par le grand cortége des Gens de qualité qui l'accompagnerent. Monsieur de *Saint-Evremond* fut de ce nombre-là. Pendant près de six mois qu'il resta à *Londre* , outre qu'il eut l'honneur d'être connu particulièrement du Roi , & du Duc d'*York* , il vit beaucoup de Seigneurs *Anglois* qu'il avoit connus en *France* , & fit de nouvelles habitudes : ce fut ce qui le détermina dans la suite à fixer son séjour en *Angleterre*.

Quelque temps après son retour en *France*, le Cardinal *Mazarin* mourut, & la perte de Monsieur *Fouquet* fut résolue. On auroit bien de la peine à deviner comment la disgrâce de Monsieur *Fouquet* causa celle de Monsieur de *Saint-Evremond*. Qu'on me permette de développer ce fait, dont peu de gens sont exactement instruits. Pour mieux cacher le dessein qu'elle avoit, la Cour alla faire un tour en *Anjou*, & de-là en *Bretagne*. M. de *St. Evremond* fit le Voyage avec le Maréchal de *Clerembaut*, & laissa en partant à Madame *Dupleffis Betiere* une Cassette où il avoit quelque Argent comptant, des Billets, & tous ses Papiers. Lorsque Monsieur *Fouquet* fut arrêté, on ne se contenta pas de saisir tous les Papiers qu'on trouva chez lui: on fit mettre le Scellé chez ses amis, & chez les gens avec qui il avoit eu le plus de liaison. Madame *Dupleffis* étant amie de M. *Fouquet*, on mit aussi le Scellé chez elle, & avec les Papiers, qu'on croyoit appartenir au Surintendant, on emporta la Cassette de Monsieur de *Saint-Evremond*. On y trouva la *Lettre sur la Paix des Pirenées*, qui jusqu'alors n'avoit été vûe que des Maréchaux de *Crequi* & de *Clerembaut*: on la montra au Roi, & on n'oublia rien pour aigrir l'esprit de ce Prince. Comme il n'est pas ordinaire dans les Cours de s'interesser à la réputation

d'un Ministre mort, on s'étonnera sans doute qu'il se soit trouvé des gens qui ayent pris assez à cœur la Mémoire du Cardinal, pour faire un crime capital de quelques railleries. Mais il faut savoir que Messieurs *Le Tellier* & *Colbert*, qui s'élevoient sur les ruines de Monsieur *Fouquet*, étoient créatures de Son Eminence, & qu'affectant l'un & l'autre une pieuse reconnoissance pour leur Maître & leur Bienfaiteur, ils représenterent au Roi que déchirer si cruellement un Ministre, qui avoit gouverné l'Etat pendant sa minorité, c'étoit attaquer la Régence de la Reine sa Mere, & tourner en ridicule les commencemens de son Regne. Ces insinuations firent leur effet, & Monsieur de *Saint-Evremond* averti de bonne heure des mauvaises impressions qu'on avoit données de lui, s'absenta par le conseil de ses amis. Il se retira d'abord en *Normandie* chez un de ses Parens: mais ne s'y croyant pas en sûreté; il fut obligé de changer souvent de retraite. Il alla d'une Province dans un eautre, voyageant toujours de nuit, & ne logeant que chez des gens dont il étoit connu. Enfin, ennuyé de cette vie errante, & voyant que les tentatives que ses amis avoient fait en sa faveur étoient inutiles, & plus que tout cela appréhendant la *Bastille*, où il avoit fait quelques-années auparavant un assez rudé Noviciat, il prit le

parti de sortir de *France* vers la fin de l'année 1661. Il vint d'abord dans les Pays-Bas *Espagnols*, & de-là en *Hollande*: il n'y fit pas un long séjour: mais passa en *Angleterre*, où il salua le Roi *Charles II.* qui le reçut très-favorablement. Il y vécut d'abord avec beaucoup de familiarité avec les Ducs de *Buckingham* & d'*Ormond*, les Comtes de *Saint-Albans* & d'*Arlington*, avec Mylord *Crofts*, & quelques autres Seigneurs. Il vécut sur tout dans une grande liaison avec M. d'*Aubigny*. Il s'attacha à la Lecture, & ne négligea pas la conversation des Gens de Lettres. Il fit connoissance avec Monsieur *Waller*, un des plus beaux Esprits d'*Angleterre*, avec le fameux *Hobbes*, avec Monsieur *Covvley*, Monsieur *Isaac Vossius*, & divers autres Savans.

Quelque agréablement qu'il passât ses jours en *Angleterre*, il pensoit souvent à revoir sa Patrie, & à rentrer dans ses Emplois. Dans cette vûe il écrivoit à ceux de ses amis qui avoient le plus de crédit à la Cour de *France*, & ne négligeoit rien pour obtenir son retour. Mais trouvant inflexible l'esprit des Ministres, il tomba dans une profonde mélancolie, & dans une espece de langueur. On lui conseilla, pour divertir ses ennuis, de passer la mer, & il eut d'autant moins de peine à s'y résoudre, que la Peste

commençoit à regner dans *Londre*, & que la Cour pensoit déjà à se retirer. Il partit en 1665. & passa en *Hollande* où au bout de quelques mois il recouvra sa santé. Il y connut particulièrement le Pensionnaire *De Witt*, & les Personnes les plus considerables de l'Etat. Il eut beaucoup d'habitude avec le Marquis d'*Estrades*, le Baron de *Lisola*, & la plûpart des Ministres Etrangers qui étoient à la *Haye*. Mais sur tout il vit alors le Prince d'*Orange*, qui bien que dépouillé des Charges de ses Ancêtres, & réduit en quelque manière à une condition privée, ne laissoit pas de donner dans un âge peu avancé, des marques d'un génie extraordinaire, de cette humeur guerriere, & de cette noble ambition qu'il a fait paroître dans toute la suite de sa vie.

Le traité de *Breda* commença peu après : Monsieur de *Saint-Evremond* y alla passer quelques mois, & y connut presque tous les Plenipotentiaires. De-là il fit un tour à *Bruxelles*, & revint à la *Haye*. Le Prince de *Toscane* (1), qui voyageoit *incognito*, y passa allant en *Angleterre*. On avoit retenu pour lui une Maison, qui étoit précisément celle où Monsieur de *Saint-Evremond* étoit logé. Il se préparoit à en sortir, de même que les

(1) *Le Grand Duc d'à présent.*

autres qui y avoient des Appartemens ; mais le Prince lui fit dire qu'il souhaitoit qu'il demeurât. Tout le temps que Son Altesse fut à la *Haye* , Monsieur de *Saint-Evremond* lui fit régulièrement sa Cour, & eut l'honneur de manger ordinairement à sa Table. Depuis ce temps-là le Grand Duc a toujours conservé beaucoup de estime & de bienveillance pour lui , & lui en a donné des assurances par des Lettres très-obligeantes , & par des *Regals* que Son Altesse Royale lui envoyoit de temps en temps.

Il y avoit plus de quatre ans que Monsieur de *Saint-Evremond* étoit en *Hollande* , lorsque le Chevalier *Temple* lui fit dire de la part du Roi *Charles II.* que Sa Majesté souhaitoit qu'il retournât en *Angleterre*. Il se rendit au plutôt à *Londre* , où le Roi le reçut avec une extrême bonté , & lui donna une Pension de trois cens Livres Sterling , qui fut toujours régulièrement payée. Il avoit fait une grande perte à la mort de Monsieur d'*Aubigny* , mais il retrouva un grand nombre d'anciens amis , & se fit bientôt connoître des jeunes Courtisans. La Lecture & la Société des honnêtes - gens faisoient toute son occupation , & on peut dire qu'il vivoit aussi agréablement , qu'un Etranger & un Exilé pouvoit le souhaiter. Mais ce qui contribua le plus à la douceur de sa vie , fut

l'arrivée de Madame la Duchesse *Mazarin* en *Angleterre*. Alors tous ses soins auparavant partagés se réunirent ; toute son assiduité fut pour une Personne si extraordinaire. Il devint un de ses plus zélés , & de ses plus constans Admirateurs. Elle a servi de sujet à ce qu'il a fait de plus délicat dans tous les genres d'écrire : en mille endroits de ses Ouvrages il a célébré sa Beauté incomparable , les agrémens de son Esprit , les charmes de sa Conversation ; mais quelques éloges qu'il lui ait donnés , ils sont encore beaucoup au-dessous de ceux qu'elle méritoit. Et à dire le vrai , on ne fait qui des deux avoit le plus d'obligation , ou Madame *Mazarin* à son Panégyriste , d'avoir fait connoître à tout le monde ses rares & admirables qualités ; ou Monsieur de *Saint-Evremond* à Madame *Mazarin* , de lui avoir fourni les occasions d'écrire mille choses qui lui feront toujours beaucoup d'honneur dans l'esprit des Personnes qui ont de la délicatesse & du bon-goût. Il trouvoit chez elle ce que *l'Angleterre* avoit de plus qualifié & de plus poli , ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Ministres Etrangers : il trouvoit ceux que les Charmes de Madame *Mazarin* , ceux que la liberté de sa Maison y attiroient ordinairement : mais ce qu'il estimoit plus que tout le reste , il voyoit tous les jours Madame *Mazarin* , c'étoit sa principale occupation. Si le temps , qui détruit ce
qu'il

qu'il y a de plus grand & de plus beau : qui efface jusqu'aux Noms & aux Titres , pouvoit faire oublier la Beauté , le Rang , la Fortune d'*Hortence Mancini* , les Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond* lui assureroient l'Immortalité. Son nom & ses Titres sont plus en sûreté , que si on les avoit gravés sur le Marbre & sur le Bronze. Le Lecteur me pardonnera ce que je viens de dire de Madame *Mazarin*. Elle a eu tant de part aux Ecrits que Monsieur de *Saint-Evremond* a fait en *Angleterre* , que je ne pouvois me dispenser de m'étendre sur son sujet ; & on ne sauroit se souvenir d'une Personne si accomplie , sans être également touché de son mérite & de sa perte.

Du temps que Monsieur *Colbert de Croissy* étoit Ambassadeur en *Angleterre* , il s'employa pour obtenir le rappel de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il écrivit plusieurs fois à Monsieur *Colbert* son Frere , & le pressa de s'expliquer. Monsieur *Colbert* promit de ne faire point d'opposition , si quelqu'un vouloit prendre sur soi d'en parler au Roi ; mais il ajouta qu'il ne pouvoit pas agir directement dans une Affaire , où en quelque maniere il avoit été Partie. Ainsi cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes.

Après la mort du Roi *Charles II.* le Comte de *Sunderland* , qui étoit Secrétaire d'Etat ,



& Président du Conseil, proposa au Roi *Jacques II.* de créer une nouvelle Charge pour Monsieur de *Saint-Evremond* : c'étoit en quelque maniere une Charge de Secretaire du Cabinet, car on vouloit qu'il fist les Lettres particulieres du Roi aux Princes Etrangers. Monsieur de *Saint-Evremond* s'excusa d'accepter un tel Emploi, ne croyant pas qu'il convint à un homme de son âge. Il pria Mylord *Sunderland* de remercier très humblement le Roi, de dire à Sa Majesté qu'après soixante & dix ans il falloit jouir du peu qui restoit à vivre, & renoncer entierement aux Affaires.

La Révolution, qui arriva sur la fin de l'année 1688. & qui donna une nouvelle face à l'Angleterre, loin de nuire à Monsieur de *Saint-Evremond*, lui fut plutôt avantageuse. Il alla saluer le Prince d'*Orange*, dès qu'il fut arrivé à *Londre*, & fut reçu de lui avec beaucoup de distinction. Ce Prince ayant été élevé sur le Trône, lui donna en toutes sortes d'occasions des marques de bonté, & les accompagna souvent de Graces & de Bienfaits solides. Lorsque Sa Majesté mangeoit chez quelque Seigneur, elle le nommoit assez souvent pour un des Convives, & se plaisoit fort à la Conversation. Assuré de la Protection & de la Bienveillance du nouveau Roi, il ne songeoit qu'à finir tranquillement

ses jours en *Angleterre*, lorsqu'on lui fit dire qu'il pouvoit retourner en *France*. Ce fut avant la Déclaration de la Guerre de 1689. que le Comte de *Grammont* le lui fit savoir de la part des Ministres. Plusieurs de ses amis le sollicitèrent en même temps de se rendre à *Paris*, & lui firent des offres très-obligantes. Mais soit que l'extrême passion qu'il avoit eu, fut rallentie par l'âge, ou qu'il fût content du genre de vie, & de la société qu'il avoit choisie, il répondit au Comte de *Grammont*; qu'il étoit trop vieux pour se transplanter; que d'ailleurs il aimoit mieux rester par choix à *Londre*, où il étoit connu de ce qu'il y avoit d'honnêtes gens; où l'on étoit accoutumé à sa Loupe & à ses Cheveux blancs, à ses manieres & à son tour d'esprit, que de retourner en *France*, où il avoit perdu toutes ses habitudes; où il seroit comme Etranger, & où à peine connoîtroit-il un autre Courtisan que le Comte de *Grammont* lui même.

Le reste de la Vie de Monsieur de *Saint-Evremond* a été trop unie & trop égale, pour nous arrêter long-temps. Il suffit de dire qu'il vivoit à *Londres* en Philosophe. La Lecture & la Conversation étoient plus que jamais sa principale affaire: le reste du temps il l'employoit à composer de petites Pièces pour son amusement, & pour celui d'un certain

nombre d'honnêtes-gens , qui s'assembloient tous les jours chez Madame *Mazarin*. La mort de cette Dame le toucha vivement : il ne pouvoit quelquefois la nommer sans répandre des larmes. Quelques-uns de ses amis lui firent sur cela de nouvelles instances, & le sollicitèrent de quitter l'*Angleterre* , mais il demeura ferme dans sa première résolution.

Il a conservé jusqu'à la fin un Jugement sain , une Mémoire heureuse , & une Santé aussi parfaite qu'on pouvoit la souhaiter à son âge. Il commença à se plaindre huit ou dix mois avant sa mort , d'une difficulté d'uriner , causée par un ulcère dans la vessie. Ce mal augmenta insensiblement , & lui causa des douleurs vives & des insomnies qui l'affoiblirent , & lui ôtèrent enfin l'appétit ; qu'il avoit toujours eu fort bon. Se sentant accablé il fit un Testament , & disposa du peu qui lui restoit en faveur de ses Domestiques , & de quelques-uns de ses amis. Il mourut le 2. de Septembre 1703. ayant toujours eu les sens libres , & parla autant qu'il pût se faire entendre. On n'a jamais su exactement son âge ; mais par la plus juste supputation qu'on ait faite , il ne pouvoit pas avoir moins de 92 ans. Il fut enterré dans l'Abbaye de *Westminster* , auprès des Savans *Casaubon* , *Camden* , *Barrov* , & des Poë-

tes *Chaucer*, *Spencer*, *Cowley*, &c. On a pris soin de faire faire par un habile Sculpteur son Buste, qui est très-ressemblant; il est placé au dessus de l'Inscription qu'on a gravée sur un Marbre blanc, & qu'on trouvera à la fin de cette Préface.

Finissons en disant un mot de sa Personne & de son Caractère. Monsieur de *Saint-Evremond* étoit d'une taille avantageuse & bien prise: comme il avoit bien fait dans sa jeunesse tous ses Exercices, il lui en restoit dans un âge très-avancé une démarche naturelle & aisée. Il avoit les yeux bleus, vifs, & pleins de feu, une physionomie spirituelle, un souris malin. Il avoit eu de beaux Cheveux noirs, quoiqu'ils fussent devenus tout blancs, & qu'il lui en restât même fort peu, il ne voulut jamais prendre la Perruque, & se contenta d'une Calotte. Plus de vingt ans avant sa mort il lui vint à la racine du nez une Loupe, qui grossit considérablement, mais cela ne le défiguroit pas beaucoup, du moins ceux qui étoient accoutumés à le voir n'y trouvoient rien de fort choquant.

Sa Conversation étoit enjouée & facile, ses reparties vives & piquantes, ses manières honnêtes & polies: en un mot on peut dire qu'il sentoit en tout son Homme de Qualité. Rigide observateur des regles de la Civilité, il ne manquoit point à rendre une vi-

site : mais c'étoit sans cette affectation de cérémonie , qui gâte la douceur & l'agrément du Commerce.

Il n'avoit pas un grand savoir ; mais ce qu'il avoit lû il le savoit bien. En lisant il s'attachoit plus à étudier le génie & le caractère d'un Auteur , qu'à charger sa mémoire d'une érudition fastueuse & souvent inutile.

Il écrivoit avec facilité. Quoique son Stile sente le travail & l'étude , il s'étoit fait une si grande habitude d'écrire , que cela ne lui coûtoit rien. Ce n'est pas qu'il ne corrigât ses Ouvrages. Il les reprenoit au bout d'un certain temps , il ajoûtoit , quelquefois il retranchoit : mais assez souvent du premier coup il réussissoit mieux que dans ses Corrections.

Quoiqu'au jugement de tout le monde la Poësie soit fort au dessous de la Prose , il n'en jugeoit pas toujours comme le Public. On peut même dire qu'il avoit souvent un peu trop de prévention pour ses Vers. D'ailleurs il les faisoit avec beaucoup de facilité. Il aimoit passionnément la Musique , & l'entendoit assez bien pour composer des Airs. Il nota le **C O N C E R T D E C H E L S E Y** , un **P R O L O G U E E N M U S I Q U E** , & diverses autres Pièces qu'on verra dans cette Edition. Il est vrai que pour les Ouvertures , les Basses continues , les Chœurs , & toute la

Symphonie , il les donnoit à faire à quelque Musicien habile. Grand admirateur d'une belle Voix , & encore plus des Instrumens bien touchés , il ne manquoit aucun Concert, ni aucun Divertissement de cette nature là.

Tout le temps qu'il resta dans le Service , il fut très-appliqué à remplir les devoirs d'un bon Officier , hors de-là aimant le Plaisir , Homme de Commerce, de bonne-cher. Le Comte d'Olonne, le Marquis de Boisdauphin & lui , furent nommés les CÔTEAUX , pour avoir voulu raffiner sur le goût , & sur la délicatesse de la Table. Dans les Pays étrangers il a toujours aimé la Bonne-cher , & lors même que les autres Passions l'ont quitté , celle-ci l'a accompagné jusqu'au Tombeau.

Quoique naturellement il eût du penchant à la Satire , ou plutôt à une Raillerie fine , à une Ironie ingénieuse , sa politesse & le grand monde , dans lequel il avoit vécu , l'avoient rendu fort circonspect & fort réservé. Sur ses vieux jours il affectoit de louer tout , & même d'applaudir un peu trop aux Favoris & aux Personnes en place. C'étoit plutôt un effet de crainte & de défiance , compagnes ordinaires de la Vieillesse, qu'un changement dans son humeur & dans son tour d'esprit. Il a exprimé dans ces quatre Vers la disposition où il se trouvoit.

*Je pers le goût de la Satire,
L'Art de louer malignement
Cede au secret de pouvoir dire
Des vérités obligeamment. (1)*

Non seulement il a vécu très-long-temps ; mais pendant tout le cours de sa vie il a joui d'une santé forte & vigoureuse. Il a conservé jusqu'à la fin une humeur gaye, un enjoûment qui ne tenoit rien de l'austerité, ni du chagrin de la Vieillesse. Il aimoit la compagnie des jeunes gens, il étoit sensible à tous leurs plaisirs. Les divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, faisoient sur son esprit une impression vive & agréable : il se plaisoit à entendre parler.

Il étoit naturellement mal-propre, & ce qui y contribuoit le plus, c'est qu'il avoit toujours chez lui des Chiens, des Chats, de toutes sortes d'animaux. Il disoit que pour divertir les ennuis inséparables de la Vieillesse, il falloit toujours avoir devant les yeux quelque chose de vif & d'animé.

Il emporta de France tout l'argent qu'il

(1) Voyez le SONNET entier, Tome IV, page 329.

pût retirer , l'aissant quelques Billets au Maréchal de *Créqui*, qui lui en fit une rente viagere de deux cens Ecus. Quand il passa la seconde fois de *Hollande* en *Angleterre*, il donna cinq cens livres Sterling à Mylord Duc de *Montaigne*, qui lui en a fait près de trente années & jusqu'à sa mort, une rente viagere de cent livres sterling par an. Cela joint à ce qu'il retiroit de Normandie, & aux Gratifications qu'il a eues des Rois *Charles I I.* & *Guillaume I I I.* lui suffisoit pour le nécessaire, & pour les commodités de la vie.

En voilà assez pour faire connoître M. de Saint-Evremond. S'il manque quelques traits à son Portrait, on peut voir celui qu'il a fait lui-même (1): il le finit par ces Vers, qui nous apprennent en quoi il faisoit consister sa Religion.

*De Justice & de Charité ;
Beaucoup plus que de Pénitence ;
Il compose sa Piété :
Mettant en Dieu sa confiance ,
Espérant tout de sa Bonté ,
Dans le sein de la Providence
Il trouve son repos & sa félicité.*

A Londre le 1. d'Avril 1705.

(1) Voyez le Tome V. pag. 205. & suiv.
Tome I. D d

E P I T A P H E
D E M O N S I E U R
D E S A I N T - E V R E M O N D ,

C A R O L U S de Saint Denis, Domnus de
 Saint Evremond ;

Nobili genere in Normannia ortus ,

A prima juventute

Militiæ nomen dedit ,

Et per Varia Munera

Ad Castrorum Marescalli gradum evectus :

Condæo, Turenno,

Aliisque Claris Belli Ducibus

Fidem suam & Fortitudinem

Non semel probavit.

Relicta Patria, Hollandiam,

Deinde à Carolo II. accitus Angliam

Venit ;

Philosophiam & humaniores Litteras

Feliciter excoluit ,

Gallicam Linguam

Cùm soluta , tùm numeris , astricta Oratione

Expolivit , Adornavit , Locupletavit.

Apud potentissimos Angliæ Reges benevolentiam
& favorem ,

Apud Regni Proceres Gratiam & Familiaritatem ,

Apud omnes Laudem & Applausum
Meruit.

Nonaginta annis Major Obiit

Die IX. Septembris MDCCIII.

Viro Clarissimo
Inter Præstantiores
Ævi sui Scriptores
Amici mœrentes
P. P.

T A B L E
D E S P I E C E S
 CONTENUES DANS
 CE PREMIER TOME.

- L** Es Académiciens, Comédie. Page 1
 Retraite de Monsieur le Duc de Longue-
 ville en son Gouvernement de Norman-
 die. 44
- Lettre à Madame ***. *Je me souviens
 qu'allant à l'Armée, &c.* 61
- Lettre à la même. *Je pensois que vous m'a-
 viez oublié, &c.* 62
- Lettre à Madame ***. *Vous êtes sur le
 point, &c.* 64
- Madrigal. *Qu'avez-vous fait de mon amour,
 &c.* 66
- A Madame *** Elegie. *Aimable Iris, &c.
 ibid.*

TABLE DES PIÈCES. 317

- A** la même. Elegie. *Iris, si vous savez les peines que j'endure, &c.* 69
- A** la même. Stances. *Iris, je vous aime toujours, &c.* 71
- A** la même. Stances. *Puisqu'il faut vous quitter, &c.* 73
- A** la même. Stances. *Je n'entends plus parler de vous, &c.* 74
- A** la même. Stances. *Si vous savez que je vous aime, &c.* 75
- A** la même. Stances. *Mes yeux, mes inutiles yeux, &c.* 77
- A** la même. Chançon. *Vous avez trompé mes desirs, &c.* 78
- Caractère de Madame la Comtesse d'Olonne. 79
- Lettre à Madame la Comtesse d'Olonne, en lui envoyant son caractère. 85
- A** Madame ***. Sonnet. *Que vous faites languir un pauvre malheureux.* 87
- Dixain. *Vous faites la spirituelle, &c.* 88
- A** Madame ***. Stances. *Laissez-là nos jeunes desirs, &c.* *ibid.*

- A Madame * * *. Stances. *Bienheureux qui vit sans chimère , &c.* 90
- A la même. Stances. *Je ne viens point devant vos charmes , &c.* 92
- Epigramme. *Etre sans vertu , précieuse , &c.* 93
- Epigramme. *Très-difficile , & fort peu délicat , &c.* 94
- Stances. *Philis en tournant ses beaux yeux , &c.* *ibid.*
- Lettre à Madame * * *. *Quelque violente que soit mon amitié , &c.* 99
- A Monsieur le Marquis * * * * Stances. *Marquis , on dit par-tout que vous êtes aimable &c.* 101
- A Madame * * *. Sonnet. *Vous m'ordonnez de vous voir rarement , &c.* 104
- A Madame * * *. Stances irrégulières. *Ménagez mieux le repos de ma vie , &c.* 105
- Lettre à Madame * * *. *Il n'y a rien de si honnête , &c.* 106
- L'Homme qui veut connoître toutes choses , ne se connoît pas lui-même. 107

- Observations sur la Maxime ; *Qu'il faut mépriser la Fortune , & ne se point soucier de la Cour.* 114
- Lettre à Monsieur le Comte d'Olonne. *Vous me laissâtes hier , &c.* 120
- Le Cercle. A Monsieur * * *. *On parle depuis peu de certaine ruelle , &c.* 125
- A Mademoiselle de l'Enclos. Elegie. *Chere Philis , qu'êtes-vous devenue , &c.* 130
- Lettre à Monsieur * * *. *Vous m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante , &c.* 136
- Sur les Plaisirs. A Monsieur le Comte d'Olonne. 139
- Sonnet. *Nature , enseigne-moi ; &c.* 148
- A Monsieur le Comte d'Olonne. Stances *Tircis , que l'avenir trouble moins tes beaux jours , &c.* 149
- Epitaphe. *A brouiller les humains , Boudet fut sans seconde , &c.* 151
- Dixain. *Qu'une passion délicate , &c.* 152
- Chançon. *Il faut pour votre honneur , Silvie , &c.* 153

A Madame ***. Stan	de Candale,	
<i>vit sans chimère.</i>		154
A la même. Sr	is de Crequi sur	
<i>vant vos c'</i>		157
Epigramm	ciences où peut s'appli-	
	mête-homme.	158
Epig		

Fin de la Table.

ES 319
1846

LES
ACADEMICIENS,
C O M E D I E.

Tomé I.

A

320 TABLE DES PIÈCES.

Elegie sur la mort du Duc de Candale,	154
Lettre à Monsieur le Marquis de Crequi sur la Paix des Pirenées.	157
Jugement sur les sciences où peut s'appli- quer un honnête-homme.	158

Fin de la Table.

LES

LES
ACADEMICIENS,
C O M E D I E.

Tome I

A

A C T E U R S.

M. LE CHANCELIER ; (1) Protecteur
de l'Académie Française.

SERISAY, Directeur de l'Académie.

DES MARETS, Chancelier de l'Académie.

GODEAU, Evêque de Grasse & de Vence.

GOMBAUD.

CHAPELAIN.

HABERT.

FARET.

BOIS-ROBERT.

SILHON.

COLLETET.

GOMBERVILLE.

SAINT-AMANT.

COLOMBY.

BAUDOIN.

L'ESTOILE.

PORCHERES-D'ARBAUD.

Mademoiselle de GOURNAI.

*La scène est à Paris dans la maison où s'assembloient
l'Académie.*

(1) SEGUIER.



LES
ACADEMICIENS,
COMEDIE (1).

ACTE PREMIER.
SCENE PREMIERE.

SAINT-AMANT, FARET.

SAINT-AMANT.



ARET, qui ne riroit de notre ACADEMIE?
A-t-on vû de nos jours une telle infamie?
Passer huit ou dix ans à réformer six mots!

Par-dieu, mon cher Faret, nous sommes
de grands fots!

(1) Cette Piece avoit d'abord pour titre, LA COMEDIE
DES ACADEMISTES, POUR LA REFORMATION DE LA
LANGUE FRANÇOISE. Voyez la VIE de M. de S. Evremond,
sur l'année 1643.

4 O E U V R E S D E M.
F A R E T.

Tant fots qu'il vous plaira : mais les premiers de
France ,
Sont les admirateurs de notre suffisance.
Quoi ! Trouvez-vous mauvais que de pauvres Au-
teurs
Devant les ignorans s'érigent en docteurs ?
S'ils peuvent se donner du crédit , de l'estime ;
L'erreur des abusés n'est pas pour eux un crime.
Après tout où trouver de ces rares savans ,
Dont le nom immortel percera tous les ans ?
Si pour l'ACADEMIE il faut tant de science,
Vous , & moi , pourrions bien ailleurs prendre
séance.

S A I N T - A M A N T.

Oui ; mais je n'aime pas que Monsieur de Godeau,
Excepté ce qu'il fait , ne trouve rien de beau ,
Qu'un fat de Chapelain aille en chaque Ruelle,
D'un ridicule ton réciter sa P U C E L L E (1).
Ou que dur & contraint en ses Vers amoureux ,
Il fasse un sot portrait de l'objet de ses vœux :
Que son esprit stérile , & sa veine forcée ,
Produisent de grands mots , qui n'ont sens ni pen-
sée.

Je voudrois que Gombaud , l'Estoile & Colletet,
En prose comme en vers eussent un peu mieux fait.

(1) Chapelain a fait un Poème intitulé , LA PUCELLE.
Il en récitoit alors des lambeaux dans les compagnies où il
se trouvoit.

DE SAINT-EVREMOND. 5

Que des AMIS RIVAUX (1) Boisrobert ayant honte,
Revint à son talent de faire bien un conte;
Enfin...

F A R E T.

Vous avez tort de mépriser Godeau;

Il a l'esprit fertile, & le tour assez beau.

Tout le défaut qu'il a, soit en vers, soit en prose;

C'est qu'en trop de façons il dit la même chose (2).

L'Estoile fait des vers avec le Cardinal (3) :

Colletet est bon homme, & n'écrit pas trop mal;

Boisrobert est plaisant autant qu'on sauroit l'être :

Il s'est assez bien mis dans l'esprit de son maître (4) :

(1) Comédie de Boisrobert.

(2) *Je tombe d'accord*, dit M. de Mauvoix dans une Lettre à M. Despreaux, que M. Godeau écrivoit avec beaucoup de facilité..... Mais pour vous dire la vérité, dès notre jeunesse même nous nous sommes aperçus que M. Godeau ne varie point assez. La plupart de ses Ouvrages sont comme des Logogripes, car il commence toujours par exprimer les circonstances d'une chose, & puis il y joint le mot. On ne voit point d'autre figure dans son *Benedicite*, dans son *Laudate*, & dans ses *Cantiques*. OEUVRES POSTHUMES de M. de Mauvoix, pag. 361. Cette Lettre se trouve aussi dans les OEUVRES de M. Despreaux. Tom. IV. pag. 130. Ed. in 12. de la Haye 1722.

(3) L'Estoile, Colletet, & Boisrobert étoient du nombre des cinq Auteurs qui travailloient à des Pièces de Théâtre par ordre du Cardinal de Richelieu; & souvent même avec lui. Voyez l'HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE par M. Pellisson pag. 114. & 115 de l'édition de Paris 1672. qui a été retouchée.

(4) Boisrobert, dit M. Pellisson, étoit alors en sa plus haute faveur auprès du Cardinal de Richelieu, & son plus grand soin étoit de délasser l'esprit de son Maître après le bruit & l'embarras des affaires, tantôt par ses agréables contes qu'il faisoit mieux que personne du monde, tantôt en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la Cour & de la

9 OEUVRES DE M.

A tous ses Madrigaux il donne un joli tour ;
Et feroit des leçons aux Grecs de leur amour (1) ;
Baudoin fait des vers au-dessous des images ,
Mais Davila traduit est un de ses ouvrages (2) .
Gombaud, pour un châtre, ne manque pas de feu .
J'entens quelqu'un qui monte ; arrêtons-nous un
peu :

Je commence à le voir , c'est l'Evêque de Grasse,
SAINT-AMANT.

Il faut se retirer , & lui quitter la place ;
Nous reviendrons tantôt : allons , mon cher Faret,
Trouver proche d'ici quelque bon Cabaret (3) .

*Ville ; & ce divertissement étoit si utile au Cardinal , que son
premier Médecin , Monsieur Citois avoit accoutumé de lui dire :
Monseigneur , nous ferons tout ce que nous pourrons pour
votre santé , mais toutes nos drogues sont inutiles , si vous
n'y mêlez une drachme de Boisrobert. HIST. DE L'ACAD.
FRANÇ. pag. 9. 10.*

(1) Boisrobert étoit accusé du vice de non-conformité ;
rémoin ces deux Vers de Ménage , dans sa REQUÊTE DES
DICTIONNAIRES :

*Cet admirable Patelin ,
Aimant le genre Masculin.*

(2) Davila a écrit en Italien l'HISTOIRE DES GUERRES
CIVILES DE FRANCE , depuis la mort de Henri II. jusqu'à
la paix de Vervins ; Baudoin l'a traduite en François , & c'est
le plus supportable de ses Ouvrages.

(3) M. de Saint Amant , remarque M. Pelisson , a célébré
Faret dans ses Vers comme un illustre débauché. Cependant
il ne l'étoit pas , à beaucoup près , autant qu'on le jugeroit par
là , bien qu'il ne hâit pas la bonne chère & le divertissement ,
& il dit lui-même en quelque endroit de ses Oeuvres , que la
commodité de son nom qui rimoit à Cabaret étoit en partie
cause de ce bruit que M. de Saint Amant lui avoit donné.
HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANCOISE , p. 273.

S C E N E I I.

G O D E A U , C O L L E T E T .

G O D E A U .

E H quoi ! Chers nourrissons des Filles de Mémoire ,

Qui sur les tems futurs obtiendrez la victoire :

Beaux mignons de Pallas , vrais favoris des Dieux ,

Vous n'êtes pas encore arrivés en ces lieux !

Seriez-vous bien si tard assis encore à table ?

Non , les plus grands festins n'ont pour vous rien
d'aimable . . .

Mais voici Colletet qui hâte un peu le pas :

Je l'ai toujours connu sobre dans ses repas (1).

Bon jour , cher Colletet.

C O L L E T E T *se jette à genoux.*

Grand Evêque de Grasse ,

Dites-moi , s'il vous plaît , comme il faut que je
fasse :

Ne dois-je pas baiser votre sacré talon ?

G O D E A U .

Nous sommes tous égaux , étant fils d'Apollon.

Levez-vous , Colletet.

(1) Guillaume Colletet , peu accommodé des biens de la fortune.

OEUVRES DE M.
COLLETET.

Votre magnificence

Ne permît, Monseigneur, une telle licence.

G O D E A U.

Rien ne sauroit changer le Commerce entre nous:

Je suis Evêque ailleurs, ici Godeau pour vous.

COLLETET.

Très-révérend Seigneur, je vais donc vous com-
plaire.

G O D E A U.

Attendant nos Messieurs que nous faudra-t-il faire?

COLLETET.

Je suis prêt d'obéir à votre volonté.

G O D E A U.

Parlons comme autrefois avecque liberté:

Vous savez, Colletet, à quel point je vous aime:

COLLETET.

Seigneur, votre amitié, m'est un honneur extrême.

G O D E A U.

Oh bien! Seul avec vous ainsi que je me voi,

Je vais prendre le temps de vous parler de moi:

Avez-vous vû mes vers?

COLLETET.

Vos vers! Je les adore;

Je les ai lus cent fois, & je les lis encore.

Tout en est excellent; tout est beau, tout est
net,

Exact & regulier, châtié tout-à-fait.

DE S. EVREMOND.

G O D E A U.

Manquai-je en quelque endroit à garder la césure ?

Y peut-on remarquer une seule *hiature* ?

Suis-je pas scrupuleux à bien choisir les mots ?

Ne fais-je pas parler chacun fort à propos ?

Le *Decorum* Latin, en François *Bienféance*,

N'est si bien observé nulle part que je pense.

Colletet, je me loue ; il le faut avouer :

Mais c'est fort justement que je me puis louer.

C O L L E T E T.

Vous êtes de ceux-là qui peuvent dans la vie

Mépriser tous les traits de la plus noire envie.

Vous n'aviez pas besoin de votre Dignité

Pour vous mettre à couvert de la malignité.

G O D E A U.

On se flatte souvent : mais si je ne m'abuse ;

S'attaquer à Godeau, c'est se prendre à la Muse ;

Et le plus envieux se verroit transporté,

S'il lisoit une fois mon B E N E D I C I T E (1) :

O l'Ouvrage excellent !

C O L L E T E T.

O la Pièce admirable !

G O D E A U.

Chef-d'œuvre précieux !

C O L L E T E T.

Merveille incomparable !

(1) Godeau a paraphrasé en Vers le *Cantique des trois Enfans* : B E N E D I C I T E *omnia opera Domini*, &c. C'est une de ses meilleures Pièces.

16 O E U V R E S D E M.
G O D E A U.

Que peut-on desirer après un tel effort ?

C O L L E T E T.

Qui n'en sera content, aura, ma foi, grand tort :
Mais sans parler de moi trop à mon avantage,
Suis-je pas, Monseigneur, assez grand personna-
ge ?

G O D E A U.

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal.

C O L L E T E T.

Moi ! Je prétens traiter tout le monde d'égal ;
En matière d'Ecrits : le Bien est autre chose :
De richesse & de rang la Fortune dispose.
Que pourriez - vous encor reprendre dans mes
Vers ?

G O D E A U.

Colletet, vos discours sont obscurs & couverts :

C O L L E T E T.

Il est certain que j'ai le stile magnifique :

G O D E A U.

Colletet parle mieux qu'un homme de boutique :

C O L L E T E T.

Ah ! Le respect m'échape : & mieux que vous aussi :

G O D E A U.

Parlez bas, Colletet, quand vous parlez ainsi :

C O L L E T E T.

C'est vous, Monsieur Godeau, qui me faites ou-
trage,

DE SAINT-EVREMOND. II

G O D E A U.

Voulez-vous me contraindre à louer votre ouvrage?

C O L L E T E T.

J'ai tant loué le vôtre!

G O D E A U.

Il le méritoit bien.

C O L L E T E T.

Je le trouve fort plat, pour ne vous celer rien.

G O D E A U.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colère.

C O L L E T E T.

Si j'en ai dit du bien, c'étoit pour vous complaire.

G O D E A U.

Colletet, je vous trouve un gentil violon.

C O L L E T E T.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.

G O D E A U.

Vous, *Enfant d'Apollon*? Vous n'êtes qu'une bête.

C O L L E T E T.

Et vous, Monsieur Godeau, vous me rompez la tête.

SCENE III.

SERISAY, GODEAU, COLLETET.

SERISAY à Godeau.

Q U'avez-vous, Monseigneur ? Je vous vois
tout ému ?

G O D E A U.

Colletet m'insulter ! Qui l'auroit jamais crû ?

C O L L E T E T.

Traiter un vieil auteur avec cette infamie !

C'est affronter en moi toute l'ACADEMIE.

S E R I S A Y.

Mais quelle est cette injure, & d'où vient tant de
mal ?

C O L L E T E T :

Colletet, mon ami, vous ne faites pas mal :

Vous parlez un peu mieux qu'un homme de boutique :

*Et mieux que vous, Godeau ! Car enfin, je m'ex-
plique ;*

Et notre DIRECTEUR le saura comme vous !

S E R I S A Y.

Moderez, Colletet, moderez ce courroux.

Offenser un Prélat à qui l'on doit hommage ;

C'est d'un homme insensé faire le personnage.

DE SAINT-EVREMOND. 13

COLLETET.

Je fais bien respecter Godeau comme *Prélat* ;
Mais Godeau comme *Auteur* , je le trouve fort
plat.

G O D E A U.

Ma colere se passe , & je veux sans murmure ,
En prélat patient endurer cette injure.

COLLETET.

Moi , je veux recevoir la satisfaction
Du tort qu'a pu souffrir ma réputation.
O d'un humble Prélat patience parfaite !
Il parle d'endurer l'injure qu'il a faite.
Pardonner à des gens que l'on a maltraités ,
Ce sont du bon Godeau les générosités.

G O D E A U.

Eh bien , cher Colletet , je ferai davantage ;
Vous serez reconnu pour un grand personnage ;
Soyons , je vous conjure , amis de bonne foi ;
Et vous saurez écrire & parler mieux que moi.

COLLETET.

Ordonnez , Monseigneur , ce qu'il faut que je fasse ;
J'ai plus failli que vous , & je demande grace.

Que par tout on exalte , & par tout soit chanté ,
De ce divin Prélat le B E N E D I C I T E .

O l'Ouvrage excellent ! O la Piece admirable !

Chef-d'Oeuvre précieux ! Merveille incomparable !

Que par tout on exalte , & par tout soit chanté ;
De ce divin Prélat le B E N E D I C I T E ;

14 O E U V R E S D E M.
G O D E A U.

Qu'en tous lieux on exalte, & qu'en tous lieux on
chante

De notre Colletet la CANE BARBOTANTE (1);
Ces beaux Vers que le tems ne fauroit effacer,
Et qu'un grand Cardinal voulut récompenser.
C'est là que Colletet si vivement explique,
Du Canard amoureux la Vénus aquatique,
Qu'au sens de Richelieu, le Roi ne pourroit pas
De tout l'or du Royaume en payer les appas.

S E R I S A Y.

Nous sommes tous contens ; la discorde est finie ;
Et la paix regnera dans notre Compagnie.
Au reste, l'heure approche, où se doit terminer
La reforme des mots que nous allons donner ;

(1) M. Peliffon nous apprend que *Colletet ayant porté au Cardinal le MONOLOGUE DES TUILLERIES, ce Prélat s'arrêta particulièrement sur deux vers de la Description du Quarré d'eau en cet endroit ;*

*La Cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée, & d'un battement d'aile,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.*

Et qu'après avoir écouté tout le reste, il lui donna de sa propre main cinquante pistoles avec ces paroles obligées, Que c'étoit seulement pour ces deux (derniers) vers, qu'il avoit trouvé si beaux, & que le Roi n'étoit pas assez riche pour payer tout le reste.

Au lieu de la Cane s'humecter de la bourbe de l'eau, le Cardinal voulut lui persuader de mettre BARBOTER dans la bourbe de l'eau, &c. Voyez l'HIST. DE L'ACAD. FR. p. 115. 116.

Pour donner plus de ridicule à Colletet, M. de S. Evremond employe ici le terme de Cane barbotante.

Au reste, le Monologue des Tuilleries, qui est une assez mauvaise Pièce, est imprimé devant la Comédie des TUILLERIES : c'est une description du Palais & du Jardin des Tuilleries, tels qu'ils étoient dans ce tems-là.

DE SAINT-EVREMOND. 15

Et par qui nous aurons la gloire sans seconde,
D'établir le François en tous les lieux du monde;

COLLETET.

Monfieur le CHANCELIER ne doit venir que tard:

SERISAY.

Donc pour un peu de tems , allons quelqu'autre
part.

SCENE IV.

PORCHERES - D'ARBAUD ;
COLOMBY.

PORCHERES:

Illustre Colomby (1), vrai cousin de Malherbe;
De ton mérite seul glorieux & superbe ;
Parmi tous les Auteurs en voit-on aujourd'hui,
Qui puissent approcher ou de vous ou de lui ?

COLOMBY.

Malherbe ne vit plus, Bertaut n'est plus au monde;
D'ignorance & d'erreur toute la terre abonde (2).

(1) François de Cauvigny, Sieur de Colomby, étoit, dit M. Pelisson, de Caën en Normandie, & parent de Malherbe, dont il fut disciple & sectateur... Il avoit une charge à la Cour, qui n'avoit point été avant lui, & n'a point été depuis; car il se qualifioit, Orateur du Roi pour les Affaires d'Etat, & c'étoit en cette qualité qu'il recevoit douze cens écus tous les ans. HIST. DE L'ACADEMIE, pag. 308, 309.

(2) Vers de Bertaut Evêque de Séez, qui se fit estimer en son tems par ses Poësies. Il mourut en 1611.

OEUVRES DE M.
PORCHERES.

Desportes a subi notre commun destin ;
Passerat a vécu , j'ai vu mourir Rapin :
Et c'étoient les Auteurs dont l'illustre génie
Auroit pû faire honneur à notre Compagnie ;

COLOMBY.

Vous savez que j'avois auprès du Potentat
La charge d'Orateur des affaires d'Etat.

PORCHERES.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la Regence ;
Des Nocturnes plaisirs la suprême Intendance (1).

COLOMBY.

Or n'étant point payé de mes appointemens ;

PORCHERES.

Détrompé que je suis de tous amusemens ;

COLOMBY.

Je vais faire leçon aux gens de nos Provinces ;
Du peu de gain qu'on fait au service des Princes ;

PORCHERES.

J'abandonne la Cour (2), & vais dans chaque lieu ;
Louer la Reine-mere , & blâmer Richelieu.

COLOMBY.

Aux Auteurs assemblés prenez le soin de dire ;
Que las de mes emplois , enfin je me retire (3) ;

(1) François de Porcheres-d'Arbaud avoit été *Intendant des Plaisirs nocturnes* ; charge , dont il ne restoit plus qu'un nom ridicule.

(2) *Porcheres se retira en Bourgogne où il s'étoit marié.*
HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE pag. 265.

(3) *Sauvoit-on mêler , dit Balzac écrivant à Chapelain ; la raillerie , & le Tout de bon , avec plus d'adresse sur le*
PORCHERES.

DE SAINT-EVREMOND. 17.

PORCHERES.

C'est la forme ordinaire : & quiconque a quitté ,
Leur a fait en quittant cette civilité.

COLOMBY.

Vous direz de ma part , sans aucune autre forme ,
Qu'au lieu de réformer les Mots , je me réforme.

PORCHERES.

Je traiterai la chose un peu moins durement ,
Et leur ferai pour moi le même compliment.

Sujet de l'adieu de M. de Colomby à l'Académie; de la malédiction qu'il a donnée à son siècle, & du peu d'intelligence qui étoit entre lui & Tacite, au temps même de leur plus grande familiarité? LETTRES DE M. DE BALZAC À M. CHAPELAIN, Livre XXI. Lettre XXI. du 1. Août 1640. Tom. I. p. 826. de l'Édition in-fol.

Pour bien entendre ces dernières paroles de Balzac , il faut remarquer que Colomby a traduit une partie du premier Livre de Tacite en François , avec des Observations , qu'il fit imprimer en l'an 1613. HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE , p. 310.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHAPELAIN *seul*, *faisant des Vers avec un soin ridicule, & peu de génie.*

T Andis que je suis seul, il faut que je compose
 Quelqu'ouvrage excellent, soit en vers, soit
 en prose.

La prose est trop facile ; & son bas naturel
 N'a rien qui puisse rendre un Auteur immortel ;
 Mais d'un sens figuré la noble allégorie
 Des sublimes esprits sera toujours chérie.
 Par son divin pouvoir, nos écrits triomphans
 Passent de siècle en siècle, & bravent tous les ans.
 Je quitte donc la prose & la simple nature,
 Pour composer des vers où régne la figure.

Qui vit jamais rien de si beau,

(Il me faudra choisir pour la rime *flambeau.*)

Que les beaux yeux de la Comtesse (1),

(Je voudrais bien aussi mettre en rime, *Déesse.*)

(1) Il est fort ordinaire aux Poètes de choisir quelque Dame distinguée par sa beauté, ou par son mérite, pour aimer en idée, & en faire l'objet de leurs amours poétiques. Chapelain avoit choisi la Comtesse de Vermeil. Touchant cette coutume des Poètes, voyez le **DICTIONNAIRE** de M. Bayle, Article, **MALHERBE.**

*Qui vit jamais rien de si beau,
Que les beaux yeux de la Comtesse ?
Je ne crois point qu'une Déesse
Nous éclairât d'un tel flambeau.*

*Aussi, peut-on trouver une ame
Qui ne sente la vive flamme
Qu'allume cet œil radieux ?*

Radieux me plaît fort : un œil plein de lumière,
Et qui fait sur nos cœurs l'impression première,
D'où se forment enfin les tendresses d'amour.
Radieux ! J'en veux faire un terme de la Cour.

*Sa clarté qu'on voit sans seconde,
Eclairant peu à peu le monde,
Laira même un jour pour les Dieux :*

Je ne suis pas assez maître de mon génie,
J'ai fait, sans y penser, une cacophonie :
Qui me soupçonneroit d'avoir mis peu-à-peu ?
Ce désordre me vient pour avoir trop de feu.

*Qui vit jamais rien de si beau,
Que les beaux yeux de la Comtesse ?
Je ne crois point qu'une Déesse
Nous éclairât d'un tel flambeau.*

*Aussi, peut-on trouver une ame,
 Qui ne sente la vive flamme
 Qu'allume cet œil radieux ?
 Sa clarté qu'on voit sans seconde
 S'épand déjà sur tout le monde,
 Et luira bien-tôt pour les Dieux.*

Voilà ce qui s'appelle écrire avec justesse !
 Et ce qui m'en plaît plus, tout est fait sans rudesse :
 Car tout ouvrage fort a de la dureté,
 Si par un art soigneux il n'est pas ajusté.

*Chacun admire en ce visage ;
 La lumière de deux Soleils :
 Si la Nature eût été sage ;
 Le ciel en auroit deux pareils.*

Que voilà de beaux vers ! L'auguste Poësie !
 » Phœbus, éclaire encore un peu ma fantaisie :
 » Divin Pere du Jour, qui maintiens l'Univers ;
 » Donne-moi cette ardeur, qui fait faire des Vers :
 » Ranime mes esprits, & dans mon sang rappelle
 » La feconde chaleur, qui forma la PUCELLE :
 » Par l'épithete alors je me rendis fameux :
 » Alors le Mont Olympe à son pied sablonneux ;
 » Alors, hideux, terrible, affreux, épouvantable,
 » Firent dans mes écrits un effet admirable.

DE SAINT-EVREMOND. 21

Divin pere du jour, qui maintiens l'Univers,
Redonne-moi l'ardeur, qui fit faire ces vers.

*Le teint qui paroît sur sa face,
Est plus uni que n'est la glace,
Plus clair que le ciel cristalin :
Où trouver un pinceau qui touche
Les charmes de sa belle bouche,
Et l'honneur du Nez aquilin ?*

Cette comparaison me semble assez bien prise :
Il n'est rien plus uni qu'un *cristal de Venise* ;
Et les Cieux qui ne sont formés d'aucun métal ;
Pourroient, à mon avis, être faits de *cristal*.
Aquilin, ne vient pas fort souvent en usage ;
Mais il convient au Nez du plus parfait visage :
Tous les Peintres fameux veulent qu'un nez soit
tel :
Oublier *aquilin* est un peché mortel.

*Chacun admire en ce visage,
La lumiere de deux Soleils :
Si la Nature eût été sage,
Le ciel en auroit deux pareils.*

*Le teint qui paroît sur sa face,
Est plus uni que n'est la glace,
Plus clair que le cristalin :
Où trouver un pinceau qui touche*

Les charmes de sa belle Bouche ;

Et l'honneur du Nez aquilin ;

Ainsi peignoient les Grecs des Beautés achevées,
De l'injure des ans par leurs Ecrits sauvés.

Je n'ai fait que vingt vers, mais tous vers raisonnés,

Magnifiques, Pompeux, justes & bien tournés;

Par un secret de l'art d'une grande Déesse

J'oppose les appas à ceux de ma COMTESSE ;

Et des charmes divins dans l'opposition,

Je fais voir la confusion.

Quant à l'autre couplet, j'y reprends la Nature,

Qui des corps azurés a formé la structure,

De n'avoir su placer à ce haut firmament

Qu'un *Soleil* seulement.

La COMTESSE en a deux : c'est au *ciel* une honte

Qu'un *visage* ici bas en *Soleils* le surmonte.

J'achève heureusement : il me falloit finir ;

Aussi-bien nos Auteurs commencent à venir.

SCENE II.

SERISAY, CHAPELAIN, SILHON;
BOIS-ROBERT.

SERISAY à Chapelain.

Vous attendiez ici cette heure fortunée ;
Où la Réforme enfin doit être terminée.

CHAPELAIN.

Depuis plus de huit ans nous attendons ce jour,
Où doit être réglé tout langage de Cour.
Mais que les ignorans vont nous dire d'injures !

SERISAY.

Nous saurons mépriser de sots & vains murmures.

BOIS-ROBERT.

Nous allons bien-tôt voir un de nos mécontents ;
Résolu de se plaindre & de nous, & du temps.

CHAPELAIN.

C'est Silhon irrité contre l'ACADEMIE,
Et prêt à la traiter de mortelle ennemie.

SERISAY.

Et de sa haine encor quel est le fondement ?

CHAPELAIN.

Nous reformons un mot propre au raisonnement ;
Il laissera sans OR, tous discours politiques,
Et n'écrira jamais des affaires publiques.
Silhon est violent ; s'il parle contre nous . . .

74 O E U V R E S D E M.
S E R I S A Y.

Monfieur le CHANCELIER calmera fon courroux ;
B O I S - R O B E R T.

Faut-il un CHANCELIER pour calmer fa colere ?
Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire :
Il doit attaquer O R , que Silhon aime tant ,
Auffi-bien que P A R F O I S , P O U R C E - Q U E , &
D ' A U T A N T.

S I L H O N *entre.*

A dire vrai , Meffieurs , c'est une chofe étrange :
On a beau mériter honneur , gloire , louange ;
Affermir tant qu'on peut l'autorité des loix ,
Faire fervice à Dieu , travailler pour les Rois ;
Prescrire le devoir & du Peuple , & des Princes ;
Instruire un Potentat à régler fes Provinces (1) ;
Il faut avoir l'affront de voir des efprits doux
Gagner chez nos Auteurs plus de crédit que nous !

S E R I S A Y.

Cen'est pas d'aujourd'hui qu'on voit cette injustice !
B O I S - R O B E R T.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vû du caprice !
S I L H O N.

Les fiécles , Bois-robert , font affez différens :
On blâmoit autrefois les hommes ignorans :
La science aujourd'hui donne fort peu d'estime.
En favoir plus que vous , n'est pas un petit crime !

(1) Silhon a fait un TRAITÉ DE L'IMMORTALITÉ DE
L'ÂME , un Livre de Politique intitulé , LE MINISTRE
D'ÉTAT , & quelques autres Ouvrages.

B O I S -

DE SAINT-EVREMOND. 25

BOIS-ROBERT.

J'aime les ignorans d'avoir tant de bonheur.

SILHON.

Vous n'avez pas manqué d'acquiescer cet honneur.

SERISAY.

Eh ! Pour l'amour de moi , finissez la querelle :

Soyons , soyons unis d'une amitié fidelle.

Encor , Monsieur Silhon , de quoi vous plaignez-
vous ?

BOIS-ROBERT.

Un mot qu'on veut changer lui donne ce courroux.

SILHON.

C'est un mot , il est vrai ; mais de grande impor-
tance.

BOIS-ROBERT.

On pourroit s'en passer bien mieux que de finance.

SILHON.

Il est pourtant utile , & le sera toujours.

OR , trouve bien sa place en de graves discours.

En affaire , au Barreau , dans la Théologie ,

OR , est fort positif , & de grande énergie.

SERISAY.

Je vois venir à nous la Sibylle Gournai.

Quel supplice , bon Dieu , m'avez-vous ordonné !

SILHON.

Elle mérite bien que vous fassiez cas d'elle.

BOIS-ROBERT.

A soixante & dix ans elle est encor pucelle.

SCENE III.

Mademoiselle DE GOURNAI,
SERISAY, BOIS-ROBERT,
SILHON.

J Mademoiselle de GOURNAI.
E vous ai bien cherché, Monsieur le Président,
SERISAY.

Baissez-vous, Bois-robot, & ramassez sa dent,
BOIS-ROBERT.

C'est une grosse dent qui vous étoit tombée,
Et qu'un autre que moi vous auroit dérobée.

SILHON.

Montagne en perdit une, âgé de soixante ans.

Mademoiselle de GOURNAI.

J'aime à lui ressembler, même à perdre les dents (1);
Mais apprenez de lui que par toute la Grèce
C'étoit comme un devoir d'honorer la Vieillesse;
Et le *vieil* âge en vous sera peu respecté,
Si vous en usez mal dans la virilité.

(1) Mademoiselle de Gournai se disoit *Fille d'alliance* de Montagne, dont elle a publié en 1635. les *Essais corrigés & augmentés*. Dans une *Préface* curieuse, qu'elle mit à la tête de cette Edition, dans quelques autres Ouvrages, elle se déclara hautement pour les vieux mots, & les Phrases surannées. Voyez le *DICTIONNAIRE* de M. Bayle, Article GOURNAI; *Rem.* (H).

Montagne s'employoit à corriger le vice,
 Et bien connoître l'homme étoit son *exercice*.
 Il n'auroit pas *cuidé* pouvoir tirer grand *los*
 Du stérile *labeur* de réformer des Mots.

BOIS-ROBERT.

Vous fûtes ennemie en tout temps du langage.

Mademoiselle de GOURNAI.

Le *Sens*, à mon avis, vous eût rendu plus sage.
 Avec tous mes vieux mots, encore ma raison,
 Parmi les gens sensés, se trouve de saison.

BOIS-ROBERT.

Je l'avoue aisément; & votre expérience;
 Nymphé des premiers ans, vaut mieux que la science.

Mademoiselle de GOURNAI.

On méprisoit un fourbe au tems que je vous dis,
 Bois-robert le plaisant eût été gueux *jadis*:
 Et Montagne & Charron, avoient l'ame trop forte,
 Bour demeurer toujours au *recoin* d'une porte,
Aucuper jour & nuit leurs plus grands ennemis,
 Et des Grands de la Cour être valets soumis.

BOIS-ROBERT.

Ce sont-là des raisons que le Démon vous dicte.
 Comment, vieille Gournai, vous aimez la *vindicté*!
 Qui vous fait *détracter*? Qui vous met en *courroux*?

Mademoiselle de GOURNAI.

Montagne haïssoit les menteurs & les fous:
Poursuivez, *Savanteaux*, à réformer la langue.

OEUVRES DE M.
SERISAY.

Allez-vous-en ailleurs faire votre harangue.

Mademoiselle de GOURNAI.

Otez MOULT & JAÇOIT , bien que mal-à-propos ;
Mais laissez pour le moins , BLANDICE , ANGOISSE
& Los.

SERISAY.

Tout ainsi que l'esprit est vague & *consournable*,
De même le discours doit être variable :
Les termes ont le sort qu'on voit au genre humain,
Un mot vit aujourd'hui , qui périra demain.
L'usage parmi nous est fort *ambulatoire*.

Mademoiselle de GOURNAI.

Vous raillez sottement la vérité *notoire*.
Il mourra, TOUT AINSI , que je vois méprisé :
Mais devant lui mourront les vers de Serisay,

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

M. LE CHANCELIER, GODEAU,
CHAPELAIN, BOIS-ROBERT,
SERISAY, PORCHERES, DES
MARETS.

M. LE CHANCELIER.

C'Est aujourd'hui, Messieurs, qu'on révèle à
la France,

Les mystères secrets de la vraie éloquence :

Les Muses, qui du Ciel ont descendu chez nous ,

Vous rendent par ma bouche un oracle si doux :

C'est à tort ; grands Auteurs, que la Grèce se vante,

La Rome des Latins n'est plus la triomphante :

L'Italie aujourd'hui tombe dans le mépris,

Et les Muses n'ont plus de séjour qu'à Paris.

G O D E A U.

Qui croiroit, Monseigneur, que ces enchanteresses,

Que les neuf belles sœurs, nos divines maîtresses,

Vinssent ici flatter nos esprits & nos sens,

Si vous n'aviez aimé leurs charmes innocens ?

C H A P E L A I N.

Vous voyez les choses futures,

Malgré les nuits les plus obscures

C iij

O E U V R E S D E M :

Qui couvrent le bien de l'Etat ;
 Vous voyez tout ce qu'il faut faire ,
 Au rebours du sens populaire ,
 Pour maintenir le Potentat.

B O I S - R O B E R T .

Superbes Filles de mémoire ,
 Venez accroître mon ardeur ;
 Je vais travailler à la gloire
 D'une incomparable Grandeur . . .

Que le stile élevé me paroît incommode !
 Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire une Ode.

M. L E C H A N C E L I E R .

Que chacun se réduise au mérite d'Auteur ;
 J'estime le Savant & je hais le Flatteur.
 Mes louanges, Messieurs, ne sont pas nécessaires,
 Et vous avez ici de plus grandes affaires :

S E R I S A Y .

Porcheres semble avoir dessein de nous parler.

P O R C H E R E S .

Quatre mots seulement , Messieurs ; puis m'en aller.

Monfieur de Colombby m'a chargé de vous dire ,
 Que las de ses emplois, enfin il se retire :
 Et vous saurez aussi, qu'ennuyé de la Cour ,
 Je vais chercher ailleurs un tranquille séjour.

S E R I S A Y .

Vous nous voyez pensifs, mornes, & taciturnes ;
 De perdre l'*Intendant* de nos *Plaisirs nocturnes*.

Et vous ferez savoir au muet *Orateur*
Des affaires d'Etat, le fond de notre cœur.
 Nous regretons beaucoup un si grand personnage,
 Et ne suivrons pas moins notre important ouvrage.

DES MARETS.

Je ne voi point ici Saint-Amant, ni Faret,
 Que sont-ils devenus ?

GODEAU.

Ils sont au Cabaret.

DES MARETS.

Ils sont au Cabaret ! Messieurs, quelle impudence !
 Vous voyez parmi nous un CHANCELIER de France,
 Qui vient de son logis en ce méchant quartier (1),
 Sachant bien le respect que l'on doit au métier ;
 Et ces vieux débauchés, au mépris de la gloire ;
 Lorsque nous travaillons, font leur plaisir de boire !

GODEAU.

Je vois entrer Faret, suivi de Saint-Amant,

CHAPELAIN.

Et, si je ne me trompe, ils ont bû largement.

(1) L'ACADEMIE n'avoit point au commencement de lieu fixe, pour tenir ses Assemblées. On les tenoit tantôt chez un des Académiciens, & tantôt chez un autre ; mais enfin, dit M. Pellisson, en l'année 1643. le 16. Février après la mort du Cardinal de Richelieu, M. le Chancelier fit dire à la Compagnie, qu'il desiroit, qu'à l'avenir elle s'assemblât chez lui. M. le Chancelier n'étoit pas encore Protecteur de l'Académie. Il ne commença de l'être qu'au mois de Décembre de la même année. Voyez L'HISTOIRE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE, p. 92. 93. & 191. Cependant M. de S. Evremond a trouvé à propos de supposer le contraire : supposition qui lui fournit plusieurs traits fort plaisans.

SCENE II.

S A I N T - A M A N T , F A R E T ;
C H A P E L A I N , G O M B A U D ,
S E R I S A Y , M . L E C H A N C E L I E R , & c .

S A I N T - A M A N T .

Pour tout emploi chez vous, Seigneurs Aca-
démiques,

Nous ferons vos Bûveurs & Poètes Bacchiques.

F A R E T .

Nous perdons le respect, mais, ô grand C H A N C E L I E R ,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

C H A P E L A I N .

Il ne vous reste plus qu'à parler de la guerre;
Qui dans le cabaret se fait à coups de verre.

G O M B A U D .

Qu'à dire des Chançons, qui vantent la liqueur;
Dont le Pere Bacchus réjouit votre cœur.

S A I N T - A M A N D .

Prenez soin de notre Langage,

Auteurs polis & curieux;

Et nous laissez le doux usage

D'un vin frais & délicieux.

Que d'Apollon la docte troupe,

Vieillisse à réformer les Mots;

DE SAINT-EVREMOND. 35

Celle de Bacchus, dans la coupe ;
Ira chercher sa joie, & trouver son repos.

F A R E T.

Si l'esprit & la suffisance,
Si l'avantage de Raïson,
Ne paroissent point dans l'enfance ;
Et demeurent comme en prison ;

C'est qu'on succe le lait d'une pauvre nourrice ;
Et Dieu qui conduit tout sagement à sa fin,
De nos divins talens réserve l'exercice
Pour le temps précieux que nous buvons du vin.

S E R I S A Y.

Nous sommes satisfaits de vos stances bacchiques ;
Et vous êtes reçus Buveurs Académiques.
Mais de peur de vieillir à réformer les Mots,
Nous allons travailler ; laissez-nous en repos ;
La chose qui se traite est assez d'importance.

F A R E T.

Nous nous tairons.

M. LE C H A N C E L I E R.

Sortez ; c'est le mieux, je pense ;

F A R E T.

Si nous vous offensois, Monsieur le C H A N C E L I E R ;
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

SCENE DERNIERE.

M. LE CHANCELIER, SERISAY;
GODEAU, DES MARETS, SILHON,
CHAPELAIN, GOMBAULD,
BOIS-ROBERT, L'ESTOILE,
GOMBERVILLE, BAUDOIN, &c.

SERISAY.

ENfin, ils sont sortis. Sans tarder davantage;
Réformons les défauts que l'on trouve au
Langage,

Et d'un stile trop vieux faisons-en un nouveau.

Vous, parlez le premier, doctē & sage Godeau;

G O D E A U.

C'est m'obliger beaucoup; & cette déférence

Seroit dûe à quelqu'autre avec plus d'apparence.

SERISAY.

Vous êtes trop modeste; & votre dignité...

G O D E A U.

Je reçois cet honneur sans l'avoir mérité;

Je le dois purement à votre courtoisie.

SERISAY.

On n'en sauroit avoir aucune jalousie:

G O D E A U.

Je dirai donc, Messieurs, qu'il est très-important

D'ôter de notre langue, OR, POURCEQUE, D'AUTANT.

DE SAINT-EVREMOND: 33

C'est là mon sentiment : vous me voyez attendre
Que quelqu'émulateur s'apprête à les défendre.

DES MARETS.

Silhon s'oppose enfin.

SERISAY.

Parlez distinctement

Vous, Monsieur de Godeau.

GODEAU.

Je dis premièrement ;

Que ces Mots sont usés, qu'ils tombent de vieillesse :

Et d'ailleurs il s'y trouve une grande rudesse ;

SILHON.

Inepte sentiment ! Absurde vision !

Ces mots mènent enfin à la conclusion :

L'un sert à résumer , comme à la conséquence ;

Les autres , à prouver les choses d'importance.

GODEAU.

Le premier sent l'école, & tient trop du pédant ;

Et tous ont trop vécu.

LA TROUPE:

Nous en disons autant.

SILHON.

Qu'ils soient bannis des Vers , & conservés en
Prose.

DES MARETS.

Aujourd'hui prose & vers , sont une même chose.

CHAPELAIN.

Il est bien échauffé : qu'on lui tâte le pous.

36 O E U V R E S D E M.
S E R I S A Y.

C'est assez disputé; Messieurs, asseyez-vous!
Que quelqu'autre succède à l'Evêque de Grasse!
Parlez, vous, Chapelain, sans user de préface!

C H A P E L A I N.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont termes de Bar-
reau,

Que leur antiquité doit porter au tombeau!

S I L H O N.

J'estime en Chapelain la bonté de nature,
Qui veut donner aux mots même la sépulture!

C H A P E L A I N.

Horace les fait naître, & puis les fait mourir (1);
Sans quelque métaphore on ne peut discourir.

S I L H O N.

Les mots peuvent mourir; mais jamais métaphore
N'avoit dressé Tombeau pour de tels morts encore.

L A T R O U P E.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, doivent être abolis;
Mais on ne les voit pas encore ensévelis.

G O M B A U L D.

Je dis que la coûtume assez souvent trop forte;
Fait dire improprement que l'on FERME LA PORTE!
L'usage tous les jours autorise des Mots,
Dont on se sert pourtant assez mal-à-propos!

(1) *Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos;
Prima cadunt: ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modo nata, vigentque,*

H O R A T I, de Arte Poët. V. 60.

DE SAINT-EVREMOND. 37

Pour avoir moins de froid à la fin de Décembre,
On va POUSSER SA PORTE, & l'ON FERME
SA CHAMBRE.

SERISAY.

En matière d'Etat, vous savez que les Rois
N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes loix :
De même dans les Mots, ce n'est pas être sage,
Que d'ôter pleinement ce qu'approuve l'usage.

LA TROUPE.

*Digne raisonnement ! Noble comparaison !
Gombaud n'a pas de tort, & vous avez raison.*

BOIS-ROBERT.

Messieurs, je veux ôter un terme de coquette ;
C'est le mot d'A RAVIR.

L'ESTOILE.

Il est bon en Fleurette ;

Cent & cent faux galans en leur fade entretien,
De ce mot d'A RAVIR se servent assez bien ;
Et principalement dans les amours de ville,
A RAVIR se rendra chaque jour plus utile.

LA TROUPE.

*Nous n'avons parmi nous que des Auteurs de Cour,
Et partant ennemis de ce dernier amour.*

*Les Dames de Quartier auront leur COTTERIE,
A qui nous laisserons le droit de Bourgeoisie.*

GOMBERVILLE.

Que ferons-nous, Messieurs, de C A R (1) & de
P C U R Q U O I ?

(1) » M. de Gomberville, dit M. Pelisson, n'aimoit pas

OEUVRES DE M.
DES MARETS.

Que deviendroit sans **CAR** l'autorité du Roi ?
GOMBERVILLE.

Le Roi fera toujours ce que le Roi doit être ;
Et ce n'est pas un Mot qui le rend notre maître,
GOMBAULD.

Beau titre que le **CAR** : au suprême Pouvoir ,
Pour prescrire aux Sujets la regle & le devoir !
DES MARETS.

Je vous connois, Gombaud, vous êtes (1) hérétique,
que ,

Et partisan secret de toute République
GOMBAULD.

Je suis fort bon sujet, & le serai toujours ;
Prêt de mourir pour **CAR**, après un tel discours ;
DES MARETS.

Du **CAR** viennent les Loix : sans **CAR**, point d'Ordre
donnance ;

Et ce ne seroit plus que désordre & licence :

à se servir du mot **CAR**, qui, à la vérité, est ennuyeux ;
à s'il est souvent repeté, & qui est bien plus nécessaire dans
à les discours de raisonnement que dans les Romans & dans
à les Poësies. Il se vanta un jour de n'avoir jamais employé
à ce mot dans les cinq Volumes de POLEXANDRE, où l'on
à m'a dit, néanmoins, qu'il se trouve trois fois ; on conclut
à aussi-tôt de son discours, que l'Académie vouloit bannir
à le **CAR** ; & bien qu'elle n'en ait jamais eu la moindre
à pensée, on en fit mille railleries ; & ce fut le sujet de cette
à agréable Lettre de Voiture qui commence, *Mademoiselle,*
à **CAR**, étant d'une si grande considération en notre Langue,
à &c. HIST. DE L'ACAD. FRANÇ. P. 74. 75.

(1) Gombaud étoit Protestant.

DE SAINT-EVREMOND. 39

G O M B A U L D.

Je demande pardon , si trop mal-à-propos ,
J'ai parlé contre un Mot qui maintient le repos :

G O M B E R V I L L E à Des Marets.

L'effort de votre esprit en chose imaginaire ,
Vous rendra, Des Marets , un grand Visionnaire :
Le POETE , le VAILLANT , le RICHE , l'AMOU-
REUX ,

Feront de leur Auteur un aussi grand fou qu'eux(1) :

D E S M A R E T S.

Un faiseur de Romans , pere de P O L E X A N D R E ;
A corriger les fous n'a pas droit de prétendre.

M. LE CHANCELIER.

Ni vous autres , Messieurs , droit de vous quereller ;
Laissez le CAR en paix : il n'en faut plus parler.

G O M B E R V I L L E ,

Et le POURQUOI , Messieurs ?

L A T R O U P E .

Sans cesse il } questionne }

Qu'il soit moins importun , ou bien on l'abandonne :

L' E S T O I L E .

Je ne saurois souffrir le vieux AUPARAVANT ;
Qui se trouve cent fois à la place d'AVANT.

(1) Des Marets a fait une Comédie intitulée LES VISION-
NAIRES, qui est son chef-d'œuvre, & dont les quatre prin-
cipaux Personnages sont un Capitain , un Poète extravagant ,
un Amoureux en idée , & un Riche imaginaire. Sur la fin de
sa vie, il donna dans le Fanatisme , & se remplit la tête de
Visions Prophétiques. Voyez le D I C T I O N N A I R E de M.
Bayle , Article , MARETS. (Jean des)

40 O E U V R E S D E M.
B A U D O I N.

Pour mes traductions c'est un mot nécessaire ;
Et si l'on s'en sert mal , je n'y saurois que faire ;
L'ESTOILE.

Peut-être voudrez-vous garder encor J A D I S ?
B A U D O I N.

Sans lui comment rimer si bien à *Paradis* ?
L'ESTOILE.

Paradis , est un mot ignoré du Parnasse ,
Et les *Cieux* dans nos vers auront meilleure grace ;
S E R I S A Y.

Que dira Colletet ?
C O L L E T E T.

Le plus grand de mes soins ;
Est d'ôter NONOBTANT , & casser NEANMOINS.

H A B E R T.

Condamner NE'ANMOINS ! d'où vient cette pen-
sée ?

Colletet , avez-vous la cervelle blessée ?

NEANMOINS ! qui remplit & coule doucement ;
Qui met dans le discours un certain ornement ;
Pour casser NON O B S T A N T , c'est un méchant
office ,

Que nous nous rendrions dans les Cours de Jus-
tice.

D E S M A R E T S.

Puisque c A R est sauvé , laissons le reste en paix ;
Et faisons une loi , qui demeure à jamais.

„ Les

„ Les Auteurs assemblés pour régler le Langage ,
 „ Ont enfin décidé dans leur Aréopage :
 „ Voici les Mots soufferts , voici les Mots cassés...
 Monsieur de Serifay , c'est à vous : Prononcez.

SERISAY.

Grace à Dieu , Compagnons , la divine assemblée
 A si bien travaillé , que la Langue est réglée.
 Nous avons retranché ces durs & rudes mots ,
 Qui sembloient introduits par les barbares Gots ;
 Et s'il en reste aucun en faveur de l'usage ,
 Il fera désormais un méchant personnage.

OR , qui fit l'important , déchu de tous honneurs ;
 Ne pourra plus servir qu'à de vieux Raisonneurs.

COMBIEN - QUE , POURCE - QUE font un son incom-
 mode ,

Et D'AUTANT & PARFOIS , ne sont plus à la
 mode.

IL CONSTE , IL NOUS APPERT , sont termes de Bar-
 reau ;

Mais le Plaideur François aime un air plus nouveau.

IL APPERT , étoit bon pour Cujas & Barthole (1).

IL CONSTE , ira trouver le Parlement de Dôle ,

Où malgré sa vieillesse , il se rendra commun ,

Par les graves discours de l'Orateur le Brun (2).

(1) Deux célèbres Jurisconsultes.

(2) M. le Brun , Procureur Général au Parlement de Dôle ,
 s'en servoit toujours. Touchant M. le Brun , voyez le DIC-
 TIONNAIRE de M. Bayle , Art. BRUN. (Antoine le)

Du pieux Chapelain la bonté paternelle ,
 Peut garder son Tombeau pour sa propre PUCELLE.
 Aux stériles esprits , dans leurs fades entretiens ,
 On permet A RAVIR lequel n'exprime rien.
 JADIS est conservé par respect pour Malherbe.
 Dans l'Ode il a marché, JADIS , grave & superbe ;
 Et de là s'abaissant en faveur de Scarron ,
 Il a pris l'air burlesque & le comique ton ;
 Mais il demeure exclus du discours ordinaire :
 Vieux JADIS, c'est pour vous tout ce que l'on peut faire.
 Il faudra modérer cet indiscret POURQUOI,
 Et révéler le CAR , pour l'intérêt du Roi.
 En toutes nations la coutume est bien forte ;
 On dira cependant que l'on POUSSE LA PORTE.
 Nous souffrons NE'ANMOINS ; & craignant le palais,
 Nous laissons NONOBTANT en repos pour jamais.
 Qu'au milieu des Cités la vaine COTTERIE ,
 Au prodigue CADEAU soit toujours assortie :
 Et que dans le repas , ainsi que dans l'amour ;
 Ils demeurent bourgeois , éloignés de la Cour.

Auteurs , mes Compagnons , qui réglez le Lan-
 gage ,

Avons-nous assez fait , en faut-il davantage ?

LA TROUPE.

Voilà ce qu'à peu près nous pensions réformer.
 Anathème sur ceux qui voudront le blâmer ;
 Et soit traité chez nous plus mal qu'un hérétique ,
 Qui ne reconnoitra la Troupe Académique.

DE SAINT-EVREMOND! 43

DES MARETS.

A ce divin Arrêt, des Arrêts le plus beau,
Je m'en vais tout-à-l'heure apposer le grand Sceau.

F I N.



R E T R A I T E
D E
M O N S I E U R L E D U C
D E L O N G U E V I L L E .

En son Gouvernement de Normandie (1).

M O N S I E U R de Longueville entrant dans le Vieux-Palais, rencontra d'abord M. de Saint-Luc, qu'on avoit envoyé de Saint-Germain au Marquis d'Hectot, pour tâcher de le remettre dans les intérêts de la Cour (2). Il lui dit avec un visage plein

(1) M. de Saint-Evremond écrivit cette ingénieuse Satire, pour tourner en ridicule la plupart des Gentilshommes de Normandie, qui s'étoient déclarés contre la Cour en 1649. Voyez la Vie de M. de S. Evremond sur l'année 1649.

» (2) La Reine, dit Madame de Motteville dans
» ses MEMOIRES, aussitôt qu'elle vit le Duc de
» Longueville du Parti de Paris, envoya S. Luc
» trouver le Marquis d'Hectot fils du Marquis de
» Beuvron, qui étoit au vieux Palais, pour lui
» porter la survivance de son Pere, de Lieutenant
» du Roi. S. Luc qui étoit son Oncle, le frere de
» sa mere, en lui donnant cette survivance l'en-

DE SAINT-EVREMOND. 45

de joie : *Saint-Luc*, il n'y a pas long-temps que je vous haïssois bien. Et moi, Monsieur, repartit *Saint-Luc*, je ne vous hais pas moins presentement, que vous me haïssiez en ce temps-là. Si l'on ne m'avoit trompé, vous ne seriez pas ici ; & si l'on ne vous eût trompé le premier, on ne m'y eût pas souffert.

Ce petit discours fini, Monsieur de Longueville voulut aller au Parlement, qui s'assembloit pour délibérer si on le devoit recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposèrent, alléguant qu'en se commettant, il alloit commettre toute la fortune du Parti. On fit monter des gens sur une Tour fort élevée, pour observer la contenance du Peuple ; & comme on lui eut rapporté qu'on entendoit de toutes parts des cris de joie, il sortit aussitôt, accompagné de ceux qui l'avoient suivi, & se rendit au Palais, après avoir reçu par tout mille acclamations.

Il surprit Messieurs du Parlement, qui n'attendoient pas une aventure si inopinée ; & après avoir pris sa place, il parla de cette sorte : *Vous ayant toujours beaucoup honorés*

» gagea au Parti du Roi, & à lui conserver cette
» place selon qu'il étoit obligé de le faire. MEMOIRES pour servir à l'Histoire d'Anne d'Autriche Epouse de Louis XIII. Par Madame de Motteville une de ses Favorites. Tome II. p. 495, 496. sur l'année 1649.

& chéris, je suis venu avec tout le péril, où un homme de ma qualité se peut exposer, vous offrir mon bien & ma vie pour votre conservation. Je sai que la plupart des Gouverneurs n'en usent pas ainsi; & que tirant de vous tout le service qu'ils en peuvent tirer dans un temps paisible, ils vous abandonnent aussi-tôt qu'ils vous voyent dans le danger. Pour moi, qui vous ai mille obligations, je prétens ici les reconnoître: & en qualité de Gouverneur, & comme une Personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourrai dans une conjoncture si périlleuse.

Le Premier Président (1) ne répondant rien à cette Harangue, & témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la présence du Duc l'affligeoit; tous les Messieurs lui donnerent des témoignages de joie, qui furent animés par la bouche d'un Conseiller de la Grand'Chambre, appelé du Menil-côté, qui lui fit ce beau Discours: *La même différence, qui se rencontre entre le Loup & le Berger, Prince débonnaire, la même se trouve entre le Comte d'Harcourt & votre Altesse en cette occasion. Le Comte d'Harcourt est venu, soit comme Loup, soit comme Lion; mais toujours en bête ravissante, pour nous dévorer: nous n'avons pas voulu lui ouvrir*

(1) M. Faucon de Ris, de Famille Italienne.

DE SAINT-EVREMOND. 47.

nos portes , de peur de recevoir l'ennemi dans nos entrailles ; pour toute grace , nous lui avons laissé faire le tour de nos murs (1) ; ce qu'il a fait , en jettant sur nous des yeux tout étincelans de colère , tanquam Leo rugiens. Pour vous , Grand Prince , vous êtes venu en véritable Berger , pour mettre à couvert toute votre Bergerie ; bonus pastor ponit animam pro ovibus suis. Il est trop vrai que vous en userez de même ; atque ideò , Monseigneur , nous vous commettons la garde de cette Ville , & le salut de toute la Province : c'est à vous à veiller à notre conservation ; & à nous d'aider vos soins de toutes les assistances qui sont en notre pouvoir.

La Harangue finie , Monsieur de Longueville se leva ; & après avoir salué chaque particulier avec son affabilité ordinaire , il sortit du Palais , accompagné de ses amis , & suivi du peuple , qui le conduisoit avec de nouvelles acclamations.

Messieurs du Parlement faisant réflexion sur la joie qu'avoient eu les Bourgeois de recevoir leur Gouverneur , commencerent

(1) La Reine envoya aussi le Comte d'Harcourt ; avec les Provisions du Gouvernement de Normandie pour se saisir de la Ville de Rouen. Ce Prince . . . s'arrêta au conseil du President qui le fit demeurer au Fauxbourg , &c. MEMOIRES de Madame de Motteville. Tome II. p. 496.

de craindre une servitude entière ; & pour empêcher ce malheur-là , ils firent dessein d'assurer leurs conditions avec lui. Mais soit que Monsieur de Longueville eût pénétré leur intention ; soit pour établir une entière confiance ; il les voulut prévenir , & les assurer qu'ils auroient toujours la disposition de toutes choses. Il leur dit que les affaires dont il s'agissoit , étoient proprement celles des Parlemens , & non pas les siennes ; qu'il ne vouloit , ni ne devoit avoir autre emploi que celui de conduire une Armée , pour le bien de l'Etat , & pour leur service particulier ; que toutes les levées se feroient par leurs ordres ; qu'ils établiroient eux-mêmes des Commissaires de leur compagnie pour la recette & pour la distribution des deniers : & enfin , que comme ils avoient le principal intérêt au succès des affaires , il étoit raisonnable qu'ils eussent une entière participation de tous les Conseils.

Ces Messieurs lui rendirent grâces de l'honneur qu'il leur faisoit , l'assurèrent qu'ils donneroient autant d'Arrêts qu'il voudroit , sans rien examiner : qu'étant tuteurs des Rois , ils disposeroient à son gré du bien du pupille : qu'ils hazarderoient toutes choses pour son service , à condition qu'il feroit supprimer le Semestre , & remettrait la Compagnie dans son

DE SAINT-EVREMOND. 49

son ancien état (1). Le Premier Président & l'Avocat Général se croyant inutiles au service du Roi, allèrent à Saint-Germain rendre compte de leur impuissance.

Cependant Monsieur de Longueville, qui se voyoit assuré du Peuple & du Parlement, ne songea plus qu'à faire des Troupes. Mais comme il n'avoit pas encore de fonds, il voulut toujours distribuer les Charges, pour entretenir tout le monde, & on commença à travailler à l'état d'une Armée, qui n'étoit alors qu'en imagination. Les plus considérables étant assemblés, » il leur rendit grâce » de la chaleur qu'ils témoignoit à son » service : que pour lui, il reconnoîtroit toute sa vie l'affection de ceux qui s'attachoient » à sa fortune ; & qu'en attendant qu'il les » pût obliger par des graces essentielles, il » étoit prêt de leur commettre les plus importants Emplois.

A ces douces paroles, tant d'illustres Personnes firent de profondes révérences. Un moment après, ce ne furent que complimens,

» (1) Le Parlement de Normandie, *remarque*
» *Madame de Motteville*, demandoit la révocation
» du Semestre, qu'ils prétendoient avoir été injustement établi, du temps du feu Roi, & du
» Cardinal de Richelieu, qui ne leur laissoit pas
» lever la tête si haut. MEMOIRES, &c. Tome
II, page 174. sur l'année 1648.

qui allèrent insensiblement aux assurances de fidélité, & aux protestations de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Il se fit ensuite plusieurs beaux discours sur l'état présent des affaires; & quelques-uns, possédés du zèle qu'ils avoient pour le parti, ouvrirent un avis considérable. *Pourquoi, dirent-ils, ne pas battre le fer tandis qu'il est chaud? Vous avez, Monseigneur, quantité de jeunes gens dans la Ville; vous pouvez faire un gros de Gentilshommes, un gros de leurs Valets de chambre, auxquels vous joindrez la Cinquantaine (1), & les Archers; deux gros Bataillons des meilleurs Bourgeois; & avec ces Troupes, aller surprendre le Roi dans Saint-Germain. Oui,* répondit M. de Longueville, *il sera bon; mais comme c'est notre principale entreprise, il faut penser à la bien conduire: nous en parlerons au premier Conseil. Cependant pour éviter la confusion, qui ruine d'ordinaire tous les partis, il faut distribuer les Charges, afin que chacun soit assuré de son emploi.*

Varicarville, si considéré des Esprits-Forts, ne voulut prendre aucun emploi, ayant ap-

(1) La *Cinquantaine* est une espece de Compagnie d'Archers, qui conduit le Prisonnier qu'on relâche tous les ans le jour de l'Ascension, lorsqu'il a levé la *Fierte*, c'est-à-dire, la Chasse de S. Romain, où l'on porte la *Gargouille*.

DE SAINT-EVREMOND. 51
pris de son Rabbi, que pour bien entendre le vieux Testament, il y faut avoir une application entiere, & même se réduire à ne manger que des herbes (1), pour se dégager de toute vapeur grossière. Néanmoins l'aversion qu'il avoit pour les Favoris, ne lui permettant pas d'être inutile dans ces occasions, il voulut prendre soin de la Police, & régler toutes choses selon les Mémoires du Prince d'Orange: mais comme il arrive toujours cent malheurs, il avoit oublié à Paris un Manuscrit du Comte Maurice, dont il eût tiré de grandes lumières pour l'Artillerie & pour les Vivres; ce qui fut cause vraisemblablement qu'il n'y eut ni munitions ni pain dans cette Armée-là.

Saint-Ibal demandoit l'honneur de faire entrer les ennemis en France; & on lui répondit que Messieurs les Généraux de Paris se le réservoient (2). Il demanda un plein pouvoir de traiter avec les Polonois, les Tartares, les Moscovites, & l'entiere disposition des affaires chimériques; ce qui lui fut accordé.

Le Comte de Fiesque, fertile en visions militaires, outre la charge de Lieutenant

(1) Varicarville avoit auprès de lui un Rabbín, qui ne lui laissoit manger que des herbes.

(2) Voyez les MEMOIRES DU CARDINAL DE RETZ, Tome I. Livre 2. sur l'année 1649.

Général, qu'il avoit eûe dès Paris, obtint une commission particuliere pour les enlèvements de quartier, & autres exploits brusques & soudains, dont la résolution se peut prendre, en chantant un Air de la Barre (1), & dansant un pas de Ballet.

Le Marquis de Beuvron fut fait Lieutenant Général, à condition qu'il demeureroit au Vieux-Palais; la place & le gouvernement étant tous deux de si grande importance, qu'on ne pouvoit les conserver avec trop de soin.

Le Marquis de Matignon, toujours illustre par sa suffisance, & présentement fameux par le mémorable Siège de Vallogne, commandoit les Troupes du Cotantin; disant, qu'il vouloit avoir sa petite Armée, & être aussi indépendant de Monsieur de Longueville, que le Walstein l'étoit de l'Empereur.

Le Marquis d'Hectot demanda le commandement de la Cavalerie; ce qui lui fut accordé, parce qu'il étoit mieux monté que les autres; qu'il étoit environ de l'âge de M. de Nemours, lorsqu'il la commandoit en Flandre, & qu'il avoit une casaque en broderie toute pareille à la sienne.

On choisit Ausonville pour Gouverneur de Rouen, comme un homme entendant

(1) Fameux Musicien de ce temps-là.

DE SAINT-EVREMOND. 53

civilement bien la guerre , & aussi propre à haranguer militairement les Peuples , que le Plessis-Besançon. Le Gouverneur fut fait Maréchal de Camp pour ne pas obéir aux autres ; & le Maréchal de Camp Gouverneur , pour ne pas quitter la ville : car c'étoit une de ses Maximes , *Qu'il ne devoit sortir pour quoi que ce fût* ; & il alléguoit plusieurs villes considérables , qui s'étoient perdues par l'absence des Gouverneurs.

Hanerie & Caumenil demanderent qu'on les fît Maréchaux de Camp : Hanerie, fondé sur ce qu'il avoit pensé être Enseigné des Gendarmes du Roi : Caumenil , sur ce qu'il s'en étoit peu falu qu'il n'eût été Mestre de Camp du Régiment de Monsieur.

Boucaule ne pouvoit pas dire qu'il eût jamais vû d'armée ; mais il alléguoit qu'il avoit été Chasseur toute sa vie , & que *la chasse étant une image de la guerre*, selon *Machiavel* (1) ; quarante ans de chasse valent

(1) *Questa Pratica, ò vero questa particolare cognitione (de siti & de Paesi) s'acquista più mediante le Caccie , che per verun' altro esercizio. Però gli Antichi Scrittori dicono che quelli Heroi , che governarono nel loro tempo il Mondo , si nutrivono nelle Selve & nelle Caccie : Perche la Caccia , oltre à questa cognitione, li insegna infinite cose che sono nella Guerra necessarie Questo si dice per mostrare, come le Caccie , secondo che Senophonte approuva sono una Imagine della Guerra.* NICOLÒ MACHIAVELLI,

bien pour le moins vingt campagnes. Il voulut être Maréchal de Camp ; & le fut.

Flavacourt disoit que pour être bon Capitaine, il falloit avoir vû des déroutes, aussi bien qu'avoir gagné des combats, suivant ce que Barrière (1) avoit lû dans le Livre de M. de Rohan (2) : cela étant, il prétendoit que personne ne lui pouvoit disputer l'avantage de sa propre expérience ; tout le monde se souvenant assez du désordre où il se trouva, quand d'Estauges fut fait prisonnier (3).

On voulut donner le Commandement de l'Artillerie à Saint-Evremond ; & à dire vrai, dans l'inclination qu'il avoit pour Saint Germain, il eût bien souhaité de servir la Cour, en prenant une charge considérable, où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte d'Harcourt de ne point prendre d'emploi, il tint sa promesse ; tant par honneur, que pour ne ressembler pas aux Normans, qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent généreusement refuser l'argent qu'on lui offroit, & qu'on ne lui eût pas donné.

DISCORSI sopra la prima Deca di T. Livio, Liv. III. cap. 39. p. m. 269.

(1) Son Beau-frere.

(2) LE PARFAIT CAPITAINE, ou l'Abregé des Guerres des Commentaires de César, &c.

(3) A la Guerre de Paris.

DE SAINT-EVREMOND. 35

Campion ne s'attacha pas aux grands emplois : il demanda seulement d'être Maréchal de Bataille, pour apprendre le métier, avoiant ingénûment qu'il ne le favoit pas ; mais se faisant fort de favoir le Pais , jusqu'aux petits ruisseaux , & aux moindres passages ; laquelle science il avoit apprise à la chasse avec M. de Vendôme.

Sevigny se contenta du même emploi ; mais il fut la dupe de sa modération , quand il vit que pour être Maréchal de Camp , il ne falloit pas être habile homme : il s'érigea de plus en goguenard , & eut l'honneur de faire rire son Altesse.

Rucqueville , cet ancien serviteur , ne voulut rien faire ; & sa longue expérience à la guerre demeura inutile , sous prétexte de ses vapeurs. M. de Longueville , pour adoucir le chagrin qu'il avoit de n'être pas Gouverneur de Caen , augmenta ses pensions : mais ce fut en vain , Rucqueville disant hautement qu'il prendroit assez l'argent de son Maître , mais que pour s'empêcher d'en dire du mal , il ne le feroit jamais.

Franquetot - Barberousse demeura longtemps sans prendre parti ; *Bon cœur* (1), entretenant son incertitude par l'amitié du Maréchal de Grammont. Durant ses longues déli-

(1) On nommoit ainsi sa Femme.

bérations, il ne laissoit pas de s'ériger insensiblement en rendeur de bons offices ; se flattant avec joie de la vanité d'un faux crédit. Depuis , étant informé par les Lettres de ses amis , qu'on travailloit sérieusement à la Paix, il fit dessein de quitter le personnage neutre : il lut les Mémoires de César , pour fortifier son esprit , qui n'étoit pas encore bien résolu : quand il vint au passage du Rubicon , il s'arrêta tout court, comme avoit fait ce grand Capitaine ; & après avoir un peu rêvé , il s'écria comme lui : *Le Rubicon est passé ; à tout perdre , il n'y a qu'un coup périlleux* (1). Il sortit là-dessus avec une émotion extrême , sans regarder Boncœur , sans regarder le petit Henri (2) ; sachant bien que la vûe des fem-

(1) *Consecutusque (Cæsar) cohortes ad Rubiconem, flumen, qui provinciæ ejus finis erat, paullam constitit, ac reputans quantum moliretur, conversus ad proximos, Etiam nunc, inquit, regredi possumus : quod si ponticulum transierimus, omnia armis agenda erunt.*

Cunctanti ostentum tale factum est. Quidam eximia magnitudine & forma, in proximo sedens, repente apparuit, arundine canens : ad quem audiendum, cum præter pastores, plurimi etiam ex stationibus milites concurrissent, interque eos & æneatores, rapta ab uno tuba prosiluit ad flumen, & ingenti spiritu classicum exorsus, pertendit ad alteram ripam. Tunc Cæsar, eatur, inquit, quo deorum ostenta, & inimicorum iniquitas vocat : Jacta alea est. SÜETONIUS in Julio Cæsare, cap. 31, 32.

(2) Fils de Franquetot.

Mes & des enfans peut amolir les plus fiers courages ; sans rien dire à pas un de ses amis, il va trouver le Duc de Longueville , & lui tenir ce discours : *J'ai toujours été votre Serviteur , mais non pas avec un attachement si particulier , que cela m'obligeât de vous servir en cette rencontre ; aujourd'hui je veux entrer dans vos interêts , & viens assurer Votre Altesse que je me donne entierement à Elle.*

La joie de ce Duc fut grande, & de celles ; qui ne pouvant être renfermées dans le cœur, font d'ordinaire quelque impression sur le visage ; mais elle fut modérée, lorsque Barberousse se fut expliqué de cette sorte : *La déclaration que je fais , n'est pas si générale , que je n'y mette encore une condition : je prétens demeurer ici , quand vous irez à la guerre ; ce qu'on ne doit point attribuer à faute de courage, mais à une malheureuse rétention d'urine , qui m'empêche de monter à cheval. Ce n'est pas que je veuille être inutile dans le Parti : je négocierai avec Madame de Matignon , pour laquelle j'ai toujours conservé quelque espece de galanterie ; & de plus , comme vous n'avez ici personne qui sache faire de Relations , je prendrai le soin de publier vos Exploits. Ces dernieres paroles remirent entierement l'esprit du Prince ; car , à dire vrai , la nécessité du *Gazetier* étoit grande , & il fut bien aise d'en trouver un si entendu dans la narration.*

Fontrailles arriva tout à propos pour voir la grande occasion de la Bouille (1). Durant son séjour en Normandie, le Duc de Longueville lui communiqua toutes choses, aussi bien qu'à Varicarville, & au Comte de Fiesque : Mais Fontrailles ne pouvoit goûter cette confiance ; ayant peur de s'engager trop avant dans les intérêts du Prince, & de devenir le confident d'une seconde entreprise sur Pontoise. Une si juste appréhension l'obligea de quitter, & d'emmener avec lui le Comte de Fiesque, auquel il représenta, qu'au point qu'ils gouvernoient leur Général, on leur imputeroit tous les désordres qui arriveroient, s'ils portoient les choses à l'extrémité.

Le Duc de Retz, dont on avoit attendu de si grands secours, vint accompagné seulement du Page, qui portoit ses armes, & de ses deux fidèles Ecuyers (2). Quelques-uns trouverent à dire de le voir arriver sans troupes ; mais ils furent bien-tôt satisfaits, quand il leur montra une longue liste des Barons

(1) La Bouille est un Bourg à trois lieues de Rouen. M. de S. Evremond donne ici plaisamment le nom d'occasion à la retraite précipitée du Duc de Longueville, dont j'ai parlé dans la VIE de M. de S. Evremond sur l'année 1649.

(2) En Flandre, il avoit toujours deux Ecuyers à ses côtés & un Page qui portoit ses armes.

DE SAINT-EVREMOND. 39

qui demandoient de l'emploi. Il ne tint qu'à deux cent mille écus qu'il ne mît les Bretons en campagne, & manque de ce peu d'argent, le crédit d'un si grand Seigneur ne servit de rien. Il est vrai qu'il promit de payer de sa personne, & de servir de Duc & Pair dans l'armée de Rouen, avec la même assiduité qu'il avoit fait dans celle de Flandre. Il assura de plus que Montplaisir viendroit bien-tôt; & donna même quelque esperance du Tapinois (1). Au reste Belle-Isle étoit en fort bon état; il y avoit garnison dans Machecoul; & l'on faisoit bonne garde à Montmirel. Sa façon de vivre avec les Officiers fut tout-à-fait obligeante; & quiconque étoit assez heureux pour avoir un Busle, ou une Hongreline de velours noir, pouvoit s'assurer de son amitié.

Vous voyez les différens emplois des plus considérables personnes du parti. Si quelqu'un s'étonne que je ne dise rien de leurs actions, c'est que je suis exactement véritable; & comme je n'ai vû autre chose, je n'ai rien dit davantage. Cependant, je me tiens

(1) Aubeterre étant à l'Armée, se déroboit quelquefois de table, ou d'ailleurs, pour aller essuyer quelques coups de mousquet à la Tranchée; & ses amis, qui s'attendoient à toute autre chose, étoient surpris de le voir revenir blessé. Cela lui fit donner le nom de Tapinois.

56 OEUVRES DE M.

heureux d'avoir acquis la haine de ces mouvemens-là , plus par observation , que par ma propre expérience. C'est un métier pour les fots & pour les malheureux, dont les honnêtes gens , & ceux qui se trouvent bien , ne se doivent point mêler.

Les dupes viennent-là tous les jours en foule : les proscrits, les misérables s'y rendent des deux bouts du monde : jamais tant d'entretiens de générosité sans honneur : jamais tant de beaux discours, & si peu de bon sens : jamais tant de desseins sans actions ; tant d'entreprises sans effets ; toutes imaginations, toutes chimères ; rien de véritable , rien d'essentiel , que la nécessité & la misère. De-là vient que les particuliers se plaignent des Grands , qui les trompent , & les Grands des particuliers , qui les abandonnent. Les fots se désabusent par l'expérience , & se retirent : les malheureux , qui ne voyent aucun changement dans leur condition , vont chercher ailleurs quelque autre méchante affaire ; aussi mécontents du Chef de parti, que des Favoris.



L E T T R E

A M A D A M E * * * .

JE me souviens qu'allant à l'Armée , je vous priai d'aimer le Chevalier de Grammont, si j'étois assez malheureux pour y mourir , en quoi je suis si bien obéi , que vous ne le haïssez pas durant ma vie , pour apprendre à le bien aimer après ma mort. Vous êtes ponctuelle à garder mes ordres ; & si je continue à vous donner la même commission , il y a de l'apparence que vous l'exécuterez avec un grand soin.

Vous croyez que je veux cacher sous un faux ridicule une véritable douleur ; & dans la connoissance que vous avez de ma passion, vous aurez de la peine à vous persuader que je souffre un Rival sans jalousie. Mais peut-être ne savez-vous pas , que si je n'ose me plaindre de vous , pour vous aimer trop ; je n'oserois me plaindre de lui , pour ne l'aimer gueres moins : & s'il faut de nécessité me mettre en colère , apprenez-moi contre qui je me dois fâcher davantage ; ou contre lui , qui m'enlève une maîtresse ; ou contre vous , qui me volez un ami.

Quoi qu'il en soit , ne vous mettez pas en

82 OEUVRES DE M.

peine de m'appaiser. J'ai trop de passion, pour donner rien au ressentiment ; ma tendresse l'emportera toujours sur vos outrages. J'aime la perfide, j'aime l'infidèle ; & crains seulement qu'un ami sincère ne soit mal avec tous les deux. Adieu. Faisons, je vous prie ; une manière de liaison inconnue ; & par un mystère assez nouveau , que son amitié, la vôtre, & la mienne ne soient plus qu'une même chose.

A LA MESME.

JE pensois que vous m'aviez oublié ; mais par une conduite plus fine , & plus ingénieuse, vous me traitez comme si vous commenciez à me connoître.

A vous dire le vrai, je n'ai jamais vû Lettre si civile, qui oblige si peu que la vôtre : vous avez trouvé une indifférence si délicate, que je ne puis me plaindre de vous sans chagrin, ni m'en louer sans sottise. *Générosité, gratitude, obligation*, sont les moindres mots de votre Lettre. Vous avez appris pour moi tous les termes qui entrent dans les complimens, & oublié tous ceux qui expriment quelque sentiment d'amour.

Il faut avouer que vous imitez parfaitement le stile de Madame votre mere. Je pensois

DE SAINTE-EVREMOND. 63

d'abord recevoir une marque de son souvenir. Outre cela, Madame, ce jargon pitoyable de *l'accablement de vos malheurs* ne vous convient point ; il sent tout-à-fait le génie d'une personne mystérieusement désolée.

Pour vous, qui n'avez jamais fait la comédienne d'affliction, d'où vient que vous me choisissiez, pour me donner les apparences d'une si belle misère ? Ne suis-je plus au monde, que pour être le confident de vos chagrins concertés & de vos douleurs étudiées ?

Comme vous ne me serez jamais indifférente, j'ai demandé de vos nouvelles à M***. qui m'a dit que vous dansiez depuis le matin jusqu'au soir, & qu'on ne pouvoit pas se divertir plus agréablement que vous faisiez.

Adieu, *misérable* personne ; *accablé d'une longue suite de malheurs* ; pleine de *gratitude* pour ceux qui prennent quelque part à vos *misères*. Adieu, plus tendrement mille fois que vous ne m'écrivez civilement. Je vous prie de croire que vous n'avez pas assez de civilité pour me rebuter ; & que je serai plutôt toute ma vie le confident de vos malheurs, que de ne vous être rien du tout.



L E T T R E

A M A D A M E * * *.

Vous êtes sur le point de faire un méchant galant d'un fort bon ami; & je m'aperçois que ce que je nommois satisfaction avec vous, devient insensiblement quelque charme. Je ne parle plus de *tourner en ridicule*; & la même personne, qui faisoit tant de cas de vos imaginations malicieuses, trouve en vous des qualités plus touchantes, qui la dégoûtent de ces premiers agrémens.

Vous m'aviez toujours paru fort aimable; mais je commence de sentir avec émotion ce que je voyois avec plaisir. Pour vous parler nettement, j'ai bien peur que je ne vous aime, si vous souffrez que j'aye de l'amour: car je suis encore en état de n'en point avoir; si vous le trouvez mauvais.

N'attendez de moi ni les beaux sentimens, ni les belles passions. J'en suis tout-à-fait incapable, & les laisse volontiers aux amoureux de Mademoiselle C * * *. Que les quel-les en fassent leur profit. Permettez à Madame de * * * de définir l'*Amour* à sa fantaisie; & n'enviez point les imaginations à ces misérables, qui dans les ruines de leur beauté,
sont

DE SAINTE-EVREMOND. 65

font valoir l'esprit qui leur reste, aux dépens du visage qu'elles n'ont plus.

Peut-être croyez-vous, me voyant si brutal à mépriser les beaux sentimens, que pour les exercices du corps, je suis un des plus déterminés hommes du monde ; écoutez ce qui en est : je suis médiocre en toutes choses, & la nature ni la fortune n'ont rien fait pour moi que de fort commun.

Comme je ne puis voir sans envie les gens somptueux & magnifiques dans leurs dépenses, je ne puis souffrir qu'avec chagrin ceux qui sont trop adonnés à leurs plaisirs ; & si j'ose le dire, je hais en quelque sorte les Vivonnes & les Saucours, pour ne leur pouvoir ressembler.

Mes affaires vont toujours un même train. Jamais le dérèglement ne m'est permis ; & il me faut un peu d'économie pour arriver au bout de l'année, & passer une nuit d'hiver. Ce n'est pas que je sois réduit à la nécessité, ou à la foiblesse ; mais si je veux dire les choses nettement, ma dépense est petite, & mes efforts médiocres.

Dites-moi si avec ces qualités-là je puis devenir votre amant, ou si je dois demeurer votre ami. Pour moi, je suis résolu de prendre le parti qu'il vous plaira. Et si je passe de l'amitié à l'amour sans emportement, je puis revenir de l'amour à l'amitié avec aussi peu de violence.

MADRIGAL.

QU'avez-vous fait de mon amour
 Bonheur fatal, funeste jouissance ?
 Etoit-ce pour le perdre , ô trop malheureux jour !
 Que je vous attendois avec impatience ?
 Rendez , trompeur , rendez-moi mes desirs ;
 Et je vous rendrai vos plaisirs.

A MADAME ***.

ELEGIE.

AImable IRIS, si vous voulez apprendre
 Les maux secrets, dont ne se peut défendre
 Le plus fidèle & le plus triste Amant ,
 Lisez ces Vers, pour savoir mon tourment ;
 Et s'il restoit encore dans votre ame
 Un sentiment favorable à ma flamme ;
 S'il vous restoit encor quelque amitié,
 Ne voyez pas ma douleur sans pitié.
 Depuis le jour que mon malheur extrême
 Me contraignit de me laisser moi-même ;
 Quand la rigueur d'un injuste courroux
 Me contraignit de m'éloigner de vous ;

Depuis le jour que j'ai quitté vos charmes ,
 J'ai tout quitté , sinon mes tristes larmes :
 J'ai tout quitté , mon repos , mes plaisirs ;
 Quitté l'espoir , & gardé les desirs.
 Soit dans la foule , ou dans la solitude ,
 Je m'entretiens en mon inquiétude :
 Le souvenir de vos beaux yeux absens
 Fait mon dégoût pour les objets présens.
 Je croirois être infidèle à ma flamme ,
 Si je voyois sans horreur quelque femme ;
 Je trahirois mon innocent amour ,
 Si je passois sans ennui quelque jour.
 Les grands repas , & toutes leurs délices ,
 Sont devenus comme autant de supplices ,
 Et la douceur de cette volupté
 Cède au chagrin dont je suis tourmenté.
 Triste , rêveur , sans goût , & sans parole ;
 J'y représente un mort , ou quelque idole ;
 Mes yeux ouverts sans aucun mouvement ,
 Ma bouche ouverte aux soupirs seulement ,
 Le pâle teint d'un languissant visage ,
 Sont de ma mort un assuré présage ;
 Et si mon cœur montre par un soupir
 Qu'il vit encor , il est prêt de mourir.
 Dans les plaisirs que donne l'harmonie ;
 Je m'abandonne à mon triste génie ,
 Et la douceur des plus tendres accens ,
 Si délicate autrefois à mes sens ,

8 O E U V R E S D E M :

Ne fait plus rien qu'exciter ma foiblesse ;
Au souvenir de l'objet qui me blesse :
Ne fait plus rien qu'exciter dans mon cœur
Les mouvemens secrets de ma langueur.
Ces chers amis , dont l'esprit agréable ,
Dont l'entretien me fut toujours aimable ,
Ne sauroient voir le chagrin où je suis ,
Sans demander ce qui fait mes ennuis :
Ce qui me donne une mélancolie ,
Où mon humeur est comme ensévelie :
Ce que j'ai fait de cette liberté ,
Dont si long-temps on me vit enchanté ?
» Mes chers amis , n'en soyez plus en peine ;
» Depuis qu'IRIS me retient dans sa chaîne ,
» Depuis qu'IRIS a voulu me charmer ,
» Pour mon malheur je ne sai plus qu'aimer :
» Mon pauvre cœur dans sa douce moleffe ,
» N'est rien qu'amour , que langueur , que tristesse ;
» Et quand il a de plus vifs sentimens ,
» C'est lors qu'IRIS excite ses tourmens ;
» Que sa rigueur , ou son ingratitude
» Lui vient donner une peine plus rude.
Triste sujet de mon ressouvenir ,
Dernier malheur , qui viens m'entretenir ;
Ordre fâcheux de quitter tant de charmes ,
Combien de fois , m'as-tu coûté des larmes !
Combien de fois aux lieux les plus secrets
En ai-je fait ma plainte & mes regrets !

DE SAINT-EVREMOND. 69

O ! vous que j'aime ! ô vous pour qui j'endure !
Vous qui causez ma funeste aventure ,
Au lieu de prendre un si cruel dessein ,
Vous deviez mettre un poignard dans mon sein ;
Et par la mort que vous m'eussiez donnée ,
Mettre en repos mon ame infortunée.
Mais c'en est fait , je cède au désespoir :
De tant de biens que j'eus en mon pouvoir ;
Je n'ai plus rien pour flatter mon envie ,
Que le dessein de terminer ma vie.
Tous mes regrets ont été superflus.
J'obéirai , je ne vous verrai plus.
Ma perte , IRIS , est une perte entière :
En vous perdant , je perdrai la lumière ,
Et j'aime mieux avancer mon trépas ,
Que d'être en vie , & de ne vous voir pas.

A LA MESME.

E L E G I E.

IRIS , si vous savez les peines que j'endure
Depuis le jour fatal de ma triste aventure ;
Si vous avez appris tous les maux que je sens
Depuis que j'ai perdu vos charmes innocens ;
Apprenez aujourd'hui qu'en cet état funeste ,
M'entretenir de vous est tout ce qui me reste ;

Et qu'un cher souvenir de mon bonheur passé,
Fait l'unique plaisir que vous m'avez laissé.
En ce temps bienheureux, où sans peine & sans
crainte.

Je vous parlois du mal dont mon ame est atteinte;
En ce temps bienheureux, j'aimois, j'étois aimé,
Je flattois votre esprit, le mien étoit charmé.
Touchés également, nous sentions en nos ames
Comme un secret rapport de nos communes flâmes;
Un soupir vous disoit l'excès de mon tourment,
Vous m'en disiez autant d'un regard seulement;
Et nos yeux concertés dans un si doux silence,
Exprimoient de nos feux l'aimable violence;
Mais si je suis encor en l'état où j'étois,
Si je soupire encor soumis aux mêmes loix;
Vous forcez aujourd'hui votre amoureux génie;
Et travaillez vous-même à votre tyrannie;
Vous prenez malgré vous l'infidèle dessein
D'étouffer l'amitié qui reste en votre sein;
Et votre esprit confus s'entendant mal soi-même;
Recherche les moyens d'oublier ce qu'il aime.
Pour moi, de qui l'amour ne doit jamais finir,
Je veux jusqu'à la mort aimer un souvenir;
Je veux jusqu'à la mort conserver une idée,
Que mon ame fidèle a chèrement gardée:
Mon cœur entretiendra d'inutiles desirs,
Touché du sentiment de quelques vieux plaisirs;
Et jamais sa langueur, & jamais son envie,
Ne trouveront de fin qu'en celle de ma vie.

Qu'on ne me parle point de votre cruauté,
 J'aimerai vos rigueurs, aimant votre beauté;
 Et vous n'aurez jamais assez d'ingratitude,
 Pour pouvoir dégager ma longue servitude.
 Endurer votre orgueil, souffrir votre courroux;
 C'est par quelque moyen tenir encore à vous;
 Et j'aime mieux, IRIS, ressentir votre haine,
 Que d'être sans amour, & de vivre sans peine.

A L A M E S M E.

S T A N C E S.

IRIS, je vous aime toujours :
 Soyez ou trompeuse ou fidelle,
 Rien ne peut finir mes amours,
 Si vous ne cessez d'être belle.

Ce n'est pas votre fermeté,
 Qui fera ma persévérance ;
 Ayez toujours de la beauté,
 J'aurai toujours de la constance.

Et quand vous n'auriez plus la foi,
 Que vous m'avez cent fois promise,
 Ce charme qui peut tout sur moi,
 Ne consent pas à ma franchise.

OEUVRES DE M^r

Les avis me font odieux :
Qui me conseille d'être sage ;
Devroit, ou m'arracher les yeux ;
Ou gâter votre beau visage.

Encore, Iris, ne fais-je pas
Quand vos beautés seroient passées ;
Si je ne verrois point d'appas
Parmi leurs traces effacées.

Peut-être ces mêmes desirs ;
De qui j'ai l'ame possédée,
S'amuseroient aux faux plaisirs ;
Que leur offriroit une idée.

Je pourrois m'en entretenir ;
Et trouverois mille artifices,
Pour tirer de mon souvenir
Le sujet de quelques délices.

Mon esprit toujours enchanté
Auroit chez lui sa complaisance ;
Et j'aimerois votre beauté,
Comme on vous aime en votre absence ;

Mais je suis trop ingénieux
A me faire une amour nouvelle ;
Je n'ai besoin que de mes yeux,
Iris, vous serez toujours belle.

A L A M E S M E.

S T A N C E S.

Puisqu'il vous faut quitter en ces funestes lieux,
Afin que mon départ ait moins de violence,
J'emporte avecque moi les traits de vos beaux yeux,
Et vous laisse mon cœur dans cette longue absence.

Votre image fera mon plaisir le plus doux ;
A toute heure, en tous lieux, j'aurai sa compagnie,
Et mon fidèle esprit, qui demeure avec vous,
Entretiendra souvent votre aimable génie.

Foibles amusemens d'un esprit amoureux !
Je trompe ainsi les maux dont mon ame est blessée ;
Mais, ah ! qu'on est à plaindre, & qu'on est mal-
heureux,
Quand on se fait des biens par la seule pensée.

Adieu, charme secret, dont vous touchez les cœurs ;
Adieu, chers entretiens, adorable visage ;
Adieu, je laisse tout, excepté mes langueurs,
Qui me suivront toujours en ce fâcheux voyage.

Hélas ! Je vais quitter l'objet de mon amour ;
Je me quitte moi-même, & si ma triste envie

74 O E U V R E S D E M.
Ne se flattoit encor de l'espoir du retour,
En vous laissant , Iris , je laisserois la vie.

A L A M E S M E .

S T A N C E S .

JE n'entens plus parler de vous ;
Vous cachez à mes yeux votre aimable visage ;
Votre esprit même est en courroux.
Que le mien garde encor lestraits de votre image ;
Vous haïssez en moi jusqu'à mon souvenir ,
Dont jamais vos beautés ne seront effacées ;
Pour achever de me punir ,
Il ne vous reste plus qu'à m'ôter les pensées ,

Mais donnons à nos sentimens
L'agréable douceur qu'apporte la vengeance :
Pensons à tous momens
A l'ingrate beauté qui m'en fait la défense :
Tirons d'Iris un bien qu'elle ne sache pas ;
N'appellons point ses yeux à faire nos délices ,
Et jouissons de ses appas ,
Bien loin des cruautés qui causent nos supplices .

Ah ! Que d'inutiles desirs ,
Que de vains mouvemens excitent ma colere !
N'ai-je pas perdu mes plaisirs ,

DE SAINT-EVREMOND. 75

Depuis que ma langueur commence à lui déplaire ?
Iris, contentez-vous aux dépens de mon sort,
Je veux vous satisfaire une fois en ma vie,
Je vous garde encore ma mort,
C'est là le dernier charme à toucher votre envie.

A L A M E S M E .

S T A N C E S .

SI vous savez que je vous aime,
Sachez aussi le mal extrême
Que je sens loin de vos appas :
Iris, la douleur de l'absence
Est un mal qu'on ne connoît pas,
Si l'on n'en fait l'expérience,

Mon tourment ne se peut dépeindre ;
J'ai beau soupirer & me plaindre,
Beau pousser de tristes accens :
Hélas ! J'ai des langueurs secrètes,
Qui ne s'expliquent pas aux sens
Par de si foibles interprètes.

Il faut souffrir ce que j'endure,
Pour savoir la peine si dure,
Dont je suis sans cesse agité :
Une ame contente & paisible

G ij

ŒUVRES DE M.

Ne conçoit pas la vérité
Des maux où je me vois sensible;

Je n'ai pas l'humeur assez vaine,
Pour croire qu'une même peine
Soit commune à nos sentimens;
J'en souffre seul la violence,
Et connois bien que mes tourmens
Troublent peu votre indifférence.

Tandis que la mélancolie,
Où mon ame est enlévelie,
M'ôte l'usage des plaisirs;
Tandis que parmi les délices,
Pour qui j'avois tant de desirs,
J'entretiens mes secrets supplices;

Vous n'avez rien qui vous tourmente;
Toujours tranquille, indifférente,
Vous possédez le bien présent;
Et ces délicates tristesses,
Que l'on conçoit pour un absent;
Vous semblent de sottes tendresses;

A L A M E S M Ê.

S T A N C E S.

MEs yeux, mes inutiles yeux !
Vous savez bien que dans ces lieux
Iris fait toujours sa demeure ;
Et si proche de ses appas,
Ingrats ! Vous souffrez que je meure
Du chagrin de ne la voir pas.

Vous avez donc mis en mon cœur
La triste & secrète langueur,
Qui consume aujourd'hui ma vie,
Pour servir si mal mes desirs,
Et refuser à mon envie,
Votre secours & mes plaisirs.

Mes yeux, cause de mes ennuis,
Puisque dans ces lieux où je suis,
Pour vous seuls Iris est absente ;
Mon esprit plus ingénieux,
Qui toujours me la représente,
Fera votre office, mes yeux.

A LA MESME.

C H A N S O N.

Vous avez trompé mes desirs,
Par des espérances bien vaines;
Et sans goûter de vos plaisirs,
J'ai ressenti toutes vos peines :
Amour, c'est trop long-temps souffrir,
Je veux me plaindre, & puis mourir.

Ecoutez mes derniers accens,
Soyez un moment favorable;
Iris, laissez toucher vos sens
A la douleur d'un misérable :
Un mot, une larme, un soupir,
Et je suis tout prêt de mourir.

C A R A C T E R E

D E M A D A M E

LA COMTESSE D'OLONNE (1).

JE ne pense pas être plus heureux à votre Caractère, que nos Peintres à votre Portrait, où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur réputation. Jusqu'ici nous n'avons point vû de beautés si achevées, qui ne soient allées chez eux, pour y chercher de certaines graces; ou pour s'y défaire de quelques défauts. Vous seule, Madame, êtes au-dessus des Arts qui savent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureusement; jamais, sans vous, que malheureusement; jamais, sans vous avoir beaucoup intéressée, & fait perdre autant d'avantages à une personne accomplie, qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne le sont pas.

Si vous n'êtes guère obligée à la peinture, vous l'êtes encore moins à la curiosité des ajustemens. Vous ne devez rien ni à la scien-

(1) Catherine-Henriette d'Angennes, Comtesse d'Olonne, fille de Charles d'Angennes, Seigneur de la Loupe, Baron d'Amberville; & de Marie du Raynier.

ce d'autrui , ni à votre propre industrie ; & pouvez en repos vous remettre à la nature des soins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuses , je ne conseillerois pas aux autres de s'y fier.

En effet , la plûpart des femmes ne sont agréables que par les agrémens qu'elles se font. Tout ce qu'elles mettent pour se parer , cache des défauts. Tout ce que l'on vous ôte de votre parure , vous rend quelque grace ; & vous avez autant d'intérêt à revenir purement au naturel , qu'il leur est avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuserai point à des louanges générales , aussi vieilles que les siècles. Le *Soleil* ne me fournira point de comparaison pour vos yeux , ni les *Fleurs* pour votre teint. Je pourrois parler de la régularité du visage , de la délicatesse des traits , des agrémens de la bouche , de ce cou si poli & si bien tourné , de cette gorge si bien formée. Mais au delà des plus curieuses observations , il y a mille choses en vous à penser , qu'on ne peut bien dire ; & mille choses , qu'on sent mieux qu'on ne les pense.

Croyez-moi , Madame , ne confiez le soin de votre gloire à personne : car assurément vous n'êtes jamais si bien qu'en vous-même. Paroissez au milieu des Portraits & des Caractères , & vous déferez toutes les images

DE SAINT-EVREMOND. 81

Qu'on sauroit donner de vous.

Après vous avoir bien admirée, ce que je trouve de plus extraordinaire, c'est que vous ayiez comme ramassé en vous les charmes divers des différentes beautés; ce qui surprend, ce qui plaît, ce qui flatte, ce qui touche.

Votre Caractère proprement n'est point un Caractère particulier; c'est celui de toutes les belles personnes. Tel a résisté à des beautés fières, qui s'est laissé gagner à des beautés délicates. La délicatesse a donné du dégoût à un autre, qui a bien voulu se soumettre à la fierté.

Vous seule êtes le foible de tout le monde. Les emportés y trouvent le sujet de leur transports: les ames passionnées reprennent leur tendresse & leur langueur. Esprits différens, diverses humeurs, tempéramens contraires; tout est sujet à votre empire.

Ceux qui n'étoient nés ni pour donner, ni pour recevoir de l'amour, conservent la première de ces qualités, & perdent malheureusement l'autre. De-là vient qu'il y a quelque ressemblance entre la chaleur de vos amis, & la passion de vos amans; qu'on ne sauroit vous admirer sans intérêt; que le jugement des simples spectateurs n'est pas libre. De-là vient enfin que tout aime où vous êtes, excepté vous, qui demeurez seule insensible.

82 OEUVRES DE M.

Jusqu'ici, j'ai rendu une partie de ce que je devois à votre beauté, & ce n'est pas une de vos moindres louanges, que j'aie pû vous louer si long-temps. Présentement il est juste que je me donne quelque chose, & qu'en parlant de votre esprit & de votre humeur, je me laisse aller à la mienne.

Je ne dirai que des vérités ; & de peur que vous ne croyiez qu'elles vous soient toutes défavantageuses, je commencerai par les charmes de votre conversation, qui ne cèdent en rien à ceux de votre visage.

Oui, Madame, on n'est pas moins touché de vous entendre, que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée, & faire voir en France, comme on a vû en Espagne, quelque aventure de *la belle invisible*.

On n'a jamais remarqué tant de politesse qu'en vos discours : ce qui est surprenant ; rien de si vif & de si juste ; des choses si heureuses & si bien pensées.

Mais finissons des louanges, dont la longueur est toujours ennuyeuse, quelque véritables qu'elles soient, & préparez-vous à souffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous. Si vous avez de la peine à l'entendre, je n'en ai pas moins eu à le découvrir. Il m'a fallu faire des recherches profondes ; & après une étude fort difficile, voi-

DE SAINT-EVREMOND. 83

ci les défauts que j'ai remarqués.

Je vous ai vû souvent estimer trop des gens médiocres ; & dans certaines docilités, soumettre votre jugement à celui de beaucoup de personnes qui n'en avoient point.

Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'habitude. Ce que d'abord vous avez jugé grossier fort sagement, vous paroît à la fin délicat sans raison ; & quand vous venez à guérir de ces erreurs, c'est plutôt par un retour de votre humeur , que par les réflexions de votre esprit.

Quelquefois, Madame , par un mouvement contraire, pour penser trop , vous passez la vérité du sujet ; & les opinions que vous formez , sont des choses plus fortement imaginées , que solidement connues.

Pour vos actions , elles sont également innocentes & agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites formalités , qui sont de véritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'opinion des fots , & le chagrin de ceux que votre mérite fait vos ennemis.

Les femmes , vos ennemies déclarées ; sont contraintes de nous avouer mille avantages que vous avez reçus de la nature. Il y a des occasions , où nous sommes obligés de leur confesser qu'on pourroit les ménager mieux , & que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en sauroient faire.

34 O E U V R E S D E M.

Je finirai par vos inégalités, dont vous faites vous-même une agréable peinture. Elles sont fâcheuses à ceux qui les souffrent. Pour moi, j'y trouve quelque chose de piquant; & je voi, quand on se plaint le plus de l'humeur, que c'est alors qu'on s'intéresse le plus pour la personne.

Quoiqu'il en soit, tant s'en faut qu'on puisse prendre avantage sur vous, qu'on n'y sauroit prendre de mesure. On vous déso-blige aisément, sans y penser; & même le dessein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplu. Croyez-moi, Madame, il faudroit être bienheureux pour trouver de bons momens avec vous, & bien juste pour les prendre. Ce qu'on peut dire véritablement, après vous avoir examinée, c'est qu'il n'y a rien de si malheureux, que de vous aimer; mais rien de si difficile, que de ne vous aimer pas.

Voilà, Madame, les observations d'un spectateur, qui, pour juger de vous plus sagement, a pris soin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour se garantir, a été de vous éviter autant qu'il a pû: encore n'est-ce pas assez de ne vous voir point, quand on vous a vûe; & ce remède ailleurs infail-lible, n'apporte pas une sûreté entière sur votre sujet.

Peut-être, me direz-vous, qu'un homme

DE SAINT-EVREMOND. 85

qui a des sentimens un peu tendres , n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux. Mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît , je n'en aurai point à me démentir. Un discernement qui ne vous semble pas être avantageux , ne sauroit subsister qu'en votre absence ; car , pour répéter ce que j'ai déjà dit ; *Paroissez , Madame , au milieu des Portraits & des Caractères , & vous déferez toutes les images qu'on sauroit donner de vous.*

L E T T R E

A M A D A M E

LA COMTESSE D'OLONNE ;

en lui envoyant son CARACTERE.

JE vous envoie votre *Caractère* , qui vous explique le sentiment général ; & vous apprend , qu'il n'y a rien en France de beau que vous. Ne soyez pas assez rigoureuse à vous-même , pour vous dénier une justice que tout le monde vous rend. La plupart des Dames se laissent persuader aisément , & reçoivent avec plaisir de douces erreurs. Il seroit bien étrange que vous ne voulussiez pas croire une vérité agréable.

Outre l'opinion publique , le jugement de Madame de Longueville est pour vous. Rendez-vous-y sans scrupule , & vous croyez hardiment , puisqu'elle le croit , la plus belle chose qu'on ait vûe.

De votre beauté , Madame , je passe aux maux qu'elle cause ; je passe aux malades ; aux mourans , qu'on voit pour vous. Ce n'est pas à dessein de vous rendre pitoyable : au contraire , si vous suivez mon conseil , il en coûtera la vie à quelque malheureux. Il y a trop long-temps que les Poëtes , & les faiseurs de Romans nous entretiennent de fausses morts. Je vous en demande une véritable ; & ce vous sera un fort beau titre qu'un trépas dont on ne puisse douter. De cinq ou six malades que je connois , choisissez celui que vous voudrez honorer de vos dernières rigueurs ; vous n'aurez pas beaucoup à faire , pour le conduire de la maladie à la mort. Faites-le mourir promptement pour votre satisfaction , & celle de Votre , &c.

A MADAME***.

S O N N E T.

Que vous faites languir un pauvre malheureux!
Je ne trouve avec vous ni douceur, ni colere,
Et votre esprit adroit ménage un amoureux,
Evitant de fâcher, aussi-bien que de plaire.

Si vous voulez m'aimer, je serai trop heureux ;
Et si vous voulez prendre un sentiment contraire ;
Quand il faudra souffrir un mal si rigoureux,
Les reproches au moins pourront me satisfaire.

J'ai beau, par ma tendresse, exciter vos soupirs ;
Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desirs,
Vous ne répondez rien à ce pressant langage.

Puisqu'il ne vous plaît pas que mon sort soit plus
doux,
Eh ! De grace, Philis, faites-moi quelque outrage,
Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.

D I X A I N.

Vous faites la spirituelle,
 Nous laissant tout à deviner,
 Ainsi que vous faites la belle
 Avec votre art de façonner.
 Il ne sort rien de votre bouche,
 Vieille Caliste, qui nous touche;
 Tout votre esprit dépend de nous;
 Et quiconque auroit la malice
 De penser aussi peu que vous,
 Vous rendroit un méchant office.

A M A D A M E * * *

S T A N C E S.

Laissez-là nos jeunes desirs
 Où votre vertu s'intéresse;
 Cette rigueur pour les plaisirs
 Sent le chagrin de la vieillesse.

Autrefois vous avez été
 De ces belles que l'on renomme,
 Et jamais votre cruauté
 N'a fait mourir un honnête homme.
 Vous

DE SAINTE-EVREMOND. 89

Vous fûtes jeune comme nous ;
Pour consoler votre tristesse ,
Nous aurons enfin , comme vous ;
Tous les dégoûts de la vieillesse.

Hélas ! Nous y viendrons un jour ;
Nous verrons ce triste passage ,
Et laisserons-là notre amour ,
Comme vous votre beau visage ;

Nos traits devenus odieux ;
Nos beautés toutes effacées ,
Seront la honte de nos yeux ;
Et la douleur de nos pensées ;

Mais aujourd'hui que nos appas
Respirent l'amour & la joie ,
Pourquoi ne jouïrons-nous pas
Des biens que le ciel nous envoie ?

Lorsque vos esprits languissans
Perdent des douceurs légitimes ;
Des moindres plaisirs de nos sens
Votre chagrin se fait des crimes.

Toujours votre sévérité
S'oppose à notre jeune envie ;
Et d'une sotte antiquité
Tire une règle à notre vie.

OEUVRES DE M.

Ou laissez-nous vivre en ces lieux
 Comme il plaît à nos destinées,
 Ou, veuille la bonté des Cieux
 Borner le cours de vos années.

A MADAME***.

S T A N C E S.

Bienheureux qui vit sans chimère,
 Qui pour un bien imaginaire
 N'a point d'inutiles desirs ;
 Heureux dont l'esprit se contente
 De vrais & solides plaisirs,
 Sans languir d'une vaine attente.

Oh ! Qu'une femme est aveuglée,
 Quand sa passion déréglée
 Trouble le repos de ses jours ;
 Qui se met un héros en tête,
 Et fait l'objet de ses amours
 De quelque faiseur de conquête,

Philis, en vain une maîtresse
 Par quelque obligeante caresse
 Flatte leurs inclinations ;
 La violence du génie,
 Qui fait le joug des nations ;

Fait aussi votre tyrannie.

Jamais nos soupirs & nos larmes ;
Ces tendres effets de vos charmes,
Qui font nos plaisirs les plus doux ;
Jamais l'aimable violence
De nos douleurs & de vos coups
N'ont troublé leur indifférence.

Un orgueil chagrin & sévère
Aux soins de servir & de plaire
Ne peut soumettre leurs desirs,
Et ces fiers tyrans de la vie
Vons regardent dans leurs plaisirs,
Comme esclave de leur envie.

Je perds d'inutiles paroles ;
Mes raisons sont raisons frivoles,
Pour guérir un esprit gâté ;
Philis, la grandeur & la pompe
Ont surpris votre vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

Si les Dieux venoient sur la terre
Avec leur foudre, leur tonnerre,
Et tout l'équipage des Cieux ;
Vos héros quitteroient la place,
Et d'un esprit si glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

OEUVRES DE M.

Après une telle aventure ,
 Je pense qu'une créature
 N'oseroit pas vous approcher ;
 Et les amours de race humaine
 Pourroient bien alors se cacher
 Auprès d'une femme si vaine.

Philis , je serois téméraire ;
 Si j'espérois de pouvoir plaire
 A vos desirs ambitieux :
 Un pauvre mortel se retire :
 Parmi les héros ou les Dieux
 Cherchez un amant qui soupire.

A L A M E S M E .

S T A N C E S .

JE ne viens point devant vos charmes
 Avec des soupirs & des larmes ,
 Pour adoucir votre fierté ;
 Je viens irriter votre haine ,
 Et chercher dans sa cruauté
 Votre dernier outrage , & ma dernière peine.

Soyez , soyez impitoyable ,
 Le désespoir d'un misérable
 N'a besoin que de vos rigueurs :

DE SAINT-EVREMOND. 93

La plus aimable complaisance
Flatteroit en vain mes langueurs,
Aujourd'hui le trépas fait ma seule espérance.

O Dieux, vous écoutez ma plainte ;
Et déjà je ressens l'atteinte
Qui va finir mon triste sort !
Adieu, trop ingrate maîtresse :
Adieu ; le soupir de la mort
Est l'unique soupir qu'un malheureux vous laisse

E P I G R A M M E.

Etre sans vertu précieuse,
Faire la belle sans beauté,
Par une adresse ingénieuse
Qui soutient votre vanité ;
Ne rien devoir à la nature,
Mais par une heureuse imposture,
Abuser l'esprit & les yeux ;
Mettre la laideur en usage ;
N'est-ce pas vous vanger des Dieux,
Qui formerent votre visage,
Pour être un objet odieux ?



EPIGRAMME.

TRÈS-difficile, & fort peu délicat ;
 Le Président (1) condamne chaque plat,
 Quand à dîner un ami le convie :
 Les mets d'un autre il blâme sans rason ;
 Et sans raison, il passeroit sa vie
 A louer tout en sa propre maison.

STANCES.

PHILIS en tournant ses beaux yeux ;
 Semble n'en vouloir rien qu'aux Dieux,
 Et n'en veut qu'à la créature :
 Je voi dans sa triste langueur ,
 Que le Ciel moins que la nature ;
 Fait le mouvement de son cœur.

Les plus dévots , les plus grands Saints ;
 Tiennent pour miracles certains
 Des langueurs toutes naturelles ;
 Et l'excès de sa passion

(1) M. Tambonneau, Président au Parlement de Paris, étoit un homme sans goût, qui vouloit faire le difficile sur la bonne chere. M. de S. Evremond se trouvant avec lui à un grand repas, que donnoit le Commandeur de Souvré, fit cette EPIGRAMME.

DE SAINTE-ÉVREMOND. 95

Fait ces extases infidèles ,
Qu'on donne à sa dévotion.

Mais, grands Dieux ! y pensez-vous bien ;
Un cœur brûlant comme le sien ,
Vit-il d'encens & de fumée ?
Et croyez-vous avec raison
Contenter une ame enflammée
Par le jeûne & par l'oraison ?

Dûssai-je vous mettre en courroux ,
Je connois Philis mieux que vous ,
Je connois ce qui la contente ,
Philis cherche dans les saints lieux
Une amour bien plus succulente
Que celle de vous autres Dieux.

Philis fait se mettre à genoux ,
Philis levant les yeux vers vous ,
Vous fait sa petite requête ;
Et l'on peut dire sans mentir ,
Que parfois il entre en sa tête
Quelque sorte de repentir.

Si Philis perdoit un amant ,
Je croi qu'au fort de son tourment ,
Elle auroit recours à vous autres ;
Mais au premier objet d'amour ,
Ma foi, bons Dieux , elle est des nôtres ;

OEUVRES DE M^{lle}

Et vous fait une fausse cour.

Sensible à de nouveaux desseins ;
 Dans les entretiens les plus saints
 Vous croyez Philis occupée ;
 Et la grimace de ses vœux ,
 Dont votre sagesse est dupée ,
 Cache ses véritables feux.

Pour conserver notre repos ,
 Il seroit assez à propos
 Que nous fissions quelque partage ;
 Prenez ses craintes & ses pleurs ,
 Et n'espérez rien davantage ,
 Que de jouir de ses douleurs.

Par tout où la rage du sort ;
 De l'effroi que donne la mort ;
 Trouble les plaisirs de la terre ;
 Et par tout où votre courroux
 S'arme d'éclairs & de tonnerre ;
 Que Philis se mette à genoux.

Que dans la tristesse & le deuil
 Qu'apporte l'horreur du cercueil ;
 Philis se couvre de ténèbres ;
 Et que ses esprits languissans
 Se flatent dans vos chants funèbres
 De leurs pitoyables accens.

Mais

Mais aussi pour l'amour de vous,
Que son cœur ne soit pas moins doux,
Quand nous la tiendrons en ruelle ;
Et que d'un langage odieux
Faisant sottement la pucelle,
Philis n'allégué pas les Cieux :

Par tout où l'on se divertit,
Par tout où l'on chante, où l'on rit,
Vous n'entrerez point avec elle ;
Et son Ange avec le suivant
Entretiendra sa demoiselle
Derrière quelque paravant ;

Nous retenons tous ses desirs,
Nous retenons ses vrais soupirs,
Témoins du pouvoir de nos charmes ;
Et notre empire le plus doux
Est de voir répandre des larmes,
Qu'amour fait couler devant nous :

Philis dans notre éloignement
Cache son amoureux tourment
Sous une feinte pénitence ;
Et les pauvres Dieux sont touchés
De la douleur de notre absence,
Et du desir de ses péchés.

Ce n'est pas qu'en des voluptés
Tome I. I

OEUVRES DE M.

Où les sens sont plus emportés,
Elle ne soit inquietée :
Parmi des mouvemens divers ,
Les retours d'une ame agitée
M'ont été souvent découverts.

O vous ! qui réglez dans les Cieux,
Goutez en repos de ces lieux
Les félicités éternelles ;
Laisant à nos yeux , à nos mains ,
Chercher ces douceurs naturelles,
Qui se trouvent chez les humains.

Vous avez chez vous vos attraits ;
Et comme vous êtes parfaits ,
Tout votre bien est en vous-mêmes :
Hélas ! nous n'avons rien de nous !
T'aimer , Philis , que tu nous aimes,
C'est notre plaisir le plus doux.

Jouissons de notre printemps ;
Il faut au plus beau de nos ans
Cueillir les fleurs de la jeunesse :
C'est le partage des mortels ;
Et ce qu'un autre âge nous laisse ,
Doit suffire pour les Autels.



L E T T R E

A M A D A M E * * * .

Q Uelque violente que soit mon amitié , elle me laisse assez d'esprit pour vous écrire avec moins d'emportement que de coutume. Et à vous dire vrai, j'ai quasi honte de vous envoyer des soupirs de campagne , qui n'ont ni la douceur , ni la délicatesse de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils sont, il faut de nécessité que je les hazarde ; & que je vous fasse souvenir de moi dans un temps où tout le monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevûe de votre sainte mere , & de toute votre pieuse famille n'ait été accompagnée de beaucoup de pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette mere des larmes civiles & respectueuses , comme une fille bien née : mais vous savez trop le monde , pour donner de véritables tendresses aux chagrins des prudes , dont la vertu n'est qu'un artifice pour vous priver des plaisirs qu'elles regrettent.

C'est assez d'avoir obéi une fois , & sacrifié votre repos à une complaisance, que peut-être vous ne lui deviez pas. Elle est injuste ,

après avoir exigé de vous une si dure obéissance, de vouloir régler vos inclinations, & de contraindre la seule chose qu'elle vous a laissée.

On aime ce qui plaît, & non point ce qui est permis : & si pour aimer, il faut demander congé à vos parens ; de l'humeur que je les conçois, vos amours seront rares dans votre vie.

Mais peut-être que je vous fais un discours fort inutile, & qu'en l'état où vous êtes, je dois plus craindre ceux qui vous conseillent d'aimer, que ceux qui vous le défendent. Peut-être que vous suivez les avis que je vous donne, en vous moquant des réprimandes d'une mere. Mais que fai-je si la pauvre mere, à qui je veux tant de mal, n'est pas dans mes intérêts ; & si pour empêcher une amitié naissante, elle ne vous laisse pas la liberté d'aimer une personne éloignée ?

J'ai sujet de me louer de votre fermeté jusqu'ici : je doute néanmoins qu'une idée le puisse disputer long-temps contre un visage, & un souvenir contre des conversations. J'ai trop d'inquiétude, pour laisser plus long-temps l'avantage de la présence à ceux qui vous voyent. Il n'y a point d'affaires qui m'empêchent de me rendre bien-tôt auprès de vous. En attendant que je vous entretienne de ma passion, souvenez-vous des ser-

DE SAINT-EVREMOND. 101
mens que vous m'avez faits , de m'aimer
toute votre vie.

A M. LE MARQUIS DE ***.

STANCES.

MARQUIS, on dit par tout que vous êtes aimable ;

Mais votre serviteur ne vous déguise rien :
Votre entretien galant , votre esprit agréable ,
Ne sauroit contenter que des femmes de bien.

Vous êtes en horreur à nos voluptueuses :
Et celles qui n'ont pas un chaste sentiment ,
Laissent très-volontiers jouir les vertueuses
Des stériles discours d'un inutile amant.

Vous demandez toujours lorsque l'on vous refuse ;
Mais si le prude objet long-temps sollicité ,
Ne vous oppose plus qu'une légère excuse ,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

Celle qui vainement le plaisir se propose ,
Qui pour vous contenter , n'ose rien à demi ;
En vous accordant tout, que fait-elle autre chose
Que chasser un galant , & faire un ennemi ?

Tant que vous gouvernez les belles créatures ;
 Vous ne souhaitez rien que d'innocens plaisirs ;
 Et jamais entre-vous on ne voit de rupture,
 Si ces belles n'ont eu quelques vilains desirs.

Vous pouvez rétablir la vertu d'une Dame :
 Je connus autrefois un soupçonneux mari,
 Qui se tint assuré de l'honneur de sa femme,
 Dès-lors que l'on vous crut être son favori.

Si vous aviez aimé cette humeur libertine ;
 Sur qui toute la France a fait tant de chansons,
 Nous n'aurions eu jamais la moindre Feuillantine (1)
 A réjouir le peuple & les jeunes garçons.

Jaloux, il ne faudroit ni de murs, ni de grilles,
 Si vous n'aviez à craindre autre amour que le sien :
 Vous auriez de l'honneur, Cocus, dans vos familles,
 Si vous aviez affaire à d'aussi gens de bien.

Bons Dieux ! que de bonheur en des maisons hon-
 nêtes,
 De trouver un amant & si sage & si doux !
 Un amant, qui ne sert qu'à troubler les conquêtes
 De quelqu'autre galant moins retenu que vous !

(1) Il couroit dans ce temps-là des Vaudevilles sur l'avanture d'une Dame, que son mari avoit fait mettre au Couvent des Feuillantines ; ce qui fit qu'on appella Feuillantines les Chansons galantes, qui furent faites sur le même air.

Si l'on faisoit raison à votre continence,
 Vous seriez le sujet de mille beaux discours,
 Et Monsieur du Bellay feroit voir à la France
 Quelque pieux Roman de vos chastes amours (1).

Quand le Pere Caussin nous donna la COUR SAIN-
 TE (2),
 Vous pouviez y prétendre une assez bonne part ;
 Et vous avez de lui juste sujet de plainte
 D'y voir plutôt que vous le Chevalier Bayart (3).

Je fais bien que d'ailleurs vous avez quelque vice,
 Que vous avez encor de mauvais sentimens ;
 Et s'il est vrai qu'un jour le grand Dieu nous punisse,
 Vous devez redouter ses justes châtimens.

Vous vous laissez souvent emporter au blasphème :
 Vous ne sauriez souffrir l'affront d'un démenti ;
 Vous ne faites jamais Vendredi, ni Carême,
 Mais vous baisez bien moins que Monsieur de Ren-
 ti (4).

(1) *Jean Pierre Camus*, Evêque du Bellay, a composé quelques Romans pleins d'onction & de piété.

(2) Le Pere *Caussin*, Jesuite, a fait un Livre de dévotion, intitulé : LA COUR SAINTE. Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, Article CAUSSIN (*Nicolas.*)

(3) C'étoit un si brave, & si galant homme, qu'il mérita d'être appelé le *Chevalier sans reproche.*

On trouvera une liste des Auteurs qui ont écrit la VIE du Chevalier *Bayard* dans la BIBLIOTHEQUE Historique de France du Pere LE LONG, numero 13763. * O suiv.

(4) Le Marquis de *Renti* mourut à l'âge de 37 ans, pour

A M A D A M E * * * .

S O N N E T .

Vous m'ordonnez de vous voir rarement,
 Et pour souffrir l'extrême violence
 Que peut donner un amoureux tourment,
 Vous m'ordonnez de garder le silence.

Parler à vous le plus innocemment ;
 Seroit aller contre votre défense ;
 Vous vous fâchez d'un regard seulement ;
 Et les soupirs font la dernière offense.

Arrêtez-là vos injustes rigueurs ;
 N'ordonnez rien à mes tristes langueurs ;
 N'ordonnez rien à ma secrète flamme,

Vous pouvez tout sur ma bouche & mes yeux,
 Mais je serai le maître de mon ame,
 Et j'aimerai, malgré vous & les Dieux.

avoir, dit-on, gardé une chasteté, trop rigide. Voyez sa VII
 écrite par ELISABETH BAILLOU, son élève, Reli-
 gieuse de l'Enfant Jesus, & publiée par le Pere de S. JURE,
 Jesuite,

A M A D A M E * * * .

STANCES IRREGULIERES.

Menagez mieux le repos de ma vie :
Après de vous je n'ai pas une envie,
Que je ne craigne une faveur.
Lorsque je vous trouvai si belle,
Je m'attendois que vous seriez cruelle ;
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

Soyez à mon tourment un peu moins pitoyable ;
Votre bonté fera sans doute un misérable ;
Et sans la grace des refus ,
Beaux yeux, je ne vous verrai plus.

Si le noble orgueil de vos charmes
Se payoit de mes humbles larmes,
Je pourrois contenter vos glorieux desirs :
Tant que vous ferez inhumaine ,
Je ne refuse aucune peine ;
Mais je meurs de frayeur au danger des plaisirs ;



L E T T R E

A M A D A M E * * * .

IL n'y a rien de si honnête qu'une ancienne amitié, & rien de si honteux qu'une vieille passion. Détrompez-vous du faux mérite d'être fidèle, & croyez que la constance est la chose du monde qui fait le plus de tort à la réputation d'une beauté. Qui fait si vous n'avez voulu aimer qu'une seule personne, ou si vous n'avez pû avoir qu'un seul amant ? Vous pensez pratiquer une vertu, & vous nous faites soupçonner plusieurs défauts.

Mais que d'ennuis accompagnent toujours cette misérable vertu : Quelle différence des dégoûts de votre attachement à la délicatesse d'une passion naissante ! Dans une passion nouvelle, vous trouverez toutes les heures délicieuses : les jours se passent à sentir de moment en moment qu'on aime mieux. Dans une vieille habitude, le temps se consume en ennuyeusement à aimer moins. On peut vivre avec des indifférens, ou par bienfaisance ; ou par la nécessité du commerce : mais comment passer sa vie avec ceux qu'on a aimés, & qu'on n'aime plus ?

Il ne me reste que quatre mots à vous dire,

& je vous prie d'y faire réflexion. Si vous trouvez agréable ce qui doit déplaire, c'est méchant goût : si vous n'avez pas la résolution de quitter ce qui vous déplaît, c'est foiblesse. Mais faites ce qu'il vous plaira, vous serez aisément justifiée auprès de moi. Il n'y a point de foible que je ne vous pardonne, sans me croire fort indulgent.

Quand le sexe fragile a commis une offense,
 Il n'a pas besoin de clémence ;
 Toute sorte d'impunité
 N'est que justice dûe à son infirmité.

*L'homme qui veut connoître toutes choses ,
 ne se connoît pas lui-même.*

A M O N S I E U R * * * .

Vous n'êtes plus si sociable que vous l'é-
 tiez. L'étude a je ne sai quoi de som-
 bre, qui gâte vos agrémens naturels ; qui
 vous ôte la facilité du génie, la liberté d'es-
 prit que demande la conversation des honnê-
 tes gens. La méditation produit encore de
 plus méchans effets pour le commerce ; & il
 est à craindre que vous ne perdiez avec vos
 amis, en méditant, ce que vous pensez ga-
 gner avec vous-même.

Je fai que votre occupation est importante & sérieuse. Vous voulez savoir ce que vous êtes, & ce que vous ferez un jour, quand vous cesserez d'être ici. Mais, dites-moi, je vous prie, vous peut-il tomber dans l'esprit que ces Philosophes, dont vous lisez les écrits avec tant de soin, ayent trouvé ce que vous cherchez ? Ils l'ont cherché comme vous, Monsieur, & ils l'ont cherché vainement. Votre curiosité a été de tous les siècles, aussi bien que vos réflexions, & l'incertitude de vos connoissances. Le plus dévot ne peut venir à bout de croire toujours ; ni le plus impie de ne croire jamais ; & c'est un des malheurs de notre vie, de ne pouvoir naturellement nous assurer, s'il y en a une autre, ou s'il n'y en a point.

L'Auteur de la Nature n'a pas voulu que nous pussions bien connoître ce que nous sommes ; & parmi des desirs trop curieux de savoir tout, il nous a réduits à la nécessité de nous ignorer nous-mêmes. Il anime les ressorts de notre ame ; mais il nous cache le secret admirable qui les fait mouvoir, & ce savant ouvrier se réserve à lui seul l'intelligence de son ouvrage. Il nous a mis au milieu d'une infinité d'objets avec des sens capables d'en être touchés : il nous a donné un esprit qui fait des efforts continuels pour les connoître. Les Cieux, le Soleil, les Astres, les Elémens,

toute la Nature , celui même dont elle dépend ; tout est assujetti à sa spéculation , s'il ne l'est pas à sa connoissance, Mais avons-nous les moindres douleurs ? Nos belles spéculations s'évanouissent. Sommes-nous en danger de mourir ? Il y a peu de gens qui ne donnassent les avantages & les prétentions de l'esprit , pour conserver cette partie basse & grossière ; ce corps terrestre , dont les spéculatifs font si peu de cas.

Je reviens à l'opinion que vous n'approuverez point , & que je crois pourtant assez véritable : c'est que *jamais homme n'a été bien persuadé par sa Raison , ou que l'ame fût certainement immortelle, ou qu'elle s'anéantît effectivement avec le corps.*

On ne doute point que Socrate n'ait cru l'immortalité de l'ame : son histoire le dit , & les sentimens que Platon lui attribue, semblent nous en assurer. Mais Socrate ne nous en assure pas lui-même ; car quand il est devant ses Juges, il en parle comme un homme qui la fouhaite , & traite l'anéantissement comme un Philosophe qui ne le craint point.

Voilà , Monsieur , la belle assurance que nous donne Socrate de l'éternité de nos esprits ; voyons quelle certitude nous donnera Epicure de leur anéantissement.

Tout est corps pour Epicure , ame , esprit , intelligence ; tout est matière , tout se cor-

rompt, tout finit. Mais ne dément-il pas à sa mort les maximes qu'il a enseignées durant sa vie ? La postérité le touche ; sa mémoire lui devient chère ; il se flatte de la réputation de ses écrits , qu'il recommande à son disciple Hermachus : son esprit qui s'étoit si fort engagé dans l'opinion de l'anéantissement , est touché de quelque tendresse pour lui-même ; se réservant des honneurs & des plaisirs pour un autre état que pour celui qu'il va quitter.

D'où pensez-vous que viennent les contradictions d'Aristote & de Seneque sur ce sujet, que de l'incertitude d'une opinion qu'ils ne pouvoient fixer dans la matière la plus importante pour l'intérêt , & la plus obscure pour la connoissance ? D'où vient cette variation ordinaire ? C'est qu'ils sont troublés par les différentes idées de la mort présente , & de la vie future. Leur ame incertaine d'elle-même , établit ou renverse ses opinions , à mesure qu'elle est séduite par les diverses apparences de la vérité.

Salomon , qui fut le plus grand des Rois ; & le plus sage des hommes , fournit aux impies de quoi soutenir leurs erreurs , & instruit les gens de bien à demeurer fermes dans l'amour de la vérité. Si quelqu'un a dû être exempt d'erreur , de doute , de changement ; ç'a été Salomon ; cependant nous voyons dans l'inégalité de sa conduite , qu'il s'est lassé de

DE SAINT-EVREMOND. III

sa sagesse, qu'il s'est lassé de sa folie; que ses vertus & ses vices lui ont donné tour à tour de nouveaux dégouts; qu'il a pensé quelquefois que toutes choses alloient à l'avanture; qu'il a tout rapporté quelquefois à la Providence.

Que les Philosophes, que les Savans s'étudient, ils trouveront non seulement de l'altération, mais de la contrariété même dans leurs sentimens. A moins que la Foi n'assujettisse notre Raison, nous passons la vie à croire & à ne croire point; à nous vouloir persuader, & à ne pouvoir nous convaincre.

Je sai bien qu'on peut apporter des exemples, qui paroissent contraires à ce que je dis. Un discours de l'immortalité de l'ame a poussé des hommes à chercher la mort, pour jouir plutôt des félicités dont on leur parloit (1). Mais quand on vient à ces termes,

(1) Le Philosophe Cléombrotus, homme d'une probité reconnue, se précipita dans la Mer, après la lecture du PHÆDON de Platon: ce qui a fourni à Callimaque le sujet d'une EPIGRAMME, (c'est la XXIV.) dont je rapporterai seulement la Version Latine, qui n'est pas fort exacte:

*Phæbe vale, dicens, de rupe Cleombrotus alta
Ambraciota, Stygis vivus adivit aquas.
Funere nil dignum passus: solumque Platonis
De vita mentis perpete legit opus.*

Et Cicéron nous apprend que le Roi Ptolomée

ce n'est plus la raison qui nous conduit, c'est la passion qui nous entraîne; ce n'est plus le discours qui agit en nous, c'est la vanité d'une belle mort, qu'on aime sottement plus que la vie; c'est la lassitude des maux présents; c'est l'espérance des biens futurs; c'est une amour aveugle de la gloire; une maladie; enfin, une fureur qui violente l'instinct naturel, qui nous transporte hors de nous-mêmes,

défendit à Hégesias de traiter cette matière dans ses leçons publiques, parce que ce Philosophe y faisoit une peinture si vive des misères de cette Vie, qu'il avoit porté plusieurs personnes à se donner volontairement la mort. *A malis igitur, dit-il, dans ses Tusculanes, Livre I. chap. 34. mors abducit, non à bonis, verum si quærimus. Hoc quidem à Cyrenæico Hegesia sic copiose disputatur, ut is à rege Ptolemæo prohibitus esse dicatur illa in Scholis dicere, quod multi, his auditis, mortem sibi ipsi consciscerent.* Il parle ensuite de Cléombrotus. *Callimachi quidem epigramma in Ambraciotam Cleombrotum est: quem ait, cum nihil ei accidisset adversi, è muro se in mare abjecisse lecto Platonis libro.* Valère Maxime rapporte l'Histoire d'Hégesias, comme une preuve de la force de l'Eloquence. *Quantum, dit-il, eloquentia valuisse Hegesiam Cyrenæicum Philosophum arbitramur? qui sic mala vitæ representabat; ut eorum miseranda imagine audientium lectoribus inserta, multis voluntariæ mortis oppetendæ cupiditatem ingeneraret? Ideoque à Rege Ptolemæo ulterius hac de re differere prohibitus est.* MEMORABIL. Lib. VIII. cap. 2. §. 4.

Croyez-

Cröyez-moi, Monsieur, une ame qui est bien tranquillement dans son assiette, n'en sort guere par la lecture de Platon.

Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Martyrs, & de nous obliger sur sa parole à quitter la vie dont nous jouissons, pour en trouver une que nous ne connoissons point. Vouloir se persuader l'Immortalité de l'ame par la Raison, c'est entrer en défiance de la parole que Dieu nous a donnée, & renoncer en quelque façon à la seule chose, par qui nous pouvons en être assurés.

Qu'a fait Descartes par sa démonstration prétendue d'une substance purement spirituelle; d'une substance qui doit penser éternellement? Qu'a-t-il fait par des spéculations si épurées? Il a fait croire que la Religion ne le persuadoit pas, sans pouvoir persuader ni lui, ni les autres par ses raisons.

Lisez, Monsieur, pensez, méditez; vous trouverez au bout de votre lecture, de vos pensées, de vos méditations, que c'est à la Religion d'en décider, & à la Raison de se soumettre.



O B S E R V A T I O N S
S U R L A M A X I M E

*Qu'il faut mépriser la Fortune , & ne se
point soucier de la Cour.*

IL est plus difficile de persuader cette Maxime-ci , que les autres (1). Ceux qui reçoivent des graces , ceux même qui n'ont que de simples prétentions , se moquent d'un sentiment si contraire au leur.

J'avoue qu'il y a de la peine à se persuader que des gens raisonnables aient voulu rendre cette opinion-là universelle : Je pense qu'ils n'ont eu d'autre dessein que de parler aux malheureux , pour guérir des esprits malades d'une inquiétude qui ne sert de rien. En ce cas-là , je ne saurois les condamner. S'il est permis d'appeller une Maîtresse ingrate & cruelle , quand on l'a servie sans aucun fruit ; à plus forte raison , ceux qui croient avoir reçu des outrages de la For-

(1) C'est-à dire , la Maxime qui a fait le sujet du discours précédent ; & celle-ci , *Qu'il ne faut jamais manquer à ses amis* , sur laquelle M. de St. Evremond avoit aussi fait des Observations. Voyez la VIE sur l'année 1647

une ont droit de la quitter, & de chercher loin d'elle un repos qui leur tienne lieu des biens qu'elle leur refuse. Quel tort lui fait-on de lui rendre mépris pour mépris ? Je ne trouve donc pas étrange qu'un honnête-homme méprise la Cour ; mais je trouve ridicule qu'il veuille se faire honneur de la mépriser.

Il y en a d'autres qui ne me déplaisent pas moins : des gens qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce qui s'y passe ; qui s'intéressent dans la disgrâce des personnes les plus indifférentes, & qui trouvent à redire à l'élévation de leurs propres amis. Ils regardent comme une injustice tout le bien & le mal qu'on fait aux autres : la grace la mieux méritée, la punition la plus juste les irritent également. Cependant si vous les écoutez, ils ne vous parleront que de *constance*, que de *générosité*, que d'*honneur* : dans tout ce qu'ils vous diront, il y aura toujours un air lugubre, qui vous attriste, au lieu de vous consoler. Ils rencontrent une certaine volupté dans les plaintes, qui fait qu'on ne leur est jamais obligé d'en être plaint.

En quelque lieu qu'on aille, on trouve le monde composé de deux sortes de gens : les uns pensent à leurs affaires ; les autres songent à leurs plaisirs.

Les premiers fuient l'abord des misérables, craignant de devenir malheureux par contagion. Pour entrer dans leur commerce, il faut cacher son malheur, & tâcher de leur être bon à quelque chose.

Les autres, pour se donner tout entiers à leur divertissement, ont je ne fai quoi de plus humain; ils sont accessibles par plus d'endroits. Leurs maîtresses, leurs confidens profitent des folies qui les occupent. Leur ame est plus ouverte; mais leur conduite est plus incertaine. La passion l'emporte toujours sur l'amitié: ils regardent les devoirs de la vie comme des gênes. Ainsi, pour vivre avec eux, il faut suivre le cours de leurs plaisirs; leur confier peu de chose, & en titer ce qu'on peut.

La grande habileté consiste à bien connoître ces deux sortes de gens. Tant qu'on est engagé dans le monde, il faut s'assujettir à ses maximes; parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la sagesse de ces gens, qui s'érigent d'eux-mêmes en Réformateurs. C'est un personnage qu'on ne peut soutenir longtemps, sans offenser ses amis, & se rendre ridicule.

Cependant la plûpart de ces Réformateurs ont leurs vûes, leurs intérêts, leurs cabales. On a beau les décrier; tout ce qu'on en dit à la Cour & sur les théâtres, ne les

tebute point. Ecoutez leurs remontrances, vous les aurez bien-tôt pour maîtres; ne les écoutez pas, vous les aurez pour ennemis. Tant que la fortune leur a été favorable, ils ont joui de ses faveurs: font-ils tombés dans quelque disgrâce, ils cherchent à s'en relever, & à se faire valoir par une réputation d'intégrité. A quoi bon haïr en autrui la fortune, qu'ils ne négligent pas pour eux-mêmes? Leur aversion s'attache à ceux qui prétendent des graces; leur envie à ceux qui les obtiennent; leur animosité aux personnes qui les distribuent. Pour avoir leur estime ou leur amitié, il faut être mort, ou pour le moins misérable.

Je fai qu'un honnête-homme est à plaindre dans le malheur, & qu'un fat est à mépriser, quelque fortune qu'il ait: mais haïr les favoris par la seule haine de la faveur, & aimer les malheureux par la seule considération de la disgrâce; c'est une conduite, à mon avis, fort bizarre, incommode à soi-même, & insupportable à ses amis. Néanmoins la diversité des esprits fait voir tous ces différens effets dans la vie des Courtisans.

Nous avons dit qu'il se trouve assez de gens à la Cour, qui rompent avec leurs amis, du moment qu'il leur arrive quelque desordre; qui n'ont ni amitié, ni aversion, qui ne soit mesurée par l'intérêt. Quiconque

leur est inutile, ne manque jamais de défauts; & qui est en état de les servir, a toutes les perfections. Il s'en trouve d'autres, qui ne se contentent pas d'abandonner les malheureux; ils les insultent même dans le malheur. Plus ils témoignent de bassesse à flatter les favoris, plus ils montrent de chaleur à outrager ceux qui sont tombés dans l'infortune.

A dire vrai, si le chagrin de ceux qui peffent toujours contre la Cour, est extravagant; la prostitution de ceux qui lui sacrifient jusqu'à leurs amis, est infame. Il y a une juste situation entre la bassesse & la fausse générosité: il y a un véritable honneur, qui règle la conduite des personnes raisonnables. Il n'est pas défendu à un honnête-homme d'avoir son ambition & son intérêt; mais il ne lui est permis de les suivre que par des voies légitimes. Il peut avoir de l'habileté, sans finesse; de la dextérité, sans fourberie; & de la complaisance, sans flatterie.

Quand il se trouve ami des favoris, il entre agréablement dans leurs plaisirs, & fidèlement dans leurs secrets: s'ils viennent à tomber, il prend part à leur malheur, selon qu'il en a pris à leur fortune. Le même esprit qui fa voit leur plaire, fait les consoler: il rend leurs maux moins fâcheux, comme il rendoit leurs plaisirs plus agréables: il ménage ses offices avec adresse, sans blesser sa fidélité,

DE SAINT-EVREMOND. 119

ni nuire à sa fortune : il sert plus commodément pour lui , & plus utilement pour ses amis. Bien souvent il se rebute moins que ceux qui cherchent leur propre gloire en secourant les autres ; qui ne songent qu'à se rendre recommandables par des marques de fermeté , & qui préfèrent l'éclat d'une belle action au bien de ceux qu'ils veulent obliger.

De ces deux fortes de gens , les uns font semblant de s'éloigner des malheureux , afin de les mieux servir : les autres courent après , pour les gouverner. Tandis que ceux-là se cachent , & ne pensent qu'à soulager les affligés ; ceux-ci n'aiment rien tant qu'à exercer une générosité farouche & impérieuse , qu'à gourmander les misérables qui ont besoin de leur crédit.

C'est trop pousser ce discours : je vais le finir par le sentiment qu'on doit avoir pour les favoris.

Il me semble que leur grandeur ne doit jamais éblouir ; qu'en son ame on peut juger d'eux comme du reste des hommes ; les estimer ou les mépriser selon leur mérite ou leurs défauts ; les aimer ou les haïr selon le bien ou le mal qu'ils nous font ; ne manquer en aucun temps à la reconnoissance qu'on leur doit , cacher soigneusement les déplaisirs qu'ils nous donnent ; & quand l'honneur ou

L'intérêt nous veut porter à la vengeance ; respecter l'inclination du maître dans la personne de l'ennemi ; ne confondre pas le bien public avec le nôtre ; & ne faire jamais une guerre civile d'une querelle particulière.

Qu'on les méprise , qu'on les haïsse ; ce sont des mouvemens libres , tant qu'ils sont secrets : mais du moment qu'ils nous portent à des choses où l'Etat se trouve intéressé , nous lui devons compte de nos actions , & sa justice a ses droits sur des entreprises si criminelles.

L E T T R E

A M O N S I E U R

LE COMTE D'OLONNE (1) :

Vous me laissâtes hier dans une conversation , qui devint insensiblement une furieuse dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'avantage des Lettres. Vous devinez les acteurs , & savez qu'ils étoient tous deux fort intéressés à maintenir leur parti : Bautru (2) ayant fort peu d'obliga-

(1) Le Comte d'Olonne étoit de la maison de la Tremouille.

(2) Guillaume Bautru , Comte de Serrant,

DE SAINT-ÉVREMOND. 127

tion à la nature de son génie ; & le Commandeur (1) pouvant dire, sans être ingrat, qu'il ne doit son talent ni aux Arts ni aux Sciences.

La dispute vint sur le sujet de la Reine de Suède (2), qu'on louoit de la connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva ; & ôtant son chapeau d'un air tout particulier : *Messieurs*, dit-il, *si la Reine de Suède n'avoit su que les coutumes de son pays, elle y seroit encore : pour avoir appris notre langue & nos manières ; pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son Royaume. Voilà ce qu'ont produit sa science, & ses belles lumières que vous nous vantez.*

Beautru voyant choquer la Reine de Suède, qu'il estime tant, & les bonnes Lettres, qui lui sont si chères, perdit toute considération ; & commençant par un serment : « Il faut être » bien injuste, *reprit-il*, d'imputer à la Reine de Suède, comme un crime, la plus belle » action de sa vie. Pour votre aversion aux » Sciences, je ne m'en étonne point : ce n'est

Voyez le DICTIONNAIRE de M. Bayle, Article BEAUTRU (*Guillaume*)

(1) Le Commandeur de Jars, de la maison de Rochechoüart.

(2) La Reine Christine étoit alors (1656) en France.

» pas d'aujourd'hui que vous les avez mépri-
 » sées. Si vous aviez lû les histoires les plus
 » communes, vous sauriez que sa conduite
 » n'est pas sans exemple. Charles-Quint n'a pas
 » été moins admirable par la renonciation de
 » ses Etats, que par ses conquêtes. Dioclé-
 » tien n'a-t-il pas quitté l'Empire, & Sylla
 » le pouvoir souverain? Mais toutes ces cho-
 » ses vous sont inconnues; & c'est folie de
 » disputer avec un ignorant. Au reste, où
 » me trouverez-vous un homme extraordi-
 » naire, qui n'ait eu des lumières & des con-
 » noissances acquises?

A commencer par Monsieur le Prince, il
 alla jusqu'à César, de César au Grand Ale-
 xandre: & l'affaire eût été plus loin, si le
 Commandeur ne l'eût interrompu avec tant
 d'impétuosité, qu'il fut contraint de se taire.
*Vous nous en contez bien, dit-il, avec votre
 César & votre Alexandre. Je ne sai s'ils étoient
 savans ou ignorans; il ne m'importe guères:
 mais je sais que de mon temps on ne faisoit étu-
 dier les Gentilshommes, que pour être d'Eglises
 encore se contentoient-ils le plus souvent du
 tin de leur Bréviaire. Ceux qu'on destinoit à la
 Cour ou à l'Armée, alloient bonnêtement à l'A-
 cadémie. Ils apprenoient à monter à cheval, à
 danser, à faire des armes, à jouer du luth, à
 voltiger, un peu de mathématique; & c'étoit
 tout. Vous aviez en France mille beaux gens*

DE SAINT-EVREMOND. 123

d'armes , galans hommes. C'est ainsi que se formoient les Thermes (1) & les Bellegardes (2). Du Latin ! De mon temps , du Latin ! Un Gentilhomme en eût été déshonoré. Je connois les grandes qualités de Monsieur le Prince, & suis son serviteur : mais je vous dirai que le dernier Connétable de Montmorency a su maintenir son crédit dans les Provinces , & sa considération à la Cour , sans savoir lire. Peu de Latin , vous dis-je , & de bon François.

Il fut avantageux au Commandeur que le bon-homme eût la goutte; autrement il eût vangé le Latin par quelque chose de plus pressant que la colere & les injures. La contestation s'échauffa tout de nouveau : celui-ci résolu, comme Sidias (3) de mourir sur son opinion; celui là soutenant le parti de l'ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la dispute , quand un Prélat charitable (4) voulut accommoder le

(1) Paul de la Barthe , Maréchal de Thermes.

(2) Le Duc de Bellegarde , grand Ecuyer. Voyez les MEMOIRES des Hommes illustres , de Brantome , Tome III.

(3) Le Héros d'un petit ouvrage de Théophile , où un Pédant est fort bien caractérisé. Cet écrit de Théophile est à la tête de la seconde partie de ses OEUVRES , de l'édition de Lyon en 1677.

(4) M. de Lavardin , Evêque du Mans.



différend ; ravi de trouver une si belle occasion de faire paroître son savoir & son esprit, il toussa trois fois avec méthode, se tournant vers le docteur ; trois fois il sourit en homme du monde à notre agréable ignorant : & lorsqu'il crut avoir assez bien composé sa contenance, *digitis gubernantibus vocem* (1) il parla de cette sorte :

» Je vous dirai, Messieurs, je vous dirai ;
 » que la Science fortifie la beauté du naturel ;
 » & que l'agrément & la facilité de l'esprit ;
 » donnent des graces à l'érudition. Ce génie
 » seul, sans art, est comme un torrent, qui se
 » précipite avec impetuosité. La Science, sans
 » naturel, ressemble à ces campagnes sèches
 » & arides, qui sont désagréables à la vûe. Or,
 » Messieurs, il est question de concilier ce
 » que vous avez divisé mal-à-propos ; de ré-
 » tablir l'union où vous avez jetté le divorce.
 » La Science n'est autre chose qu'une parfaite
 » connoissance : l'Art n'est rien qu'une règle
 » qui conduit le naturel. Est-ce, Monsieur,
 » (*s'adressant au Commandeur*) que vous
 » voulez ignorer les choses dont vous parlez ;
 » & faire vanité d'un naturel qui se dérègle,
 » qui s'éloigne de la perfection ? Et vous,

(2) Expression de PETRONE, parlant de Circé, chap. 127. Suetone remarque que Tibere parloit avec des gestes mous & effeminés : *nec sine molli quadam digitorum gesticulatione*, In *Tiberio* cap, 98,

DE SAINT-EVREMOND. 125

» Monsieur de Beautru , renoncez - vous à la
» beauté naturelle de l'esprit , pour vous ren-
» dre esclave de préceptes importuns , & de
» connoissances empruntées ?

*Il faut finir la conversation , reprit brusque-
ment le Commandeur : j'aime encore mieux sa
Science & son Latin , que le grand discours que
vous faites.*

Le bon-homme , qui n'étoit pas irrécon-
ciliable , s'adoucit aussi-tôt : & pour rendre la
pareille au Commandeur , il préféra son igno-
rance agréable aux paroles magnifiques du
Prélat. Pour le Prélat , il se retira avec un
grand mépris de tous les deux , & une gran-
de satisfaction de lui-même.

L E C E R C L E.

A M O N S I E U R ***.

ON parle depuis peu de certaine ruelle ;
Où la laide se rend , aussi-bien que la belle ;
Où tout âge , tout sexe ; où la Ville & la Cour ,
Viennent prendre séance en l'école d'Amour.
A la Prude , soumise au devoir légitime ,
On inspire l'amour sous le beau nom d'estime ;
Et son esprit sévère enseigne la vertu ,
Quand son cœur tout facile au charme qu'elle a vû ;

Reçoit un feu secret qui n'oseroit paroître ;
 Et qu'elle aime à sentir sans le vouloir connoître ;
 L'autre , toute occupée à discourir des Cieux ,
 Sur un simple mortel daigne abaïsser les yeux ;
 Et trouve le moyen de partager son ame
 Entre des feux humains & la divine flamme :
 Celles que la nature abandonne à leur art ,
 Y viennent apporter l'étude d'un regard ,
 Et chercher vainement leur premier avantage
 Dans les traits composés de leur nouveau visage ;
 Telle qui fut jadis le plaisir de nos yeux ,
 Et qui n'est aujourd'hui qu'un objet odieux ,
 S'expose , comme elle est , pour flatter sa mémoire
 D'un mot , qu'on lui dira de cette vieille gloire ,
 Ton visage , Cloris , du monde respecté ,
 Laisse au bruit de ton nom l'effet de la beauté ;
 Il change , il dépérit , & long-temps le plus sage
 Séduit par ce grand nom , révère ce visage :
 Son éclat tout terni , ses traits tous languissans ,
 Trouvent chez nous encor le respect de nos sens ,
 Et l'œil assujetti n'oseroit reconnoître
 Le temps où ta beauté commence à disparoître :
 L'orgueilleuse Caliste , où se portent ses pas ,
 Triomphe également des cœurs & des appas ;
 Elle confond son sexe , où le nôtre soupire ,
 Et dispense à son gré la honte & le martyre .
 Une jeune Coquette , avec peu d'intérêt ,
 Va chercher à qui plaire , & non pas qui lui plaît ;

DE SAINT-EVREMOND. 127

Elle a mille galans, sans être bien aimée,
Contente de l'éclat que fait la renommée.
La Solide, opposée à tous ces vains dehors,
Se veut instruire à fond des intérêts du corps,
L'Intrigueuse vient là par un esprit d'affaire ;
Ecoute avec dessein, propose avec mystère,
Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'amour,
Ramasse quelque chose à porter à la Cour.
Dans un lieu plus secret on tient la Précieuse,
Occupée aux leçons de morale amoureuse.
Là, se font distinguer les fiertés des rigueurs ;
Les dédains des mépris, les tourmens des lan-
gueurs :
On y fait démêler la crainte & les alarmes ;
Discerner les attrait, les appas, & les charmes :
On y parle du temps qu'on forme le desir ;
(Mouvement incertain de peine, ou de plaisir :)
Des premiers maux d'amour on connoît la nais-
sance,
On a de leurs progrès une entière science,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs ;
Et le temps de la plainte, & la saison des pleurs.
Par un arrêt du Ciel toute chose a son terme ;
Et c'est ici le temps où l'Ecole se ferme :
Mais avant que sortir, on déclare le jour,
Où l'on viendra traiter un autre point d'amour.
Là, Philis affectée en graves bienséances,
Dédaigneuse & civile, y fait ses révérences ;

218 OEUVRES DE M.

Composant un maintien de douce autorité ;
Qui serve à la grandeur, sans nuire à la beauté.
On voit à l'autre bout une Dame engageante
Employer tout son art à paroître obligeante :
Careffes, complimens, civilités, honneurs,
Sont les moyens adroits, qui lui gagnent les cœurs.
Loin de ces vanités, ainsi parle une Chère (1) :
Pourquoi finir si-tôt ? Mon Dieu ! Quelle misère !
J'avois à proposer un nouveau sentiment
Du mérite parfait que se donne un amant.
Mais, dit l'autre : ma sœur, n'êtes-vous point trou-
blée

Du tumulte confus d'une grande assemblée ?
Sauroit-on rien sentir de tendre, délicat,
En des lieux où se fait tant de bruit & d'éclat ?
Cherchons, cherchons, ma sœur, de tranquilles
retraites,
Propres aux mouvemens des passions secrettes.
Le monde sait bien peu ce que c'est que d'aimer,
Et l'on voit peu de gens qu'il nous faille estimer.

Après la lecture de mes Vers, vous me demanderez avec raison ce que c'est qu'une *Précieuse*, & je vais tâcher, autant qu'il m'est possible, de vous l'expliquer. On dit (2) un jour à la Reine de Suède, que *les Précieuses*

(1) Une Chère, c'est une Précieuse.

(2) Mademoiselle de l'Ençlos.

DE SAINT-EVREMOND. 129

Étoient les Jansénistes de l'Amour ; & la définition ne lui déplut pas. L'Amour est encore un Dieu pour les Précieuses. Il n'excite pas de passion en leurs ames ; il y forme une espèce de religion. Mais à parler moins mystérieusement, le corps des Précieuses n'est autre chose que l'union d'un petit nombre de personnes, où quelques-unes véritablement délicates, ont jetté les autres dans une affectation de délicatesse ridicule.

Ces fausses délicates ont ôté à l'amour ce qu'il a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus précieux. Elles ont tiré une passion toute sensible du cœur à l'esprit, & converti des mouvemens en idées. Cet épurement si grand a eu son principe d'un dégoût honnête de la sensualité ; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la véritable nature de l'Amour que les plus voluptueuses ; car l'Amour est aussi peu de la spéculation de l'entendement, que de la brutalité de l'appétit. Si vous voulez savoir en quoi les Précieuses font consister leur plus grand mérite, je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs amans sans jouissance, & à jouir solidement de leurs maris avec aversion.

A MADEMOISELLE DE L'ENCLOS,
E L E G I E.

C H E R E Philis, qu'êtes-vous devenue ?
 Cet enchanteur qui vous a retenue
 Depuis trois ans, par un charme nouveau,
 Vous retient-il en quelque vieux château (1) ?
 S'il est ainsi, je cherche une aventure,
 En Chevalier de la triste figure ;
 Et dût Roland ici ressusciter,
 Contre Roland j'oserais tout tenter.
 Mais non, Philis, délivrez-vous vous-même ;
 Vous en avez souvent usé de même.
 Ces enchanteurs cent fois plus renommés,
 Malgré leur art se trouvèrent charmés ;
 Et votre esprit dégagé de leurs charmes,
 Ne leur laissa que la plainte & les larmes.
 Pour relever un courage abaissé,
 Songez, Philis, songez au temps passé.
 Ce beau garçon, dont vous fûtes éprise (2),
 Mit en vos mains son aimable franchise,
 Il étoit jeune, il n'avoit point senti
 Ce que ressent un cœur assujetti ;

(1) Le Marquis de Villarceaux l'avoit menée à sa maison de campagne.

(2) Le Duc de Châtillon,

DE SAINT-EVREMOND. 137

Et jeune encor , vous ignoriez l'usage
Des mouvemens qu'excite un beau visage ;
Vous ignoriez la peine & le plaisir
Qu'ont su donner l'amour & le desir.
Dans les transports d'une première flamme ,
Vous vous nommiez & *mon cœur & mon ame* ;
Noms vains & chers , que les jeunes amans
Savent mêler dans leurs contentemens !
Jamais les nœuds d'une chaîne si sainte
N'eurent pour vous ni force ni contrainte ;
Une si douce & si tendre amitié
Ne vit jamais un tourment sans pitié.
Les seuls soupirs que l'Amour nous envoie ;
Furent mêlés à l'excès de la joie ;
Et des plaisirs sans cesse renaissans ,
Remplirent l'ame & comblèrent les sens :
Doux fruits d'amour , cueillis en abondance !
Ah ! Qu'aujourd'hui l'on fait bien pénitence !
Loin des appas de toute volupté ,
Philis languit dans l'inutilité ;
Et pour flatter sa languissante vie ;
Philis n'a pas le plaisir d'une envie.
Philis à peine oseroit desirer ,
Que sa raison lui défend d'espérer.
Vous qui trouviez autrefois favorable
Ce même Dieu qui vous rend misérable ,
Pour relever un courage abaissé ,
Songez , hélas ! songez au temps passé.

132 OEUVRES DE M.

Un Maréchal , l'ornement de la France (1) ;
Rare en esprit , magnifique en dépense ,
Devint sensible à tous vos agrémens ,
Et fit son bien d'être de vos amans.

Ce jeune Duc , qui gaignoit des batailles (2) ;
Qui fut couvrir de tant de funérailles
Les champs fameux de Norlingue & Rocröi ;
Qui fut remplir nos ennemis d'effroi ;
Las de fournir les sujets de l'histoire ,
Voulant jouir quelquefois de sa gloire ,
De fier & grand , rendu civil & doux ,
Ce même Duc alloit souper chez vous :
Comme un héros jamais ne se repose ,
Après souper il faisoit autre chose ;
Et sans savoir s'il pouffoit des soupirs ,
Je fais au moins qu'il aimoit ses plaisirs :
L'air délicat d'une exquise peinture ,
Cette fraîcheur qu'inspire la nature
Ce teint uni qui paroît sur les fleurs ,
Le vif éclat des plus riches couleurs ,
N'ont rien d'égal à ces belles jeunesse ;
Qui vous donnoient leurs plus molles caresses ;
N'ont rien d'égal à de tendres beautés ,
Charmans sujets de mille voluptés ,
Que leur amour , aux dépens de leurs larmes ;
Assujettit autrefois à vos charmes ;

(1) Le Maréchal d'Albret.

(2) Le Duc d'Enguien.

DE SAINT-EVREMOND. 133

Que leur amour par des desirs pressans,
Affujettit au pouvoir de vos sens,
Dis-je bien vrai, n'est-ce point un mensonge ?
Las ! Il fut vrai, mais ce n'est plus qu'un songe,
Quand un plaisir une fois est goûté
Ce n'est plus rien que songe & vanité.

Des vieux amans si la gloire passée
Vient quelquefois s'offrir à la pensée,
Le souvenir de leurs traits les plus beaux
Donne un desir pour des objets nouveaux ;
Et rappelant cette première image,
Touche le cœur pour un autre visage.
Les bien-aimés, les heureux successeurs
Doivent jouir, & perdre leurs douceurs ;
Une paisible & longue jouissance
Fait les dégoûts & détruit la constance :
Car s'attacher toujours au même bien,
C'est posséder, & ne sentir plus rien,
Ainsi, Philis, il faut être inconstante,
Vous passerez pour une vieille Amante,
En prévenant cette triste saison,
Où la constance est jointe à la raison.
Moins de chagrins en de si longs ménages
A fait souvent rompre des mariages ;
Et votre esprit mille fois dégoûté,
Se pique encor de sa fidélité ?
Avoir toujours son ame accoutumée
Aux vieux plaisirs dont elle fut charmée ;

134 OEUVRES DE M.

Avoir toujours les mêmes sentimens ;
 Toujours sentir les mêmes mouvemens ;
 Vivre toujours sans dessein , sans envie ;
 C'est être morte au milieu de la vie,
 Laissez toucher votre inclination ,
 Cherchez ailleurs quelque'autre passion.

Quoi ! Vous parlez en Corisque (1) savante ;
 Et vous aimez en bergère innocente !
 Si vous aimiez comme une Amarillis ,
 D'un jeune amant les roses & les lys ,
 J'approuverois que votre ame blessée
 Gardât toujours cette chere pensée ;
 Mais vous n'aimez que certaine langueur ;
 Qui ne vient pas des mouvemens du cœur ;
 Corisque , hélas ! agréable infidelle ,
 Vous , que j'ai vûe & perfide & si belle ;
 Laissez-vous périr votre beauté ,
 Pour démentir votre légéreté ?
 Dans vos plaisirs l'une & l'autre enchainées ;
 Ont toujours eu les mêmes destinées ;
 Et la rigueur d'un semblable destin
 Leur va donner une pareille fin.
 Vos yeux mourans reprochent à votre ame
 Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flamme ;
 Et que l'amour de quelque objet nouveau
 Rendroit leur feu plus brillant & plus beau.

(1) Voyez le PASTOR FIDO de Guarini , Acte III.
 Sc. 5.

DE SAINT-EVREMOND. 135

Tous vos attraits s'adressent à la bouche,
Pour vous parler de l'ennui qui les touche ;
Mais elle-même aujourd'hui sans couleur,
N'ose parler de sa propre douleur,
Ses doux appas exposés au pillage,
Endurent seuls une impuissante rage.
Tant de beautés qui régnoient autrefois ;
Pour leur salut ont recours à ma voix.
Leur mal est grand, sensible à qui vous aime ?
En les plaignant c'est vous plaindre vous-même ;
Et si je cherche un remède à ce mal,
Au vôtre, au leur le remède est égal.
Ecoutez donc un avis salutaire ;
Sachez de moi ce que vous devez faire ;
Un Dieu chagrin s'irrite contre vous ;
Tâchez, Philis, d'appaîser son courroux ;
Vous reprendrez votre premier visage,
En reprenant votre premier usage ;
Et le retour de vos légéretés
Nous fera voir celui de vos beautés.
Il faut brûler d'une flamme légère,
Vive, brillante, & toujours passagère ;
Etre inconstante aussi long-temps qu'on peut ;
Car un temps vient que ne l'est pas qui veut.

L E T T R E

A M O N S I E U R * * * ;

VOUS m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante, & que sans la différence de Religion, vous pourriez vous résoudre à l'épouser. Si vous êtes d'humeur à ne pouvoir souffrir l'imagination d'être séparés en l'autre monde de votre femme & vous, je vous conseille d'épouser une Catholique : mais si j'avois à me marier, j'épouserois volontiers une personne d'une autre Religion que la mienne. Je craindrois qu'une Catholique se croyant sûre de posséder son mari en l'autre vie, ne s'avisât de vouloir jouir d'un galant en celle-ci.

D'ailleurs, j'ai une opinion, qui n'est pas commune, & que je croi pourtant véritable; c'est que la Religion Réformée est aussi avantageuse aux maris, que la Catholique est favorable aux amans.

Cette liberté chrétienne, dont on voit la Protestante se vanter, forme un certain esprit de résistance, qui défend mieux les femmes des insinuations de ceux qui les aiment. La soumission qu'exige la Catholicité, les dispose en quelque façon à se laisser vaincre; &

en effet une ame , qui peut se soumettre à ce qu'on lui ordonne de fâcheux , ne doit pas être fort difficile à se laisser persuader ce qui lui plaît.

La Religion Réformée ne cherche qu'à établir de la régularité dans la vie ; & de la régularité , il se fait sans peine de la vertu. La Catholique rend les femmes beaucoup plus dévotes , & la dévotion se convertit facilement en amour.

L'une va seulement à s'abstenir de ce qui est défendu : l'autre , qui admet le mérite des bonnes œuvres , se permet de faire un peu de mal qu'on lui défend , sur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne lui commande pas.

Dans celle - là , les Temples font la sûreté des maris : dans celle-ci , leur plus grand danger est aux Eglises. En effet , les objets de mortification en nos Eglises , inspirent assez souvent de l'amour. Dans un Tableau de la Madelaine , l'expression de sa pénitence sera pour les vieilles une image de l'austérité de sa vie ; les jeunes la prendront pour une langueur de passion , & tandis qu'une bonne mere veut imiter la Sainte dans ses souffrances , la douce fille songe à la pécheresse , & médite amoureusement sur le sujet de son repentir.

Ces Pénitentes , qui pleurent dans le Couvent les péchés qu'elles ont fait dans le mon-

de , servent d'exemple pour la joie , aussi-bien que pour les larmes : peut-être même qu'elles donnent la confiance de pécher , pour laisser en vûe la ressource de la pénitence. Une femme ne regarde point séparément quelque partie de leurs jours ; elle s'attache à l'imitation de la vie entière , & se donnant à l'amour quand elle est jeune , elle se réserve à pleurer pour la consolation de sa vieillesse. Dans cet âge triste , & si sujet aux douleurs , c'est un plaisir de pleurer ses péchés ; ou pour le moins une diversion des larmes , que l'on donneroit à ses maux.

Je suis donc à couvert de tout , me direz-vous , avec une Protestante. Je vous répondrai ce que dit le bon Pere Hippothadée à Panurge : Oui , si Dieu plaît (1). Le plus sage s'en remet à la Providence : il attend d'elle sa sûreté , & de lui-même le repos de son esprit.

(1) Voyez RABELAIS , Livre III. chap. 307



SUR LES PLAISIRS.

A MONSIEUR

LE COMTE D'OLONNE.

VOus me demandez ce que je fais à la compagnie ? Je parle à toutes sortes de gens , je pense sur toutes sortes de sujets , je ne médite sur aucun. Les vérités que je cherche n'ont pas besoin d'être approfondies ; d'ailleurs je ne veux avoir rien sur un commerce trop long & trop sérieux avec moi-même. La solitude nous imprime je ne sçai quoi de funeste , par la pensée ordinaire de notre condition , où elle nous fait tomber.

Pour vivre heureux , il faut faire peu de réflexions sur la vie , mais sortir souvent comme hors de soi , & parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères , se dérober la connoissance de ses propres maux. Les *Divertissemens* ont tiré leur nom de la *diversion* qu'ils font faire des objets fâcheux & tristes , sur les choses plaisantes & agréables : ce qui montre assez , qu'il est difficile de venir à bout de la dureté de notre condition par aucune force d'esprit ; mais que par adresse on peut ingénieusement s'en détourner.

M ij

Il n'appartient qu'à DIEU de se considérer, & trouver en lui-même & sa félicité & son repos. A peine saurions-nous jeter les yeux sur nous, sans rencontrer mille défauts, qui nous obligent à chercher ailleurs ce qui nous manque.

La gloire, les fortunes, les amours, les voluptés bien entendues & bien ménagées, sont de grands secours contre les rigueurs de la nature, contre les misères attachées à notre vie. Aussi la sagesse nous a été donnée principalement pour ménager nos plaisirs. Toute considérable qu'est la sagesse, on la trouve d'un foible usage parmi les douleurs, & dans les approches de la mort.

La Philosophie de Possidinius lui fit dire au fort de sa goutte, que la goutte n'étoit pas un mal; mais il n'en souffroit pas moins. La sagesse de Socrate le fit raisonner beaucoup à sa mort; mais ses raisonnemens incertains ne persuaderent ni ses amis, ni lui-même, de ce qu'il disoit.

Je connois des gens, qui troublent la joie de leurs plus beaux jours par la méditation d'une mort concertée; & comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au monde, ils ne songent qu'à la manière d'en sortir. Cependant il arrive que la douleur renverse leurs belles résolutions au besoin; qu'une fièvre les jette dans l'extravagance; ou que faisant

DE SAINT-EVREMOND. 141

toutes choses hors de saison , ils ont des tendresses pour la lumière , quand il faut se résoudre à la quitter :

*Oculisque errantibus , alto
Quæsitæ cælo lucem , ingemuitque repertâ (1).*

Pour moi , qui ai toujours vécu à l'aventure , il me suffira de mourir de même. Puisque la prudence a eu si peu de part aux actions de ma vie , il me fâcheroit qu'elle se mêlât d'en régler la fin.

A parler de bon sens , toutes les circonstances de la mort ne regardent que ceux qui restent. La foiblesse , la résolution ; tout est égal au dernier moment ; & il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont n'être plus. Il n'y a rien qui puisse effacer l'horreur du passage , que la persuasion d'une autre vie attendue avec confiance , dans une assiette à tout espérer & à ne rien craindre. Du reste , il faut aller insensiblement où tant d'honnêtes gens sont allés devant nous , & où nous ferons suivis de tant d'autres.

Si je fais un long discours sur la Mort ; après avoir dit que la méditation en étoit fâcheuse , c'est qu'il est comme impossible de

(1) VIRGILE au IV. Livre de l'ENEIDE ; vers 601 , & 692. parlant de Didon expirante sur le Bûcher.

ne faire pas quelque réflexion sur une chose si naturelle : il y auroit même de la mollesse à n'oser jamais y penser. Mais quoi qu'on dise, je ne puis en approuver l'étude particulière ; c'est une occupation trop contraire à l'usage de la vie. Il en est ainsi de la tristesse ; & de toutes sortes de chagrins ; on ne sauroit s'en défaire absolument ; d'ailleurs ils sont quelquefois légitimes. Je trouve raisonnable qu'on s'y laisse aller en certaines occasions : l'indifférence est honteuse en quelques disgraces ; la douleur sied bien dans les malheurs de nos vrais amis. Mais l'affliction doit être rare, & bien-tôt finie ; la joie fréquente, & curieusement entretenue.

On ne sauroit donc avoir trop d'adresse à ménager ses plaisirs : encore les plus entendus ont-ils de la peine à les bien goûter. La longue préparation, en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif. Si nous n'en avons aucun soin, nous le prendrons mal-à-propos, dans un désordre ennemi de la politesse, ennemi des goûts véritablement délicats.

Une jouissance imparfaite laisse du regret : quand elle est trop poussée, elle apporte le dégoût. Il y a un certain temps à prendre ; une justesse à garder, qui n'est pas connue de tout le monde. Il faut jouir des plaisirs pré-

DE SAINT-EVREMOND. 143
sens , sans intéresser les voluptés à venir (1).

Il ne faut pas aussi que l'imagination des biens souhaités fasse tort à l'usage de ceux qu'on possède. C'est ce qui obligeoit les plus honnêtes gens de l'antiquité à faire tant de cas d'une modération , qu'on pouvoit nommer œconomie , dans les choses désirées ou obtenues.

Comme vous n'exigez pas de vos amis une régularité qui les contraigne , je vous dis les réflexions que j'ai faites sans aucun ordre , selon qu'elles viennent dans mon esprit.

La nature porte tous les hommes à rechercher leurs plaisirs ; mais ils les recherchent différemment selon la différence des humeurs & des génies. Les Sensuels s'abandonnent grossièrement à leurs appétits , ne se refusant rien de ce que les animaux demandent à la nature.

Les Voluptueux reçoivent une impression sur les sens , qui va jusqu'à l'ame. Je ne parle pas de cette ame purement intelligente , d'où viennent les lumières les plus exquises de la Raison ; je parle d'une ame plus mêlée avec le corps , qui entre dans toutes les choses sensibles , qui connoît & goûte les voluptés.

L'esprit a plus de part au goût des Délicats qu'à celui des autres : sans les délicats , la ga-

(1) Voyez les Réflexions SUR LA MORALE d'EPICURE , dans le IV, Tome,

lanterne seroit inconnue , la musique rude ; les repas mal-propres & grossiers. C'est à eux qu'on doit l'*erudito luxu* de Petrone , & tout ce que le raffinement de notre siècle a trouvé de plus curieux dans les plaisirs.

J'ai fait d'autres observations sur les objets qui nous plaisent , & il me semble avoir remarqué des différences assez particulières dans les impressions qu'ils font sur nous.

Il y a des impressions légères , qui ne font qu'effleurer l'ame , pour le dire ainsi , éveiller son sentiment, la tenir présente aux objets agréables , où elle s'arrête avec complaisance ; sans soin , sans beaucoup d'attention.

Il y en a de molles & voluptueuses ; qui viennent comme à se fondre , & à se répandre délicieusement sur l'ame ; d'où naît cette douce & dangereuse nonchalance , qui fait perdre à l'esprit sa vivacité & sa vigueur.

Il y a des objets touchans , qui font leur impression sur le cœur , & y remuent ce qu'il a de sensible. Il y en a qui par un charme secret , difficile à exprimer, tiennent l'ame dans une espece d'enchantement. Il y en a de piquans , dont elle reçoit une atteinte qui lui plaît , une blessure qui lui est chere. Au delà , ce sont les transports & les défaillances , qui arrivent manque de proportion entre le sentiment de l'ame , & l'impression de l'objet. Aux premiers, l'ame est enlevée par une espece
de

DE SAINT-EVREMOND. 145

de ravissement : aux autres , elle succombe sous le poids de son plaisir , si on peut parler de la sorte.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur les plaisirs : il me reste à toucher quelque chose de l'esprit revenu chez soi , & remis , comme on dit , dans son assiette.

Comme il n'y a que les personnes légères & dissipées , qui ne le possèdent jamais , il n'y a que les rêveurs , les esprits sombres , qui demeurent toujours avec eux-mêmes ; & il est à craindre qu'au lieu de goûter la douceur d'un véritable repos , l'inutilité de ce grand attachement ne les jette dans l'ennui. Cependant , le tems qu'on se rend ennuyeux par son chagrin , ne se compte pas moins que le plus doux de la vie. Ces heures tristes , que nous voudrions passer avec précipitation , contribuent autant à remplir le nombre de nos jours , que celles qui nous échappent à regret. Je ne suis point de ceux qui s'amusent à se plaindre de leur condition au lieu de songer à l'adoucir ;

Fâcheux entendement , tu nous fais toujours

craindre ,

Malheureux sentiment , tu nous fais toujours

plaindre ,

Funeste souvenir , dont je me sens blessé ,

Tome I.

N

Pourquoi rappelles-tu le mal déjà passé ?
 Faut-il rendre aux malheurs ce pitoyable hom-
 mage ,
 De sentir leur atteinte , ou garder leur image ,
 De nourrir ses douleurs , & toujours se punir
 D'une peine passée , ou d'un mal à venir ?

Je laisse volontiers ces Messieurs dans leurs murmures , & tâche à tirer quelque douceur des mêmes choses dont ils se plaignent. Je cherche dans le passé des souvenirs agréables , & des idées plaisantes dans l'avenir.

Si je suis obligé de regretter quelque chose , mes regrets sont plutôt des sentimens de tendresse , que de douleur. Si pour éviter le mal , il faut le prévoir , ma prévoyance ne va point jusqu'à la crainte. Je veux que la connoissance de ne rien sentir m'importune , que la réflexion de me voir libre & maître de moi , me donne la volupté spirituelle du bon Epicure : j'entens cette agréable indolence , qui n'est pas un état sans douleur & sans plaisir ; c'est le sentiment délicat d'une joye pure , qui vient du repos de la conscience , & de la tranquillité de l'esprit.

Après tout , quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes , prenons garde

d'y demeurer trop longtemps. Nous passons aisément de ces joyes secretes à des chagrins intérieurs ; ce qui fait que nous avons besoin d'œconomie dans la jouissance de nos propres biens , comme dans l'usage des étrangers.

Qui ne fait que l'ame s'ennuye d'être toujours dans la même assiette , & qu'elle perdroit à la fin toute sa force , si elle n'étoit réveillée par les passions ?

Pour vivre heureux , il faut faire peu de réflexions sur la vie , mais sortir souvent comme hors de soi ; & parmi les plaisirs que fournissent les choses étrangères , se dérober la connoissance de ses propres maux.

Voilà ce que la Philosophie d'Epicure ; & celle d'Aristippe peuvent donner à leurs sectateurs : Mais

Les vrais Chrétiens , plus heureux mille fois ;
Dans la pureté de leurs Loix ,
Goûteront les douceurs d'une innocente vie ;
Qui d'une plus heureuse encoꝛ sera suivie.

S O N N E T.

NA T U R E , enseigne - moi par quel bizarre
effort

Notre ame , hors de nous , est quelquefois ravie ?
Dis-nous comme à nos corps elle-même asservie,
S'agite , s'affoupit , se réveille s'endort ?

Les moindres animaux , plus heureux dans leur
fort ,

Vivent innocemment sans crainte & sans envie ;
Exemts de mille soins qui traversent la vie :
Et de mille frayeurs que nous donne la mort.

Un mélange incertain d'esprit & de matière ,
Nous fait vivre avec trop , ou trop peu de lu-
mière ,

Pour savoir justement & nos biens & nos maux.

Change l'état douteux dans lequel tu nous ranges,
Nature , élève-nous à la clarté des Anges ,
Ou nous abaisse au sens des simples animaux.

A M O N S I E U R
LE COMTE D'OLONNE.

S T A N C E S.

TIR C I S, que l'avenir trouble moins tes
beaux jours ;
Qui fait vivre ici-bas, qui suit ses destinées ;
Se laisse aller au temps insensible en son cours,
Et compte ses plaisirs plutôt que ses années.

Il goûte en liberté tous les biens qu'il ressent :
Un malheur éloigné fait rarement ses craintes ;
Et son esprit charmé d'un repos innocent,
Connoît peu de douleurs qui méritent ses
plaintes.

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir ;
Il se fait du présent un agréable usage ,
Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir ;
Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante image.

150 OEUVRES DE MR.

Il fait quand il lui plaît modérer ses desirs ,
Tenir ses passions sous la loi la plus dure ;
Et tantôt la Raison facile à ses plaisirs ,
Seconde le penchant qu'inspire la nature :

La faveur est un bien qui lui semble assez doux :
La gloire a des appas qui touchent son envie :
Cependant il les voit sans en être jaloux ,
Et les assujettit au repos de sa vie.

Il vit loin du scrupule & de l'impiété ;
Sans craindre ou mériter les éclats du tonnerre :
Il mêle l'innocence avec la volupté ,
Et regarde les Cieux sans dédaigner la terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du fort ;
Il ne murmure point contre une loi si rude ;
Mais de ces vains discours qui combattent la
mort ,
Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.



E P I T A P H E.

A Brouiller les humains, Boudet fut sans
seconde ;

A les vouloir servir rien ne lui fut égal :

Elle auroit fait du bien , Boudet , à tout le
monde ,

Pourvû qu'on lui permît d'en dire un peu de mal.

Je crains, pauvre Boudet, je crains de vous dé-
plaîre ,

Vous souhaitant au Ciel une éternelle paix :

Disputer contre nous seroit mieux votre affaire ,

Que jouir de la gloire , & ne parler jamais.

N'est-ce pas là , Boudet, un étrange martyr

De trouver, malgré vous, tout parfait dans les

Cieux ?

Hélas! quelle pitié de n'avoir rien à dire

Sur aucun des objets que l'on voit en ces lieux.

152 OEUVRES DE MR.

Etre toujours en muettes louanges,
Admirer éternellement ;

C'est acheter le commerce des Anges
A la Boudet bien cherement.

D I X A I N.

QU'UNE passion délicate,
Pléine d'amour & de langueur,
Dans la mollesse qui nous flate,
Consûme doucement un cœur !
Mais lorsqu'une si chere flâme
A passé le temps des soupits ;
Ah ! que le corps d'une belle ame
Instruit seulement aux désirs,
Dégoûte bien la bonne Dame,
Qui s'étoit attendue aux solides plaisirs.



C H A N S O N .

IL faut pour votre honneur, Silvie,
Mettre fin à tant de langueurs :
Défendre si long-temps ma vie,
Est une honte à vos rigueurs.

Je vais mourir ; & dans le mal extrême
Où je ne veux, & ne puis résister,
J'ai moins de peine à me quitter,
Qu'à quitter l'ingrate que j'aime.



DE SAINT-EVREMOND. 155

Pour te faire sentir combien tu me fais tort,
Je dirai seulement : Damon, *Lisis est mort* ;
Lisis ne fera plus les douceurs de ma vie :
Lisis est dans le Ciel, & toute son envie ;
Au milieu des plaisirs qui régnerent en ces lieux ;
N'est que de me revoir, à la honte des Dieux.
Là, toutes leurs grandeurs, là toutes leurs délices
Ne lui sont, loin de moi, qu'horreur, gênes, sup-
plices.

Astres toujours brillans, éternelle clarté ;
Séjour plein de repos & de félicité,
Hélas ! n'est-il pas vrai que Lisis à toute heure
Vous déteste, ou se plaint qu'après lui je des-
meure ?

Oui, Lisis ne voit rien des merveilles des Cieux ;
En ne me voyant pas, qu'il ne trouve odieux.
Oher esprit, cher Lisis, qu'en vain ici j'appelle,
Tu connois bien aussi que je te suis fidèle :
Tu connois mes ennuis ; tu connois la pitié
Que me fournit sans cesse une triste amitié.
La voix ne me sert plus qu'à former une plainte ;
Dont les cœurs les plus durs pourroient sentir
l'atteinte ;
Et cessant de parler, je remets à mes pleurs

156 OEUVRÉS DE M^r.

Le soin de faire voir l'excès de mes douleurs
Dans un lieu fréquenté, dans un lieu solitaire ;
Le plus aimable objet ne fait que me déplaire ;
Insensible toujours aux clartés du Soleil ,
Plus insensible encore aux douceurs du sommeil :
Destins, dont la rigueur m'est toujours si fatale ;
Rompez-vous pour moi seule une loi générale ?
Cruels ! permettez-vous qu'à la faveur des nuits ;
Toute chose s'endorme, excepté mes ennuis ?
C'est alors que je sens de plus vives allarmes :
Mes yeux y sont ouverts pour répandre des
larmes :

Ma bouche, qui s'entend avec mes déplaisirs ,
Laisse toujours passage à de tristes soupirs :
Mon esprit embrouillé se forme à son dommage
De confuses vapeurs une effroyable image ,
Qui troublant mon repos avec beaucoup d'effort,
M'éveille, & me fait dire, hélas ! *LISIS est mort.*
O vous, qui m'affligez, triste & fidelle idée ,
Vous serez dans mon cœur bien chèrement
gardée !

Venez avec les traits d'un si parfait Amant ;
Venez avec l'horreur du pâle monument ;
Venez à moi funeste, ou venez agréable ;

DE SAINT-EVREMOND. 157

Représentant Lisis, vous me ferez aimable ;
Et puisqu'il ne vit plus qu'en mes seules douleurs,
J'aurai, j'aurai pour lui des soupirs & des pleurs:
Mon cœur qui fut toujours si sensible à ses char-
mes ,
Gardera pour jamais le sujet de mes larmes.

A V E R T I S S E M E N T .

La LETTRE A M. LE MARQUIS DE CREQUI SUR LA PAIX DES PI-RENE'ES, qui étoit placée ici, se trouve toute entiere dans la VIE de Monsieur de Saint-Evremond, sur l'année 1649.



J U G E M E N T
S U R
L E S S C I E N C E S

*Où peut s'appliquer un honnête
Homme.*

Vous me demandez mon opinion sur les Sciences où peut s'appliquer un honnête homme : je vous le dirai de bonne foi sans que personne y doive assujettir son jugement. Je n'ai jamais eu de grands attachemens à la lecture. Si j'y employe quelques heures, ce sont les plus inutiles ; sans dessein, sans ordre, quand je ne puis avoir la conversation des honnêtes gens, & que je me trouve éloigné du commerce des plaisirs. Ne vous imaginez donc pas que je vous parle profondément des choses que je n'ai étudiées qu'en passant, & sur lesquelles j'ai fait seulement de légères réflexions.

La *Théologie* me semble fort considérable, comme une science qui regarde le salut ; mais, à mon avis, elle devient trop com-

muné, & il est ridicule que les femmes même osent agiter des questions qu'on devoit traiter avec beaucoup de mystère & de secret. Ce seroit assez pour nous d'avoir de la docilité & de la soumission. Laissons cette doctrine toute entière à nos Supérieurs, & suivons avec respect ceux qui ont le soin de nous conduire. Ce n'est pas que nos Docteurs ne soient les premiers à ruiner cette déférence, & qu'ils ne contribuent à donner des curiosités, qui mènent insensiblement à l'erreur. Il n'y a rien de si bien établi chez les Nations, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du raisonnement. On brûle un homme assez malheureux pour ne pas croire un DIEU; & cependant on demande publiquement dans les Ecoles, *s'il y en a un*. Par là vous ébranlez les esprits foibles; vous jetez le soupçon dans les défiants: par là vous armez les furieux, & leur permettez de chercher des raisons pernicieuses, dont ils combattent leurs propres sentimens, & les véritables impressions de la nature.

Hobbes, le plus grand génie d'Angleterre (1) depuis Baccôn, ne sauroit souffrir qu'Aristote ait tant de crédit dans la Théo-

(1) Voyez dans le DICTIONNAIRE de Monsieur Bayle, l'Article de HOBBS (Thomas.) Monsieur de Saint-Evremond le voyoit souvent.

160 OEUVRES DE MR.
logie : il se prend à ses subtilités de la division de l'Eglise.

C'est peut-être par ces sortes de raisonnemens, que les Théologiens ne sont pas quelquefois les plus dociles ; d'où est venu le proverbe , que *le Médecin & le Théologal croient rarement aux Remèdes & à la Religion*. Je n'en dirai pas davantage. Je souhaiterois seulement que nos Docteurs traitassent les matières de Religion avec plus de retenue , & que ceux qui doivent y être assujettis , eussent moins de curiosité.

Comme la *Philosophie* laisse plus de liberté à l'esprit , je l'ai cultivée un peu plus. Dans ce temps, où l'entendement s'ouvre aux connoissances , j'eus un desir curieux de comprendre la nature des choses , & la présomption me persuada bien-tôt que je l'avois connue : la moindre preuve me sembloit une certitude ; une vraisemblance m'étoit une vérité , & je ne vous saurois dire avec quel mépris je regardois ceux que je croyois ignorer ce que je pensois bien savoir. A la fin , quand l'âge & l'expérience , qui malheureusement ne vient qu'avec lui , m'eurent fait faire de sérieuses réflexions , je commençai à me défaire d'une science toujours contestée , & sur laquelle les plus grands hommes avoient eu de différens sentimens. Je savois , par le consentement universel des Nations ,

Nations, que Platon, Aristote, Zenon, Epicure, avoient été les lumières de leurs siècles; cependant, on ne voyoit rien de si contraire que leurs opinions. Trois mille ans après, je les trouvois également disputées; des partisans de tous les côtés; de certitude & de sûreté nulle part. Au milieu de ces méditations, qui me désabusoient insensiblement, j'eus la curiosité de voir Gassendi, le plus éclairé des Philosophes, & le moins présomptueux. Après de longs entretiens, où il me fit voir tout ce que peut inspirer la raison, il se plaignit » que la nature eût donné » tant d'étendue à la curiosité, & des bor- » nes si étroites à la connoissance; qu'il ne » le disoit point pour mortifier la présomp- » tion des autres, ou par une fausse humi- » lité de soi-même, qui sent tout à-fait l'hy- » pocrisie; que peut-être il n'ignoroit pas ce » que l'on pouvoit penser sur beaucoup » de choses, mais de bien connoître les moin- » dres, qu'il n'osoit s'en assurer. « Alors, une science qui m'étoit déjà suspecte, me parut trop vaine, pour m'y assujettir plus longtemps; je rompis tout commerce avec elle, & commençai d'admirer comme il étoit possible à un homme sage de passer sa vie à des recherches inutiles.

Les *Mathématiques*, à la vérité, ont beaucoup plus de certitude: mais quand je son-

ge aux profondes méditations qu'elles exigent, comme elles vous tirent de l'action & des plaisirs, pour vous occuper tout entier; ses démonstrations me semblent bien chères, & il faut être fort amoureux d'une vérité, pour la chercher à ce prix-là. Vous me direz que nous avons peu de commodités dans la vie; peu d'embellissemens, dont nous ne leur soyons obligés. Je vous l'avouerai ingénûment, il n'y a point de louanges que je ne donne aux grands Mathématiciens, pourvû que je ne le sois pas. J'admire leurs inventions, & les ouvrages qu'ils produisent: mais je pense que c'est assez aux personnes de bon sens de les savoir bien employer; car, à parler sagement, nous avons plus d'intérêt à jouir du monde, qu'à le connoître.

Je ne trouve point de sciences qui touchent plus particulièrement les honnêtes gens, que *la Morale*, *la Politique*, & la connoissance des *Belles-Lettres*.

La première, regarde la Raison. La seconde, la Société. La troisième, la Conversation. L'une vous apprend à gouverner vos passions: par l'autre, vous vous instruisez des affaires de l'Etat, & reglez votre conduite dans la fortune: la dernière, polit l'esprit, inspire la délicatesse & l'agrément.

Les gens de qualité chez les anciens; avoient un soin particulier de s'instruire de

toutes ces choses. Chacun fait que la Grece a donné au monde les plus grands Philosophes & les plus grands Législateurs; & on ne sauroit nier que les autres Nations n'ayent tiré d'elle toute la politesse qu'elles ont eüe.

Rome a eu des commencemens rudes & sauvages; & cette vertu farouche, qui ne pardonnoit pas à ses enfans, fut avantageuse à la République pour se former. Comme les esprits se rendirent plus raisonnables, ils trouverent moyen d'accommoder les mouvemens de la nature avec l'amour de la patrie. A la fin, ils joignirent les graces & l'ornement à la justice & à la raison. On a donc vû dans les derniers temps qu'il n'y avoit personne de considération qui ne fût attaché à quelque Secte de Philosophie, non pas à dessein de comprendre les principes & la nature des choses, mais pour se fortifier l'esprit par l'étude de la sagesse.

Touchant la Politique, il n'est pas croyable combien les Romains s'instruisoient de bonne heure de tous les intérêts de l'Etat, comme ils s'appliquoient à la connoissance de la Police & des Loix, jusqu'à se rendre capables des affaires de la Paix & de la Guerre, sans expérience.

Les moins curieux savent de quelle sorte ils étoient touchés des Belles-Lettres. Il est

certain qu'on voyoit peu de Grands à Rome, qui n'eussent chez eux quelques Grecs spirituels, pour s'entretenir des choses qui regardent l'agrément. Parmi cent exemples que je pourrois apporter, je me contenterai de celui de César, & ce sera assez faire pour mon opinion, que de l'appuyer de son autorité.

De toutes les Sectes qui étoient alors en réputation, il choisit celle d'Epicure, comme la plus douce & la plus conforme à son naturel & à ses plaisirs. Car il y avoit de deux sortes d'Epicuriens; les uns, philosopant à l'ombre, & *cachant leur vie* selon le Précepte (1): les autres, qui ne pouvant approuver l'austérité des Philosophes, se laissoient aller à des opinions plus naturelles. De ces derniers ont été la plupart des honnêtes gens de ce temps-là, qui savoient se parer la personne du Magistrat, & donner leurs soins à la République, en telle sorte,

(1) CACHE TA VIE, *Λάθε βιώσας*. Plutarque a fait un Traité contre cette maxime, qu'il n'a, peut-être pas bien comprise. C'étoit, dit Amiot, à la tête de ce Traité, un précepte fort commun & fort estimé entre les Epicuriens, mis en avant par Neocles le frere d'Epicurus, ainsi que dit Suidas, par lequel il conseilloit à qui vouloit être heureux, de ne s'entremettre d'affaire quelconque publique.

DE SAINT-EVREMOND. 165
qu'il leur en restoit & pour leurs amis , &
pour eux-mêmes. Il seroit inutile de vous
expliquer la connoissance qu'avoit César des
affaires de l'Etat , non plus que la politesse &
la netteté de son esprit : je vous dirai seule-
ment qu'il pouvoit disputer de l'éloquence
avec Cicéron ; & s'il n'en affecta pas la répu-
tation , personne ne sauroit nier qu'il n'écri-
vît & ne parlât beaucoup plus en homme
de qualité , que cet Orateur.

Fin du Tome premier.

T A B L E

DES MATIERES PRINCIPALES

Contenues dans le premier Tome des
Oeuvres de M. de Saint-Evremond.

*On a mis une n. pour marquer que le chiffre
suivant se rapporte aux Notes, & non pas
à l'Ouvrage même.*

A.

Absence, combien l'absence est insupportable à un cœur tendre, page 75, 76

Académiciens (la Comédie des) sous quel titre elle parut d'abord. n. 3

Académie Française, n'avoit point au commencement de lieu fixe pour tenir ses Assemblées. n. 31

Ame, son immortalité est un sujet digne de nos recherches. 109. & suiv. Jamais homme n'en a été persuadé par la raison. 109. Sentiment de Socrate sur ce sujet. *ibid.* Ce qu'en pensoit Epicure *ibid.* D'où viennent les contradictions d'Aristote & de Sénèque sur cette matiere. 110 Ici la foi doit assujettir notre raison. 111. Inconvénient où l'on tombe en voulant se persuader de l'immortalité de l'ame par la raison. 113. Un Discours sur l'immortalité de l'Ame

TABLE DES MATIERES. 167

- a poussé certains gens à chercher la mort.
 III. Quelle en peut être la cause. 112
Amour, vive peinture d'un amour tendre & mal-
 heureux. 67. & suiv. D'un amour con-
 stant, quoique méprisé. 69, 70. Quel est le
 véritable objet de l'amour. 71. & suiv.
Aubeterre, pourquoi on lui donne le nom de *Ta-*
pinois. n. 59
Avenir. Si l'avenir doit troubler nos beaux
 jours. 149

B.

- B** *Aillon* (Elisabeth) a écrit la *Vie du Mar-*
quis de Renti. n. 104
Baudoin, sa Traduction Française de l'*Histoire*
des Guerres Civiles de France par Davila, est le
 plus supportable de ses Ouvrages. n. 6
Bautru (Guillaume) son caractère. n. 120
Bayard (le Chevalier,) son éloge. n. 103
Bertaut, Evêque de Séez, se fit estimer en son
 temps par ses Poësies. n. 15
Boisrobert (l'Abbé de) comment il s'insinua
 dans l'amitié du Cardinal de Richelieu. n. 5,
 6. Caractère de son esprit. *ibid*. Accusé du vi-
 ce de Non-conformité. n. 6
Bouille (la) Bourg auprès de Rouen. n. 58
Brun (Antoine le) Procureur Général au Par-
 lement de Dole. n. 41

C.

- C** *Adeau*, terme bourgeois. 42
Callimaque, son Epigramme sur la mort de Cléom-
 brotus. n. III, 112
Camus (Jean-Pierre) Evêque du Bellay; Au-
 teur de quelques Romans pieux. n. 103

- Car**, en danger d'être banni de la Langue 37 ;
38
- César**, passe le Rubicon. n. 56
- Chagrin**, combien il est ridicule de s'y abandonner. n. 149, 150
- Chapelain**, son Poëme intitulé, la Pucelle, n. 4
Tourné en ridicule sur la dureté & la sécheresse
de ses Vers. 18. & suiv.
- Christine**, Reine de Suède ; si elle fit bien de
s'appliquer à l'étude. 120. & suiv.
- Cinquantaine** (la) ce que c'est. n. 50
- Cléombrotus**, célèbre Philosophe, se précipite
dans la mer, & pourquoi. n. 111, 112
- Cœur**, description des transports de deux cœurs
pleins d'un sincère amour. 131
- Colletet** ; peu accommodé des biens de la fortune.
n. 7. Auteur du *Monologue des Tuilleries*. n. 14
- Colomby**, parent & Disciple de Malherbe. n. 15.
Quelle charge il avoit à la Cour. *ibid.* Se re-
tire, maudissant son siècle *ibid.*
- Coquette**, caractère d'une coquette. 126. & suiv.
- Cotterie**, terme bourgeois. 42
- Cour**, quand un honnête homme a droit de mé-
priser la Cour. 117. & suiv.
- Cour Sainte** (la) Ouvrage du Pere Caussin, Je-
suite. n. 103
- Courtisans**, qui ne peuvent quitter la Cour, &
se chagrinent de tout ce qui s'y passe, com-
bien ridicules. 115

D.

- D** *Ame*, caractère d'une Dame engageante. 128
- Des Cartes**, ce qu'il a fait juger de lui par sa dé-
monstration d'une substance qui doit penser
éternellement. 113

Des

DES MATIERES. 169

Des Mares, Auteur d'une Comédie intitulée,
Les Visionnaires. n. 39. Donne dans le Fana-
tisme. *ibid.*

E.

Ecoles de Théologie ; on y met en question
s'il y a un Dieu. 159

Epicure, sa Secte la plus en vogue à Rome. 164.

En quoi consistoit sa volupté. 146

Estoile (de l',) un des cinq Auteurs. n. 5

Etude, l'étude a je ne sai quoi de sombre, qui
ôte les agrémens naturels. 107

Evremond (Saint,) Anachronisme qu'il fait ex-
près dans une de ses Pièces. n. 31: Tourne en
ridicule quelques Gentilshommes de Norman-
die, qui s'étoient déclarés contre la Cour. n.
15. Le Duc de Longueville lui offre le com-
mandement de l'Artillerie. 54. Idée de quel-
ques-unes de ses qualités. 64, 65

F.

F*aret*, célébré comme un illustre débauché
par Saint-Amand, & pourquoi, n. 6

Favoris, quels sentimens on doit avoir pour les
Favoris. 119

Feuillansines, espece de Chançons galantes ; pour-
quoi ainsi nommées. 100

G.

G*odeau*, caractère de ses Poësies, n. 5. Son
Benedicite, une de ses meilleures Pièces,

n. 9

Gombaud, son caractère, 6. Il étoit Protestant,
n. 38

Gomberville, son antipatie pour le mot de *Car*,
n. 37, 38. Son Roman de *Polexandre*, *ibid.*
Gournai (Mademoiselle de), fille d'alliance de
Montagne, dont elle a publié les *Essais*, avec
une Preface de sa façon, n. 26. Se déclare
pour les expressions surannées. *ibid.*
Grece, avantages qu'en ont tiré les autres Na-
tions. 163

H.

Hegesias, Philosophe, le Roi **Ptolemée I^{er}**
défend de parler dans ses leçons des mi-
seres de la Vie humaine, & pourquoi, n. 112
Hobbes, son éloge, 160, 161. A quoi il attri-
buoit la division des Chrétiens, *ibid.*
Honnête-Homme, l'honnête-homme prend un ju-
ste milieu entre la bassesse & la fausse généro-
sité. 118

I.

Jars (le Commandeur de), son caractère,
120. & *suiv.*
Immortalisé de l'ame, voyez *Ame*.

L.

L'Avardin, Evêque du Mans, caractère de son
génie, 124
Lettres, dispute pour & contre les Lettes, 119. &
suiv. Alexandre & César les ont aimées, 122.
Utilité des Belles-Lettres. 162
Longueville (le Duc de), va en Normandie, &
se déclare contre la Cour, 44. & *suiv.* Sa re-
traite précipitée à l'approche des Troupes du
Comte d'Harcourt, n. 58.

M

- M** *Achiavel* ; cité. n. 53
Mathématiciens , leur mérite , 162
Mathématiques , l'étude des Mathématiques ne convient pas à ceux qui aiment les plaisirs , 161
Maucroix , son jugement sur les Poësies de Godeau. n. 5.
Monde , deux sortes de gens dont le Monde est composé , 115. Tant qu'on est engagé dans le Monde , il faut s'assujettir à ses maximes , 116
Monologue des Tuilleries , Pièce en vers , composée par Colletet , 14. L'estime qu'en faisoit le Cardinal de Richelieu. *ibid.*
Morale , son utilité. 162. & *suiv.*
Mort , il y auroit de la mollesse à n'oser jamais penser à la mort , 141. & *suiv.* On n'en doit pas faire une étude particulière , 142. Ce qui seul peut diminuer l'horreur de la mort , *ibid.*

O.

- O** *Lonne* (la Comtesse d') , de quelle Maison elle étoit , 79. Ses perfections. *ibid.* & *suiv.* Ses défauts , 83. Ses regrets sur la mort du Duc de Candale. 154

P.

- P** *Assion* , le ridicule d'une vieille passion , 106
Pelisson , cité. n. 5. n. 6. n. 14. 15. n. 31. n. 37
Plaisirs , comment il les faut ménager , 142. Sont recherchés différemment par les sensuels , les

- voluptueux, & les délicats, 143. Impressions différentes que les objets qui nous plaisent font sur nous, 144. Les gens qui ne songent qu'à leurs plaisirs, plus humains & plus accessibles que ceux qui ne pensent qu'à leurs affaires. 116
- Politique*, ses usages. 162. & suiv.
- Porcheras d'Arbaud*, Intendant des plaisirs nocturnes, n. 16. Se retire en Bourgogne. n. *ibid.*
- Précieuse*, caractère d'une Précieuse, 127. En quoi elle fait consister son plus grand mérite. 129
- Protestante*, si un mari est à couvert de tout accident avec une Protestante. 138

R.

- R**éformateurs du genre humain, leur sagesse est inutile dans le monde, 116. Ils ont leurs intérêts particuliers en vue, 116. 117. Combien ils sont dangereux. 117
- Religion Réformée*, la Religion Réformée est aussi avantageuse aux maris, que la Catholique Romaine est favorable aux Amans. 136, 137
- Renzi* (le Marquis de) meurt d'une maladie peu ordinaire, n. 103. Qui est l'Auteur de sa vie, *ibid.*
- Retz* (le Duc de), tourné en ridicule, 58
- Richelieu* (le Cardinal de), present qu'il fait à Colletet pour deux Vers. n. 14
- Romains*, ils étudioient de bonne heure la Politique, 163. Ils aimoient passionnément les Belles-Lettres. 163. & suiv.
- Rome*, quel usage on y faisoit de la Philosophie. 163

DES MATIÈRES. 173

S.

Sageffe, à quel usage elle nous a été principalement donnée, 140. Son peu d'utilité parmi les douleurs, & aux approches de la mort. *ibid.*

Sciences, à quelles sciences un honnête-homme doit s'appliquer. 162. & *suiv.*

Sidas, héros d'un petit Ouvrage de Théophile, *n.* 123

Silhon, Ouvrages qu'il a donnés au Public, *n.* 24

Socrate, n'étoit pas bien sûr de l'immortalité de l'ame, 109. Les raisonnemens qu'il fit à sa mort, ne persuaderent ni ses amis, ni lui-même de ce qu'il disoit. 140

T.

TAmbonneau (le Président de) faisoit ridiculement le difficile sur la bonne chere, *n.* 94.

Théologie, à qui elle convient. 162

Tibere, faisoit des gestes mous & efféminés en parlant, *n.* 24

V.

VErneuil (la Comtesse de), Maîtresse imaginaire de Chapelain. *n.* 18.

Vivre, moyen de vivre heureux. 147. & *suiv.*

Fin de la Table du Tome premier des Oeuvres de Monsieur de Saint-Evremond.

63645300

